

George Orwell

Une histoire birmane

*Traduit de l'anglais
par Claude Noël*

Éditions Ivrea

GEORGE ORWELL

*UNE HISTOIRE
BIRMANE*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CLAUDE NOËL

*ÉDITIONS GÉRARD LEBOVICI
13, rue de Béarn, Paris IIIe
1984*

TITRE ORIGINAL
BURMESE DAYS

*Transcription numérique El Macoadax
V1 – juillet 2014*

N° I. S. B. N. : 2-85184-151-3

© Éric Blair, 1934.

© Éditions Gérard Lebovici, Paris, 1984, pour l'édition française.

La première édition de *Burmese Days*, traduite par M. Guillot de Saix, a été publiée par les Éditions Nagel, en 1946, sous le titre *La Tragédie Birmane*.

1

U Po Kyin, magistrat sous-divisionnaire à Kyautkada, en Haute-Birmanie, était assis dans sa véranda. Il n'était encore que huit heures et demie du matin, mais en ce mois d'avril, l'air déjà lourd laissait pressentir les longues heures étouffantes de la mi-journée. Une légère brise, qui par contraste semblait fraîche, agitait de temps à autre les orchidées récemment arrosées qui retombaient par-dessus l'avancée du toit. Au-delà des orchidées, on apercevait le tronc poussiéreux et arqué d'un palmier, puis le ciel d'un outremer aveuglant. Au zénith, si haut qu'on ne pouvait les regarder sans en être ébloui, quelques vautours planaient en décrivant de grands cercles.

Sans ciller, assez semblable à une grande idole de porcelaine, U Po Kyin fixait d'un air absent la lumière crue du dehors. C'était un homme proche de la soixantaine, si gros que depuis des années il ne parvenait pas à se soulever tout seul de son siège et cependant bien fait de sa personne, presque beau dans sa corpulence ; les Birmans, en prenant de l'âge, ne deviennent pas flasques et ventrus à l'instar des Blancs : ils s'arrondissent de partout à la fois, tel un fruit en train de mûrir. Son visage était large, jaune, dépourvu de la moindre ride et ses yeux avaient un reflet fauve. Il avait les pieds nus – des pieds trapus, cambrés, aux orteils tous de la même longueur – les cheveux coupés court ; et il portait un de ces *longyis* bigarrés de l'Arakan à carreaux verts et cramoisis qui sont la tenue ordinaire des Birmans. Il mâchait du bétel disposé près de lui sur une table dans un coffret laqué et réfléchissait à sa vie passée.

Son ascension avait été brillante. Le tout premier souvenir d'U Po Kyin remontait aux années quatre-vingt. C'était alors un enfant rachitique au ventre ballonné qui regardait les forces britanniques victorieuses entrant dans Mandalay au pas cadencé. Il se rappelait la terreur que lui avait inspiré le spectacle de ces colonnes de géants mangeurs de viande, rouges de visage autant que d'uniforme ; et les longs fusils qu'ils portaient à l'épaule, et le martèlement rythmique de leurs bottes. Il avait pris ses jambes à son cou après les avoir observés quelques minutes à peine : confusément, il sentait que son peuple ne faisait pas le poids face à cette race de géants. Combattre aux côtés des Anglais, vivre en symbiose avec eux était devenu, dès sa tendre enfance, son ambition dominante.

À dix-sept ans, il avait tenté d'entrer dans l'administration locale, mais en vain, car il était pauvre et n'avait pas d'appuis. Et il avait travaillé pendant trois ans dans le labyrinthe puant des bazars de Mandalay pour le compte des marchands de riz en commettant de temps à autre de menus larcins. À l'âge de vingt ans, un chantage

particulièrement réussi l'avait mis à la tête de quatre cents roupies ; il s'était alors aussitôt rendu à Rangoon, où il s'était procuré, grâce à des pots-de-vin, un emploi de commis de l'administration britannique. Le salaire était maigre, mais l'emploi lucratif. En ce temps-là, une bande de commis arrondissaient régulièrement leurs revenus en détournant les approvisionnements officiels ; et Po Kyin (c'était encore Po Kyin tout court : le U honorifique ne fut accolé à son nom que bien des années plus tard) s'acoquina tout naturellement avec eux. Mais il avait trop de talent pour demeurer petit employé toute sa vie, à voler misérablement quelques annas par-ci, par-là. Il apprit un beau jour que l'administration, étant à court de petit personnel, allait titulariser quelques commis. La nouvelle devait être rendue publique huit jours plus tard, mais l'une des qualités de Po Kyin consistait à être toujours renseigné avant tout le monde. Il comprit que l'occasion était bonne et dénonça tous ses associés aux autorités avant qu'ils eussent eu vent de la chose. La plupart d'entre eux furent jetés en prison et Po Kyin, en récompense de sa probité, fut nommé employé municipal titulaire. À cinquante-six ans, il était à présent magistrat sous-divisionnaire et allait vraisemblablement par la suite être promu au grade d'officier ministériel délégué, avec des Anglais comme égaux, voire comme subordonnés.

En tant que magistrat, ses méthodes étaient simples. Même dans des affaires de concussion à grande échelle, il ne vendait jamais sa décision au plus offrant ; car il n'ignorait pas qu'un magistrat qui rend des jugements douteux se fait toujours prendre tôt ou tard. Son procédé, beaucoup plus sûr, consistait à accepter des pots-de-vin des deux parties et à trancher ensuite sur un plan strictement juridique. Il avait ainsi acquis une utile réputation d'impartialité. En sus des revenus qu'il tirait des parties en litige, U Po Kyin levait systématiquement une sorte de tribut sur tous les villages soumis à sa juridiction. Si tel ou tel village renâclait à lui payer son dû, U Po Kyin prenait à son encontre des mesures punitives – des bandes de *dacoits* attaquaient le village, des villageois se faisaient arrêter sous de mauvais prétextes, etc. – et le versement ne se faisait plus attendre. Il touchait aussi sa part du produit de tous les vols importants commis dans le district. Cela, bien entendu, au su de tout le monde, à l'exception toutefois des supérieurs d'U Po Kyin : un fonctionnaire britannique refuse toujours d'ajouter foi aux accusations portées contre un membre de sa hiérarchie. Mais les tentatives en vue de le démasquer se soldaient invariablement par un échec : ses complices, tenus à la loyauté par le fait qu'ils partageaient le butin avec lui, étaient trop nombreux. Une plainte était-elle déposée contre lui, U Po Kyin se bornait à en neutraliser les effets en produisant une multitude de faux témoins et passait aussitôt à une contre-attaque qui le laissait dans une position plus forte que jamais. Il était pratiquement invulnérable parce qu'il avait sur les hommes un jugement trop pénétrant pour mal choisir son instrument, et aussi parce qu'il était trop intrigant pour jamais rater son coup par insouciance ou par ignorance. On pouvait affirmer qu'il ne se ferait jamais prendre, irait de succès en succès et finirait ses jours comblé d'honneurs et de roupies.

Sa bonne fortune se poursuivrait même au-delà du tombeau. Selon la croyance bouddhiste, ceux qui ont fait le mal durant leur vie doivent se réincarner sous la forme d'un rat, d'une grenouille ou de quelque autre animal inférieur. Bon bouddhiste, U Po Kyin entendait se prémunir contre un pareil danger. Il comptait consacrer ses dernières années aux bonnes œuvres et accumuler ainsi suffisamment de mérites pour compenser les méfaits de sa vie passée. Il ferait probablement édifier des pagodes. Quatre

pagodes, cinq, six, sept – les prêtres lui diraient combien –, avec des sculptures de pierre, des parasols dorés et des clochettes qui tinteraient dans le vent, chaque tintement équivalant à une prière. Et il reviendrait sur terre sous une forme humaine de sexe masculin (car les femmes sont à mettre au même rang que les rats ou les grenouilles) ou, au pis, sous celle d'un animal noble tel que l'éléphant.

Toutes ces pensées défilaient dans l'esprit d'U Po Kyin, la plupart du temps en images. Quoique rusé, son cerveau primitif ne fonctionnait que dans un but précis ; la simple méditation n'était pas de son ressort. Ayant atteint le point qu'il s'était fixé dans sa réflexion, il posa ses petites mains triangulaires sur les bras de son siège, esquissa un mouvement tournant du torse et cria d'une voix légèrement essoufflée :

« Ba Taik ! Hé, Ba Taik ! »

Ba Taik, le serviteur d'U Po Kyin, apparut à travers le rideau de perles de la véranda. C'était un avorton au visage grêlé, à l'expression craintive et quelque peu affamée. U Po Kyin ne lui payait pas de gages, car c'était un condamné de droit commun qu'un mot pouvait faire renvoyer en prison. Ba Taik avança et fit une si profonde révérence qu'il donnait l'impression d'entrer à reculons. « Dieu très saint ? dit-il.

– J'ai de la visite, Ba Taik ? »

Ba Taik compta sur ses doigts.

« Il y a le chef du village de Thippingyi qui a apporté des cadeaux, Votre Honneur, et deux hommes du village pour une affaire de voies de fait qui doit être jugée par Votre Honneur ; eux aussi ont apporté des cadeaux. Ko Ba Sein, le premier commis du bureau du commissaire adjoint, désire vous voir et il y a Ali Shan, l'agent de police, avec un *dacoit* dont je ne sais pas le nom. Je crois qu'ils se sont disputés au sujet de certains bracelets en or qu'ils ont volés. Il y a aussi une jeune fille du village avec un bébé.

– Qu'est-ce qu'elle me veut ? demanda U Po Kyin.

– Elle dit, très saint, que l'enfant est de vous.

– Ah bon. Et le chef, combien a-t-il apporté ?

– Dix roupies, je crois, plus un panier de mangues.

– Dis au chef que c'est vingt roupies et que lui et tout le village auront des ennuis si l'argent n'est pas ici demain. Je recevrai les autres tout à l'heure. Appelle-moi Ba Sein. »

Ba Sein ne tarda pas à paraître. C'était un homme aux épaules étroites, droit comme un I et très grand pour un Birman. Son visage curieusement lisse faisait penser à de la crème au café. U Po Kyin le tenait pour un instrument utile. Travailleur et dénué d'imagination, c'était un excellent employé et M. Macgregor, le commissaire adjoint, lui confiait la plupart de ses secrets officiels. U Po Kyin, que ses pensées avaient mis de belle humeur, accueillit Ba Sein avec un éclat de rire et lui désigna le coffret à bétel.

« Eh bien, Ko Ba Sein, comment va notre affaire ? J'espère que, comme dit ce cher M. Macgregor – U Po Kyin passa à l'anglais – “elle fait de sensibles progrès” ? »

Ba Sein ne sourit pas à cette petite plaisanterie. S'asseyant avec raideur sur la chaise vacante, il répondit :

« Le mieux du monde, Monsieur. La dernière livraison du journal est arrivée ce matin. Si vous voulez bien en prendre connaissance... »

Il exhiba un exemplaire d'un journal bilingue intitulé le *Patriote birman*. C'était une méchante feuille de huit pages imprimée n'importe comment sur un papier du genre buvard et composée d'informations « empruntées » à la *Galette de Rangoon*, ainsi que de bla-bla nationalistes plus que médiocres. Sur la dernière page, l'encre avait bavé, laissant le feuillet entièrement noir, comme endeuillé par le faible tirage du journal. L'article qu'U Po Kyin se mit à lire était d'une typographie différente du reste de la feuille. Il disait ceci :

« En ces temps bénis où les pauvres Noirs que nous sommes reçoivent la manne de la grande civilisation occidentale avec ses multiples bienfaits (comme le cinématographe, les mitraillettes, la syphilis, etc.), quel sujet peut nous tenir plus à cœur que la vie privée de nos bienfaiteurs européens ? Nous estimons donc que nos lecteurs pourraient s'intéresser à ce qui se passe dans le lointain district de Kyautkada et notamment à M. Macgregor, qui en est le très honorable commissaire adjoint.

M. Macgregor est le type même du gentleman anglais de bonne souche dont, en ces temps bénis, nous avons sous les yeux de si nombreux spécimens. C'est un bon père de famille, comme disent nos confrères anglais. C'est même un excellent père de famille que M. Macgregor, au point qu'il a déjà trois enfants dans le district de Kyautkada, où il est en poste depuis un an, cependant qu'il en a six dans le district de Shwemyo, où il se trouvait auparavant. M. Macgregor a laissé ces six rejetons sans ressources, et certaines de leurs mères sont en danger de mourir de faim. Mais c'est sans doute un oubli de sa part, etc. »

Cette prose occupait toute une colonne et, pour minable qu'elle fût, elle était nettement au-dessus du niveau du reste du journal. U Po Kyin lut attentivement l'article de bout en bout en tenant la feuille à bout de bras, car il était presbyte. L'air méditatif, il esquissa un sourire qui découvrit deux rangées de petites dents parfaites teintées en rouge sang par le bétel.

« Le rédacteur en chef de ce canard va écopé de six mois de prison pour cet article, dit-il enfin.

– Ça lui est égal. Il dit qu'il n'y a qu'en prison que ses créanciers le laissent tranquille.

– Et tu dis que ton petit protégé stagiaire Hla Pe a écrit cet article tout seul ? Très astucieux, ce garçon, très prometteur. Ne va pas me dire qu'on perd son temps dans le secondaire ! Hla Pe la décrochera sûrement, sa nomination.

– Alors, vous croyez, Monsieur, que cet article suffira ? »

U Po Kyin ne répondit pas tout de suite. Un halètement laborieux avait commencé à sortir de sa poitrine : il tentait de se lever de son siège. Ba Taik, à qui ce bruit était familier, sortit de derrière le rideau de perles ; avec l'aide de Ba Sein, il prit U Po Kyin sous les aisselles et le hissa debout. U Po Kyin resta un moment immobile, son ventre ballotant sur ses cuisses, tel un marchand de poisson en train d'équilibrer sa charge. Puis il fit signe à Ba Taik de s'éloigner.

« Il ne suffira pas, dit-il en réponse à la question de Ba Sein. Absolument pas. Il

reste encore beaucoup à faire. Mais c'est un bon début. Écoute. »

Il se dirigea vers la barre d'appui de la fenêtre pour cracher au-dehors un jet de bétel écarlate, puis se mit à arpenter la véranda à petits pas, les mains derrière le dos. La friction de ses vastes cuisses le faisait se dandiner légèrement. Il parlait dans le jargon de bureau de l'administration – un mélange de mots birmans et de phrases anglaises.

« Voyons, reprenons au début. Nous allons lancer une campagne concertée contre le docteur Veraswami, qui est le directeur et le chirurgien civil de la prison. Nous allons le diffamer, ternir sa réputation, afin de le couler définitivement. Ce sera une opération passablement délicate.

– Oui, Monsieur.

– Nous ne courons aucun risque, mais il faut procéder par étapes. Ce n'est pas à un vulgaire employé ou à un agent de police que nous avons affaire, c'est à un haut fonctionnaire ; et avec un haut fonctionnaire, même indien, ça ne se passe pas comme avec un employé. Démolir un employé, c'est facile : une accusation, deux douzaines de témoins et notre homme est destitué et jeté en prison. Mais dans notre cas, ça ne marcherait pas. Tout doux, tout doux, il faut aller tout doux et ne pas brusquer les choses. Pas de scandale et surtout pas d'enquête officielle. Il ne faut pas d'accusations que l'on pourrait contester. Je veux toutefois dans les trois mois faire bien entrer dans la tête de tous les Européens de Kyautkada que le docteur est un traître. De quoi pourrais-je bien l'accuser ? Pas de recevoir des pots-de-vin : un médecin ne se fait pas acheter. De quoi, alors ?

– Nous pourrions peut-être concocter une révolte au sein de la prison, dit Ba Sein. Le docteur en serait responsable, puisqu'il est directeur.

– Non, c'est trop risqué. Je ne veux pas de gardiens qui tirent des coups de feu dans tous les azimuts. Et puis, ça reviendrait trop cher. Il faut donc que ce soit de la déloyauté – nationalisme, propagande séditeuse, etc. Il nous faut persuader les Européens que le docteur a des opinions dissidentes, antibritanniques. C'est bien pis que de la concussion, cela. Un fonctionnaire indigène, ça se fait acheter, ils le savent bien. Mais qu'ils le soupçonnent ne serait-ce qu'un moment de double jeu, et il sera coulé.

– Ce ne serait pas facile à prouver, objecta Ba Sein. Le docteur est on ne peut plus loyal envers les Européens. Il se fâche quand on se permet de les critiquer. Ils le savent bien, vous ne croyez pas ?

– Mais non, mais non, dit U Po Kyin sans s'émouvoir. Un Européen qui s'embarrasse de preuves, ça n'existe pas. Du moment qu'un homme a la peau noire, un soupçon tient lieu de preuve.

Quelques lettres anonymes feront merveille. Il suffira d'enfoncer le clou : accusez, accusez, continuez à accuser – c'est comme ça avec les Européens. Une lettre anonyme après l'autre, à chaque Européen son tour. Et puis, quand les soupçons seront tout à fait éveillés... »

U Po Kyin décroisa ses bras courts de derrière son dos, fit claquer ses doigts et ajouta :

« Commençons avec cet article du *Patriote birman*. Les Européens vont hurler de

rage quand ils liront ça. Eh bien, la prochaine opération consistera à les persuader que c'est le docteur qui l'a écrit.

– Ce sera difficile tant qu'il aura des amis parmi les Européens. Ils vont tous le consulter quand ils sont malades. Il a soigné M. Macgregor de ses flatulences l'hiver dernier. Ils le disent fort habile, je crois.

– Comme tu comprends mal la mentalité européenne, Ko Ba Sein ! Si les Européens vont voir Veraswami, c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas d'autre médecin à Kyautkada. Les Européens n'ont aucune confiance en un homme qui a la peau noire. Non, l'essentiel est d'envoyer des lettres anonymes en quantité suffisante. Il ne lui restera plus aucun ami, j'en fais mon affaire.

– Il y a M. Flory, le marchand de bois de charpente, dit Ba Sein (il prononçait "M. Porley"). C'est un très bon ami du docteur. Je le vois aller chez lui tous les matins quand il est à Kyautkada. Il a même invité deux fois le docteur à dîner.

– Ah, sur ce point tu as raison ! Si Flory est un ami du docteur, cela pourrait nous nuire. On ne peut rien faire contre un Indien qui a un ami européen. Cette amitié lui confère – comment disent-ils, déjà ? – du prestige. Mais Flory laissera vite tomber son ami quand celui-ci sera en difficulté. Ces gens n'ont aucun sens de la loyauté envers les indigènes. Et puis, je me trouve savoir que Flory est un lâche. Je m'en occupe. Toi, de ton côté, observe ce que fait M. Macgregor. A-t-il écrit au commissaire ces temps derniers – confidentiellement, je veux dire ?

– Il a écrit il y a deux jours, mais nous avons ouvert la lettre à la vapeur et il n'y avait rien d'important dedans.

– Eh bien, nous lui fournirons un sujet pour écrire. Et dès qu'il se mettra à soupçonner le docteur, alors nous pourrons faire démarrer cette autre histoire dont je t'ai parlé. Nous pourrons ainsi – comment dit Macgregor ? Ah oui ! "Faire d'une pierre deux coups". Et même plusieurs, ha, ha ! »

Le rire d'U Po Kyin était un ignoble gargouillis qui montait du fond de ses entrailles, comme un début de toux ; il n'en avait pas moins quelque chose de joyeux, d'enfantin. Le magistrat ne dit plus un mot de l'« autre histoire », trop secrète pour être évoquée, même dans la véranda. Ba Sein, voyant l'entretien toucher à sa fin, se leva et s'inclina avec raideur.

« Votre Honneur souhaite autre chose ? dit-il.

– Assure-toi que M. Macgregor a bien son exemplaire du *Patriote birman*. Tu ferais bien de dire à Hla Pe d'avoir une crise de dysenterie et de s'abstenir d'aller au bureau. J'aurai besoin de lui pour écrire les lettres anonymes. C'est tout pour le moment.

– Alors, je peux me retirer, Monsieur ?

– Que Dieu te garde », dit U Po Kyin d'un air absent. Et il appela de nouveau Ba Taik à grands cris. Il ne perdait jamais un instant de sa journée. Ses autres visiteurs furent expédiés assez vite. Il renvoya la jeune fille sans autre forme de procès après l'avoir dévisagée et avoir déclaré qu'il ne la connaissait pas. L'heure du déjeuner était venue. De violentes crampes de faim qui le prenaient ponctuellement chaque jour à la même heure

commencèrent à lui tourmenter les entrailles. Il hurla avec impatience :

« Ba Taik ! Hé, Ba Taik ! Kin Kin ! Mon déjeuner ! Dépêchez-vous, je meurs de faim. »

Dans la pièce de séjour, derrière le rideau, la table était déjà dressée, avec un immense bol de riz et une douzaine de plats contenant différentes sauces au curry, des crevettes séchées et des mangues vertes en tranches. U Po Kyin se dandina jusqu'à la table, s'assit en ahanant et se jeta sur la nourriture. Ma Kin, son épouse, se tenait derrière lui pour le servir. C'était une femme maigre de quarante-cinq ans environ, au visage simiesque d'un brun pâle, empreint de bienveillance. U Po Kyin mangeait sans paraître s'apercevoir de sa présence. Le nez plongé dans son bol, il se gavait avec méthode et dextérité de ses doigts poisseux, haletant entre chaque bouchée. Tous ses repas étaient hâtifs, passionnés et surabondants ; c'étaient moins des repas que des orgies, des débauches de curry et de riz. Quand il eut terminé, il s'adossa à son siège, rota à plusieurs reprises et dit à Ma Kin de lui apporter un cigare vert de Birmanie. Il ne fumait jamais de tabac anglais, qu'il affirmait n'avoir goût de rien.

Enfin, avec le secours de Ba Taik, U Po Kyin endossa les vêtements de sa charge. Il s'admira un moment devant la glace de la pièce de séjour. C'était une pièce lambrissée au faîtage soutenu par deux colonnes de bois, sombre et malpropre comme le sont toutes les pièces birmanes, encore qu'U Po Kyin l'eût meublée à l'anglaise d'un buffet de bois plaqué, de chaises, de quelques chromos de la famille royale et d'un extincteur d'incendie. Le sol était recouvert de nattes de bambou, éclaboussées de chaux et de jus de bétel.

Ma Kin était assise dans un coin sur une natte et cousait un *ingyi*. U Po Kyin pivota lentement sur lui-même devant le miroir pour tenter de se voir de dos. Il était vêtu d'un *gaungbaung* de soie rose pâle, d'un *ingyi* de mousseline empesée et d'un *paso* en soie de Mandalay d'un rose saumon éclatant, broché de jaune. Il tourna la tête avec effort et examina avec complaisance le *paso* qui moulait son énorme croupe. Il était fier de sa corpulence, car il voyait dans cette accumulation de chairs le symbole de sa réussite. Lui qui avait été autrefois affamé et obscur était à présent obèse, riche et respecté. Il s'était engraisé des corps de ses ennemis – pensée qui provoquait en lui une sensation de nature poétique.

« Il n'était pas cher, mon nouveau *paso* à vingt-deux roupies, hein, Kin Kin ? » dit-il.

Ma Kin se pencha sur son ouvrage. C'était une femme simple, à l'ancienne mode, qui connaissait moins encore qu'U Po Kyin les coutumes européennes. Elle ne pouvait s'asseoir sur une chaise sans se sentir mal à l'aise. Tous les matins, elle se rendait au bazar en portant un panier sur sa tête, comme une paysanne, et, le soir, on la voyait agenouillée dans le jardin, priant en direction de la flèche blanche de la pagode qui surmontait la ville. Elle était la confidente des intrigues d'U Po Kyin depuis plus de vingt ans.

« Ko Po Kyin, dit-elle, tu as vraiment beaucoup fait de mal dans ta vie. »

U Po Kyin esquissa de la main un geste vague.

« Et puis après ? Mes pagodes rachèteront tout ça. J'ai largement le temps. »

Ma Kin se pencha de nouveau sur son ouvrage, de l'air têtue qu'elle prenait quand

elle avait quelque chose à reprocher à U Po Kyin.

« Mais, Ko Po Kyin, à quoi bon ces projets, ces intrigues ? Je t'ai entendu parler à Ko Ba Sein dans la véranda. Tu veux jouer un mauvais tour au docteur Veraswami. Pourquoi chercher à nuire au docteur indien ? C'est un brave homme.

– Que sais-tu, femme, de ces affaires sérieuses ? Le docteur me fait obstacle. D'abord, il refuse les pots-de-vin, ce qui complique tout pour tout le monde. Et puis... eh bien, il y a autre chose que tu ne pourras jamais comprendre.

– Ko Po Kyin, tu es devenu riche et puissant : à quoi cela t'a-t-il jamais servi ? Nous étions plus heureux lorsque nous étions pauvres. Ah, je me souviens si bien du temps où tu n'étais qu'un employé municipal, la première fois que nous avons eu une maison à nous ! Comme nous étions fiers de nos nouveaux meubles en rotin ! Et toi de ton stylo à bague-agrafe en or ! Et le jour où ce jeune Anglais de la police est venu chez nous et s'est installé sur notre meilleure chaise et a bu une bouteille de bière, comme nous nous sentions honorés ! L'argent ne fait pas le bonheur. Que comptes-tu faire de cet argent, maintenant ?

– Ne dis pas de sottises, femme ! Occupe-toi de ta couture et laisse les affaires sérieuses à ceux qui sont capables de les comprendre.

– C'est bon, je ne sais pas. Je suis ta femme et je t'ai toujours obéi. Mais il n'est jamais trop tôt pour acquérir du mérite. Essaie d'acquérir plus de mérite, Ko Po Kyin ! Pourquoi, par exemple, n'achèterais-tu pas des poissons vivants pour les rejeter dans le fleuve ? On peut gagner ainsi beaucoup de mérite. Et puis, les prêtres, quand ils sont venus ce matin chercher leur riz, m'ont dit que deux nouveaux prêtres sont arrivés au monastère, et qu'ils ont faim. Tu ne veux rien leur donner, Ko Po Kyin ? Moi, je ne leur ai rien donné du tout, afin que tu puisses acquérir du mérite en le faisant toi-même. »

U Po Kyin se détourna du miroir. La prière de sa femme le touchait quelque peu. Il ne laissait jamais passer une occasion d'acquérir du mérite quand il pouvait le faire sans inconvénient. À ses yeux, son stock de mérite était une sorte de dépôt en banque destiné à s'arrondir éternellement. Chaque poisson rejeté dans le fleuve, chaque don à un prêtre le rapprochait du nirvana. C'était là une pensée rassurante. Il ordonna d'envoyer au monastère le panier de mangues offert par le chef du village.

Alors, il sortit de la maison et s'engagea sur la route, Ba Taik à sa suite portant des dossiers sous le bras. Il marchait lentement, très droit afin d'équilibrer le poids de son vaste ventre, et tenait au-dessus de sa tête une ombrelle en soie jaune. Son *paso* rose luisait au soleil comme une dragée satinée. Il allait au tribunal pour débrouiller les affaires du jour.

2

À peu près au moment où U Po Kyin se mettait au travail, « M. Porley », le marchand de bois ami du docteur Veraswami, sortait de chez lui pour aller au Club.

Flory était un homme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, assez bien fait de sa personne. Il avait les cheveux très noirs et très raides plantés bas sur le front, une moustache noire bien taillée et son teint, naturellement blême, était bruni par le soleil. N'étant devenu ni gras ni chauve, il ne paraissait pas plus que son âge, mais son visage semblait hagard sous son hâle, avec ses joues creuses et ses yeux cernés. Il ne s'était visiblement pas rasé ce matin-là. Il était vêtu de sa tenue habituelle, chemise blanche, short de treillis et chaussettes kaki ; mais au lieu d'un casque colonial, il arborait un vieux chapeau de feutre au bord rabattu sur un œil. Il portait une badine de bambou attachée au poignet par une lanière, et une chienne cocker noire répondant au nom de Flo trottait derrière lui.

Mais tous ces détails étaient bien secondaires. La première chose que l'on remarquait chez Flory était une hideuse tache de naissance sur sa joue gauche, en forme de demi-cercle déchiqueté, qui s'étendait de l'œil au coin de la bouche. Son profil gauche offrait un aspect abattu et meurtri, comme si la tache de naissance était une contusion : elle était d'un bleu violacé. Il avait parfaitement conscience de sa laideur. Dès qu'il n'était pas seul, il prenait des allures obliques, car il manœuvrait constamment de manière à tenir sa tache de naissance à l'abri des regards.

La maison de Flory se dressait au haut du *maidan*, près de l'orée de la jungle. De sa grille, le *maidan* descendait en pente raide, terni, roussi par le soleil, cerné d'une demi-douzaine de bungalows d'un blanc aveuglant éparpillés çà et là. Tout vibrait et frémissait dans l'air brûlant. Il y avait, à mi-chemin du sommet de la colline, un cimetière anglais clôturé d'un mur blanc et flanqué d'une minuscule église au toit de fer-blanc. Plus loin, c'était le Club européen ; et quand on regardait le Club – un bâtiment de bois, trapu, sans étage –, on voyait du même coup le véritable centre de la ville. Dans chacune des villes de l'Inde, le Club européen est la citadelle spirituelle, le siège de la puissance anglaise, le nirvana où les fonctionnaires et les nababs indigènes rêvent en vain de pénétrer. Le Club de Kyautkada était le plus fermé de tous, car il était pratiquement le seul en Birmanie à pouvoir s'enorgueillir de n'avoir jamais admis d'Oriental parmi ses membres. Au-delà du Club, l'Irrawaddy coulait, immense et couleur d'ocre, scintillant sous le soleil comme une rivière de diamants ; et au-delà du fleuve s'étendaient de vastes rizières bornées à

l'horizon par une ligne de collines noirâtres.

La ville indigène était sur la droite, avec son tribunal et sa prison, à demi enfouie sous de verts bosquets de *peepul*. La flèche de la pagode s'élevait au-dessus des arbres comme une lance dorée. Assez typique des villes de la Haute-Birmanie, Kyautkada n'avait guère changé depuis l'époque de Marco Polo jusqu'en 1910 et aurait pu en rester encore un siècle de plus au Moyen Âge si elle ne s'était révélée un emplacement commode pour y installer un terminus de chemin de fer. En 1910, l'administration anglaise en avait fait le quartier général d'un district et un siège du Progrès – à savoir un ensemble de bâtiments qui servaient de tribunal, avec leurs bataillons de plaideurs gras, mais voraces, un hôpital, une école et l'une de ces immenses et indestructibles prisons que les Anglais ont bâties un peu partout de Gibraltar à Hong Kong. La ville comptait environ quatre mille âmes, dont deux cents Indiens, quelques dizaines de Chinois et sept Européens. Il y avait aussi deux Eurasiens, M. Francis et M. Samuel, respectivement fils d'un missionnaire baptiste américain et d'un missionnaire catholique. La ville n'offrait aucune curiosité touristique, à l'exception d'un fakir indien qui vivait depuis vingt ans perché dans un arbre près du bazar et recevait chaque matin sa nourriture dans un panier suspendu à une branche.

Flory bâilla en franchissant le seuil de sa porte. Il s'était à moitié saoulé la nuit précédente et l'éclat aveuglant du dehors lui donnait l'impression d'avoir la gueule de bois. « Foutu bled », pensa-t-il en regardant au bas de la colline. Et, personne n'étant en vue à part la chienne, il se mit à chanter à plein gosier : « Le foutu bled, mon Dieu, le foutu bled », sur l'air de *Plus près de toi, mon Dieu*, comme il descendait le long de la route brûlante, en cinglant l'herbe sèche à grands coups de badine. Il était près de neuf heures et le soleil devenait plus accablant de minute en minute. La chaleur martelait la tête de Flory : on eût dit un gigantesque polochon qui s'abattait rythmiquement sur son crâne. Il s'arrêta, indécis, à la porte du Club, ne sachant s'il allait entrer ou pousser une pointe jusque chez le docteur Veraswami. Il se souvint que c'était le jour du courrier d'Angleterre et que les journaux devaient être arrivés. Il entra et passa devant le treillage du tennis, entièrement envahi par une plante grimpante aux fleurs mauves en forme d'étoile.

Dans les parterres en bordure du sentier, des fleurs anglaises encore épargnées par le soleil – phlox, delphiniums, roses trémières, pétunias – rivalisaient de taille et d'éclat. Les pétunias étaient gigantesques, hauts presque comme des arbrisseaux. Il n'y avait pas de pelouse, mais un massif d'arbustes indigènes – des *gold mohurs* semblables à des ombrelles rouge sang, des frangipaniers aux corolles crèmeuses et sans tige, des bougainvillées pourpres, des hibiscus écarlates, des roses de Chine roses, des crotons vert de bile, des panaches de tamaris. Les couleurs se heurtaient, éblouissantes dans la lumière crue. Un *mali* presque nu, un arrosoir à la main, s'agitait dans cette jungle florale comme un gros oiseau en train de butiner du nectar.

Sur les marches du Club se tenait, les mains dans les poches de son short, un Anglais aux cheveux blond-roux. Il avait la moustache hérissée, des yeux gris pâle très écartés et des mollets exagérément maigres. C'était M. Westfield, le chef de la police du district. Il se balançait d'avant en arrière sur ses talons d'un air prodigieusement ennuyé et sa lèvre était si boudeuse que sa moustache lui chatouillait le nez. Il accueillit Flory d'un léger mouvement de la tête. Il s'exprimait de façon abrupte et saccadée, supprimant tous les mots qui n'étaient pas indispensables. Presque tout ce qu'il disait était censé être une

plaisanterie, mais sa voix rendait un son creux et mélancolique.

« Salut, Flory, mon gars. Sale matinée, hein ?

– Il faut s’y attendre en cette période de l’année, je suppose », dit Flory. Il s’était légèrement détourné de manière à cacher sa joue gauche à Westfield.

« Encore deux mois à crever comme ça. L’an dernier, pas une goutte de pluie jusqu’en juin. Regardez-moi cette saloperie de ciel, pas un nuage en vue ! On dirait une de leurs satanées soucoupes bleues. Bon Dieu, qu’est-ce qu’on ne donnerait pas pour être à Piccadilly en ce moment, hein ?

– Les journaux anglais sont là ?

– Oui, le cher vieux *Punch*, *Pink’un* et *La Vie parisienne*. Ça fout le bourdon de les lire, hein ? Allons prendre un verre pendant qu’il y a encore de la glace. C’est tout juste si le vieux Lackersteen n’a pas pris un bain dedans. Il est déjà à moitié bourré. »

Ils entrèrent, Westfield disant de sa voix ténébreuse : « Passez devant, Macduff ». À l’intérieur, le Club était un endroit aux murs lambrissés de teck qui sentait le pétrole. Il ne se composait que de quatre pièces dont l’une renfermait une misérable « bibliothèque » de quelque cinq cents volumes moisissés, essentiellement des romans, et l’autre un vieux billard minable qui servait rarement car, la plupart du temps, des hordes d’insectes ailés venaient se jeter sur les lampes en bourdonnant et leurs cadavres parsemaient le tapis vert. Il y avait aussi une salle de jeu et un « salon » doté d’une spacieuse véranda avec vue sur le fleuve ; mais à cette heure de la journée, toutes les vérandas étaient occultées par des stores de bambou. Le salon était une pièce inhospitalière au sol couvert d’une natte en coco, meublée en tout et pour tout de chaises et de tables en osier jonchées d’illustrés. Il était décoré de quelques chromos et de trophées de *sambhur* au crâne poussiéreux. Un panka balayait paresseusement l’air tiède où virevoltait la poussière.

Trois personnes se tenaient dans la pièce. Sous le panka, un assez bel homme d’une quarantaine d’années, l’air d’un bon vivant, le visage légèrement congestionné, gémissait de douleur, la tête dans ses mains, affalé à l’autre bout de la table. C’était M. Lackersteen, directeur local d’une entreprise de bois de charpente. Il avait beaucoup bu la veille au soir et se ressentait de ses libations. Ellis, directeur local d’une autre compagnie, se tenait devant le tableau d’affichage en examinant un avis d’un air de concentration amère. C’était un très petit homme au visage pâle, aux traits aigus et au comportement agité. Maxwell, l’agent forestier divisionnaire, lisait le *Field*, étendu sur une chaise longue ; on ne voyait de lui que ses jambes osseuses et ses gros avant-bras velus.

« Non, mais regardez-moi ce vieux misérable, dit Westfield en prenant M. Lackersteen presque affectueusement par les épaules et en le secouant. Bel exemple pour les jeunes, hein ? Ça vous donne une idée de ce que vous serez à quarante bergeres. »

M. Lackersteen bredouilla quelque chose qui ressemblait à « brandy ».

« Pauvre gars, dit Westfield. Un vrai martyr de la bouteille, hein ? L’alcool lui suinte par tous les pores. Il me fait penser à l’histoire du vieux colonel qui roupillait toujours sans moustiquaire. On demandait aux domestiques pourquoi et les domestiques répondaient : “La nuit, maître trop saoul pour remarquer moustiques ; le matin, moustiques trop saouls pour remarquer maître.” Non, mais regardez-moi ça – hier soir, il

prend une cuite et voilà qu'il en redemande ! Paraît qu'il attend l'arrivée d'une jeune nièce. C'est ce soir qu'elle se pointe, hein, Lackersteen ?

– Laissez donc ce poivrot tranquille », dit Ellis sans se retourner.

Il avait une voix aigre de cockney. M. Lackersteen se remit à gémir :

« Que la nièce aille se faire foutre. Donnez-moi du brandy, bon Dieu !

– Excellente éducation pour la nièce que de voir tonton rouler sous la table sept jours par semaine ! Hé, maître d'hôtel ! Servez du brandy à maître Lackersteen ! ».

Le maître d'hôtel, un Dravidien trapu au teint sombre, aux yeux liquides à l'iris jaune comme celui des chiens, apporta le brandy sur un plateau de cuivre. Flory et Westfield commandèrent du gin. M. Lackersteen avala quelques gorgées de brandy et se redressa sur la chaise en geignant d'un ton un peu plus résigné. Il avait un visage épais, ingénu et portait une petite moustache en brosse. C'était en réalité un homme très simple, sans autre ambition que celle de « se payer du bon temps », comme il disait volontiers. Sa femme le gouvernait au moyen de la seule méthode possible, à savoir en ne le laissant jamais hors de sa vue plus d'une heure ou deux. Une seule fois, un an après leur mariage, elle s'était absentée plus d'une quinzaine de jours et était rentrée à l'improviste la veille de la date indiquée pour trouver M. Lackersteen complètement ivre, soutenu par deux jeunes Birmanes nues pendant qu'une troisième lui versait dans le gosier le contenu d'une bouteille de whisky. Depuis, elle le surveillait, ainsi qu'il le disait amèrement, « comme un chat qui surveille un trou de souris ». Il parvenait toutefois à se payer assez souvent du bon temps, encore que ce temps lui fût passablement mesuré.

« Bon Dieu, je me sens la tête comme une citrouille, ce matin, dit-il. Rappelez le maître d'hôtel, Westfield. Il faut absolument que je m'envoie un autre brandy avant que la panthère ne rapplique. Elle dit qu'elle va me rationner à quatre verres par jour quand notre nièce sera là. Qu'elles crèvent toutes les deux ! ajouta-t-il sombrement.

– Arrêtez un instant de débiter des conneries, vous autres, et écoutez-moi », dit Ellis avec aigreur. Il avait une curieuse façon de parler, comme s'il ne pouvait ouvrir la bouche sans insulter quelqu'un. Il exagérait à dessein son accent cockney, qui donnait à tout ce qu'il disait une intonation sardonique. « Vous avez lu cet avis pondu par le vieux Macgregor ? Tout le monde en prend pour son grade – et avec des fleurs ! Maxwell, réveillez-vous et écoutez ! »

Maxwell émergea de derrière son *Field*. C'était un blond au teint frais de vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus, très jeune pour le poste qu'il occupait. Avec sa solide charpente et son épaisse frange de cils pâles, il faisait penser à un jeune cheval de trait. D'un petit geste précis et rageur, Ellis détacha l'avis du tableau et se mit en devoir de le lire à voix haute. L'avis avait été apposé par M. Macgregor, qui cumulait les fonctions de commissaire adjoint et de secrétaire du Club.

« Écoutez-moi ça. "Il a été souligné qu'il n'existe pas jusqu'à présent de membres indigènes dans ce Club. Compte tenu du fait que l'admission, dans les Clubs européens, de fonctionnaires titulaires, tant indigènes que blancs, est désormais de pratique courante, il serait opportun de remettre la question à l'étude en ce qui concerne Kyautkada. Le problème sera examiné et débattu lors de la prochaine assemblée générale. On peut

souligner à ce sujet...” Oh, et puis zut, inutile de vous lire le reste. Il ne peut même pas pondre une note sans avoir une de ses crises de diarrhée littéraire. Mais là n’est pas la question. L’important, c’est qu’il nous demande de nous asseoir sur toutes nos règles et d’admettre un nègre dans notre Club. Ce *cher* docteur Veraswami, par exemple. Le docteur Ver-à-Soie, comme je l’appelle, tellement il est répugnant. Voilà qui serait chouette, hein ? Des petits nègres à gros bide qui puent l’ail du bec par-dessus la table de bridge. Bon sang, quand j’y pense... ! Il faut serrer les rangs tous ensemble et y mettre le holà sans plus attendre. Qu’est-ce que vous en dites, Westfield ? Flory ? »

Westfield haussa philosophiquement ses frêles épaules. Il s’était assis devant la table et allumait un petit cigare noir de Birmanie, qui empestait.

« On n’a qu’à en prendre son parti, je suppose, dit-il. Ces salauds d’indigènes ont désormais accès à tous les Clubs. Même celui de Pagu, à ce qu’il paraît. C’est comme ça maintenant dans ce foutu pays. Nous sommes à peu près le dernier Club de Birmanie à tenir bon contre ces gens-là.

– C’est vrai ; et, qui plus est, on va continuer à tenir bon. Je veux bien être pendu si jamais je vois un nègre foutre le pied ici ! » Ellis avait sorti de sa poche un bout de crayon. Du curieux air vengeur que peuvent prendre certaines personnes pour un oui ou pour un non, il repunaisa l’avis sur le tableau d’affichage et écrivit « Sale con » au crayon auprès de la signature de M. Macgregor. « Voilà ce que j’en pense, de son idée. Je le lui dirai moi-même quand je le verrai. Et vous, Flory, qu’est-ce que vous en pensez ? »

Flory n’avait jusqu’alors pas ouvert la bouche. Bien que, de nature, il ne fût nullement silencieux, il trouvait rarement quelque chose à dire dans les conversations du Club. Il s’était assis à la table et lisait un article de G. K. Chesterton dans le *London News* tout en caressant de la main gauche la tête de Flo. Mais Ellis était de ces hommes qui harcèlent constamment les autres pour trouver chez eux un écho de leurs propres opinions. Il répéta sa question. Flory leva la tête, leurs regards se croisèrent. La peau à la base du nez d’Ellis se mit soudain à pâlir jusqu’à en paraître grise. C’était chez lui un signe de fureur. Sans crier gare, il se mit à invectiver Flory d’une manière qui aurait pu surprendre les autres s’ils n’avaient depuis longtemps pris l’habitude de l’entendre déblatérer ainsi tous les matins.

« Bon sang, j’aurais tout de même cru que dans un cas pareil, alors qu’il s’agit d’empêcher ces petits saligauds d’entrer dans le seul endroit où on peut rigoler entre nous, vous auriez pu au moins avoir la correction de me soutenir. Même si ce sale petit nègre de docteur tout luisant de graisse est votre meilleur copain. Je me fous pas mal que vous fassiez ami-ami avec la lie du bazar. Si ça vous plaît d’aller chez Veraswami et de boire du whisky avec ses petits copains nègres, libre à vous, c’est votre affaire. En dehors du Club, faites ce que bon vous semble. Mais amener des nègres ici, ça, c’est différent, bon Dieu ! Je suppose que vous aimeriez bien voir le petit Veraswami faire partie du Club, hein, pour qu’il vienne se mêler à nos conversations, tripote tout le monde de ses mains moites et nous souffle son haleine qui pue l’ail en pleine gueule ? Bon Dieu, si je le vois rappliquer ici avec sa sale bobine, je l’en ferai déguerpir avec mon pied au cul, je vous le garantis ! Espèce de sale petit con, va ! », etc.

Cette diatribe dura plusieurs minutes. Elle était étrangement impressionnante parce

qu'elle était d'une sincérité totale. Ellis haïssait les Orientaux comme on peut haïr le mal ou la saleté. Vivant et travaillant, en sa qualité d'agent d'une entreprise de bois de charpente, en contact perpétuel avec des Birmans, il n'avait jamais pu s'accoutumer à la vue d'un visage de couleur. Le moindre soupçon de cordialité à l'égard d'un Oriental lui paraissait une perversion abominable. Bien qu'intelligent et compétent, c'était un de ces Anglais – il y en a malheureusement beaucoup – à qui l'on devrait interdire de mettre le pied en Orient.

Caressant machinalement la tête de Flo, posée sur ses genoux, Flory n'avait pas bougé, incapable de soutenir le regard d'Ellis. Déjà, en temps habituel, il avait du mal à regarder les gens en face, à cause de sa tache. Lorsqu'il s'apprêtait à parler, il sentait sa voix se mettre à trembler, elle se mettait à trembler toute seule quand elle aurait dû être ferme ; parfois aussi son visage était agité de tics nerveux.

« Du calme, dit-il enfin plutôt mollement, d'un ton maussade. Pas besoin de s'exciter comme ça. Jamais je n'ai suggéré qu'on admette des membres indigènes ici.

– Ah, vraiment ? Ça se sait, pourtant, que vous voudriez bien en admettre. Pourquoi est-ce que vous vous pointez tous les matins chez ce sale petit *babu* ? Dire que vous vous asseyez à table avec lui comme s'il était un Blanc et que vous buvez dans des verres sur lesquels ses grosses lèvres noires ont bavé... Rien que d'y penser, ça me donne envie de vomir.

– Assis, mon vieux, assis, dit Westfield. Buvez un coup là-dessus et n'y pensez plus. Ça ne vaut pas la peine de se chamailler pour ça. Avec la chaleur qu'il fait...

– Bon Dieu, dit Ellis d'un ton un peu radouci en arpentant la pièce de long en large, bon Dieu, je ne vous comprends pas, les gars. C'est bien simple, je n'y arrive pas. Voilà ce vieil imbécile de Macgregor qui veut faire entrer un nègre dans ce Club sans l'ombre d'une raison quelconque et vous, vous restez assis sur votre derrière sans rien dire. Mais enfin, qu'est-ce qu'on fout ici, je vous le demande un peu ? On est censés gouverner des enfants de salauds qui ont été esclaves depuis que le monde est monde, et au lieu de les gouverner de la seule façon qu'ils soient capables de comprendre, on les traite en égaux. Et vous, bande de pauvres cons, vous trouvez ça normal. Il y a Flory qui devient l'ami intime d'une espèce de négro qui se dit docteur parce qu'il a passé deux ans dans quelque prétendue université indienne. Et vous, Westfield, fier comme Artaban de vos poltrons de flics véreux. Et puis vous, Maxwell, qui passez votre temps à courir après des pouffiasses eurasiennes. Parfaitement, Maxwell, je sais ce que je dis ; j'ai entendu parler de ce que vous fricotiez à Mandalay avec une de ces petites traînées qui puent, une certaine Molly Pereira. Je suppose que vous l'auriez épousée s'ils ne vous avaient pas muté ici ? Ma parole, on dirait que vous les aimez, ces sales moricauds. Bon Dieu, je ne sais pas ce qui nous prend, tous autant que nous sommes. Vraiment, je ne sais pas.

– Allez, prenez donc encore un verre, dit Westfield. Hé, maître d'hôtel ! Un petit coup de bière pendant qu'il reste un peu de glace, hein ? Bière, maître d'hôtel ! »

Le maître d'hôtel apporta quelques canettes de Munich. Ellis avait fini par s'asseoir avec les autres et caressait de ses petites mains une bouteille fraîche. Son front était inondé de sueur. Il faisait la tête, mais sa colère s'était calmée. Il était de tempérament querelleur et hargneux, mais ses violents accès de rage ne duraient guère et il n'éprouvait jamais le

besoin de s'excuser de ses emportements. Les scènes faisaient partie de la routine du Club. M. Lackersteen se sentait mieux et examinait les illustrations de *La Vie parisienne*. Il était à présent neuf heures passées et la pièce, où flottait la fumée âcre du cigare de Westfield, était d'une chaleur étouffante. Les chemises s'imbibaient de la première sueur de la journée. Le *chokra* invisible qui, du dehors, actionnait le panka était en train de s'endormir.

« Maître d'hôtel ! » hurla Ellis ; et, comme le maître d'hôtel faisait son apparition : « Allez réveiller ce foutu *chokra* !

– Oui, maître.

– Maître d'hôtel ?

– Oui, maître ?

– Il vous reste encore de la glace ?

– À peu près vingt livres, maître. Ça fera à peine la journée, je crois. J'ai de la difficulté à garder la glace au frais.

– Parlez pas comme ça, espèce de... "J'ai de la difficulté..." Non, mais vous avez avalé un dictionnaire, ma parole ! "S'il vous plaît, maître, moi pas pouvoir garder glace au frais" – voilà ce qu'il faut dire. On sera obligé de balancer ce citoyen-là s'il se met à trop bien parler anglais. Je ne peux pas blairer les domestiques qui s'expriment en bon anglais. Vous entendez, maître d'hôtel ?

– Oui, maître, dit le maître d'hôtel en se retirant.

– Bon sang, plus de glace jusqu'à lundi, dit Westfield. Vous repartez pour la jungle, Flory ?

– Oui, je devrais déjà y être. Je suis simplement passé ici à cause du courrier d'Angleterre.

– Je crois que je vais aller y faire une petite virée moi aussi, histoire de dépenser un peu de mes allocations de déplacement : je n'arrive plus à rester dans mon putain de bureau en cette saison. Rester assis sous ce maudit panka, à signer un bout de papier après l'autre, pouah ! Bon Dieu, ce que j'aimerais que la guerre remette ça !

– Moi, je me tire après-demain, dit Ellis. Notre foutu aumônier rapplique bien dimanche, n'est-ce pas ? De toute façon, je me débrouillerai pour couper au service. Les exercices d'assouplissement des genoux, très peu pour moi !

– Dimanche en huit, dit Westfield. J'ai promis d'y aller. Macgregor aussi. Pauvre diable d'aumônier, pas très marrant pour lui, je dois dire. Il ne se pointe ici que toutes les six semaines. On devrait pouvoir réunir une vraie congrégation quand il s'amène.

– Et puis merde ! J'irais bien ânonner des psaumes, histoire de faire plaisir à l'aumônier, mais je ne supporte pas la façon qu'ont ces foutus indigènes chrétiens de rappliquer dans notre église : on y voit tout un tas de domestiques madrassis et d'instituteurs karens. Et puis ces deux ventres jaunes, Francis et Samuel – eux aussi se prétendent chrétiens. La dernière fois que l'aumônier est passé ici, ils ont eu le culot de venir s'installer sur les bancs de devant, au beau milieu des Blancs. On devrait en toucher

un mot à l'aumônier. Sinistre idée que nous avons eue d'envoyer des missionnaires dans ce pays pour apprendre aux balayeurs de bazar qu'ils valent autant que nous. "Siouplaît, missié, moi chrétien comme maître !" Ce culot qu'ils ont !

– Dites, qu'est-ce que vous pensez de ces jambes-là ? dit M. Lackersteen en faisant circuler parmi ses compagnons un exemplaire de *La Vie parisienne*. Vous qui savez le français, Flory, qu'est-ce que ça veut dire, cette légende ? Bon sang, ça me rappelle le temps où j'étais à Paris durant ma première permission, avant mon mariage. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour me retrouver là-bas, bon Dieu !

– Vous connaissez l'histoire de la jeune dame de Woking ? » intervint Maxwell. C'était un garçon passablement taciturne, mais, comme bien d'autres jeunes gens, il collectionnait les bonnes histoires. Il termina l'histoire de la jeune dame de Woking, et tout le monde éclata de rire. Westfield enchaîna avec l'histoire du vieillard de Cardiff qui avait avalé son canif et Flory conta celle du pasteur de Croydon qui s'entourait toujours de mille précautions.

On rit à nouveau. Ellis lui-même se laissa dégeler et y alla de plusieurs histoires. Bien qu'authentiquement spirituelles, ses plaisanteries étaient plus sales qu'il n'est permis. Tous se rassérénèrent et se sentirent soulagés en dépit de la chaleur. Ils avaient terminé leur bière et étaient sur le point de commander d'autres boissons quand on entendit crisser des chaussures sur les marches, cependant qu'une voix tonitruante qui faisait vibrer les lattes du parquet proférait d'un ton facétieux :

« Oui, résolument humoristique. Je l'ai inséré dans un articulet pour *Blackwood's*, vous savez. Je me souviens aussi, quand j'étais en garnison à Prome, d'un autre incident tout à fait – euh – tout à fait divertissant qui... »

C'était évidemment M. Macgregor. M. Lackersteen s'écria : « Merde, ma femme est là » et repoussa le plus loin qu'il put son verre vide. M. Macgregor et Mme Lackersteen pénétrèrent ensemble dans le salon.

M. Macgregor était un homme corpulent d'une bonne quarantaine d'années, à face de dogue, qui portait des lunettes cerclées d'or. Ses épaulés massives et la façon qu'il avait de pointer la tête en avant évoquaient curieusement une tortue – « la Tortue » était d'ailleurs le surnom que lui avaient donné les Birmans. Il portait un complet de soie immaculé, déjà auréolé de sueur sous les aisselles. Il accueillit les autres avec une parodie de salut militaire et alla se poster, tout souriant devant le tableau d'affichage, de l'air du maître d'école qui dissimule sa férule derrière son dos. Sa bonne nature ne faisait évidemment aucun doute, mais il se montrait si délibérément cordial et s'efforçait si visiblement de n'être pas en service et d'oublier son rang officiel que personne, en sa présence, ne se sentait tout à fait à l'aise. Sa conversation se modelait vraisemblablement sur celle de quelque instituteur ou ecclésiastique facétieux du temps de sa jeunesse. Tout terme un peu long ou un peu pompeux, toute citation, toute expression proverbiale constituait dans son esprit un bon mot et était invariablement précédé dans ses propos d'un son indistinct du genre de « euh » ou de « hum », destiné à bien faire comprendre qu'une plaisanterie allait suivre. Mme Lackersteen était une femme âgée de trente-cinq ans environ, à la silhouette plate et tout en longueur comme une illustration de mode. Elle avait une voix plaintive, offensée. Les autres s'étaient tous levés à son entrée ;

Mme Lackersteen alla s'affaler, l'air épuisé, sur le siège le plus confortable, juste au-dessous du panka, en s'éventant d'une main aussi fine qu'une patte de lézard.

« Ah, mon Dieu, cette chaleur, cette chaleur ! M. Macgregor est passé me prendre en voiture. C'est vraiment *très* gentil de sa part. Tom, le type du *rickshaw* recommence à faire semblant d'être malade. Sérieusement, je crois que vous devriez le faire rosser pour le rappeler à ses devoirs. C'est terrible d'avoir à marcher tous les jours par un soleil pareil. »

Incapable de parcourir à pied les quatre cents mètres qui séparaient le Club de son domicile, Mme Lackersteen avait fait venir un *rickshaw* de Rangoon. À l'exception des chars à bœufs et de la voiture de M. Macgregor, ce *rickshaw* était l'unique véhicule à roues de tout Kyautkada, l'ensemble du district possédant tout au plus quinze kilomètres de routes. Dans la jungle, Mme Lackersteen préférait, plutôt que de laisser seul son mari, supporter le supplice des tentes qui faisaient eau quand il pleuvait, des moustiques et des boîtes de conserve ; mais dès qu'elle regagnait Kyautkada, elle se vengeait en s'appesantissant sur des bagatelles.

« Je trouve vraiment que la paresse de ces gens-là dépasse les bornes, soupira-t-elle. Ce n'est pas votre avis, monsieur Macgregor ? On dirait que nous n'avons plus aucune autorité sur les indigènes, avec toutes ces abominables réformes et l'insolence qu'ils apprennent par les journaux. Toutes choses égales d'ailleurs, ils deviennent aussi impossibles que les classes inférieures en Angleterre.

– Oh, non, ce n'est pas si terrible que ça. Mais j'ai bien peur que l'esprit de la démocratie ne s'infilte décidément partout, même ici.

– Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, juste avant la guerre, ils étaient si gentils, si respectueux !

La façon qu'ils avaient de saluer quand on les croisait sur la route – c'était tout à fait charmant. Je me souviens que nous ne payions notre maître d'hôtel que douze roupies par mois à l'époque et que cet homme nous était vraiment aussi dévoué qu'un chien. Ils réclament maintenant jusqu'à quarante ou cinquante roupies et je constate que la seule façon que j'ai de conserver un domestique consiste à lui payer ses gages avec plusieurs mois de retard.

– Les domestiques ne sont plus ce qu'ils étaient, dit M. Macgregor. Quand j'étais jeune et qu'un maître d'hôtel vous manquait de respect, on l'envoyait se présenter à la prison avec un billet qui disait : “Veuillez donner quinze coups de fouet au porteur.” Que voulez-vous, *eheu fugaces* ! J'ai bien peur que ce temps-là ne soit révolu à tout jamais.

– Ah, vous avez bien raison, dit sombrement Westfield. La vie est devenue impossible dans ce pays. L'Empire anglais, la souveraineté et tout le bazar, c'est bel et bien fini. Il est temps de foutre le camp d'ici. »

Tout le monde acquiesça d'un murmure, même Flory, qui avait pourtant une solide réputation de bolchevik, même le jeune Maxwell, qui n'était en Birmanie que depuis trois ans à peine. Jamais un Anglais des Indes n'ira contester ni n'a d'ailleurs jamais contesté que l'Inde va à vau-l'eau – car l'Inde, à l'instar de *Punch*, n'est plus ce qu'elle était.

Ellis, qui avait détaché du tableau d'affichage l'avis incriminé pendant que

M. Macgregor avait le dos tourné, le lui tendit en disant de sa voix aiguë :

« Au fait, Macgregor, nous avons pris connaissance de cet avis et nous trouvons tous que cette idée d'élire un indigène parmi nous est une – Ellis allait dire “une connerie”, mais il se souvint de la présence de Mme Lackersteen et se reprit à temps – est tout à fait inopportune. Le Club, après tout, est un endroit où nous venons nous distraire, et nous ne voulons pas d'indigènes dans nos pattes. Nous osons espérer qu'il reste encore un lieu où nous soyons débarrassés de ces gens-là. Les autres sont absolument d'accord avec moi. »

Il se tourna en direction des autres. « Tout à fait, tout à fait », dit M. Lackersteen d'un ton bourru. Sachant que sa femme allait inévitablement deviner qu'il avait bu, il avait l'impression qu'elle passerait l'éponge s'il affichait des sentiments orthodoxes.

M. Macgregor prit la feuille avec le sourire. Il avait lu le « Sale con » gribouillé au crayon à côté de son nom et, en son for intérieur, considérait Ellis comme un malotru ; mais il se tira de ce mauvais pas par une plaisanterie. Il se donnait autant de mal pour être bon camarade au Club que pour conserver sa dignité durant les heures de bureau. « Si je comprends bien, dit-il, notre ami Ellis n'apprécie pas la société de – euh – de ses frères aryens ?

– Non, répliqua Ellis avec aigreur. Ni celle de mes frères mongols. Pour tout dire, je n'aime pas les nègres. »

M. Macgregor se raidit au mot « nègre », qui est tabou aux Indes. Il ne nourrissait aucun préjugé à l'encontre des Orientaux ; en fait, il avait pour eux une profonde sympathie. Du moment qu'on ne leur octroyait pas de liberté, il les tenait pour les gens les plus adorables de la terre. Les voir insulter gratuitement le chagrinait toujours.

« Est-ce vraiment jouer le jeu, dit-il avec raideur, que de traiter ces gens-là de nègres – terme qui, bien évidemment, les froisse – alors qu'ils ne sont rien de tel ? Les Birmans sont des Mongols, les Indiens des Aryens ou des Dravidiens, et ils n'ont strictement rien à voir avec...

– Oh, la barbe ! dit Ellis, que le grade de Macgregor n'impressionnait nullement. Appelez-les nègres, aryens ou tout ce que vous voudrez, je m'en balance. Ce que je dis, c'est que nous ne voulons pas de moricauds au Club. Si vous tenez à mettre ça aux voix, vous verrez que nous sommes unanimes là-dessus – à moins que Flory ne veuille son cher petit copain Veraswami.

– Tout à fait ! Tout à fait ! répéta M. Lackersteen. Vous pouvez compter sur moi pour les blackbouler tous. »

M. Macgregor fit la moue. Sa situation était gênante : l'idée d'élire un membre indigène venait non pas de lui, mais du commissaire. Peu disposé à se justifier, il dit d'un ton plus conciliant.

« Et si nous reportions cette discussion à la prochaine assemblée générale ? D'ici là, nous aurons eu le temps d'y réfléchir. En attendant, ajouta-t-il en se dirigeant vers la table, que diriez-vous d'un petit – euh – rafraîchissement liquide ? »

On appela le maître d'hôtel et on lui réclama des « rafraîchissements liquides ». La

chaleur était devenue intolérable, tout le monde avait soif. M. Lackersteen était sur le point de commander à boire, mais, rencontrant le regard de sa femme, il eut un mouvement de recul et dit « Non » d'un ton maussade. Il resta figé sur son siège, les mains sur les genoux, avec, au fond de ses yeux, une expression passablement pitoyable, pendant que Mme Lackersteen sirotait une citronnade additionnée de gin. M. Macgregor, bien qu'il eût signé la note des boissons, buvait de la citronnade ; contrairement aux autres Européens, il se faisait une règle de ne jamais absorber d'alcool avant le coucher du soleil.

« Tout ça, c'est bien joli », grommela Ellis qui, les coudes sur la table, tripotait son verre ; sa dispute avec M. Macgregor l'avait irrité à nouveau. « C'est bien joli, mais moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit. Pas d'indigènes au Club ! C'est en capitulant constamment sur de petits détails comme ça que nous avons bousillé l'Empire. La sédition est en train de pourrir ce pays parce que nous avons trop lâché de lest. La seule politique possible, c'est de traiter ces gens-là comme on doit les traiter, à savoir comme de la merde. Le moment est critique, nous avons besoin de tout notre prestige. Il faut nous serrer les coudes et leur dire : “*Nous sommes les maîtres*, et vous, bande de merdeux – du pouce, Ellis esquissa le geste d'écraser une larve – vous n'avez qu'à rester à votre place !”

– Impossible, mon vieux, dit Westfield. Tout à fait impossible. Que voulez-vous qu'on fasse, avec toutes ces tracasseries administratives ? Ces merdeux d'indigènes connaissent la loi mieux que nous. Ils vous insultent ouvertement, et puis ils vous font coffrer dès qu'on se met à leur taper dessus. Rien à faire si on n'arrive pas à les coincer. Et comment voulez-vous qu'on les coince s'ils sont trop lâches pour montrer les dents ?

– Notre *burra sahib* de Mandalay disait toujours, intervint Mme Lackersteen, qu'en fin de compte, il nous faudra partir purement et simplement. Les jeunes Anglais ne tiennent pas à venir travailler toute leur vie aux Indes pour ne récolter que des insultes et de l'ingratitude. Eh bien, nous partirons. Quand les indigènes viendront nous supplier à genoux de rester, nous leur dirons : “Non. On vous a donné votre chance, vous n'en avez pas voulu. Eh bien parfait, on vous laissera vous gouverner tout seuls.” Ça leur apprendra !

– Ce sont ces maudites réglementations qui ont tout fichu en l'air », dit sombrement Westfield. La décadence de l'Empire des Indes due à une légalité trop pointilleuse était l'un des thèmes favoris de Westfield. Rien, selon lui, ne pouvait sauver l'Empire de la décadence sinon une bonne révolte qui entraînerait l'instauration de la loi martiale. « Avec toutes ces paperasses qu'on nous donne à remplir pour tout ! Les véritables maîtres de ce pays, ce sont maintenant ces sagouins de bureaucrates. La seule chose à faire, c'est de fermer la boutique et de les laisser mariner dans leur propre jus.

– Pas d'accord, pas d'accord du tout, dit Ellis. On pourrait, pour peu qu'on le veuille, redresser la situation en l'espace d'un mois. Il suffit d'avoir un peu de nerf. Voyez Amritsar. Voyez comment ils ont tous calé après. Dyer connaissait le bon remède, lui ! Pauvre vieux Dyer, sale boulot qu'il a été obligé de faire. Les capons qui restent bien peignards en Angleterre portent une sacrée part de responsabilité là-dedans. »

Il y eut une sorte de soupir, le même genre de soupir que pousserait une assemblée de catholiques romains en entendant mentionner Marie Tudor. Même M. Macgregor, qui abhorrait les massacres et la loi martiale, secoua la tête au nom de Dyer.

« Ils s'apercevront sans doute de leur erreur quand il sera trop tard.

– Mon vieux gouverneur racontait une histoire à ce propos, dit Westfield. Il y avait dans un régiment indigène un vieux *havildar*. Comme on lui demandait ce qui se passerait au cas où les Britanniques quitteraient l'Inde, le vieux bonhomme répondit... »

Flory repoussa son siège et se leva. Cela ne pouvait, ne devait pas durer plus longtemps. Il fallait quitter cette pièce au plus vite, avant que quelque chose ne se détraquât dans sa tête et qu'il se mît à casser les meubles et à lancer des bouteilles sur les chromos. Bande de porcs immondes, de tristes imbéciles ! Comment pouvaient-ils continuer ainsi de semaine en semaine, d'année en année, en rabâchant mot pour mot les mêmes bla-bla malveillants, à croire la parodie d'une histoire de cinquième zone dans *Blackwood's* ? Ne viendrait-il jamais à l'idée de l'un d'entre eux de parler d'autre chose ? Quel pays !

Quel peuple ! Voilà donc à quoi ressemble notre civilisation – une civilisation sans Dieu, fondée sur le whisky, *Blackwood's* et les chromos ! Le Ciel ait pitié de nous, car nous en faisons tous partie.

Flory n'exprima rien de tout cela et prit grand soin de ne rien laisser paraître des pensées qui l'agitaient. Il se tenait debout près de sa chaise, un peu en retrait par rapport aux autres, avec, sur les lèvres, le sourire contraint d'un homme qui n'est jamais sûr de sa popularité.

« Je crois qu'il va falloir que je m'en aille, dit-il. J'ai un certain nombre de choses à voir avant le déjeuner, malheureusement.

– Restez donc encore un peu et prenez un autre verre, mon petit vieux, dit Westfield. Il n'est pas tard. Prenez du gin, ça vous mettra en appétit.

– Non, merci, il faut que je file. Ici, Flo ! Au revoir, madame Lackersteen. Salut, tout le monde.

– *Exit* le petit copain du nègre », dit Ellis sitôt que Flory eut quitté la pièce. On pouvait toujours compter sur Ellis pour dire quelque chose de désagréable sur le compte des gens à peine ceux-ci avaient le dos tourné. « Il a dû aller voir le Ver-à-Soie, je suppose. Ou alors, il s'est tiré pour ne pas avoir à nous payer une tournée.

– Oh, ce n'est pas un mauvais bougre, dit Westfield. Il tient de temps à autre des propos un peu bolcheviques sur les bords, c'est tout. Je ne crois pas qu'il en pense le quart de la moitié.

– Bien sûr que c'est un brave type », dit M. Macgregor.

En Inde, tout Européen, du fait de sa fonction ou plus exactement de sa couleur, est un brave type du moment qu'il n'a pas commis d'action vraiment pendable. C'est une sorte d'honorariat.

« Il est vraiment un peu trop bolchevik pour mon goût. Je ne peux pas blairer les gars qui s'acoquinent avec des indigènes. Je ne serais pas étonné qu'il ait lui-même du sang nègre dans les veines. Ça pourrait expliquer la tache noire qu'il a sur la gueule. Mi-sel, mi-poivre. En plus, il a l'air d'un Chinetoque avec ses cheveux noirs et sa peau citron. »

Il y eut encore quelques propos malveillants au sujet de Flory, mais rien de trop, car M. Macgregor n'aimait pas la médisance. Les Européens restèrent au Club le temps d'une nouvelle tournée. M. Macgregor relata son anecdote sur Prome, qui avait le mérite de pouvoir s'insérer dans n'importe quel contexte. Puis, la conversation s'orienta à nouveau sur les thèmes inépuisables qu'étaient l'insolence des indigènes, le laxisme du gouvernement, le bon vieux temps où l'Empire britannique était vraiment l'Empire britannique et veuillez donner quinze coups de fouet au porteur. Ce sujet revenait invariablement sur le tapis en raison, notamment, de l'obsession d'Ellis. On pouvait d'ailleurs pardonner aux Européens une bonne part de leur amertume. Vivre et travailler parmi les Orientaux a de quoi lasser la patience d'un saint. Tous savaient, particulièrement les fonctionnaires, ce que c'est que d'être harcelé, insulté. Presque chaque jour, quand Westfield, M. Macgregor ou même Maxwell sortaient, les garnements de l'école, avec leurs jeunes visages jaunes – des visages lisses comme une pièce d'or, empreints de ce mépris exaspérant que respirent si naturellement les traits mongols – ricanaient à leur passage ou les conspuaient parfois avec des rires de hyène. La vie des fonctionnaires anglais en poste aux Indes n'est pas toujours rose. Dans leurs campements sommaires, leurs bureaux étouffants, leurs sombres stations de relais à l'odeur de poussière et de pétrole, sans doute acquièrent-ils le droit d'être un tantinet maussades.

Il était près de dix heures du matin et la chaleur devenait intenable. De grosses gouttes de sueur se formaient sur le visage et les bras des hommes. Une tache humide s'élargissait au dos du veston de soie de M. Macgregor. La lumière aveuglante du dehors filtrait à travers les stores de bambou et envahissait la pièce, éblouissant les yeux, faisant tourner la tête. Tous songeaient avec un sentiment de malaise au déjeuner indigeste qu'ils allaient prendre et aux longues, aux mortelles heures à venir. M. Macgregor se leva avec un soupir et rajusta ses lunettes qui avaient glissé le long de son nez luisant de sueur.

« Hélas, les meilleures choses ont une fin, dit-il.

Il faut que je rentre déjeuner. Les responsabilités de l'Empire ! Y a-t-il quelqu'un qui aille de mon côté ? Mon chauffeur est là qui m'attend.

– Oh, merci, dit Mme Lackersteen. Si vous voulez bien nous prendre, Tom et moi... Quel soulagement de ne pas avoir à marcher par cette chaleur ! »

Les autres se levèrent. Westfield s'étira et bâilla. « Mieux vaut se barrer, je suppose. Je sens que je vais m'endormir si je reste ici plus longtemps. Dire qu'on va mijoter dans son jus toute la journée au bureau ! Des montagnes de paperasses. Bon Dieu !

– N'oubliez pas le tennis ce soir, vous autres, dit Ellis. Maxwell, bougre de cossard, ne recommencez pas à tirer au flanc. Rendez-vous ici avec votre raquette à seize heures trente pile.

– *Après vous, Madame*^[1], dit galamment M. Macgregor devant le seuil de la porte.

– Passez le premier, Macduff », dit Westfield.

Ils sortirent dans la clarté aveuglante. Une chaleur de fournaise montait du sol. Les fleurs, immobiles, flamboyaient sous le soleil. La lumière crue envahissait les membres d'une sorte d'immense lassitude. L'idée que ce ciel implacablement bleu s'étendait à perte de vue sur la Birmanie, l'Inde, le Siam, le Cambodge, la Chine, interminable, sans le

moindre nuage, avait quelque chose d'intolérable. La carrosserie de la voiture de M. Macgregor était trop brûlante pour que l'on pût y toucher. La partie pénible de la journée commençait, « le temps où les pieds sont silencieux », comme disent les Birmans. Pas une créature vivante ne bougeait, à l'exception des hommes, des colonnes de fourmis qui, stimulées par la chaleur, s'étiraient comme un ruban noir à travers les sentiers et des vautours sans queue qui planaient, portés par les courants.

3

En sortant du Club, Flory tourna à gauche et s'engagea sur la route ombragée de *peepuls* qui descendait au bazar. Cent mètres plus loin, il entendit de la musique : c'était une escouade de la police militaire ; des Indiens efflanqués en costume kaki défilaient avec, en tête, un jeune *gurkha* qui jouait de la cornemuse. Flory se rendait chez le docteur Veraswami. La maison du docteur était un bungalow tout en longueur, en bois huilé, bâti sur pilotis et doté d'un grand jardin mal entretenu contigu à celui du Club. Le derrière de la maison donnait sur la route, face à l'hôpital qui se dressait entre la route et le fleuve. Comme il pénétrait dans l'enceinte, Flory entendit des cris de femmes effarouchées et une débandade à l'intérieur du bâtiment. Il avait évidemment failli se trouver nez à nez avec l'épouse du docteur. Il se dirigea vers la façade et cria en direction de la véranda :

« Docteur ! Vous êtes occupé ? Je peux monter ? » Petite silhouette noire et blanche, le docteur jaillit de l'intérieur de la maison comme un diable d'une boîte. Il se pencha au-dessus de l'appui de la véranda en s'exclamant avec effusion :

« Si vous pouvez monter ! Bien sûr, bien sûr, montez tout de suite ! Ah, monsieur Flory quel plaisir de vous voir ! Montez, montez. Que désirez-vous boire ? J'ai du whisky, de la bière, du vermouth et autres boissons européennes. Ah, mon cher ami, je mourais justement d'envie de m'entretenir avec quelqu'un de cultivé ! »

Le docteur était un petit homme replet au teint brun, aux cheveux frisés, au regard rond et crédule. Il portait des lunettes cerclées d'acier, un costume de coutil mal coupé au pantalon en accordéon et de grosses bottines noires. Sa voix avait un débit pressé, pétillant, et il faisait siffler ses s. Comme Flory débouchait de l'escalier, le docteur se précipita au fond de la véranda et se mit à fouiller dans une grande glacière en fer-blanc dont il tira tout un assortiment de bouteilles. La véranda était vaste et sombre ; de l'avancée du toit pendaient des corbeilles de fougères qui la faisaient ressembler à une caverne derrière une cascade de rayons de soleil. Elle était meublée de chaises longues à fond canné confectionnées à la prison. À l'une des extrémités de la véranda, il y avait des rayonnages contenant un petit choix d'ouvrages assez rébarbatifs, des essais surtout, du genre Emerson-Carlyle-Stevenson. Le docteur, grand lecteur devant l'Éternel, aimait les livres dotés de ce qu'il appelait « une portée morale ».

« Eh bien, docteur », dit Flory – le docteur avait installé son hôte dans une chaise longue, apporté un repose-pieds de manière à lui permettre d'étendre ses jambes et disposé à portée de sa main des cigarettes et de la bière. « Eh bien, docteur, comment vont les

choses ? Comment se porte l'Empire britannique ? Toujours frappée de paralysie ?

– Ha, ha, M. Flory, elle est très bas, très bas ! De graves complications surviennent : septicémie, péritonite, paralysie de la chaîne ganglionnaire. J'ai bien peur qu'il ne me faille faire appel à des spécialistes, ha, *ha* ! »

C'était un jeu entre les deux hommes que de faire passer l'Empire britannique pour une vieille patiente du docteur. Le docteur appréciait beaucoup cette plaisanterie dont, bien qu'elle durât depuis deux ans, il ne s'était pas encore lassé.

« Ah, docteur, soupira Flory, étendu sur sa chaise longue, quelle joie de me trouver ici après ce fichu Club ! Quand je viens vous voir, j'ai le sentiment d'être un pasteur non conformiste en goguette qui ramène une putain de la ville. C'est si bon de se sentir en vacances, loin de ces gens-là – il allongea un talon en direction du Club –, de mes bien-aimés collègues bâtisseurs d'Empire. Le prestige britannique, le fardeau de l'homme blanc, le *pukka sahib* sans peur et sans reproche et tout le bazar ! Ça soulage, une petite parenthèse comme ça.

– Allons, allons, cher ami, voyons, je vous en prie ! Ce n'est pas bien. Il ne faut pas dire des choses pareilles de ces honorables gentlemen anglais.

– On voit bien, docteur, que vous n'avez pas à supporter les propos de ces honorables gentlemen. Moi, je les ai supportés jusqu'à la limite de ma patience : Ellis et ses "sales nègres", Westfield et ses plaisanteries, Macgregor et ses citations latines éculées et ses "veuillez donner quinze coups de fouet au porteur"... Mais quand ils ont enchaîné sur l'histoire du vieil *havildar* – vous savez bien, le vieil *havildar* qui a dit que si jamais les Anglais quittaient le sol de l'Inde, il n'y aurait plus une roupie ni une vierge entre... enfin, pas besoin de vous faire un dessin – eh bien, je n'ai pu en écouter davantage. Ce vieil *havildar*, il est grand temps pour lui de prendre sa retraite : il rabâche la même chose depuis le jubilé de 87 ! »

Le docteur se mit à s'agiter comme il le faisait toujours lorsque Flory se laissait aller à critiquer les membres du Club. Il gesticulait, ses fesses rebondies posées contre la barre d'appui de la véranda. Quand il cherchait un mot, il pinçait l'air entre le pouce et l'index comme pour attraper une idée flottant à la ronde.

« Écoutez, monsieur Flory, vraiment, il ne faut pas parler comme ça ! Pourquoi dites-vous toujours du mal des *pukka sahibs*, comme vous les appelez ? Ils sont le sel de la terre. N'oubliez pas les grandes choses qu'ils ont réalisées, n'oubliez pas les grands administrateurs qui ont fait de l'Inde britannique ce qu'elle est. N'oubliez pas Clive, Warren Hastings, Dalhousie, Curzon. C'étaient des hommes comme on n'en fait plus !

– Ah, bon, vous voudriez qu'on en refasse ? Moi pas.

– Voyez la noblesse de sentiments des gentlemen anglais ! Leur admirable loyauté les uns envers les autres ! Même ceux d'entre eux dont le comportement n'est pas des plus louables – car certains Anglais sont effectivement arrogants, je vous l'accorde – ont les grandes, les solides qualités qui nous manquent, à nous autres Orientaux. Sous leur écorce rugueuse, ils ont des cœurs d'or.

– Disons de plaqué or. Il y a entre les Anglais installés dans ce pays une sorte de camaraderie complètement bidon. C'est pour nous une tradition que de nous saouler la

gueule de conserve, d'échanger des invitations à dîner et de faire semblant d'être amis, alors que nous nous haïssons cordialement. Nous appelons ça nous serrer les coudes. Il y a là une nécessité politique. C'est la boisson, bien sûr, qui fait tourner la machine : sans elle, nous deviendrions tous fous furieux et nous nous mettrions à nous entretuer au bout d'une semaine. Tenez, docteur, voilà un beau sujet pour un de vos essayistes distingués : De la boisson en tant que ciment de l'Empire ! »

Le docteur secoua la tête.

« Je ne sais vraiment pas, monsieur Flory, ce qui vous rend cynique à ce point. C'est horriblement gênant. Un gentleman anglais si doué, si comme il faut, tenant des propos séditieux dignes du *Patriote birman* !

– Séditieux ? dit Flory. Je ne suis pas séditieux le moins du monde. Je ne veux absolument pas que les Birmans nous éjectent de ce pays. Le ciel nous en préserve ! Si je suis ici, c'est pour faire de l'argent, comme tout le monde. Je suis contre ce vieux canular de fardeau de l'homme blanc, voilà tout. Je refuse de poser au *pukka sahib*. C'est assommant. Ces pauvres connards du Club eux-mêmes pourraient se révéler un peu plus vivables si, tous autant que nous sommes, nous ne vivions pas dans un perpétuel mensonge.

– Quel mensonge, cher ami ?

– Mais, voyons, celui qui consiste à prétendre que nous sommes ici pour le plus grand bien de nos pauvres frères de couleur alors que nous sommes ici pour les dépouiller, un point c'est tout. Je suppose que ce mensonge est on ne peut plus naturel. Mais il nous corrompt, il nous corrompt de diverses manières que nous n'imaginons même pas. Nous avons constamment le sentiment d'être des spoliateurs, des menteurs ; ce qui nous rend coupables et nous amène à nous justifier sans trêve ni répit. C'est là le fondement d'une bonne partie de notre conduite infecte à l'égard des indigènes. Nous pourrions être à peu près supportables, pour peu que nous voulions bien admettre que nous sommes des voleurs et que nous continuions à voler sans complexes. »

Le docteur pinça ses doigts d'un air satisfait.

« Votre raisonnement, mon cher ami, dit-il, ravi de sa propre ironie, votre raisonnement pêche par le fait que vous n'êtes précisément pas des voleurs.

– Voyons, mon cher docteur... »

Flory se redressa sur sa chaise longue, en partie parce que sa bourbouille venait de lui labourer le dos comme une pelote d'épingles, en partie aussi parce que s'amorçait sa discussion favorite avec le docteur. Cette discussion, de nature vaguement politique, revenait sur le tapis chaque fois que les deux hommes se retrouvaient ensemble. C'était le monde renversé, car l'Anglais se montrait violemment antianglais et l'Indien farouchement loyaliste. Le docteur Veraswami nourrissait à l'égard des Anglais une admiration passionnée que mille rebuffades de la part de ces mêmes Anglais n'avaient pu ébranler. Il affirmait avec chaleur qu'il appartenait, en tant qu'indien, à une race inférieure et dégénérée. Sa foi dans la justice anglaise était telle que même quand, à la prison, il lui fallait présider à une flagellation ou à une pendaison, et qu'une fois rentré chez lui, le visage gris, il s'offrait de larges rasades de whisky, son zèle ne se démentait pas. Les

propos séditieux de Flory le choquaient, mais suscitaient en même temps en lui un plaisir équivoque, le genre de plaisir que pourrait éprouver un bien-pensant à écouter réciter le *Pater* à rebours.

« Mon cher docteur, dit Flory, comment pouvez-vous imaginer que nous sommes ici pour autre chose que pour voler notre prochain ? C'est pourtant très simple. Le fonctionnaire maintient le Birman à terre tandis que l'homme d'affaires lui fait les poches. Croyez-vous, par exemple, que mon entreprise pourrait décrocher ses contrats si ce pays n'était pas aux mains des Anglais ? Ou d'autres entreprises de bois de charpente, ou les compagnies pétrolières, ou les mineurs, les planteurs, les commerçants ? Comment croyez-vous que le cartel du riz pourrait continuer à écorcher les pauvres paysans s'il n'avait pas l'administration derrière lui ? L'Empire britannique est tout bonnement un moyen de donner le monopole du commerce aux Anglais – ou, plus exactement, à des bandes de juifs et d'Écossais.

– Mon ami, cela me peine de vous entendre parler ainsi. Cela me peine vraiment beaucoup. Vous dites que vous êtes ici pour faire du commerce ? Mais naturellement ! Vous avez tout à fait raison. Les Birmans seraient bien incapables de commercer pour leur propre compte. Sont-ils capables de fabriquer des machines, de construire des navires, des chemins de fer, des routes ? Sans vous, ils sont pieds et poings liés. Qu'advierait-il aux forêts birmanes si les Anglais n'y étaient pas ? Elles seraient aussitôt vendues aux Japonais, qui les ravageraient et les massacreraient inévitablement ; au lieu de quoi, elles prospèrent grâce à vous. Et tandis que vos hommes d'affaires développent les ressources de notre pays, vos fonctionnaires nous civilisent, nous élèvent à leur niveau, par pur civisme. C'est un merveilleux exemple d'esprit de sacrifice.

– Allons donc, cher docteur ! Nous apprenons aux jeunes gens à boire du whisky et à jouer au football, je vous le concède, mais nous ne leur apprenons pas grand-chose de plus. Voyez nos écoles – ce sont des usines à fabriquer des sous-fifres. Jamais nous n'avons appris aux Indiens un seul métier manuel utile. Nous n'osons pas : cela nous ferait trop de concurrence sur le marché. Nous avons même anéanti certaines industries. Les mousselines indiennes, par exemple : où en fait-on aujourd'hui ? Autrefois, vers 1840, on fabriquait encore en Inde des navires qui tenaient la mer et que l'on savait faire naviguer. Maintenant, pas question de fabriquer ici le moindre bateau de pêche. Au XVIII^e siècle, les Indiens savaient fondre des canons qui valaient bien n'importe lequel de nos canons européens. À présent, après cent cinquante ans de présence anglaise, on ne sait même plus fabriquer une cartouche. Les seules races orientales à avoir suivi le progrès sont celles qui sont demeurées indépendantes. Je ne vous parlerai pas du Japon, mais prenez le cas du Siam... »

Le docteur agita nerveusement la main. Il interrompait toujours la discussion à ce stade (cette discussion, en règle générale, suivait toujours le même cours, presque mot pour mot), car le cas du Siam le dérangeait :

« Mon ami, mon ami, vous oubliez le tempérament oriental ! Comment pourrions-nous par nous-mêmes suivre le progrès, avec notre apathie, notre superstition ? Vous du moins, vous nous avez apporté la loi et l'ordre – l'inébranlable justice anglaise et la *pax britannica*.

– Dites plutôt la *pestis britannica*, docteur, ce serait plus exact. Et de toute façon, pour qui donc cette *pax* ? Pour les usuriers et les gens de loi. Bien sûr, nous maintenons la paix en Inde, mais à quoi se réduit en fin de compte cette histoire de loi et d'ordre ? À davantage de banques et davantage de prisons – voilà tout.

– C'est monstrueux, ce que vous dites là ! s'écria le docteur. Les prisons ne sont-elles pas nécessaires ? Pensez à la Birmanie du temps de Thibaw, le pays de la crasse, de la torture, de l'ignorance ; et regardez-la telle qu'elle est autour de vous. Regardez-la simplement du haut de cette véranda – regardez cet hôpital et, plus loin sur la droite, cette école, ce poste de police. Regardez donc tous les progrès de la civilisation moderne !

– Je ne nie évidemment pas, dit Flory, que nous n'ayons modernisé ce pays dans une certaine mesure. Nous ne pouvons faire autrement. En réalité, nous aurons, avant d'en avoir terminé, bousillé toute la culture nationale birmane. Mais nous ne civilisons pas les Birmans : nous ne faisons que les contaminer. Où croyez-vous donc que vont mener ces progrès de la civilisation moderne, comme vous dites ? Rien qu'à produire des gramophones et des chapeaux melon. Il m'arrive parfois de penser que dans deux cents ans d'ici, il ne restera plus rien de tout cela. – Du pied, il désigna l'horizon –. Les forêts, les villages, les monastères, les pagodes, tout aura disparu. Il n'y aura plus à leur place que des pavillons roses à cinquante mètres de distance l'un de l'autre. Tout le long de ces collines, à perte de vue, des pavillons et des pavillons, avec, partout, des gramophones en train de jouer le même air. Et toutes les forêts auront été rasées, transformées en pâte à papier pour les *News of the World* ou en aggloméré pour malles de gramophones. Mais les arbres se vengent, comme dit l'autre dans *Le Canard sauvage*. Vous avez lu Ibsen, bien sûr ?

– Ah, non, monsieur Flory, malheureusement pas encore. Ce puissant esprit, comme l'appelait votre grand Bernard Shaw... C'est un plaisir en perspective. Mais, mon ami, vous ne vous rendez donc pas compte que votre civilisation, en ce qu'elle a de pire, représente pour nous un progrès ? Les gramophones, les chapeaux melon, les *News of the World* – tout vaut mieux que l'effroyable indolence des Orientaux. Je vois dans les Anglais, même les moins évolués d'entre eux, des... des... – le docteur chercha une citation et en trouva une, probablement extraite de Stevenson – des porteurs de flambeaux sur la route du progrès.

– Eh bien, pas moi. Je vois en eux des espèces de punaises modernistes, fêrues d'hygiène, pétries de suffisance, qui envahissent le monde entier pour y construire des prisons. Ils construisent des prisons et ils baptisent cela le progrès, ajouta-t-il comme à regret, car le docteur ne saisisait sans doute pas l'allusion.

– Vous vous appesantissez beaucoup trop sur ces prisons, mon cher ami ! Songez que vos compatriotes ont réalisé bien d'autres choses encore. Ils tracent des routes, ils irriguent les déserts, ils luttent contre la famine, ils bâtissent des hôpitaux, ils combattent la peste, le choléra, la lèpre, la petite vérole, les maladies vénériennes...

– Pardi ! Ce sont eux qui les ont apportées.

– Absolument pas, rétorqua le docteur, soucieux de revendiquer ce privilège pour ses propres compatriotes. Ce sont les Indiens qui ont introduit les maladies vénériennes chez nous. Les Indiens introduisent les maladies et les Anglais les soignent. C'est là la

vraie réponse à tout votre pessimisme et votre esprit séditieux.

– Eh bien, docteur, nous n’arriverons décidément jamais à nous entendre ! En réalité, cette histoire de progrès moderne vous émoustille, tandis que moi, j’ai plutôt tendance à voir les choses avec un certain scepticisme. La Birmanie du temps de Thibaw m’aurait, je crois, convenu davantage. Et comme je vous l’ai déjà dit, en admettant que nous ayons une influence civilisatrice, c’est seulement en vue d’un profit sur une plus grande échelle. Si cela ne rapportait rien, il y a belle lurette que nous aurions déjà laissé tomber.

– Cher ami, vous ne pensez pas ce que vous dites. Si vraiment vous trouviez à redire à l’Empire britannique, vous ne le diriez pas en privé comme vous le faites ici : vous iriez le crier sur les toits. Je vous connais, monsieur Flory, mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

– Désolé, docteur. Je ne suis pas de ceux qui crient sur les toits. Je ne suis pas assez gonflé pour ça. Je “préconise l’ignoble manière douce”, comme le vieux Belial dans *Le Paradis perdu*. C’est plus sûr. Dans ce pays, il faut être un *pukka sahib* – ou ne plus être. Voici quinze ans que je n’ai parlé franchement à quiconque, sinon à vous. Les propos que je tiens ici me servent de soupape – de petite messe noire clandestine, si vous voyez ce que je veux dire. »

Au même instant, on entendit s’élever à l’extérieur une sorte de plainte désolée. Mattu, le *durwan* hindou qui avait la garde de l’église européenne, se tenait dans le soleil au bas de la véranda. C’était un vieux bonhomme dévoré par les fièvres qui tenait plus de la sauterelle que de l’être humain et était vêtu de haillons. Il vivait près de l’église dans une cahute en fer-blanc d’où il sortait parfois précipitamment à l’apparition d’un Européen pour lui faire de profondes courbettes et gémir au sujet de son *talab* de dix-huit roupies par mois. Levant pitoyablement la tête en direction de la véranda, il massait d’une main la peau terreuse de son ventre, cependant que, de l’autre, il esquissait le geste de porter de la nourriture à sa bouche. Le docteur fouilla dans sa poche et jeta une pièce de quatre annas par-dessus la barre d’appui de la véranda. Connu pour son bon cœur, il était la cible de tous les mendiants de Kyautkada.

« Voyez à quel point l’Orient dégénère, dit le docteur en désignant Mattu, qui se pliait en deux à l’instar d’une chenille et poussait de petits gémissements de gratitude. Voyez la maigreur de ses membres : ses mollets sont moins gros que les poignets d’un Anglais. Voyez son abjection, sa servilité. Voyez son ignorance – on n’en connaît de telle en Europe que chez les débiles mentaux. J’ai demandé un jour à Mattu de me dire son âge. “Sahib, a-t-il répondu, je crois que j’ai dix ans.” Comment pouvez-vous prétendre, monsieur Flory, ne pas être le supérieur naturel de gens de cette espèce ?

– Pauvre vieux Mattu, les progrès de la civilisation européenne ne l’ont pas encore atteint, dit Flory en lançant par-dessus la barre de la véranda une autre pièce de quatre annas. Tiens, Mattu, voilà de quoi aller te saouler la gueule. Dégénère, mon vieux, dégénère tant que tu pourras. Tâchons d’être un peu réalistes, bon Dieu !

– Ha, ha, monsieur Flory ! Avec tout ce que vous dites, j’ai parfois l’impression que vous me – comment dit-on, déjà ? – que vous me faites marcher. C’est de l’humour anglais. Le sens de l’humour nous fait défaut, à nous autres Orientaux, c’est bien connu.

– Vous avez bien de la chance. C’est ce qui nous perd, notre foutu sens de l’humour. »

Il bâilla, les mains croisées derrière la nuque. Mattu s’était éclipsé après avoir émis de nouveaux gémissements de gratitude.

« Je crois que je ferais mieux de m’en aller avant que ce sacré soleil ne monte trop haut dans le ciel. La chaleur va être diabolique cette année, je sens ça. Eh bien, docteur, nous avons tellement bavardé que je ne vous ai même pas demandé ce qui se passe ici. Je ne suis rentré de la jungle qu’hier. Je devrais repartir après-demain, mais je ne sais pas si j’en aurai le courage. Quoi de neuf à Kyautkada ? Quels sont les derniers potins ? »

Le docteur se rembrunit soudain. Il avait ôté ses lunettes et son visage aux yeux liquides faisait penser au museau d’un épagneul noir. Il détourna le regard et se mit à parler d’un ton quelque peu hésitant.

« En réalité, cher ami, il se passe quelque chose de très pénible. Vous allez sans doute vous moquer de moi – cela a tout l’air d’une bagatelle – mais j’ai de sérieux ennuis. C’est une histoire par en dessous. Vous autres Européens n’en apprendrez jamais rien directement. Ici (d’un geste de la main, il désigna le bazar), il se trame constamment des conspirations dont vous ne savez rien. Mais pour nous, c’est très important.

– Que se passe-t-il donc ?

– Voilà. On est en train d’intriguer contre moi. C’est très sérieux. On cherche à ternir ma réputation et à briser ma carrière. En tant qu’Anglais, vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là. Je me suis attiré l’inimitié d’un homme que vous ne connaissez probablement pas, U Po Kyin, le magistrat adjoint. C’est un homme très dangereux. Il peut me causer un tort incalculable.

– U Po Kyin ? Je ne vois pas qui c’est.

– Un homme grand et gras, qui montre toutes ses dents. Il habite au bas de la route, à cent mètres d’ici.

– Ah, cette grosse fripouille ? Je le connais bien.

– Non, non, cher ami, non ! s’écria le docteur avec chaleur. Ce n’est pas possible, vous ne pouvez pas le connaître. Il n’y a guère qu’un Oriental qui pourrait le connaître. Un gentleman anglais ne saurait s’abaisser au niveau d’un U Po Kyin. C’est plus qu’une fripouille, c’est... comment dire ? Les mots me manquent. Il me fait penser à un crocodile qui aurait pris forme humaine. Il a la ruse d’un crocodile, sa cruauté. Si vous saviez tout ce qu’a fait cet homme ! Les abominations qu’il a commises, les exactions, les corruptions... les jeunes filles qu’il a violées sous les yeux de leurs mères ! Ah, un gentleman anglais ne peut pas imaginer pareil personnage. Et c’est l’homme qui s’est juré d’avoir ma peau.

– J’ai entendu parler d’U Po Kyin de diverses sources, dit Flory. Il m’a tout l’air d’un bon échantillon du magistrat birman. Un Birman m’a dit que, pendant la guerre, U Po Kyin faisait du recrutement et qu’il avait levé tout un bataillon de ses propres bâtards. Est-ce bien vrai ?

– C’est assez improbable : ils auraient été trop jeunes. Mais sa scélératesse ne fait aucun doute. Il s’est mis dans la tête de me détruire. Il me hait parce que j’en sais trop sur

lui ; de surcroît, c'est l'ennemi juré de tous les gens tant soit peu honnêtes. Il s'y prendra par la calomnie : c'est ainsi que procède ce genre d'hommes. Il va répandre sur moi les rumeurs les plus fausses. Il commence déjà.

– Mais qui irait ajouter foi aux propos d'un individu pareil ? Ce n'est qu'un sous-fifre. Vous, vous êtes un haut fonctionnaire !

– Ah, monsieur Flory, vous ne comprenez décidément pas la ruse des Orientaux. U Po Kyin en a détruit de plus haut placés que moi. Il a l'art et la manière de se faire croire. Et, par conséquent... ah, c'est bien compliqué. »

Le docteur fit quelques pas dans la véranda en polissant ses lunettes avec son mouchoir. Il était évident qu'il avait autre chose à dire, mais qu'il n'osait pas parler. Sa perplexité était telle que Flory faillit lui demander s'il pouvait lui être utile d'une manière ou d'une autre ; mais il s'abstint, sachant combien il était inutile de se mêler de querelles orientales. Aucun Européen ne saurait en toucher le fond : il s'y trouve toujours quelque chose d'impénétrable à son esprit, une conspiration derrière la conspiration, une intrigue à l'intérieur de l'intrigue. Ne pas tremper dans les querelles indigènes est, de surcroît, l'un des dix commandements du *pukka sahib*.

« Qu'est-ce qui est bien compliqué ? dit-il dubitativement.

– C'est que, si seulement... Ah, cher ami, vous allez rire, j'en ai bien peur. Mais voici : si seulement j'étais membre de votre Club européen, ma position serait très, très différente.

– Le Club ? Pourquoi ? En quoi cela pourrait-il vous aider ?

– En ces matières, cher ami, tout est une question de prestige. U Po Kyin ne m'attaquera certainement pas au grand jour : il n'oserait jamais. Il me calomnierait, il me tirerait dans le dos. On le croira ou on ne le croira pas : cela dépendra du crédit dont je jouirai auprès des Européens. C'est ainsi que cela se passe en Inde. Si nous avons du prestige, nous nous élevons ; si nous n'en avons pas, nous dégringolons. Un signe de tête, un clin d'œil sont plus importants pour nous que mille rapports officiels. Vous ne pouvez pas savoir le prestige que donne à un Indien le fait d'être membre du Club européen. S'il en fait partie, il devient pratiquement un Européen. La calomnie ne saurait plus l'atteindre. Un membre du Club est quelqu'un de sacro-saint. »

Flory regardait au loin, par-dessus la barre d'appui de la véranda. Il s'était levé comme pour prendre congé. Il se sentait toujours honteux et embarrassé quand il lui fallait admettre que le docteur, en raison de la couleur de sa peau, ne pouvait avoir accès au Club. Que votre ami intime ne soit pas votre égal sur le plan social est certes désagréable ; c'est toutefois une chose consubstantielle à l'air même de l'Inde.

« Ils pourraient peut-être vous élire lors de la prochaine assemblée générale, dit-il. Je ne dis pas qu'ils le feront, mais ce n'est pas impossible.

– Vous ne pensez pas, j'espère, monsieur Flory, que je vous demande de proposer ma candidature au Club ? Dieu m'en garde ! Je sais que c'est impossible. Je disais simplement que si j'étais membre du Club, je deviendrais aussitôt invulnérable. »

Flory se coiffa de son chapeau et, du bout de sa badine, réveilla Flo qui dormait

sous la chaise. Flory se sentait extrêmement gêné. Il savait que s'il avait le courage d'affronter quelques prises de bec avec Ellis, il pourrait très probablement assurer l'élection du docteur Veraswami. Le docteur, après tout, était son ami, à peu près le seul ami qu'il eût en Birmanie. Ils avaient cent fois bavardé et discuté ensemble ; le docteur avait été reçu à dîner chez lui et avait même proposé à sa femme de lui présenter Flory – ce que, en bonne hindoue pratiquante qu'elle était, elle avait refusé avec horreur. Ils avaient fait des parties de chasse ensemble – le docteur bardé de cartouchières et de couteaux de chasse, s'essouffant à grimper le long des collines jonchées de feuilles de bambou ou faisant feu à tort et à travers. Décemment, il avait le devoir de soutenir la candidature du docteur. Mais il savait aussi que le docteur ne demanderait aucun soutien et qu'il allait y avoir une rude bagarre en perspective avant qu'un Oriental fût admis au Club. Non, une telle bagarre était au-dessus de ses forces ! Le jeu n'en valait pas la chandelle.

« À vrai dire, on en a déjà parlé au Club. Ils en ont discuté ce matin même et ce petit salaud d'Ellis nous a sorti son couplet habituel sur les “sales nègres”. Macgregor a suggéré d'élire un membre indigène. J'imagine qu'il avait reçu des ordres.

– Oui, j'en ai entendu parler. Nous apprenons beaucoup de choses. C'est ce qui m'a donné l'idée de...

– Ça viendra sur le tapis à l'assemblée générale de juin. J'ignore ce que ça donnera : ça dépend de Macgregor, je pense. Je voterai pour vous, mais je ne peux pas faire plus. Désolé, mais je ne peux absolument pas. Vous n'imaginez pas le raffut que ça va provoquer. Ils vous éliront très probablement, mais ils le feront de très mauvaise grâce, en élevant force objections. C'est leur idée fixe que de garder ce Club “tout blanc”, comme ils disent.

– Naturellement, cher ami, naturellement ! Je comprends très bien. Dieu me préserve de vous attirer des ennuis avec vos amis européens ! Je vous en prie, je vous en prie, pas de brouille à cause de moi ! Le simple fait d'être connu comme étant de vos amis m'est plus favorable que vous ne pouvez l'imaginer. Le prestige, monsieur Flory, est comme un baromètre. Chaque fois qu'on vous voit pénétrer chez moi, le mercure monte d'un demi-degré.

– Eh bien, il va falloir essayer de maintenir ce baromètre au beau fixe. C'est à peu près tout ce que je peux faire pour vous, j'en ai peur.

– Même cela, cher ami, c'est beaucoup. Il y a aussi une chose contre laquelle je voulais vous mettre en garde, même si cela doit vous paraître ridicule. Méfiez-vous d'U Po Kyin. Attention au crocodile ! Car je ne doute pas qu'il s'en prendra à vous, s'il me sait votre ami.

– Très bien, docteur, je me garderai du crocodile – encore qu'il ne puisse pas me faire grand mal, je suppose.

– Il essaiera, du moins. Je le connais. Il va tenter de détacher de moi mes amis. Il pourrait même aller jusqu'à répandre des bruits sur votre compte aussi.

– Sur mon compte ? Grands dieux, personne n'irait croire des bruits pareils ! *Civis romanus sum*. Je suis anglais, et par là au-dessus de tout soupçon.

– Méfiez-vous néanmoins du crocodile, cher ami. Ne le sous-estimez pas. C'est un

crocodile et, comme le crocodile – le docteur pinça solennellement son pouce et son index ; ses métaphores devenaient parfois assez confuses – comme le crocodile, il frappe toujours au point faible.

– Les crocodiles frappent-ils vraiment toujours au point faible, docteur ? »

Les deux hommes se mirent à rire. Ils étaient suffisamment intimes pour rire de temps à autre du curieux anglais du docteur. Sans doute, le docteur était-il en son for intérieur un peu déçu que Flory ne lui eût pas promis de proposer sa candidature au Club, mais il se serait fait hacher menu plutôt que de l'avouer. Et Flory était bien aise de clore ce chapitre inconfortable qu'il eût préféré ne jamais aborder.

« Bon. Il faut vraiment que je m'en aille, docteur. À bientôt, au cas où je ne vous reverrais pas. J'espère que tout se passera bien à l'assemblée générale. Macgregor n'est pas un mauvais bougre. Je suis à peu près sûr qu'il insistera auprès d'eux pour votre élection.

– Espérons-le, cher ami. Avec cela, je pourrai braver cent, mille U Po Kyin ! Au revoir, mon ami, au revoir. »

Flory enfonça son chapeau sur sa tête et, traversant le *maidan* inondé de soleil, rentra chez lui pour déjeuner, bien que sa longue matinée passée à boire, à fumer et à bavarder lui eût radicalement coupé l'appétit.

4

Vêtu d'un simple pantalon *shan* noir, Flory dormait sur son lit baigné de sueur. Il avait paressé toute la journée. Il restait à peu près trois semaines par mois au campement et ne passait que quelques jours d'affilée à Kyautkada – surtout pour s'y reposer, car son travail administratif n'était guère prenant.

La chambre à coucher était une grande pièce carrée aux murs blancs, aux portes ouvertes, avec, en guise de plafond, des poutres entre lesquelles nichaient des moineaux. Son mobilier se composait en tout et pour tout d'un grand lit à colonnes surmonté d'une moustiquaire relevée, d'une table, d'une chaise en rotin et d'un petit miroir, ainsi que de quelques rayonnages contenant plusieurs centaines de livres moisies par l'humidité et rongés de vers. Un *tucktoo* se tenait en arrêt sur le mur, plat et immobile tel un dragon héraldique. Au-delà de l'avant-toit de la véranda, la lumière tombait, semblable à un blanc rideau d'huile étincelante. Dans un bosquet de bambous, des colombes roucoulaient sourdement, inlassablement ; et ce son, étrangement en harmonie avec la chaleur ambiante avait un effet plus anesthésiant que berceur.

Dans le bungalow de M. Macgregor, deux cents mètres plus bas, un *durwan*, vivante horloge, frappa quatre coups sur une barre de fer. Réveillé par le bruit, Ko S'la, le domestique de Flory, se rendit à la cuisine, souffla sur les braises du foyer et fit chauffer la bouilloire pour le thé. Puis il revêtit son *gaungbaung* rose, son *ingyi* de mousseline et porta le plateau au chevet de son maître.

Ko S'la (de son vrai nom Maung San S'la ; Ko S'la n'était qu'un diminutif) était un Birman trapu aux épaules carrées et à l'aspect rustique, à la peau très foncée et à l'expression perpétuellement inquiète. Il avait une moustache noire aux pointes tombantes, mais était imberbe comme la plupart des Birmans. Il servait Flory depuis que celui-ci vivait en Birmanie. Les deux hommes avaient le même âge à un mois près. Ils avaient passé leur jeunesse ensemble à chasser la bécassine et le canard, à guetter du haut d'un *machan* des tigres qui ne venaient jamais, à partager les inconvénients d'innombrables marches et campements. Pour Flory, Ko S'la avait joué les entremetteurs, emprunté de l'argent aux prêteurs chinois ; il l'avait transporté jusqu'à son lit quand il était saoul, soigné lors de ses accès de fièvre. Aux yeux de Ko S'la, Flory, en tant que célibataire, était encore un petit garçon, alors que Ko S'la avait déjà pris femme, engendré cinq enfants et, s'étant remarié, était devenu l'un des obscurs martyrs de la bigamie. Comme tous les domestiques de célibataires, Ko S'la était paresseux et sale ; mais il était dévoué à son

maître. Jamais il n'aurait laissé quelqu'un d'autre le servir à table, porter son fusil ou tenir la tête de sa monture tandis qu'il l'enfourchait. Si, pendant une marche, ils avaient à traverser un cours d'eau, Ko S'la le portait sur son dos. Il avait tendance à plaindre Flory à cause de son caractère qu'il jugeait puéril et facile à abuser, à cause aussi de sa tache de naissance qu'il trouvait hideuse.

Après avoir posé silencieusement le plateau sur la table, Ko S'la se posta au pied du lit et se mit en devoir de chatouiller les orteils de Flory. Il savait par expérience que c'était là la seule façon de réveiller son maître sans encourir sa mauvaise humeur. Flory remua, jura et enfouit son front dans l'oreiller.

« Il est quatre heures, dieu très saint, dit Ko S'la. J'ai apporté deux tasses : *la femme* a dit qu'elle viendrait. »

La femme était Ma Hla May, la maîtresse de Flory. Ko S'la l'appelait toujours *la femme* pour bien marquer sa réprobation – non qu'il blâmât Flory d'avoir une maîtresse, mais il était jaloux de l'influence de Ma Hla May dans la maison.

« Le dieu très saint jouera-t-il au *tinnis* ce soir ? interrogea Ko S'la.

– Non, il fait trop chaud, dit Flory en anglais. Je ne veux rien manger. Remarque-moi cette saloperie et apporte-moi du whisky. »

Bien qu'incapable de le parler, Ko S'la comprenait parfaitement l'anglais. Il apporta une bouteille de whisky, ainsi qu'une raquette qu'il posa bien en évidence contre le mur, en face du lit. Le tennis, selon lui, était un rite mystérieux auquel étaient assujettis tous les Anglais, et il n'aimait pas voir son maître passer ses soirées à ne rien faire.

Repoussant avec dégoût le toast et le beurre que Ko S'la avait apportés, Flory versa une rasade de whisky dans sa tasse à thé et se sentit mieux après avoir bu. Il dormait depuis midi : il avait mal à la tête, mal partout et dans la bouche un goût de cendre. Depuis des années, rien n'excitait plus son appétit. Tous les mets européens que l'on consomme en Birmanie sont plus ou moins répugnants – le pain, substance spongieuse dont la pâte est levée avec de la sève de palme, a le goût de brioche rancie et le beurre sort d'une boîte de conserve, de même que le lait, sauf s'il s'agit de la lavasse aqueuse et grisâtre que vend le *dudh-wallah*. Comme Ko S'la quittait la pièce, on entendit au dehors un claquement de sandales et une voix aiguë de jeune Birmane demanda :

« Mon maître est réveillé ?

– Entre », dit Flory d'assez mauvaise grâce.

Ma Hla May apparut sur le seuil et, d'un coup de pied, se défit prestement de ses sandales laquées de rouge. Elle était, par faveur spéciale, autorisée à se présenter chez Flory à l'heure du thé, à l'exclusion des autres repas. Il lui était défendu de porter ses sandales en présence de son maître.

Âgée de vingt-deux ou vingt-trois ans, Ma Hla May était vêtue d'un *longyi* bleu pâle de satin chinois brodé et d'un *ingyi* de mousseline blanche empesée, orné de médaillons d'or. Ses cheveux torsadés formaient un cylindre serré d'un noir d'ébène, piqué de fleurs de jasmin. Son corps svelte et menu était aussi dépourvu de contours qu'un bas-relief gravé sur un tronc d'arbre. Elle avait l'air d'une poupée, avec ses yeux étroits et

son visage ovale, immobile, au teint cuivré : une poupée exotique et étrangement belle. À son entrée, un parfum de santal et d'huile de coco envahit la pièce.

Ma Hla May s'approcha, s'assit sur le bord du lit et, sans crier gare, noua ses bras autour de Flory. De son nez plat, elle lui effleura la joue à la mode birmane.

« Pourquoi mon maître ne m'a-t-il pas envoyé chercher cet après-midi ? demanda-t-elle.

– Je dormais. Il fait trop chaud pour ce genre de choses.

– Alors, vous aimez mieux dormir tout seul qu'avec Ma Hla May ? Vous devez me trouver bien laide ! Suis-je laide, maître ?

– Va-t'en, dit-il en la repoussant. Je n'ai pas envie de toi pour le moment.

– Touchez-moi au moins avec vos lèvres. – Le verbe “embrasser” n'existe pas en birman –. Tous les Blancs font ça à leurs femmes.

– Bon, voilà, c'est fait. Laisse-moi tranquille maintenant. Apporte les cigarettes et donne-m'en une.

– Pourquoi est-ce que vous ne voulez plus jamais faire l'amour avec moi ? Ah, c'était bien différent il y a deux ans ! Vous m'aimiez, dans ce temps-là. Vous m'aviez donné des bracelets en or et des *longyi* en soie de Mandalay. Et maintenant, regardez – Ma Hla May tendit un bras frêle couvert de mousseline – plus un seul bracelet ! Le mois dernier j'en avais trente, et à présent ils sont tous en gage. Comment aller au bazar sans mes bracelets, avec toujours le même *longyi* ? J'ai honte devant les autres femmes.

– C'est peut-être ma faute si tu engages tes bracelets ?

– Il y a deux ans, vous seriez allé me les racheter. Ah, vous n'aimez plus Ma Hla May ! »

Elle l'entoura de nouveau de ses bras et déposa un baiser sur ses lèvres, habitude européenne qu'il lui avait enseignée. Il émanait d'elle une odeur de santal, d'ail, d'huile de coco et de jasmin qui le faisait toujours grincer des dents. Plutôt distraitement, il la renversa sur l'oreiller et contempla son jeune visage aux pommettes saillantes, aux paupières allongées, à la bouche étroite et charnue. Elle avait d'assez jolies dents, des dents de petit chat. Il l'avait achetée deux ans auparavant à ses parents pour trois cents roupies. Il se mit à caresser son cou brun qui jaillissait, comme une tige lisse et frêle, de l'échancrure de sa tunique.

« Tu m'aimes uniquement parce que je suis blanc et que j'ai de l'argent, dit-il.

– Je vous aime, maître, je vous aime plus que tout au monde. Pourquoi dites-vous cela ? Ne vous ai-je pas toujours été fidèle ?

– Tu as un amant birman.

– Pouah ! Ma Hla May fit mine de frissonner à cette idée –. Quand je pense à leurs horribles mains brunes ! J'aimerais mieux mourir que de me laisser toucher par un Birman.

– Menteuse ! »

Il promena sa main sur ses seins. En son for intérieur, Ma Hla May n'aimait guère cela, car ce geste lui rappelait qu'elle avait des seins – l'idéal d'une Birmane étant de n'en point avoir. Elle s'étendit sur le lit et s'abandonna à lui, entièrement passive et néanmoins souriante, comme un chat qui se laisse caresser. Les étreintes de Flory ne l'émouvaient en rien (Ba Pe, le jeune frère de Ko S'la, était secrètement son amant), mais elle ne pouvait souffrir qu'il la négligeât. Elle allait parfois jusqu'à verser des philtres d'amour dans ses aliments. Ce à quoi elle tenait, c'était à son existence de concubine oisive, c'était aux visites qu'elle rendait à son village, parée de tous ses atours et fière de sa prétendue qualité de *bo-kadaw* – l'épouse d'un Blanc ; car elle avait persuadé tout le monde, y compris elle-même, qu'elle était la femme légitime de Flory.

Quand Flory en eut terminé avec elle, il se détourna, à la fois flapi et honteux, et resta étendu sans mot dire, la main gauche dissimulant sa tache de naissance. Cette tache se rappelait toujours à son souvenir chaque fois qu'il avait honte de lui. Il enfouit d'un mouvement de répulsion son visage dans l'oreiller humide aux relents d'huile de coco. Il faisait une chaleur torride et les colombes continuaient à roucouler au-dehors. Ma Hla May, entièrement nue, reposait à côté de Flory, l'éventant à l'aide d'un éventail d'osier qu'elle avait pris sur la table.

Bientôt elle se leva, s'habilla et alluma une cigarette. Puis elle revint s'asseoir sur le bord du lit et se mit à caresser l'épaule nue de Flory. La blancheur de sa peau la fascinait à cause de son étrangeté et de la sensation de puissance qu'elle lui procurait. Mais Flory, d'un geste, dégagea son épaule pour éviter son contact. À ces moments-là, elle lui donnait la nausée : il n'avait qu'une envie, c'était de la voir partir.

« Va-t'en », dit-il.

Ma Hla May tenta d'offrir à Flory la cigarette qu'elle venait de retirer de ses lèvres.

« Pourquoi mon maître est-il toujours fâché contre moi après l'amour ? dit-elle.

– Va-t'en », répéta-t-il.

Ma Hla May continuait à caresser l'épaule de Flory. Elle ne parvenait pas à comprendre que mieux valait le laisser seul en de tels moments. Elle voyait dans la luxure une forme de sorcellerie conférant à la femme des pouvoirs magiques sur un homme, au point de le réduire à un état de semi-imbécillité et d'esclavage : chaque nouvelle étreinte devait, à ses yeux, saper la volonté de Flory et renforcer l'envoûtement. Elle se mit à le cajoler afin de l'inciter à recommencer. Posant sa cigarette, elle l'entoura de ses bras, cherchant à le tourner vers elle, lui reprochant sa froideur.

« Va-t'en, va-t'en ! dit-il rageusement. Regarde dans la poche de mon short. Tu trouveras de l'argent. Prends cinq roupies et va-t'en. »

Ma Hla May trouva le billet de cinq roupies et l'enfouit dans son corsage. Mais elle n'était toujours pas disposée à partir. Elle rôdait autour du lit, agaçant Flory tant et si bien qu'il entra en fureur et se leva d'un bond :

« Sors de cette chambre ! Je t'ai déjà dit de t'en aller. Je ne veux plus de toi, c'est terminé maintenant.

– Curieuse façon de me parler ! Vous me traitez comme une prostituée.

– C’est bien ce que tu es. Fous le camp », dit-il. La prenant aux épaules, il la jeta dehors et, d’un coup de pied, lui renvoya ses sandales. C’est ainsi que se terminaient souvent leurs rencontres.

Debout au milieu de la pièce, Flory bâilla. Et s’il allait au Club faire une partie de tennis ? Non, il lui aurait fallu se raser et il ne s’en sentait pas le courage avant d’avoir vidé quelques verres de whisky. Il caressa de la main son menton râpeux, s’attarda un instant devant son miroir pour l’examiner, puis se détourna. Il se refusait à voir son image au teint jaune, aux traits tirés. Pendant quelques minutes, il resta debout, observant le *tucktoo* qui guettait une mite au-dessus des étagères. La cigarette que Ma Hla May avait laissée se consumait avec une âcre odeur de papier brûlé. Flory prit un livre, l’ouvrit, le rejeta avec dégoût. Il n’avait pas même le courage de lire. Mon Dieu, mon Dieu, que faire de cette foutue fin d’après-midi !

Flo entra dans la pièce en frétilant de la queue, quêtant une promenade. Flory, en maugréant, se rendit à la petite salle de bain dallée contiguë à la chambre à coucher, s’aspergea d’eau tiède, enfila sa chemise et son short. Il lui fallait absolument prendre un peu d’exercice avant le coucher du soleil. En Inde, il y a quelque chose de malsain à passer une journée sans avoir piqué au moins une bonne suee : cela vous donne une sensation de culpabilité plus profonde encore que celle que procure le péché de la chair. À la tombée du soir, après une journée d’oisiveté totale, l’ennui s’exaspère et atteint des sommets suicidaires. Le travail, la prière, la lecture, l’alcool, la conversation, rien n’y fait : on ne peut s’en libérer qu’en transpirant par tous les pores de sa peau.

Flory sortit et prit la route à flanc de colline qui menait à la jungle. C’était tout d’abord la brousse, avec d’épais fourrés rabougris ; les seuls arbres qu’on y voyait étaient des manguiers à demi sauvages aux petits fruits semblables à ceux du térébinthe, de la grosseur d’une prune. Plus loin, les arbres devenaient plus hauts, plus touffus. La jungle, en cette saison, était desséchée et sans vie. Des arbres au feuillage olivâtre et poussiéreux bordaient la route.

Les oiseaux ne se montraient pas, à l’exception de quelques petites créatures brunes et dépenaillées qui ressemblaient à des grives et sautillaient gauchement dans les sous-bois ; au loin, une autre espèce d’oiseau faisait entendre le cri de « *Ah ! ha, ha ! Ah ! ha, ha !* », un son isolé, étouffé comme l’écho d’un rire. Il régnait une âcre odeur de lierre et de feuilles froissées. La chaleur était encore forte, bien que le soleil perdît de son éclat et que la lumière fût blonde et oblique.

Trois kilomètres plus loin, la route se terminait au gué d’une petite rivière peu profonde. La végétation, ici, devenait plus haute et plus verte en raison de la proximité de l’eau. Il y avait au bord de la rivière un énorme *pyinkado* mort festonné d’orchidées et des bosquets de citronniers dont les fleurs d’un blanc cireux dégageaient un parfum entêtant de bergamote. Flory avait marché vite ; la sueur trempait sa chemise, dégouttait de son front et lui piquait les yeux. Il se sentait soulagé d’avoir bien transpiré ; la vue de la rivière, de surcroît, le rassérénait toujours, car l’eau en était parfaitement limpide spectacle des plus rares en ce pays fangeux. Flo s’ébrouant à sa suite, il franchit le gué et prit un étroit sentier qui lui était familier et s’enfonçait à travers bois. C’était un chemin tracé par le bétail qui venait s’abreuver à la rivière et qu’empruntaient peu d’êtres humains. Il menait à un étang, à quelque cinquante mètres en amont de la rivière. Là croissait un

énorme *peepul* au tronc épais de six pieds, pareil à un câble de bois torsadé par la main d'un géant. Les racines de l'arbre formaient une cavité naturelle sous laquelle bouillonnait l'eau, verte et claire. Au-dessus et à l'entour, la densité du feuillage faisait écran à la lumière, transformant ce lieu en une grotte verdâtre aux parois feuillues.

Flory ôta ses vêtements et pénétra dans l'eau. Elle était à peine un peu plus fraîche que l'air. Assis au fond, il était immergé jusqu'au cou. Des bancs de *mahseer* argentés pas plus gros que des sardines le frôlaient au passage. Flo, elle aussi, s'était jetée à l'eau et nageait en rond silencieusement, telle une loutre. Elle connaissait bien l'étang : ils y venaient souvent lorsque Flory était à Kyautkada.

Un long frémissement parcourait le faîte du *peepul*. C'était une nuée de pigeons verts qui picorait des baies. Levant les yeux en direction de l'immense dôme vert de l'arbre, Flory s'efforça de distinguer les oiseaux : on ne les apercevait pas tant ils se confondaient avec le feuillage, mais l'arbre tout entier chatoyait, palpitait de leur invisible présence, comme agité par des fantômes d'oiseaux. Flo, couchée au pied des racines, grondait sourdement contre ces êtres invisibles. Soudain, un pigeon vert se détacha de la voûte de verdure et, battant des ailes, vint se percher sur une branche basse. Il ne se savait pas observé. C'était une tendre petite créature plus menue qu'une colombe domestique, au dos velouté d'un vert de jade, à la gorge irisée. Ses pattes semblaient faites de la cire rose dont se servent les dentistes.

Le pigeon se balançait sur sa branche, gonflant ses plumes, les lissant de son bec de corail. Flory eut un coup au cœur. Seul, seul, l'amertume d'être toujours seul ! Souvent, comme en cet instant, il lui arrivait, lors de ses promenades solitaires en forêt, de voir quelque chose – arbre, fleur, oiseau – d'une beauté à couper le souffle et de regretter de n'avoir personne avec qui partager son ravissement. La beauté n'a de sens que si l'on peut la partager avec autrui. Si seulement il avait quelqu'un auprès de lui pour briser sa solitude ! Soudain, le pigeon aperçut l'homme et le chien au-dessous de lui, prit son vol et s'enfuit comme une flèche dans un froissement d'ailes. Il est fort rare de voir d'aussi près des pigeons verts vivants. Ce sont des oiseaux qui volent haut, se tiennent sur la cime des arbres et ne se posent au sol que pour venir s'abreuver. Si on les tire et qu'ils ne sont pas tués sur le coup, ils s'agrippent à leur branche jusqu'à ce que la mort survienne et n'en tombent que longtemps après que l'on s'est lassé de les guetter.

Flory sortit de l'eau, se rhabilla et traversa de nouveau la rivière. Au lieu de rentrer par la route, il suivit un sentier qui s'enfonçait dans la jungle en direction du sud. Il comptait faire un crochet et passer par un village situé à l'orée de la jungle, non loin de sa maison. Flo folâtrait dans les broussailles, glapissant de temps à autre lorsque ses longues oreilles se prenaient dans les épines. Elle avait un jour levé un lièvre dans les parages. Flory marchait lentement. La fumée de sa pipe montait tout droit, en long panache. Après sa promenade et son bain, il se sentait heureux, apaisé. L'air était désormais plus frais, sauf sous les arbres au feuillage le plus dense où la chaleur restait emprisonnée. La lumière était douce. On entendait au loin grincer paisiblement les roues d'un char à bœufs.

Bientôt, Flory et sa chienne perdirent leur chemin dans la jungle et se mirent à errer dans un dédale d'arbres morts et de fourrés inextricables. Le sentier était barré par de hautes plantes semblables à des aspidistras géants, aux feuilles terminées par une longue frange armée de piquants. Au fond d'un buisson, un ver luisant brillait d'une lueur

phosphorescente ; déjà le crépuscule envahissait les fourrés les plus denses. Le grincement des roues du char à bœufs se rapprocha soudain.

« Hé, *saya gyi, saya gyi* ! cria Flory en retenant Flo par son collier.

– *Ba le-de* ? » répondit le Birman. On l’entendit pousser des cris afin d’arrêter son attelage.

« Venez, je vous en prie, ô vénérable sage ! Nous nous sommes égarés. Arrêtez-vous un instant, ô grand bâtisseur de pagodes ! »

Abandonnant son chariot, le Birman avança à travers la jungle en tranchant les lianes avec son *dah*. L’homme, d’âge moyen, était courtaud et borgne. Il accompagna Flory jusqu’au chariot, sur lequel Flory se hissa. Le Birman saisit les cordes qui servaient de rênes, cria à ses bœufs d’avancer, piqua de son aiguillon la base de leur queue et le chariot s’ébranla en cahotant dans un grincement de roues. Les conducteurs de chariots birmans ne graissent généralement pas leurs essieux, probablement parce qu’ils s’imaginent que ce bruit éloigne les esprits malins – encore qu’ils déclarent volontiers que c’est parce qu’ils sont trop pauvres pour pouvoir acheter de la graisse.

Ils passèrent devant une pagode en bois badigeonnée de blanc, pas plus haute qu’un homme et à demi dissimulée sous un enchevêtrement de lianes. La piste serpentait ensuite jusqu’au village, composé d’une vingtaine de misérables cabanes à toit de chaume et d’un puits abrité sous des palmiers dattiers. Les aigrettes qui perchaient sur les palmes s’enfuirent à tire-d’aile au-dessus des arbres, comme une blanche volée de flèches. Une grosse femme au teint jaune, son *ingyi* retroussé jusqu’aux aisselles, pourchassait un chien à demi sauvage autour d’une cabane à l’aide d’une canne de bambou ; elle riait, et le chien riait aussi à sa façon. Le village s’appelait Hyaumglebin, ce qui signifie « les quatre *peepuls* ». Les *peepuls* avaient disparu : sans doute les avait-on abattus et oubliés depuis près d’un siècle. Les habitants cultivaient une étroite bande de terre qui s’étendait entre la ville et la jungle ; ils fabriquaient aussi des chars à bœufs qu’ils allaient vendre à Kyautkada. Le sol était jonché de roues de char massives, larges de cinq pieds, aux rayons grossièrement, mais solidement taillés.

Flory sauta du chariot et gratifia le conducteur d’une pièce de quatre annas. Quelques roquets tavelés s’approchèrent de Flo pour la flairer et une nuée d’enfants ventrus, leurs cheveux noués au sommet de la tête, firent leur apparition, curieux de voir un Blanc, mais gardant prudemment leurs distances. Le chef du village, vieillard parcheminé couleur de feuille morte, sortit de sa cabane, et de profondes révérences furent échangées. Flory s’assit sur les marches de la maison du chef et ralluma sa pipe. Il avait soif.

« L’eau de votre puits est-elle bonne à boire, *thugyi-min* ? »

Le chef réfléchit, grattant son mollet gauche de son gros orteil droit :

« Ceux qui la boivent la boivent, *thakin*. Et ceux qui ne la boivent pas ne la boivent pas.

– Ah ! votre voix est celle de la sagesse. »

La grosse femme qui avait pourchassé le chien apporta une théière en terre noircie

accompagnée d'un bol et servit à Flory du thé vert qui avait un goût de fumée de bois.

« Il faut que je parte, *thugyi-min*. Merci pour le thé.

– Dieu soit avec vous, *thakin*. »

Flory rentra chez lui par un sentier qui menait au *maidan*. Le soir était tombé. Ko S'la avait mis un *ingyi* propre et attendait dans la chambre à coucher. Il avait fait chauffer deux bidons d'eau pour le bain, allumé les lampes à pétrole et préparé à l'intention de Flory un costume et une chemise propres. La présence de ces vêtements invitait implicitement Flory à se raser, à s'habiller et à descendre au Club après dîner. Il arrivait parfois à Flory de passer la soirée en pantalon *shan*, à lire assis dans un fauteuil, et Ko S'la réprouvait cette habitude. Il avait horreur de voir son maître se comporter différemment des autres Blancs. Le fait que Flory rentrât souvent ivre du Club alors qu'il ne buvait pas quand il restait chez lui ne modifiait en rien la façon de voir de Ko S'la, pour qui l'ivresse, chez un Blanc, était chose normale et excusable.

« La femme est descendue au bazar, dit-il, réjouï comme chaque fois que Ma Hla May quittait la maison. Ba Pe est parti avec une lanterne pour attendre son retour.

– Bien », dit Flory.

Ma Hla May était allée dépenser ses cinq roupies – très certainement au jeu.

« Le bain est prêt, très saint.

– Un instant. Il faut d'abord s'occuper de la chienne. Passe-moi le peigne. »

S'accroupissant sur le sol, les deux hommes se mirent à peigner la robe soyeuse de Flo et à lui palper les pattes à la recherche des tiques. Ce rituel s'accomplissait tous les soirs. Flo ramassait chaque jour une quantité de ces affreux parasites grisâtres qui, gros comme une tête d'épingle quand ils s'attachaient à elle, se gorgeaient de son sang jusqu'à atteindre la taille d'un pois. Chaque fois qu'il trouvait une tique, Ko S'la la posait par terre et l'écrasait soigneusement du bout de son gros orteil. Après cela, Flory se rase, prit son bain, s'habilla et se mit à table. Debout derrière lui, Ko S'la le servait et agitait l'éventail d'osier. Il avait disposé au centre de la petite table un vase d'hibiscus rouges. Les mets étaient prétentieux et ignobles. Les cuisiniers *mug*, descendants de domestiques formés par les Français aux Indes voici des siècles, peuvent tout faire de la nourriture, excepté la rendre mangeable.

Après dîner, Flory descendit au Club pour jouer au bridge et se saoula consciencieusement, comme cela lui arrivait à peu près tous les soirs lorsqu'il se trouvait à Kyautkada.

5

En dépit du whisky qu'il avait bu au Club, Flory ne dormit guère cette nuit-là. Les chiens errants hurlaient à la lune – elle n'en était qu'à son premier quartier et se trouvait, à minuit, assez bas sur l'horizon ; mais, dormant toute la journée du fait de la chaleur, les chiens avaient déjà entonné leurs chœurs nocturnes. L'un d'eux avait pris en aversion la maison de Flory ; il s'était installé à cinquante mètres de la clôture et aboyait systématiquement dans sa direction, émettant des hurlements aigus et rageurs à raison d'un toutes les trente secondes, avec une régularité d'horloge. Il était parti pour continuer ainsi durant deux ou trois heures, jusqu'au chant du coq.

Flory, la tête dolente, se tournait et se retournait dans son lit sans trouver le sommeil. On ne saurait haïr un animal, a affirmé un imbécile : il devrait bien essayer de passer quelques nuits en Inde quand les chiens hurlent à la lune. N'y tenant plus, Flory finit par se lever. Il fourragea sous son lit, où était dissimulée sa cantine, prit une carabine et quelques cartouches et sortit sur la véranda.

La nuit était claire. Flory distinguait très bien et le chien, et le guidon de mire de sa carabine. Il prit appui contre le pilier de bois de la véranda et visa avec soin ; mais, sentant contre son épaule nue le contact de la dure crosse en ébonite, il hésita. Le recul de la carabine était si brutal qu'il provoquait une ecchymose. La chair flancha. Il abaissa son arme. Le courage lui manquait de tirer de propos délibéré. Il était inutile d'essayer de dormir. Flory prit sa veste, ses cigarettes et se mit à arpenter l'allée du jardin, parmi les fleurs spectrales. Il faisait chaud ; les moustiques, ayant décelé sa présence, venaient le harceler. Des chiens fantômes se pourchassaient sur le *maïdan*. Plus loin, sur la gauche, les pierres tombales du cimetière anglais luisaient faiblement sous la lune, et l'on pouvait voir non loin de là des tumulus, vestiges de vieilles sépultures chinoises. On disait la colline hantée et les *chokras* du Club fondaient en larmes quand on les envoyait la nuit dans ces parages.

« Pauvre type. Tu n'es qu'un pauvre type », se disait Flory ; sans chaleur toutefois, car cette pensée ne lui était que trop familière. « Mouchard, cossard, ivrogne, baiseur, tu te perds dans la contemplation de ton nombril et, par-dessus le marché, tu t'apitoies sur ton propre sort : un pauvre type, quoi ! Tous ces imbéciles du Club, ces ternes et grossiers personnages auxquels tu te plais à te croire supérieur, ils valent tous mieux que toi. Tous. Eux du moins, à leur manière, ce sont des hommes, ni lâches, ni menteurs, ni pourris comme toi ! »

Flory avait sujet de se couvrir d'injures. Il y avait eu ce soir-là au Club une vilaine histoire. Une histoire tout à fait ordinaire, tout à fait banale, et néanmoins avilissante, déshonorante.

Lorsque Flory était arrivé au Club, il n'y avait trouvé qu'Ellis et Maxwell. Les Lackersteen s'étaient rendus à la gare dans la voiture de M. Macgregor afin d'y accueillir leur nièce, qui devait arriver par le train du soir. Les trois hommes jouaient paisiblement au bridge quand Westfield était entré, le visage pourpre de rage, brandissant un journal local, le *Patriote birman*. Il y avait dans ce journal un article diffamatoire contre M. Macgregor. Ellis et Westfield écumaient de rage. Leur colère était si violente que Flory eut toutes les peines du monde à feindre une indignation propre à les satisfaire. Ellis passa cinq minutes à sacrer et à jurer ; puis, par quelque étrange cheminement de sa pensée, il décida que l'auteur de l'article était le docteur Veraswami. Il avait déjà préparé une contre-attaque : ils allaient épingler une note au tableau – une note qui neutraliserait celle que M. Macgregor avait affichée la veille. Ellis en rédigea aussitôt le texte de sa petite écriture nette et précise :

« Eu égard à la lâche insulte récemment infligée à notre commissaire adjoint, les soussignés souhaitent faire savoir que le moment est particulièrement mal choisi d'envisager l'élection de nègres à ce Club, etc. »

Westfield s'étant opposé à l'emploi du mot « nègres », ce mot fut biffé d'un léger trait de plume et remplacé par « indigènes ». La note était signée « R. Westfield, P. W. Ellis, C. W. Maxwell, J. Flory ».

Ellis était si enchanté de son idée qu'une bonne moitié de sa hargne s'évanouit. La note en elle-même n'aurait aucun effet, mais la nouvelle ferait très rapidement le tour de la ville et le docteur Veraswami serait au courant dès le lendemain. Dans les faits, le docteur serait publiquement traité de nègre par la communauté européenne. Ellis en était fou de joie. Il ne détacha pas son regard du panneau d'affichage de toute la soirée et, toutes les cinq minutes, il s'écriait avec ravissement : « Ça lui fera les pieds, à ce gros lard, non ? Ça lui apprendra ce qu'on pense de lui. C'est comme ça qu'il faut les remettre à leur place » et ainsi de suite.

Flory, cependant, s'était publiquement associé à une insulte à l'encontre d'un ami. Il s'était laissé faire comme cela lui était arrivé mainte et mainte fois au cours de son existence, parce qu'il lui manquait la petite étincelle de courage qu'il lui eût fallu pour refuser. Car il aurait naturellement pu refuser s'il l'avait voulu ; naturellement aussi, son refus aurait provoqué une scène avec Ellis. Et combien, ô combien il haïssait les scènes, les éclats de voix, les railleries ! Flanchant à cette seule idée, il sentait sa tache de naissance palpable sur sa joue et quelque chose au fond de sa gorge qui rendait sa voix sourde et coupable. Tout mais pas ça ! Il était plus facile de trahir un ami, tout en sachant que cet ami allait nécessairement avoir connaissance de sa trahison.

Flory avait déjà vécu quinze ans en Birmanie et l'on apprend en Birmanie à ne pas se mettre l'opinion publique à dos. Mais l'origine de ses difficultés était beaucoup plus ancienne. Cela avait commencé dans le sein de sa mère, quand le sort avait marqué sa joue d'une trace indélébile. Il se souvenait des premières avanies que lui avait values cette marque. Son premier contact avec l'école, à l'âge de neuf ans ; les regards curieux, puis

les bruyants quolibets de ses petits camarades ; le surnom de « Face Bleue », qui lui était resté jusqu'au jour où le poète de la classe (il était, depuis, devenu un critique qui publiait d'assez bon articles dans *The Nation*) avait écrit le distique suivant :

« *Ce bizarre Flory, mieux marqué que le linge,*

A le visage fait comme un vrai cul de singe »,

distique qui lui valut désormais le surnom de « Cul-de-singe ». Et toutes les années qui avaient suivi : le samedi soir, les garçons avaient coutume de s'amuser à ce qu'ils appelaient l'inquisition espagnole. Leur torture favorite consistait à immobiliser le patient au moyen d'une prise très douloureuse, connue seulement de quelques initiés et dénommée le Togo spécial, pendant qu'on le flagellait avec un marron d'Inde attaché au bout d'une ficelle. Mais Flory était parvenu à la longue à faire oublier le temps où on le traitait de « Cul-de-singe ». À la fois menteur et bon joueur de football, il réunissait les deux qualités indispensables pour réussir en milieu scolaire. Lors de son dernier trimestre, ce fut lui qui, avec un camarade, infligea le Togo spécial au poète de la classe tandis que le capitaine de l'équipe lui appliquait six coups de pied au derrière à l'aide d'un soulier à pointes. Ce fut là sa période de formation.

De cette école, il passa dans une *public-school* de troisième ordre. C'était un établissement bon marché qui singeait les grandes *public-schools* avec leurs traditions de haut anglicanisme, de cricket et de vers latins et avait une chanson intitulée *Le Sel de la vie*, dans laquelle Dieu était dénommé le Grand Arbitre. Mais la vertu principale des grandes *public-schools*, à savoir leur atmosphère d'érudition littéraire, lui faisait défaut. Les jeunes garçons n'y apprenaient pour ainsi dire rien. On ne les avait pas assez rossés pour qu'ils fussent en mesure d'ingurgiter le triste pensum de leur programme, et les malheureux professeurs sous-payés n'étaient pas de ces maîtres grâce à qui l'on absorbe la sagesse sans même s'en apercevoir. Flory, en terminant ses classes, n'était rien moins qu'un jeune béotien. Sa personnalité recélait néanmoins, et il ne l'ignorait pas, certaines virtualités ; des virtualités qui, très probablement, lui attireraient des ennuis par la suite. Mais il les avait bien évidemment étouffées. Un jeune garçon n'entre pas dans la vie sous le surnom de Cul-de-singe sans avoir appris sa leçon. Il n'avait pas encore vingt ans accomplis quand il était arrivé en Birmanie. Ses parents, de braves gens qui l'aimaient beaucoup, lui avaient trouvé un emploi dans une entreprise de bois. Ils s'étaient donné beaucoup de mal pour lui décrocher cet emploi et avaient dû verser un dessous-de-table exorbitant pour leur maigre bourse. Il les en remercia par la suite en leur griffonnant de loin en loin de vagues nouvelles en réponse à leurs lettres. Il avait passé ses six premiers mois de Birmanie à Rangoon, où il était censé apprendre la partie administrative de son travail. Il y avait vécu en symbiose avec quatre copains qui consacraient toutes leurs énergies à la débauche. Et quelle débauche ! Ils se tapaient du whisky qu'au fond d'eux-mêmes ils exécraient, faisaient cercle autour du piano en braillant des chansons incroyablement salaces et ineptes, dilapidaient leurs roupies avec de vieilles putains juives à face de crocodile. Cela aussi avait été une période de formation.

De Rangoon, il s'était rendu dans un campement de jungle au nord de Mandalay, afin d'y exploiter le teck. La vie dans la jungle n'était pas désagréable, en dépit de l'inconfort, de la solitude et, pire encore, d'une nourriture particulièrement infecte et monotone. Il était très jeune à l'époque, encore assez jeune pour s'adonner au culte des

héros, et il avait des amis parmi le personnel de son entreprise. Il y avait aussi les parties de chasse, de pêche et, environ une fois par an, un voyage éclair à Rangoon (prétexte : une visite chez le dentiste). Quelle joie que ce voyage à Rangoon ! Les stations à la librairie Smart et Mookerdum pour dénicher les derniers romans venus d'Angleterre, les dîners chez Anderson, avec des biftecks et du beurre qui avaient parcouru treize mille kilomètres dans la glace, les beuveries grandioses ! Il était trop jeune pour se rendre compte de ce que ce genre de vie lui tenait en réserve.

Il ne voyait pas les années qui s'étendaient devant lui, solitaires, monotones, usantes.

Il s'était acclimaté à la Birmanie. Son corps s'était accoutumé au rythme particulier des saisons tropicales. Chaque année, de février à mai, le soleil brillait dans le ciel tel un dieu irrité ; puis, soudain, c'était la mousson qui se mettait à souffler d'est en ouest – d'abord de brèves averses, puis des pluies diluviennes et incessantes qui imbibaient tout au point que ni les vêtements, ni les lits, ni même les aliments ne semblaient devoir jamais sécher. Il continuait à faire chaud – une chaleur moite, étouffante. Les sentiers de jungle se transformaient en fondrières, les rizières étaient de vastes étendues d'eau stagnante d'où se dégageait une forte odeur de croupi. Livres et chaussures se tavelaient de moisissures. Les Birmans nus aux immenses chapeaux de palme labouraient les rizières, leurs attelages de buffles dans l'eau jusqu'au genou. Plus tard, les femmes et les enfants plantaient les pousses de riz, enfonçant chaque touffe verte dans la boue à l'aide de courtes fourches à trois dents. En juillet et en août, la pluie ne cessait de tomber. Puis, une nuit, très haut dans le ciel, on entendait les cris rauques d'invisibles oiseaux. Les bécassines migraient d'Asie centrale en direction du sud. Les pluies se faisaient intermittentes, pour enfin cesser en octobre. Les champs s'asséchaient, le riz mûrissait, les petits Birmans jouaient à la marelle avec des graines de *gonyin* ; leurs cerfs-volants se cabraient dans le vent frais. C'était le commencement du bref hiver, quand la Haute-Birmanie prenait fugitivement un aspect tout britannique. Un peu partout s'épanouissaient des fleurs sauvages presque semblables à celles d'Angleterre – des chèvrefeuilles en épais buissons, des églantines à l'odeur de bonbons acidulés, voire des violettes dans les coins sombres de la forêt. Le soleil était bas dans le ciel, les nuits et les petits matins étaient d'un froid mordant, avec, dans les vallées, des coulées de brume blanche telle la vapeur d'immenses bouilloires. On partait tirer le canard et la bécassine. Il y avait des myriades de bécassines et des volées d'oies sauvages qui s'élevaient du *jeel* avec un grondement semblable à celui d'un train de marchandises traversant un pont de fer. Le riz mûrissant, ses épis jaunes à hauteur de poitrine, ressemblait à du blé. Les Birmans vaquaient à leurs travaux, la tête emmitouflée, les bras frileusement serrés sur la poitrine, leurs visages jaunes pincés par le froid. Le matin, on marchait par des solitudes embrumées, incongrues, des clairières d'herbe mouillée, presque de l'herbe anglaise, des étendues semées d'arbres dénudés où les singes se réfugiaient sur les hautes branches dans l'attente du soleil. La nuit, en rentrant au campement par de froids sentiers, on rencontrait des troupeaux de buffles que les enfants ramenaient au bercail, leurs immenses cornes en croissant pointant à travers le brouillard. On avait trois couvertures sur son lit et l'on mangeait du pâté de gibier au lieu du sempiternel poulet. Après le dîner, on s'asseyait sur une bûche près du feu de camp en buvant de la bière et en parlant de chasse. Les flammes dansantes, tel du houx rouge, décrivaient un cercle lumineux au bord duquel étaient accroupis les serviteurs et les

coolies, trop timides pour déranger les Blancs mais attirés par le feu comme des chiens. Une fois au lit, on entendait la rosée tomber des arbres goutte à goutte comme une grosse pluie douce. La vie était belle : on était jeune et on ne se souciait ni du passé ni de l'avenir.

Quand la guerre éclata, Flory avait vingt-quatre ans et était sur le point de partir en congé. Il avait échappé au service armé, ce qui, à l'époque, était aisé et paraissait tout à fait naturel. Les civils en Birmanie professaient volontiers que le vrai patriotisme consistait à rester fidèle au poste. On manifestait même une hostilité voilée à l'encontre de ceux qui abandonnaient leur métier pour entrer dans l'armée. En réalité, Flory avait coupé à la guerre parce que l'Orient l'avait déjà corrompu et qu'il ne tenait nullement à troquer son whisky, ses domestiques et ses petites Birmanes contre l'ennui du terrain de manœuvre et la fatigue des longues marches. La guerre faisait rage, lointaine tel un orage au-delà de l'horizon. À l'abri du danger, le pays brûlant, indolent, respirait la solitude et l'oubli. Flory se lança voracement dans la lecture ; il apprit à vivre dans les livres au moment où la vie devenait insipide. Il se faisait adulte, se lassant des plaisirs de la jeunesse et apprenant, presque à son corps défendant, à penser par lui-même.

C'est à l'hôpital qu'il fêta son vingt-septième anniversaire, couvert de la tête aux pieds d'affreuses plaies que l'on appelait « plaies de brousse », mais qui étaient probablement dues à l'absorption de whisky et à une alimentation malsaine : elles laissèrent sa peau criblée de petits trous qui mirent près de deux ans à s'effacer. Il avait brusquement commencé à paraître et à se sentir beaucoup plus vieux : c'en était fait de sa jeunesse. Huit ans de vie en Orient, la fièvre, la solitude et les cuites épisodiques l'avaient marqué.

Dès lors, chaque année avait été pour lui plus solitaire et plus amère encore que la précédente. Ce qui, désormais, dominait ses pensées et empoisonnait toutes choses était la haine, toujours plus violente, de l'atmosphère d'impérialisme dans laquelle il baignait. Car à mesure que son cerveau se développait – on ne peut empêcher son cerveau de se développer, et l'un des drames des gens à demi éduqués, c'est précisément qu'il se développe sur le tard, lorsqu'ils ont déjà contracté de mauvaises habitudes de vie –, il avait saisi la vérité au sujet des Anglais et de leur Empire. L'Empire des Indes est un despotisme – bien intentionné, à n'en pas douter, mais néanmoins un despotisme qui a le vol pour finalité. Quant aux Anglais d'Extrême-Orient, les *sahiblog*, Flory en était venu, à force de vivre en leur société, à les haïr au point qu'il était parfaitement incapable d'impartialité envers eux. Car après tout, ces pauvres bougres ne sont pas pires que d'autres. Ils mènent une vie qui n'a rien d'enviable ; il n'est guère exaltant de passer trente ans de son existence à l'étranger en étant sous-payé pour ensuite rentrer dans son pays avec un foie en capilotade et un derrière en pomme de pin à force de rester assis sur des chaises cannées et aller jouer les raseurs dans un Club de seconde zone. D'autre part, il ne faut pas idéaliser les *sahiblog*. On croit volontiers que les hommes aux « avant-postes de l'Empire » sont à tout le moins travailleurs et capables. C'est un leurre. En dehors des services techniques comme le Département des forêts, celui des travaux publics, etc., il n'est pas particulièrement indispensable qu'un fonctionnaire britannique aux Indes accomplisse sa tâche avec compétence. Rares sont ceux qui travaillent aussi dur ou aussi intelligemment que le receveur des postes d'une ville de province anglaise. Le travail d'administration proprement dit incombe aux subalternes indigènes ; et ceux qui constituent la véritable cheville ouvrière du despotisme ne sont pas les fonctionnaires,

mais l'armée. Grâce à la présence de l'armée, les fonctionnaires et les hommes d'affaires peuvent poursuivre à peu près tranquillement leur petit bonhomme de chemin, même si ce sont des imbéciles. Et la plupart d'entre eux sont effectivement des imbéciles – des gens ternes, convenables, chérissant et fortifiant leur sottise derrière le rempart de deux cent cinquante mille baïonnettes.

Vivre dans un monde pareil a quelque chose d'étouffant, d'anéantissant. C'est un monde dans lequel chaque mot, chaque pensée est soumis à censure. On a peine, en Angleterre, à se figurer une telle atmosphère. En Angleterre, chacun d'entre nous est libre ; nous vendons nos âmes en public et les rachetons en privé, au milieu de nos amis. Mais l'amitié elle-même n'existe pratiquement pas lorsque chaque Blanc constitue un rouage dans l'engrenage du despotisme. Le franc-parler est inconcevable. Toute autre espèce de liberté est permise. Il vous est loisible d'être ivrogne, lâche, clabaudeur, débauché ; mais vous n'êtes pas libre de penser par vous-même. Votre opinion sur tout sujet de la moindre importance vous est dictée par le code du *pukka sahib*.

À la longue, votre révolte secrète empoisonne votre existence comme une maladie honteuse. Votre vie tout entière devient mensonge. Année après année, vous allez vous asseoir dans un de ces petits clubs où flotte l'ombre de Kipling, une bouteille de whisky à votre droite, le *Pink'un* à votre gauche, écoutant et approuvant avec empressement les laïus du colonel Bodger (« Ces salauds de nationalistes, il faudrait tous les plonger dans l'huile bouillante ! »). Vous entendez vos amis orientaux se faire traiter de « petits *babus* huileux » et vous admettez bien sagement qu'ils sont effectivement de petits *babus* huileux. Vous voyez de jeunes rustres frais émoulus du collège distribuer des coups de pied à des domestiques aux cheveux gris. Le temps vient où vous vous consommez de haine à l'égard de vos propres compatriotes, où vous vous prenez à rêver d'un soulèvement indigène qui noierait leur Empire dans le sang. Et il n'y a là rien d'honorable ni même de sincère. Car, au fond, que vous importe que l'Empire des Indes soit un despotisme, que les Indiens se fassent malmener ou exploiter ? Votre seul souci, c'est que le droit de parler librement vous soit refusé. Vous êtes une créature du despotisme, un *pukka sahib*, plus étroitement enchaîné à tout un système de tabous que peut l'être un moine ou un sauvage.

Le temps s'écoulait, et Flory se trouvait chaque année moins à l'aise dans le monde des *sahibs*, plus susceptible de s'attirer des ennuis quand il parlait sérieusement de tel ou tel sujet. Aussi avait-il appris à vivre intérieurement, clandestinement, dans les livres et des pensées secrètes qui ne pouvaient s'exprimer. Même ses conversations avec le docteur étaient comme un discours qu'il se tenait à lui-même ; car le docteur, en brave homme qu'il était, ne comprenait pas grand-chose à ses propos. Mais vivre sa vie en secret a de quoi vous détruire sournoisement. C'est dans le courant de la vie qu'il convient de vivre, et non pas à contre-courant. Mieux eût valu être le pire des *pukka sahibs* à cervelle épaisse qui eût jamais larmoyé sur une chanson sentimentale que de vivre silencieux, seul, trouvant sa consolation en des univers secrets et stériles.

Flory n'était jamais rentré en Angleterre ; il n'eût pas été en mesure d'expliquer pourquoi, encore qu'il le sût fort bien. Au début, des accidents l'en avaient empêché. Il y avait d'abord eu la guerre et, après la guerre, les patrons de son entreprise s'étaient tellement trouvés à court d'employés capables que, pendant deux ans, ils n'avaient pas voulu le laisser partir. Enfin, il s'était embarqué. Il rêvait de revoir l'Angleterre, bien qu'il

redoutât de l'affronter, comme on redoute de se trouver face à une jolie fille lorsqu'on n'a pas de cravate et qu'on est mal rasé. Quand il avait quitté l'Angleterre, ce n'était qu'un adolescent plein de promesses, beau garçon en dépit de sa tache de naissance ; à présent, dix années plus tard, il était jaune, maigre, ivrogne, presque d'âge mûr par ses habitudes et son aspect. Mais il n'en rêvait pas moins de revoir l'Angleterre. Le navire tanguait et roulait en direction de l'ouest sur des étendues marines argentées avec, en poupe, les alizés d'hiver. La bonne nourriture, les senteurs de la mer fouettaient le sang de Flory. Il se prit à penser – chose qu'il avait, en fait, oubliée dans l'atmosphère stagnante de la Birmanie – qu'il était encore assez jeune pour tout reprendre à zéro. Il vivrait un an de vie civilisée, il trouverait une jeune fille à qui sa tache de naissance ne ferait pas peur – une jeune fille civilisée, pas une *pukka-memsahib* –, il l'épouserait et supporterait encore dix ou quinze ans de Birmanie. Puis il prendrait sa retraite : il toucherait bien douze ou quinze milles livres de pension. Ils achèteraient une petite maison à la campagne où ils vivraient entourés d'amis, de livres, d'enfants, d'animaux. Ils seraient à jamais délivrés de l'odeur des *pukka sahibs*. Il oublierait la Birmanie, l'horrible pays qui avait été près de l'anéantir.

En atteignant Colombo, il trouva un câble qui l'attendait. Trois membres du personnel de son entreprise étaient morts subitement des fièvres. Aurait-il l'amabilité de regagner immédiatement Rangoon ? Il pourrait prendre son congé à la première occasion.

Maudissant sa malchance, Flory s'embarqua à bord du premier bateau pour Rangoon et reprit le train pour son quartier général. Il n'était pas à Kyautkada à l'époque, mais dans une autre ville de Haute-Birmanie. Tous ses serviteurs l'attendaient sur le quai de la gare. Il les avait cédés en bloc à son remplaçant, qui venait de mourir. Quelle étrange sensation de revoir leurs visages familiers ! Dix jours seulement auparavant, il cinglait vers l'Angleterre ; déjà il s'y croyait presque. Et voici qu'il retrouvait le même décor, avec les coolies nus qui se chamaillaient au sujet de ses bagages et un Birman qui criait après ses bœufs au bas de la route.

Les serviteurs au visage brun faisaient cercle autour de lui pour lui offrir des cadeaux. Ko S'la avait apporté une peau de *sambhur*, les Indiens des sucreries et une guirlande de soucis, Ba Pe, alors adolescent, un écureuil dans une cage d'osier. Des chars à bœufs attendaient les bagages. Flory regagna sa maison. Il se sentait ridicule avec sa grosse guirlande suspendue à son cou. La lumière du soir, par cette froide journée d'hiver, était jaune et douce. Devant la grille, un vieil Indien couleur de terre coupait de l'herbe avec une minuscule faucille. Agenouillés devant les logements des serviteurs, les femmes du cuisinier et le *malt* broyaient du curry sur une dalle de pierre.

Quelque chose chavira soudain dans le cœur de Flory. C'était un de ces éclairs lors desquels on prend conscience d'un profond bouleversement dans sa vie. Il se rendait brutalement compte qu'au fond de lui-même, il était heureux de rentrer. Ce pays abhorré était désormais son pays natal, son chez-soi. Il y avait vécu dix ans, et chaque parcelle de son corps était devenue un composé du sol birman. Des scènes comme celle qu'il avait sous les yeux – la lumière pâle du soir, le vieil Indien coupant de l'herbe, le grincement des roues des chars à bœufs, le vol des aigrettes – lui étaient plus familières que les scènes de la vie anglaise. Il était enraciné à jamais dans une terre étrangère.

Dès lors, il n'avait même plus demandé de congé pour l'Angleterre. Son père était mort, puis sa mère ; ses sœurs, antipathiques créatures à face chevaline pour qui il n'avait

jamais éprouvé la moindre affection, s'étaient mariées et il avait pratiquement perdu tout contact avec elles. Il n'avait plus aucun lien avec l'Europe, à présent, sinon les livres. Car il avait pris conscience de ce que le simple fait de retourner en Angleterre ne constituait pas un remède à sa solitude ; il avait saisi la nature particulière de l'enfer réservé aux Anglais des Indes. Ah, ces pauvres vieux débris de Bath et de Cheltenham ! Ces pensions de famille tombeaux, bourrées d'Anglais des Indes à un stade de décomposition plus ou moins avancé, tous rabâchant ce qui s'était passé à Boggleywalah en 88 ! Ils savent, ces malheureux, ce que c'est que d'avoir laissé son cœur dans une contrée étrangère et haïe. Il n'y avait décidément qu'une porte de sortie : trouver quelqu'un pour partager sa vie en Birmanie – mais la partager vraiment, partager sa vie intérieure et secrète, rapporter de Birmanie les mêmes souvenirs que lui. Quelqu'un qui aimerait la Birmanie tout comme il l'aimait, qui la haïrait comme il la haïssait. Qui l'aiderait à vivre sans que rien ne demeurât caché, inexprimé. Quelqu'un qui le comprendrait : bref, un ami.

Un ami ? Ou alors, une femme ? Cet être ô combien hypothétique... Du genre de Mme Lackersteen, par exemple ? Quelque *memsahib* jaune et maigre, colporteuse de ragots, asticotant ses serviteurs, vivant vingt ans dans le pays sans jamais avoir appris un traître mot de sa langue ? Non, pas une de ces femmes-là, pour l'amour du ciel.

Flory se pencha par-dessus la barrière. La lune était en train de disparaître derrière le mur sombre de la jungle, mais les chiens hurlaient toujours. Un passage de Gilbert lui revint en mémoire, des vers assez sots et assez vulgaires, mais appropriés à la situation, qui parlaient de « discourir sur la complexité de son état d'âme ». Ce poétaillon de Gilbert ne manquait décidément pas de talent. Mais alors, tout ce dont il souffrait, lui, se résumait-il donc simplement à des jérémiades de femmelette, des lubies de pauvre-petite-fille-de-riches ? N'était-il rien d'autre qu'un bon à rien mettant son oisiveté à profit pour inventer des maux imaginaires ? Un Hamlet privé de poésie ? Peut-être. Et si c'était le cas, l'existence en serait-elle plus supportable ? Que l'on soit éventuellement l'unique responsable de son sort n'enlève rien à l'amertume que l'on peut éprouver à se voir partir à la dérive, aller vers la déchéance, voire le déshonneur et le dernier degré de l'inutilité, et de savoir en même temps que, quelque part au-dedans de soi, subsiste la faculté de demeurer un être humain.

Mais le ciel nous préserve de nous apitoyer sur notre triste sort ! Flory regagna la véranda, prit sa carabine et, avec une légère hésitation, mit le chien en joue et tira. On entendit l'écho de la détonation et la balle alla se perdre dans le *maidan*, à une certaine distance de sa cible. Une ecchymose couleur de mûre écrasée apparut sur l'épaule de Flory. Le chien glapit de frayeur, détala et, s'installant cinquante mètres plus loin, se remit à hurler avec méthode.

6

La lumière dorée du soleil matinal rasait la pente du *maidan* et venait frapper la façade blanche du bungalow. Quatre corneilles d'un noir violacé fondirent sur la barre d'appui de la véranda et s'y perchèrent, guettant le moment où elles pourraient dérober la tartine beurrée que Ko S'la avait disposée à côté du lit de Flory. Flory se dégagea de la moustiquaire et cria à Ko S'la de lui apporter du gin. Il se rendit à la salle de bain et s'accroupit un instant dans un baquet en zinc rempli d'une eau qui était censée être froide. Rasséréné après avoir avalé son gin, il décida de se raser. En règle générale, il attendait le soir pour cette cérémonie, car sa barbe était noire et poussait vite et dru.

Pendant que Flory, morose, prenait son bain, M. Macgregor, en caleçon et gilet de corps, était étendu sur la natte de bambou de sa chambre à coucher et s'efforçait d'exécuter les exercices n^{os} 5, 6, 7, 8 et 9 des *Exercices physiques à l'usage des personnes sédentaires* de Nordenflycht. M. Macgregor ne manquait jamais, ou pratiquement jamais, sa gymnastique du matin. Le n^o 8 (à plat dos, lever les jambes à la verticale sans plier les genoux) était franchement difficile pour un homme de quarante-trois ans ; le n^o 9 (à plat dos, se redresser en position assise et aller toucher la pointe des pieds avec le bout des doigts) était encore pire. Mais qu'importe, il faut ce qu'il faut pour se maintenir en forme. Comme M. Macgregor s'efforçait péniblement d'atteindre ses orteils, son visage prit une teinte rouge brique. La sueur dégoulinait de son énorme poitrail. Tenir bon. Tenir bon. Il faut garder la forme coûte que coûte. Mohammed Ali, le porteur, tenant sur son bras les vêtements propres de son maître, observait M. Macgregor par la porte entrebâillée. Son étroit visage jaune d'Arabe n'exprimait ni compréhension ni curiosité. Depuis cinq ans, il assistait tous les matins à ce genre de contorsions – un sacrifice, pensait-il obscurément, à quelque dieu mystérieux et exigeant.

Au même moment, Westfield, qui était sorti de bonne heure, s'appuyait contre la table tout entaillée et maculée d'encre du poste de police, cependant que le gros sous-inspecteur interrogeait un suspect gardé par deux agents. Le suspect était un homme d'une quarantaine d'années, gris de peur et vêtu d'un simple *longyi* en loques retroussé à hauteur des genoux, au-dessous duquel on voyait ses maigres jambes arquées, ponctuées de morsures de tiques.

« Qui est ce type ? demanda Westfield.

– Un voleur, Monsieur. Nous l'avons trouvé en possession de cette bague avec deux émeraudes de grand prix. Aucune explication. Comment un pauvre coolie pourrait-il

posséder une bague en émeraude ? Il l'a volée. »

Il se tourna vers le suspect avec férocité, approcha son visage du sien et rugit d'une voix de stentor :

« Tu l'as volée, cette bague !

– Non.

– Tu es un récidiviste !

– Non.

Tu as déjà fait de la prison !

– Non.

– Demi-tour ! tonna le sous-inspecteur. Baisse-toi ! »

Le suspect tourna son visage décomposé en direction de Westfield, qui évita son regard. Les deux agents le saisirent, le forcèrent à pivoter sur lui-même et à courber l'échine ; le sous-inspecteur lui arracha son *longyi*, mettant ainsi ses fesses à nu.

« Regardez, monsieur ! – Il désigna quelques cicatrices –. Il a déjà reçu des coups de bambou ! C'est un récidiviste. C'est donc bien lui qui a volé la bague.

– Bon, fourrez-le au bloc », dit Westfield avec humeur en s'éloignant de la table, les mains dans les poches. En son for intérieur, il avait horreur de tomber sur ce genre de pauvres diables. Des *dacoits*, des rebelles, soit, mais pas ces malheureux aux allures craintives !

« Combien avez-vous de types en taule en ce moment, Maung Ba ? dit-il.

– Trois, monsieur. »

La geôle était à l'étage, une simple cage entourée d'épais barreaux de bois et gardée par un agent armé d'une carabine. Elle était très sombre, d'une chaleur étouffante, et son ameublement se réduisait à une latrine en terre qui dégageait une puanteur insoutenable. Deux prisonniers étaient accroupis dans un coin à distance respectueuse du troisième, un coolie indien couvert de teigne de la tête aux pieds comme d'une cote de mailles. Agenouillée devant la cage, une robuste Birmane, femme de l'un des agents, servait aux prisonniers, à l'aide d'une louche, du riz et une sorte de brouet très clair dans des écuelles en fer-blanc.

« La nourriture est bonne ? demanda Westfield.

– Oui, très saint », répondirent en chœur les trois prisonniers.

Le gouvernement assurait la nourriture des prisonniers moyennant deux annas et demi par repas et par tête, somme sur laquelle la femme de l'agent se débrouillait pour prélever un anna.

Flory sortit de chez lui et descendit flâner le long de l'enceinte, fouaillant les herbes du bout de sa badine. Toutes choses, à cette heure-là, se paraient de délicates et merveilleuses couleurs – le vert tendre des feuilles, le brun rosé de la terre et des troncs d'arbres – comme un lavis d'aquarelle qui allait bientôt pâlir dans la clarté aveuglante.

Au-dessus du *maidan*, de petites colombes brunes, volant bas, se pourchassaient çà et là, cependant que des oiseaux d'un vert émeraude décrivaient des cercles, semblables à de vertes hirondelles. Des balayeurs, leur chargement de détritux à demi caché sous leurs vêtements, se dirigeaient en file vers la décharge, quelque part à l'orée de la jungle. Ces êtres faméliques aux membres grêles, aux genoux trop faibles pour supporter leur poids, étaient drapés de haillons d'une couleur terreuse : on eût dit une procession de squelettes enveloppés dans leur linceul.

Le *mali* préparait un nouveau parterre du côté du pigeonnier, près de la grille. C'était un jeune Hindou lymphatique et simple d'esprit qui vivait dans un silence presque total : il parlait le *manipur*, dialecte que nul ne comprenait, pas même sa femme *zerbadi* ; il avait de surcroît une langue trop large et trop épaisse pour tenir tout entière dans sa bouche. Il fit à Flory un profond salut en se couvrant le visage d'une main, puis il recommença à retourner le sol aride à grands coups de houe maladroits.

Du logement des serviteurs s'éleva un cri strident qui ressemblait à « Kwaaaa ». Les femmes de Ko S'la avaient, comme chaque matin, commencé à se disputer. Néron, le coq de combat apprivoisé, zigzaguait en se pavanant le long du sentier, rendu nerveux par la présence de Flo. Ba Pe sortit avec, à la main, un bol de riz qu'il distribua à Néron et aux pigeons. De nouveaux cris retentirent ; on entendit la voix bourrue des hommes qui tentaient d'apaiser la dispute. Ko S'la était harcelé par ses femmes. Ma Pu, la première en date, était une créature efflanquée au visage dur, desséchée par des maternités successives, et Ma Yi, la « petite épouse », de quelques années plus jeune, avait tout de la grosse chatte paresseuse. Les deux femmes se chamaillaient sans arrêt dès que Flory se trouvait là et qu'elles étaient ensemble. Une fois que Ma Pu, armée d'une canne de bambou, pourchassait Ko S'la, celui-ci, pour l'esquiver, s'était réfugié derrière Flory et Flory avait reçu un violent coup de canne sur la cuisse.

M. Macgregor montait par la route, marchant d'un bon pas et balançant à la main une grosse canne. Il portait une chemise, un short en treillis et un casque colonial. En plus de ses exercices quotidiens, il se croyait obligé de faire tous les matins une bonne promenade de deux kilomètres chaque fois qu'il avait un peu de temps devant lui.

« Bonjour, mon gars », cria-t-il de loin à Flory d'une voix joviale en prenant l'accent irlandais. Il affichait à cette heure de la matinée un comportement gaillard et plein d'entrain. De surcroît, l'article diffamatoire qu'il avait lu la veille au soir dans le *Patriote birman* l'avait beaucoup affecté, ce qu'il s'efforçait de dissimuler par une gaieté particulière.

« Bonjour », répondit Flory d'un ton qu'il cherchait à rendre aussi cordial que possible.

Sale vieux gros lard, pensa-t-il en suivant du regard M. Macgregor. Avec son derrière rebondi moulé dans un short étroit, on eût dit un de ces abominables chefs scouts d'un certain âge, presque tous pédés, dont on voit la photo dans les illustrés. On n'a pas idée de se déguiser de façon aussi grotesque et de montrer ses gros genoux potelés sous prétexte qu'on se doit de prendre de l'exercice avant le déjeuner quand on est un *pukka sahib* ! Écœurant.

Un Birman gravissait la colline, silhouette bariolée blanche et mauve. C'était

l'employé de Flory qui venait du petit bureau situé non loin de l'église. Parvenu à la grille, il salua très bas et tendit à Flory une enveloppe maculée, timbrée au dos à la mode birmane.

« Bonjour, monsieur.

– Bonjour. Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Une lettre du pays, monsieur, arrivée au courrier de ce matin. Ce doit être une lettre anonyme.

– Quelle barbe ! C'est bon, je descendrai au bureau vers onze heures. »

Flory décacheta la lettre. Elle était écrite sur du papier écolier et disait :

« Monsieur John Flory,

Monsieur. Je soussigné ai l'honneur de mettre Votre Honneur en garde par certaines informations utiles qui seront très profitables à Votre Honneur.

Monsieur, on a remarqué à Kyautkada la grande amitié et intimité de Votre Honneur avec le docteur Veraswami, le chirurgien civil, fréquentant avec lui, l'invitant chez vous, etc. Monsieur, nous désirons vous informer que ledit docteur Veraswami n'est PAS UN HOMME DE BIEN et aucunement digne de l'amitié d'un gentleman européen. Le docteur est éminemment malhonnête, peu loyal et fonctionnaire corrompu. De l'eau colorée il donne aux malades à l'hôpital et vend des médicaments à son propre profit, sans compter beaucoup de pots-de-vin, d'extorsions, etc. Deux prisonniers il a fouettés avec des bambous, frottant ensuite l'endroit avec du piment si les parents n'envoient pas d'argent. De plus il est compromis dans le parti nationaliste et récemment a fourni la matière d'un article très méchant qui a paru dans le *Patriote birman* attaquant M. Macgregor, l'honorable Commissaire adjoint.

Il couche aussi par la force avec ses patientes de l'hôpital.

C'est pourquoi nous espérons beaucoup que Votre Honneur évitera ce docteur Veraswami et ne frayera pas avec des personnes qui ne peuvent qu'attirer des ennuis à Votre Honneur.

Toujours nous prierons pour la santé et prospérité de Votre Honneur.

Signé : UN AMI. »

La lettre était de l'écriture ronde, hésitante, de l'écrivain public, et ressemblait à un exercice d'écolier tracé par un poivrot. L'écrivain public, toutefois, n'aurait jamais été capable d'utiliser un verbe tel que « frayer ». La lettre avait dû être dictée par un employé. Elle émanait sans aucun doute d'U Po Kyin. Du « crocodile », pensa Flory.

Il n'aimait pas le ton de cette lettre. Sous sa servilité apparente, elle constituait évidemment une menace voilée. « Laissez tomber le docteur ou il vous en cuira », disait-elle en substance. Non que cela eût une grande importance ; il n'est pas d'Anglais qui se sente véritablement en danger face à un Oriental.

Flory hésitait, la lettre à la main. En présence d'une lettre anonyme, il n'y a guère que deux partis à prendre : ou bien n'en souffler mot à âme qui vive, ou bien la montrer à la personne qu'elle concerne. La meilleure solution consistait évidemment à remettre la

lettre au docteur Veraswami et à le laisser décider de ce qu'il convenait de faire.

Il était néanmoins plus sage de rester en dehors de cette affaire. Il est capital (c'est peut-être le plus capital des dix commandements du *pukka sahib*) de ne pas se mêler des différends indigènes. Avec les Indiens, il n'est pas de loyauté ni de véritable amitié qui vaille. L'affection, voire l'amour – oui. Souvent, les Anglais aiment beaucoup les Indiens : fonctionnaires indigènes, gardes forestiers, chasseurs, employés, domestiques. On voit parfois les cipayes pleurer comme des enfants lors du départ à la retraite de leur colonel. Il n'est pas jusqu'aux relations charnelles qui ne soient admissibles, aux moments opportuns. Mais l'alliance, l'association jamais ! Le fait même d'avoir à connaître les tenants et les aboutissants d'un différend indigène constitue une perte de prestige.

S'il parlait du contenu de cette lettre, il y aurait un esclandre, une enquête officielle et, dans les faits, il pencherait du côté du docteur contre U Po Kyin. U Po Kyin, en soi, n'avait guère d'importance, mais il y avait les Européens. Si lui, Flory, prenait trop ouvertement le parti du docteur, il pourrait lui en cuire. Bien mieux valait faire comme si la lettre ne lui était jamais parvenue. Le docteur était un brave type, mais quant à se constituer son champion envers et contre la gent déchaînée des *pukka sahibs* – non, mille fois non. Que sert à un homme de sauver son âme, s'il doit y perdre le monde entier ? Flory déchira la lettre en deux. Le fait de la rendre publique présentait un danger très mince, très nébuleux. Mais aux Indes, il faut se méfier des dangers nébuleux. Le prestige est en soi chose nébuleuse. Il déchira soigneusement la lettre en menus morceaux qu'il jeta par-dessus la clôture.

À cet instant s'éleva un cri de terreur, très différent des voix des deux femmes de Ko S'la. Le *mali* abaissa sa houe et se tourna, bouche bée, en direction du son. Ko S'la, qui l'avait entendu lui aussi, accourut des dépendances, tête nue, pendant que Flo se levait d'un bond et jappait avec fureur. Le cri s'éleva de nouveau. Il venait de la jungle, derrière la maison. C'était une voix anglaise, une voix de femme, qui hurlait de peur.

Ne pouvant sortir de l'enceinte par le derrière de la maison, Flory escalada la clôture en s'enfonçant au passage une écharde dans le genou. Il fit au pas de course le tour de l'enceinte et pénétra dans la jungle, Flo sur ses talons. Juste derrière la maison, à l'endroit où commençait la broussaille, il y avait, au fond d'une petite dépression de terrain, une mare d'eau stagnante fréquentée par les buffles de Nyauglebin. Flory se fraya un chemin à travers les buissons. Près de la mare, une jeune Anglaise, le visage d'un blanc de craie, était blottie contre un arbuste. Un énorme buffle la menaçait de ses cornes en forme de croissant, protégeant sans doute son veau qui se tenait un peu en retrait. Un autre buffle, immergé jusqu'au cou dans la vase, contemplait la scène d'un air placide et quelque peu préhistorique en se demandant ce qui se passait.

Apercevant Flory, la jeune fille tourna vers lui un visage angoissé.

« Vite, vite, faites vite ! cria-t-elle du ton impérieux des gens qui ont peur. Je vous en prie ! Au secours, au secours ! »

Trop stupéfait pour la questionner, Flory se précipita auprès d'elle et, à défaut de bâton, appliqua une forte claque sur le museau du buffle. D'un mouvement craintif, l'énorme bête se détourna, puis s'éloigna pesamment, suivie de son veau. L'autre buffle s'extirpa de la vase et s'éloigna aussi. Encore sous le coup de la terreur qu'elle venait

d'éprouver, la jeune fille se jeta contre Flory, presque dans ses bras.

« Oh, merci, merci ! Les horribles bêtes ! J'ai bien cru qu'elles allaient me tuer. Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là ?

– Ce ne sont que des buffles d'eau. Ils viennent du village là-haut, sur la colline.

– Des buffles ?

– Pas des buffles sauvages – ceux-là, nous les appelons des bisons. Ce sont tout bonnement des bêtes de somme qui servent aux Birmans. Ils vous ont donné un sacré choc, n'est-ce pas ? Je suis vraiment navré. »

Elle continuait à s'accrocher à son bras et il la sentait trembler contre lui. Il tenta de la regarder mais il ne voyait que sa tête nue aux cheveux blonds coupés court comme ceux d'un garçon. Il pouvait voir aussi la main posée sur son bras, une main longue, étroite, jeune, au poignet veiné d'écolière. Il y avait bien des années qu'il n'avait vu pareille main. Il prit conscience du corps juvénile et tiède pressé contre le sien ; et quelque chose en lui se mit à fondre et à s'émouvoir.

« Ça va, ça va, dit-il. Ils sont partis. Vous n'avez plus à avoir peur. »

La jeune fille revenait de sa frayeur ; elle s'écarta un peu, la main toujours posée sur le bras de Flory.

« Ça va mieux, dit-elle. Je n'ai rien, ils ne m'ont pas touchée. Mais ils avaient l'air si... si terribles !

– Ils sont tout à fait inoffensifs, en réalité. Leurs cornes sont plantées tellement en arrière qu'elles ne peuvent blesser personne. Ce sont des animaux extrêmement stupides. Ils ne font mine d'attaquer que lorsqu'ils ont des veaux. »

Ils s'étaient, à présent, écartés l'un de l'autre et se sentaient tous deux un peu gênés. Flory s'était déjà détourné pour ne pas lui laisser voir sa joue.

« Au fait, dit-il, c'est une drôle de façon de faire connaissance ! Je ne vous ai pas demandé comment il se fait que vous soyez ici. D'où venez-vous, si la question n'est pas indiscrete ?

– Tout simplement du jardin de mon oncle. Il faisait si beau, cela m'a donné envie de me promener un peu. C'est alors que je suis tombée sur ces horribles bêtes. Vous comprenez, je ne connais absolument pas le pays.

Votre oncle ? Ah, mais bien sûr, vous êtes la nièce de M. Lackersteen ! Nous étions au courant de votre arrivée. Et si nous retournions au *maidan* ?

Il doit bien y avoir un sentier quelque part. Quel début pour votre première matinée à Kyautkada ! J'ai bien peur que cela ne vous donne une mauvaise impression de la Birmanie.

– Oh, non. Mais ce pays est décidément bien étrange. Que cette végétation est épaisse ! Tous ces buissons enchevêtrés ont l'air très exotiques. On pourrait se perdre ici en un rien de temps. C'est ça, la jungle ?

– C'est une jungle de broussailles. Presque toute la Birmanie est comme ça – un

pays vert et déplaisant, comme je l'appelle. Si j'étais vous, je ne marcherais pas dans l'herbe : les graines risquent de traverser vos bas et de vous piquer la peau. »

Il laissa la jeune fille marcher devant lui, soulagé qu'elle ne pût le voir. Elle était assez grande, mince et portait une robe de coton mauve. À sa démarche, il estima qu'elle ne pouvait guère avoir plus de vingt ans. Il n'avait pas encore détaillé son visage. Tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle portait des lunettes cerclées d'écaille et que ses cheveux étaient aussi courts que les siens. Il n'avait encore jamais vu de femme aux cheveux courts, sauf sur les magazines.

En débouchant sur le *maidan*, il la rejoignit et elle se tourna vers lui. Elle avait un visage ovale aux traits réguliers et délicats ; elle n'était peut-être pas vraiment jolie, mais elle lui paraissait telle dans ce pays où toutes les Anglaises sont jaunes et sèches.

Il détourna brusquement la tête, bien qu'elle ne pût voir sa tache de naissance. Il ne pouvait supporter qu'elle vît de trop près ses traits tirés. Il ressentait les flétrissures de ses paupières comme une blessure. Mais il se souvint qu'il s'était rasé ce matin-là et cette pensée l'enhardit :

« Au fait, dit-il, vous devez être un peu secouée après cette histoire. Si vous veniez vous reposer quelques instants chez moi avant de rentrer chez votre oncle ? Il est déjà tard pour rester dehors sans chapeau.

– Merci, dit la jeune fille, je ne demande pas mieux. » Elle ne doit avoir aucune idée, pensa-t-il des notions de bienséance en usage dans ce pays. « C'est là que vous habitez ?

– Oui. Il faut faire le tour pour entrer. Je vais dire au domestique de vous apporter une ombrelle. Ce soleil est dangereux quand on a les cheveux courts. »

Ils s'engagèrent dans l'allée du jardin. Flo folâtrait autour d'eux en essayant de capter leur attention. Elle aboyait toujours après les Orientaux qu'elle ne connaissait pas, mais elle aimait l'odeur des Européens. Le soleil devenait de plus en plus ardent. Des pétunias en bordure de l'allée montait par bouffées une odeur de cassis. Un pigeon atterrit en planant, pour reprendre aussitôt son vol, Flo menaçant de le happer. Flory et la jeune fille s'arrêtèrent pour contempler les fleurs. Tous deux se sentaient envahis par une irrésistible allégresse.

« Il ne faut vraiment pas sortir sans chapeau sous un soleil pareil, vous savez », répéta-t-il ; et sous ces mots perçait une certaine intimité. Il ne pouvait s'empêcher de faire allusion, d'une manière ou d'une autre, à ses cheveux courts, qui l'émerveillaient. En parler, c'était presque les toucher de la main.

« Tiens, votre genou saigne, dit la jeune fille. Vous vous êtes blessé en accourant à mon secours ? »

Un mince filet de sang séchait, brunâtre, sur sa chaussette kaki.

« Ce n'est rien », dit-il. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient, en cet instant, le sentiment que ce n'était rien. Ils se mirent à bavarder au sujet des fleurs avec une extraordinaire animation. La jeune fille disait « adorer » les fleurs. Flory la mena le long de l'allée en discourant sur telle ou telle plante.

« Regardez comme ils poussent, ces phlox. Dans ce pays, ils fleurissent sans arrêt pendant six mois de l'année. Le soleil leur réussit ! Ces jaunes-là ont presque la couleur des primevères, je crois. Cela fait quinze ans que je n'ai vu de primevère, pas plus d'ailleurs que de giroflée. Ces zinnias sont splendides, vous ne trouvez pas ? On dirait des fleurs peintes, avec leurs admirables teintes mortes. Ça, ce sont des œillets d'Inde ; des fleurs très communes, presque de mauvaises herbes, mais comment ne pas les aimer ? Ils sont si vivaces, si colorés ! Les Indiens les apprécient tout particulièrement ; partout où ils se sont installés, on trouve des œillets d'Inde, même plusieurs années plus tard, quand la jungle a effacé tout autre trace de leur passage. Mais j'aimerais que vous veniez dans la véranda voir mes orchidées. J'en ai à vous montrer qui ressemblent à des clochettes d'or – on dirait vraiment de l'or. Et elles ont un parfum de miel, un parfum presque trop violent. C'est à peu près le seul mérite de ce sale pays : il est bon pour les fleurs. J'espère que vous aimez le jardinage ? C'est notre grande consolation, ici.

– Oh, j'adore le jardinage », dit la jeune fille. Ils pénétrèrent dans la véranda. Ko S'la, qui avait précipitamment enfilé son *ingyi* et son plus beau *gaungbaung* de soie rose, apporta un plateau sur lequel il avait disposé une carafe de gin, des verres et une boîte de cigarettes. Il le posa sur la table et, devisageant la jeune fille avec une certaine appréhension, il exécuta, mains jointes, un profond salut.

« Inutile, je suppose, de vous offrir à boire à une heure pareille ? dit Flory. Je n'arrive pas à faire comprendre à mon domestique qu'il existe tout de même des gens capables de vivre sans absorber du gin avant le déjeuner. »

Il s'inclut dans leur nombre en refusant la boisson que lui offrait Ko S'la. La jeune fille s'était assise sur la chaise en rotin que Ko S'la lui avait installée à l'extrémité de la véranda. Les orchidées au feuillage sombre retombaient derrière sa tête, avec leurs grappes de fleurs dorées à la senteur de miel. Flory s'adossait à l'appui de la véranda, presque face à la jeune fille, prenant toutefois soin de ne pas lui présenter sa joue marquée.

« Quelle vue merveilleuse vous avez d'ici ! dit-elle en regardant le bas de la colline.

– Oui, n'est-ce pas ? Superbe, sous cette lumière dorée, avant que le soleil ne monte. J'aime cette couleur jaune soutenu qu'a le *maidan*, ces *mohurs* éclaboussés de pourpre. Et puis ces collines presque noires, là-bas à l'horizon. Mon campement est au-delà de la ligne des collines », ajouta-t-il.

La jeune fille, qui était presbyte, ôta ses lunettes pour regarder au loin. Il remarqua que ses yeux étaient d'un bleu très pâle, plus pâle que celui des campanules. Il remarqua aussi ses paupières, douces et lisses comme des pétales. Se rappelant son âge à lui et son visage altéré, il se détourna un peu plus d'elle. Mais il dit impulsivement :

« Quelle chance que vous soyez venue à Kyautkada ! Vous ne pouvez pas vous imaginer le bien que cela peut faire de voir une nouvelle tête dans ces parages. Nous en sommes réduits pendant des mois à notre petit cercle, avec, épisodiquement, la visite d'un fonctionnaire en tournée et de globetrotters américains armés d'appareils photo qui remontent le cours de l'Irrawaddy. Je suppose que vous venez tout droit d'Angleterre ?

– Non, pas exactement d'Angleterre. J'habitais Paris avant de venir ici, vous comprenez. Ma mère était artiste.

– Paris ! Vous avez vraiment vécu à Paris ? C’est incroyable, de débarquer de Paris à Kyautkada ! Vous savez, c’est horriblement difficile, dans un trou comme celui-ci, de croire qu’il existe des endroits comme Paris.

– Vous aimez Paris ? interrogea-t-elle.

– Je n’y suis jamais allé. Mais ce que j’ai pu en rêver ! Paris, pour moi, c’est tout un tourbillon d’images confuses : des cafés et des boulevards et des studios d’artistes, et Villon et Baudelaire et Maupassant, tout cela pêle-mêle. Vous n’imaginez pas la résonance que peuvent avoir pour nous, ici, les noms de ces villes d’Europe. Et vous avez vraiment vécu à Paris ? Vous vous êtes attablée dans des cafés avec des étudiants étrangers, à boire du vin blanc et à parler de Marcel Proust ?

– Oui, quelque chose comme ça, dit la jeune fille en riant.

– Quel changement ça va vous faire ici ! Ce n’est pas le vin blanc et Marcel Proust, ce serait plutôt le whisky et Edgar Wallace. Mais si vous voulez des livres, vous pourrez peut-être trouver parmi les miens quelques volumes qui vous plairont. Ceux de la bibliothèque du Club ne valent pas un clou. Mais, malheureusement, mes bouquins ne sont pas récents du tout. Je suppose que vous avez déjà dévoré tout ce qui est paru ?

– Oh, non. Mais j’adore lire, bien sûr, dit-elle.

– Quelle joie de rencontrer quelqu’un qui aime les livres ! Je parle évidemment de livres dignes d’être lus, pas de ces ordures qu’on emprunte au Club. Mais je parle, je parle sans arrêt. J’espère que vous voudrez bien m’en excuser. Quand je tombe sur une personne qui sait que les livres existent, j’explose comme une bouteille de bière chaude. C’est un défaut qu’il faut pardonner dans nos régions.

– Oh, mais j’adore parler de livres. C’est une chose si merveilleuse que la lecture ! Je veux dire... sans elle, que serait la vie ? C’est une telle... une telle...

– Un tel refuge, oui. »

Ils s’engagèrent dans une conversation animée et interminable, d’abord sur les livres, puis sur la chasse, sujet qui semblait intéresser la jeune fille et sur lequel elle fit parler son interlocuteur. Elle se passionna au récit d’une partie de chasse qu’il avait faite quelques années auparavant et au cours de laquelle il avait tué un éléphant. Flory remarqua à peine, et la jeune fille sans doute pas plus que lui, qu’il faisait tous les frais de la conversation. Il parlait sans arrêt, tant il était heureux de bavarder ; et la jeune fille était d’humeur à écouter. Après tout, il l’avait sauvée du buffle, et elle n’était toujours pas convaincue que ces bêtes monstrueuses pussent être inoffensives ; pour l’instant, il était à ses yeux une sorte de héros.

Quand on se voit reconnaître un certain mérite en ce bas monde, c’est généralement pour quelque chose que l’on n’a pas fait. C’était un de ces moments où la conversation est si facile, si naturelle que l’on pourrait continuer à parler sans fin. Mais soudain, leur plaisir s’évanouit, ils sursautèrent et se turent. Ils s’étaient aperçus qu’ils n’étaient plus seuls.

À l’autre bout de la véranda, entre les barres d’appui, un visage noir et moustachu les épiait avec une intense curiosité. C’était celui du vieux Sammy, le cuisinier *mug*. Derrière lui se tenaient Ma Pu, Ma Yi, les quatre aînés de Ko S’la et un de ses bâtards qui,

lui, était tout nu, ainsi que deux vieilles femmes descendues de leur village à la nouvelle de la venue d'une *Ingaleikma*. De longs cigares plantés entre les dents, les deux vieilles, telles des statues de teck, contemplaient l'*Ingaleikma* comme des paysans anglais pourraient contempler un guerrier zoulou en grande tenue.

« Ces gens... » dit la jeune fille mal à l'aise en regardant dans leur direction.

Se voyant découvert, Sammy prit un air penaud et fit mine de rajuster son turban. Le reste de l'auditoire était quelque peu décontenancé, à l'exception des deux vieilles femmes à face de bois.

« Ils ont un de ces culot ! » dit Flory.

L'incident leur fit l'effet d'une douche froide. Tout compte fait, il ne serait pas convenable que la jeune fille restât plus longtemps dans cette véranda. Tous deux se souvinrent simultanément qu'ils étaient l'un pour l'autre de parfaits inconnus. La jeune fille, qui avait rosi, se mit à chausser ses lunettes.

« Je crains qu'une jeune Anglaise ne soit plutôt une nouveauté aux yeux de ces gens-là, dit Flory. Ils n'ont pas de mauvaises intentions. Allez-vous en ! ajouta-t-il avec colère en gesticulant en direction des importuns, qui s'éclipsèrent.

– Je crois qu'il faut que je m'en aille, vous savez, dit la jeune fille, qui s'était levée. Je suis restée longtemps dehors. On pourrait se demander où je suis passée.

– Faut-il vraiment que vous partiez ? Il est encore très tôt. Je veillerai à ce que vous ne rentriez pas nu-tête sous ce soleil.

– Il faut vraiment... » commença-t-elle.

Elle s'arrêta, les yeux fixés sur la porte. Ma Hla May faisait son entrée dans la véranda.

Ma Hla May avança, une main sur la hanche. Elle venait de l'intérieur de la maison, d'un air calme qui affirmait son droit d'être là. Les deux jeunes femmes se dévisagèrent à deux mètres à peine de distance.

Le contraste était frappant ; l'une avait un teint délicat qui la faisait ressembler à une fleur de pommier, l'autre était brune et vulgaire, avec son cylindre de cheveux noirs aux reflets presque métalliques et la soie rose saumon de son *longyi*. Flory pensa que jamais auparavant il n'avait remarqué combien Ma Hla May avait la peau sombre et combien paraissait étranger son petit corps rigide, droit comme celui d'un soldat et sans la moindre courbe, sinon la ligne en amphore de ses hanches. Debout contre l'appui de la véranda, il observait les deux femmes, qui semblaient l'avoir oublié. Durant près d'une minute, elles ne purent détacher leur regard l'une de l'autre ; mais il est difficile de dire laquelle des deux trouvait le spectacle plus curieux et plus incroyable.

Ma Hla May se tourna vers Flory en fronçant ses sourcils, fins comme un trait de pinceau :

« Qui est cette femme ? » demanda-t-elle d'un ton maussade.

Il répondit négligemment, comme s'il donnait un ordre à un domestique :

« Va-t'en tout de suite. Si tu fais des histoires, je te casserai toutes les côtes à coups

de bambou. »

Ma Hla May hésita, haussa ses frêles épaules et disparut.

« Qu'est-ce que c'est ? Un homme ou une femme ? interrogea la jeune fille avec curiosité.

– Une femme, dit-il. C'est la femme de l'un des domestiques, je crois. Elle venait tout simplement au sujet du linge.

– Ah, c'est à ça que ressemblent les femmes birmanes ? Drôles de petites créatures. J'en ai vu des quantités dans le train en venant ici, mais croyez-moi si vous voulez, je les prenais pour des garçons. On dirait tout à fait des poupées de bois, vous ne trouvez pas ? »

Se désintéressant de Ma Hla May à présent que celle-ci avait disparu, la jeune fille se dirigea vers l'escalier de la véranda. Il ne tenta pas de la dissuader de partir, car il savait Ma Hla May capable de revenir et de faire un esclandre. Non que cela eût beaucoup d'importance : aucune des deux femmes ne savait un traître mot de la langue de l'autre. Il lança un ordre à Ko S'la, et Ko S'la apparut précipitamment, porteur d'une grande ombrelle en taffetas imperméable à l'armature en bambou, qu'il ouvrit respectueusement au pied de l'escalier et brandit au-dessus de la jeune fille comme elle arrivait au bas des marches. Flory les accompagna jusqu'à la grille. Ils s'arrêtèrent pour se serrer la main, lui se détournant légèrement dans la lumière crue du soleil pour dissimuler sa joue.

« Mon domestique vous reconduira chez vous. Merci mille fois d'être venue. Je ne peux vous dire à quel point je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. Votre présence va nous changer la vie, ici à Kyautkada.

– Au revoir, monsieur... Oh, que c'est drôle ! Je ne sais même pas votre nom.

– Flory. John Flory. Et le vôtre... c'est bien mademoiselle Lackersteen, n'est-ce pas ?

– Oui, Elizabeth. Au revoir, monsieur Flory. Et merci infiniment. Cet horrible buffle ! Vous m'avez sauvé la vie.

– Mais non, mais non, pas du tout. J'espère vous voir ce soir au Club ? Je pense que votre oncle et votre tante viendront y faire un tour. Au revoir et à bientôt ! »

Il resta debout devant la grille pour les regarder partir. Elizabeth – joli nom, trop rare de nos jours.

Il se prit à espérer qu'elle l'écrivait avec un z. Ko S'la trottnait derrière elle à pas inégaux, brandissant l'ombrelle au-dessus de la tête de la jeune fille et s'efforçant de se tenir aussi loin d'elle que possible. Un souffle de vent frais vint balayer la colline. C'était un de ces petits vents comme il y en a parfois en Birmanie durant la saison chaude, un vent venant de nulle part qui vous remplissait de nostalgie et vous faisait rêver de lagunes froides, d'étreintes de sirènes, de cascades, de cavernes de glace. Bruissant à travers les larges dômes des *mohurs*, il éparpilla les fragments de lettre anonyme que Flory avait, une demi-heure auparavant, jetés par-dessus la grille.

Étendue sur le divan du salon des Lackersteen, Elizabeth, la tête appuyée sur un coussin et les pieds surélevés, lisait *These Charming People* de Michael Arlen. Michael Arlen était en règle générale son auteur favori, mais elle avait tendance à lui préférer William J. Locke quand elle souhaitait lire quelque chose de sérieux.

Le salon était une pièce fraîche aux couleurs claires, aux murs épais d'un mètre et blanchis à la chaux ; bien que vaste, il semblait petit, encombré qu'il était d'un fouillis de tables disposées çà et là et d'ornements en cuivre de Bénarès. Il sentait le chintz et les fleurs fanées. Mme Lackersteen dormait à l'étage au-dessus. Dehors, les domestiques étaient couchés dans leurs quartiers, la tête rivée à leurs appuie-tête en bois par l'implacable sommeil de la mi-journée. Dans un petit bureau lambrissé au bas de la route, M. Lackersteen dormait probablement aussi. Nul ne bougeait, sinon Elizabeth et le *chokra* qui, allongé sur le dos et le talon passé dans la boucle de la corde, actionnait le panka devant la chambre à coucher de Mme Lackersteen.

Elizabeth venait d'avoir vingt-deux ans et était orpheline. Moins ivrogne que son frère Tom, son père avait été de la même trempe. Il était courtier en thé et avait connu bien des hauts et des bas ; mais il était de tempérament trop optimiste pour mettre de l'argent de côté durant les périodes fastes. La mère d'Elizabeth avait été une femme incapable, sotte, geignarde, qui négligeait tous ses devoirs en prétextant une sensibilité dont elle était totalement dépourvue. Après s'être vaguement occupée durant des années du droit de vote des femmes et de la Pensée supérieure et avoir fait quelques tentatives littéraires avortées, elle s'était, en fin de compte, lancée dans la peinture. La peinture est le seul art que puisse pratiquer une personne sans talent ni persévérance au travail. Mme Lackersteen posait à l'artiste exilée parmi les « philistins » (son mari étant, point n'est besoin de le préciser, englobé dans cette appellation), ce qui lui donnait pratiquement toute latitude pour être assommante.

La dernière année de la guerre, M. Lackersteen, qui s'était débrouillé pour échapper au service armé, avait gagné beaucoup d'argent et, aussitôt après l'armistice, la famille avait emménagé à Highgate dans une immense maison neuve, plutôt morne, environnée de serres, de bosquets, d'écuries et de courts de tennis. M. Lackersteen avait engagé une horde de domestiques et même, dans son optimisme impénitent, un maître d'hôtel. Elizabeth avait été envoyée pendant deux trimestres dans un pensionnat extrêmement coûteux. Oh, la joie inoubliable de ces deux trimestres ! Quatre des élèves de l'école

avaient le titre d'« Honorable » ; presque toutes possédaient un poney qu'elles avaient la permission de monter le samedi après-midi. Il est dans l'existence de chacun une brève période durant laquelle le caractère se fixe à jamais ; pour Elizabeth, ce furent ces deux trimestres tout au long desquels elle avait pu se frotter aux riches. Son code de vie put dès lors se résumer de façon assez simpliste : le Bien (elle le qualifiait de « délicieux ») était attaché à ce qui est coûteux, élégant, aristocratique ; cependant que le Mal (l'« infect ») correspondait à ce qui est bon marché, trivial, mesquin, laborieux. C'est peut-être à cette fin qu'il existe des écoles pour jeunes filles de la haute société. Comme Elizabeth prenait de l'âge, ce sentiment se sublima, envahit toutes ses pensées. Tout, depuis une paire de bas jusqu'à une âme humaine, pouvait se classer parmi les choses « délicieuses » ou « infectes ». Malheureusement – car la prospérité de M. Lackersteen ne dura guère –, ce fut l'« infect » qui avait prévalu dans la vie d'Elizabeth.

L'inévitable débâcle se produisit vers la fin de 1919. Elizabeth fut retirée de son pensionnat pour poursuivre ses études dans une série d'écoles « infectes » et bon marché, avec des trous d'un ou deux trimestres lorsque son père était incapable de payer. M. Lackersteen mourut d'une mauvaise grippe alors que sa fille venait d'avoir vingt ans. Sa veuve dut se contenter d'une rente viagère de cent cinquante livres par an. Les deux femmes ne pouvaient subsister en Angleterre avec trois livres par semaine. Elles allèrent s'installer à Paris, où la vie était moins chère et où Mme Lackersteen comptait se consacrer à son art.

Paris ! Vivre à Paris ! Flory était quelque peu tombé à côté de la plaque en décrivant ces interminables conversations sous les platanes avec des artistes barbus. La vie d'Elizabeth avait été beaucoup moins rose.

Ayant pris un studio dans le quartier de Montparnasse, Mme Lackersteen était aussitôt retombée dans l'oisiveté et le laisser-aller. Elle avait si peu de jugement en matière d'argent que son revenu ne suffisait pas à couvrir ses dépenses ; et, plusieurs mois durant, Elizabeth ne put manger à sa faim. Elle trouva alors un emploi de professeur d'anglais à domicile dans la famille d'un directeur de banque. On l'appelait « notre miss anglaise ». Le banquier habitant le douzième arrondissement, très loin de Montparnasse, Elizabeth avait loué une chambre dans une pension avoisinante. La pension occupait dans une ruelle un immeuble étroit à façade jaunie qui donnait sur une boutique de volailler, généralement décorée de quartiers de sanglier puants que de vieux messieurs à l'allure de satyres décrépits venaient tous les matins renifler longuement, amoureuxment. À côté du volailler, il y avait un petit café minable nommé « Café de l'Amitié. Bock Formidable ». Elizabeth exérait cette pension. La patronne était une vieille taupe en vêtements noirs qui passait sa vie à monter et à descendre l'escalier sur la pointe des pieds dans l'espoir de surprendre ses pensionnaires en train de laver leurs bas dans le lavabo. Les pensionnaires, veuves atrabilaires à la langue acérée, pourchassaient le seul homme de l'établissement (un doux employé chauve qui travaillait à la Samaritaine), comme des moineaux se disputant une croûte de pain. Aux repas, chacune surveillait l'assiette des autres pour voir qui se servait le plus généreusement. La salle de bains était un antre sombre aux murs lépreux et au robinet vert-de-grisé qui crachotait quelques litres d'eau tiède dans la baignoire, puis refusait obstinément de couler. Le banquier dont Elizabeth instruisait les enfants était un homme d'une cinquantaine d'années au visage gras, fatigué ; son crâne chauve ressemblait à un œuf d'autruche. Le lendemain de l'entrée en fonctions

d'Elizabeth, il pénétra dans la pièce où les enfants prenaient leur leçon, s'assit à côté d'Elizabeth et lui pinça le coude. Le surlendemain, il lui pinça le mollet, le jour suivant la cuisse. Dès lors, tous les soirs, ce fut entre eux, sous la table, une bataille silencieuse, la main d'Elizabeth luttant pour éloigner d'elle cette main indiscreète.

C'était une existence sordide, « infecte ». Elle atteignait un degré de sordidité qu'Elizabeth n'avait jamais soupçonné. Mais ce qui démoralisait le plus la jeune fille et lui donnait le sentiment de tomber de plus en plus bas dans l'échelle sociale, c'était le studio qu'habitait sa mère. Mme Lackersteen était de ces personnes qui baissent les bras lorsqu'elles sont privées de domestiques. Elle vivait dans un perpétuel cauchemar, tiraillée entre sa peinture et son ménage, sans jamais s'adonner ni à l'un ni à l'autre. Elle se rendait épisodiquement dans un « atelier » où elle produisait des natures mortes de tons grisâtres sous l'autorité d'un maître dont la technique se fondait sur la saleté de ses brosses ; le reste du temps, elle traînait lamentablement chez elle en se débattant entre la bouilloire et les casseroles. L'état de son studio rendait Elizabeth malade de dégoût. C'était une immonde porcherie, glaciale, remplie de poussière, avec des livres et des paperasses empilés un peu partout sur le plancher, des générations de casseroles graisseuses sur le réchaud à gaz rouillé, le lit défait jusqu'au milieu de l'après-midi ; et, partout où l'on avait de bonnes chances de se prendre les pieds dedans, des bidons d'essence de térébenthine souillée de peinture et des théières à moitié remplies de thé noir refroidi. En soulevant le coussin d'une chaise, on trouvait dessous les reliefs d'un œuf poché sur une assiette. Sitôt franchi le seuil de la porte, Elizabeth s'écriait :

« Oh, maman, maman chérie, comment peux-tu... ? Cette pièce est dans un état ! C'est impossible de vivre là-dedans !

– La pièce, chérie ? Quoi, qu'est-ce qu'elle a ? Tu la trouves en désordre ?

– En désordre ! Maman, faut-il vraiment que tu laisses cette assiette de porridge traîner sur ton lit ? Et ces casseroles ! Mais c'est abominable... Et s'il arrivait quelqu'un ? »

Le regard de Mme Lackersteen se figeait dans une expression contemplative, comme chaque fois qu'il était question d'une tâche à accomplir.

« Aucun de mes amis ne s'en formaliserait. Nous sommes si bohèmes, nous autres artistes ! Tu ne parviens pas à comprendre à quel point la peinture peut nous absorber. Tu n'as pas le tempérament artiste, ma chérie !

– Je vais essayer de nettoyer quelques-unes de ces casseroles. Je ne supporte pas de te voir vivre ainsi. Où est passée la brosse à récurer ?

– La brosse à récurer ? Attends, laisse-moi réfléchir, je sais que je l'ai vue quelque part. Ah oui ! Je m'en suis servie hier pour nettoyer ma palette. Tu n'as qu'à la passer à la térébenthine, elle sera comme neuve. »

Mme Lackersteen s'asseyait et, s'emparant d'un crayon Conté, se mettait en devoir de gribouiller une feuille de papier à dessin tandis qu'Elizabeth s'attelait au travail.

« Tu es merveilleuse, ma chérie. Quel esprit pratique ! Je ne comprends pas de qui tu l'as hérité. Pour moi, l'Art est tout au monde. J'ai l'impression de le sentir monter en moi comme une mer immense.

Il balaie et submerge tout ce qui est petit, mesquin. J'ai pris mon déjeuner hier sur un bout de *Nash's Magazine* pour éviter de perdre du temps à faire la vaisselle. Ce n'est pas une bonne idée ? Quand on a besoin d'une assiette propre, il suffit de déchirer une feuille... »

Elizabeth n'avait pas d'amis à Paris. Les amies de sa mère étaient des femmes du même acabit qu'elle ou de vieilles demoiselles incolores aux revenus modestes qui pratiquaient des arts fort mineurs tels que la pyrogravure ou la peinture sur porcelaine. Quant au reste, Elizabeth ne voyait que des étrangers et elle les détestait tous en bloc – tout au moins les hommes, avec leurs vêtements bon marché et leur façon révoltante de se tenir à table. Elle n'avait à cette époque qu'une consolation : c'était d'aller à la bibliothèque américaine de la rue de l'Élysée et de compulsier des journaux illustrés. Parfois, le dimanche ou son jour de repos, elle s'asseyait des heures durant devant la grande table luisante, plongée dans la lecture du *Sketch*, du *Tatler*, du *Graphic*, du *Sporting and Dramatic*.

Ah, les merveilleuses photos ! « Rassemblement d'une meute sur la pelouse de Charlton Hall, la ravissante demeure de lord Burrowdean dans le Warwickshire. » « L'Honorable Mme Tyke-Bowlby dans son parc, accompagnée de son splendide berger d'Alsace Kublai Khan, qui a remporté le second prix chez Cruft l'été dernier. » « Bain de soleil à Cannes. De gauche à droite : Miss Barbara Pilbrick, Sir Edward Tuke, Lady Pamela Westrope, le capitaine "Tuppy" Benacre. »

Monde de rêve, monde doré ! À deux reprises, Elizabeth reconnut sur la page illustrée le visage d'une ancienne condisciple. Elle en fut blessée au cœur. Là-bas, toutes ses camarades de classe avaient leurs chevaux, leur voiture, un mari dans la cavalerie ; et elle, ici, enchaînée à cet abominable métier, à cette abominable pension, à son abominable mère ! N'y avait-il vraiment aucune issue possible ? Était-elle condamnée à mener jusqu'à la fin de ses jours cette existence sordide, sans espoir de réintégrer jamais un monde normal ?

Rien d'étonnant, avec l'exemple de sa mère sous les yeux, à ce qu'Elizabeth nourrît à l'égard de l'Art avec un grand A une saine répulsion. En fait, elle avait tendance à taxer de « cérébralité » tout excès d'intellectualisme – la « cérébralité » relevant pour elle du domaine de l'« infect ». Les gens bien – ceux qui chassaient la grouse, allaient aux courses d'Ascot, faisaient des régates à Cowes – n'étaient pas des cérébraux. Il ne leur serait jamais venu à l'idée d'écrire des livres ou de barbouiller des toiles, ni de professer des opinions prétentieuses comme le socialisme, etc. L'adjectif « prétentieux » revenait souvent dans sa bouche. Et quand il lui arrivait de rencontrer un véritable artiste qui préférerait rester sans le sou toute sa vie durant plutôt que de se vendre à une banque ou une compagnie d'assurances, elle le méprisait bien plus encore que les barbouilleurs de l'entourage de sa mère. Qu'un homme pût délibérément tourner le dos à une existence convenable et se sacrifier à des futilités qui ne menaient nulle part lui paraissait dégradant, scandaleux. Elle redoutait certes le célibat, mais elle l'eût supporté mille fois plutôt que d'épouser un homme pareil.

Elizabeth était à Paris depuis près de deux ans quand sa mère mourut subitement d'une intoxication alimentaire – l'étonnant étant qu'elle n'en fût pas morte plus tôt. Elizabeth resta à la tête de moins de cent livres pour tout bagage. Son oncle et sa tante lui

expédièrent de Birmanie un télégramme lui demandant de venir vivre avec eux et annonçant qu'une lettre allait suivre.

Mme Lackersteen avait mûrement médité les termes de cette lettre, son mince visage triangulaire penché sur la page blanche.

« Je suppose que nous l'aurons avec nous pour au moins un an. Quelle tuile ! Enfin, elles mettent généralement un an à se marier, pour peu qu'elles ne soient pas trop moches. Qu'est-ce que je dois dire à cette fille, Tom ?

– Lui dire ? Je ne sais pas, moi, il n'y a qu'à lui dire qu'elle se dégottera un mari bigrement plus vite ici qu'en Angleterre, ou quelque chose dans ce genre-là.

– Mon cher Tom ! Vous êtes vraiment impossible ! »

Mme Lackersteen écrivit :

« Il s'agit, bien sûr, d'une toute petite garnison et nous passons une bonne partie de l'année dans la jungle. J'ai bien peur que vous ne trouviez cela horriblement ennuyeux après les délices de la vie parisienne. Mais ces petites villes présentent néanmoins pour une jeune personne certains avantages. La société locale la traite comme une reine. Les célibataires se sentent si esseulés qu'ils apprécient infiniment la compagnie d'une jeune fille, etc. » Après avoir consacré trente livres à l'achat de toilettes d'été, Elizabeth s'embarqua immédiatement à destination des Indes. Escorté de marsouins folâtres, le navire fendait les eaux bleues de la Méditerranée et du canal de Suez, puis les vertes étendues de l'océan Indien, où des bancs de poissons volants fuyaient son approche. La nuit, la mer devenait phosphorescente et la frange d'écume qui se formait de part et d'autre de l'étrave filait, telle une flèche de lumière verte. Elizabeth adorait la vie à bord. Elle adorait les soirées dansantes sur le pont, les cocktails que tous les hommes s'empressaient de lui offrir, les jeux de pont – dont, toutefois, elle se lassa en même temps que les autres jeunes gens de son âge. Elle ne se souciait guère que sa mère fût morte depuis deux mois à peine. Elle n'avait jamais beaucoup aimé sa mère et, de surcroît, personne à bord n'était au courant de sa vie privée. C'était merveilleux, après deux années de vaches maigres, que de respirer à nouveau l'air de la richesse. Non pas que la plupart des passagers fussent riches ; mais tout le monde à bord faisait comme s'il l'était. Elle allait adorer l'Inde, elle en était sûre. Elle s'en était déjà formé une image d'après la conversation des autres passagers et avait même appris quelques-uns des mots hindustani les plus indispensables, tels que *idher ao*, *jaldi*, *sahiblog*, etc. D'avance, elle savourait la plaisante atmosphère des clubs, avec leurs pankas brassant l'air et les boys nu-pieds, enturbannés de blanc, faisant de respectueuses courbettes ; et les *maidans* où des Anglais bronzés à petite moustache bien taillée galopaient allègrement en frappant des balles de polo. C'était presque aussi agréable que d'être vraiment riche, la façon de vivre de ces gens aux Indes.

Le navire entra dans le port de Colombo au milieu d'eaux vertes et lisses où flottaient des tortues et des serpents noirs qui se chauffaient au soleil. Une flottille de sampans se rua à sa rencontre, manœuvrée par des hommes d'un noir de charbon, aux lèvres teintées de rouge vif par le bétel ; ils se mirent à vociférer et à se bousculer autour de la passerelle où s'engageaient les passagers. Comme Elizabeth et ses amis descendaient à leur tour, deux sampan-wallahs qui accostaient le bas de la passerelle les apostrophèrent

en braillant à tue-tête :

« Vous pas aller avec lui, missié ! Pas avec lui ! Lui méchant, pas digne de prendre missié.

– Vous pas écouter ses mensonges, missié ! Lui vilain, très vilain indigène !

– Ha, ha, lui peut-être pas indigène ? Non, non, lui homme européen, lui peau blanche, missié ! Ha, ha !

– Suffit, vous deux, ou je vous flanque mon pied au derrière », dit le mari de l'amie d'Elizabeth, qui était planteur.

Ils montèrent à bord de l'un des deux sampans, qui s'éloigna en direction des quais inondés de soleil. Le sampan-wallah qui l'avait remporté se retourna et cracha vers son rival une abondante giclée de salive.

C'était cela, l'Orient. Des senteurs d'huile de coco et de santal, de safran et de cannelle flottaient dans l'air brûlant. Les amis d'Elizabeth emmenèrent la jeune fille jusqu'au mont Lavinia, où ils se baignèrent dans une mer tiède qui moussait comme du Coca-Cola. Dans la soirée, elle regagna le bateau et, une semaine plus tard, on arriva à Rangoon.

Au nord de Mandalay, le train, dont la chaudière était alimentée au bois, se traîna à vingt kilomètres à l'heure à travers une vaste plaine aride bornée au loin par une ligne de collines bleues. Des aigrettes blanches se tenaient immobiles, tels des hérons, et des monceaux de piments rouges mis à sécher luisaient sous le soleil. Parfois, une pagode blanche se dressait au-dessus de la plaine, comme le sein d'une géante allongée sur le dos. La nuit précoce des tropiques tomba ; le train poursuivait sa route en cahotant, avec des arrêts dans de petites gares où des cris barbares s'élevaient dans l'obscurité. Des hommes à demi nus, leurs longs cheveux rassemblés en chignon sur la nuque, allaient et venaient à la lueur des torches ; Elizabeth les trouva hideux, démoniaques. Le train s'enfonça dans la forêt, des branches invisibles balayèrent les vitres. Il était environ neuf heures du soir quand on atteignit Kyautkada, où l'oncle et la tante d'Elizabeth attendaient, avec la voiture de M. Macgregor et quelques serviteurs qui portaient des torches. Mme Lackersteen s'avança et posa ses mains délicates de saurien sur les épaules de la jeune fille.

« Je suppose que vous êtes notre nièce Elizabeth ? Nous sommes vraiment ravis de vous voir », dit-elle en l'embrassant.

Par-dessus l'épaule de sa femme, M. Lackersteen scruta l'arrivante à la lueur des torches. Il émit un léger sifflement, s'exclama : « Eh bien, diable, diable ! » et embrassa Elizabeth avec, jugea-t-elle, beaucoup plus de chaleur qu'il n'était besoin d'en témoigner. Jamais elle ne les avait rencontrés auparavant.

Après le dîner, sous le panka du salon, Elizabeth et sa tante se mirent à bavarder ensemble. M. Lackersteen était allé faire un tour dans le jardin afin, prétendument, de respirer le parfum des frangipaniers, mais en réalité pour vider en cachette un verre d'alcool que l'un des serviteurs lui avait subrepticement apporté en passant derrière la maison.

« Vous êtes vraiment tout à fait charmante, ma chère petite ! Laissez-moi encore

vous regarder. – Elle la prit aux épaules –. Cette coupe de cheveux vous va à ravir. C'est à Paris que vous l'avez fait faire ?

– Oui, tout le monde a adopté cette coiffure. C'est bien quand on a une assez petite tête.

– Charmant. Et ces lunettes d'écaille – une mode si seyante ! Il paraît que toutes les – euh – les demi-mondaines d'Amérique du Sud se sont mises à en porter. Je ne me doutais pas que j'avais pour nièce une fille aussi ravissante ! Quel âge dites-vous que vous avez, chérie ?

– Vingt-deux ans.

– Vingt-deux ans ! Les hommes vont tous être ravis de vous voir quand nous vous amènerons au Club demain. Ils finissent par se sentir si seuls, les pauvres, à force de toujours voir les mêmes têtes ! Vous dites que vous avez passé deux années entières à Paris ? Et vous n'êtes toujours pas mariée ? Mais à quoi pensent donc les hommes de là-bas ?

– Je n'ai malheureusement pas rencontré beaucoup d'hommes, ma tante. Rien que des étrangers. Nous menions, par la force des choses, une vie très retirée. Et puis, je travaillais, ajouta-t-elle comme s'il s'agissait là d'un aveu déshonorant.

– Évidemment, évidemment, soupira Mme Lackersteen. Toujours et partout le même refrain. De charmantes jeunes filles obligées de travailler pour gagner leur vie. C'est monstrueux ! Ces hommes qui restent célibataires alors qu'il y a tant de pauvres filles à la recherche d'un mari, c'est affreusement égoïste de leur part, vous ne trouvez pas ? »

Elizabeth demeura silencieuse. Mme Lackersteen ajouta avec un nouveau soupir :

« Si j'étais fille, je sais bien que j'épouserais n'importe qui, littéralement n'importe qui ! »

Les regards des deux femmes se croisèrent Mme Lackersteen avait beaucoup à dire, mais elle aimait mieux procéder par allusions. La plupart de ses propos, du reste, étaient allusifs ; elle n'en parvenait pas moins à se rendre assez claire. D'une voix tendrement impersonnelle, comme si elle parlait d'un sujet d'intérêt général, elle ajouta :

« Il faut dire que dans certains cas, quand une fille reste fille, c'est bien sa faute à elle. Ce genre de choses arrive un peu partout, même ici. Je me souviens par exemple qu'il n'y a pas longtemps, une jeune fille est venue habiter une année entière chez son frère. Elle a été demandée en mariage par des tas d'hommes très différents : des gens de la police, des gardes forestiers, des commerçants en bois – tous d'excellents partis. Elle les a tous refusés : elle voulait, paraît-il, se marier dans l'administration civile ! Ce qui s'est passé ? Son frère, bien sûr, ne pouvait pas continuer à la garder indéfiniment. Eh bien, j'ai appris il y a peu que la pauvre petite travaille en Angleterre où elle fait pratiquement la bonniche pour quinze shillings par semaine. C'est affreux, n'est-ce pas ?

– Affreux », dit en écho Elizabeth.

Là-dessus, elles parlèrent de choses et d'autres. Le lendemain, pendant le déjeuner, Elizabeth rapporta son aventure du matin à son oncle et sa tante en rentrant de chez Flory.

Ils étaient assis sous le panka à une table fleurie, et le maître d'hôtel dégingandé, en turban et habit blanc, se tenait derrière la chaise de Mme Lackersteen, son plateau à la main.

« Ah, et puis, ma tante, il est arrivé aussi une chose très curieuse ! Une jeune Birmane est entrée dans la véranda. Je n'avais jamais vu de Birmanes auparavant ou, du moins, je ne savais pas que c'étaient des jeunes filles. Quelle drôle de petite bonne femme ! On aurait presque dit une poupée, avec son visage tout rond et tout jaune et son chignon de cheveux noirs sur le sommet de la tête. Elle avait l'air d'avoir à peu près dix-sept ans. Monsieur Flory a dit que c'était la blanchisseuse. »

Le long corps du maître d'hôtel indien se raidit. De ses yeux élargis, très blancs dans son visage noir, il loucha en direction de la jeune fille. Il comprenait bien l'anglais. M. Lackersteen, qui mangeait du poisson, immobilisa sa fourchette à mi-chemin entre son assiette et ses grosses lèvres entrouvertes.

« Blanchisseuse ? dit-il. Blanchisseuse ! Diable, il doit y avoir erreur. Les blanchisseuses, voyez-vous, ça n'existe pas dans ce pays. Tout le blanchissage est fait par des hommes. Si vous voulez mon avis... »

Il s'interrompit brusquement, comme si quelqu'un, sous la table, lui avait, discrètement, fait du pied.

8

Ce soir-là, Flory ordonna à Ko S'la de faire venir le coiffeur. Ce coiffeur était le seul de toute la ville et il gagnait sa vie en rasant les coolies indiens moyennant huit annas par mois pour un coup de lame à sec une fois tous les deux jours. Les Européens lui accordaient leur clientèle, faute de concurrence. Quand Flory rentra de sa partie de tennis, le coiffeur l'attendait dans la véranda. Flory stérilisa les ciseaux à l'eau bouillante additionnée de permanganate et se fit couper les cheveux.

« Prépare-moi mon meilleur costume, dit-il à Ko S'la, ainsi qu'une chemise de soie et mes chaussures en peau de *sambhur*. Et puis aussi la cravate neuve qui est arrivée de Rangoon la semaine dernière.

– C'est fait, *thakin* », dit Ko S'la, entendant par là qu'il allait le faire.

En pénétrant dans sa chambre à coucher, Flory trouva Ko S'la qui, l'air plutôt renfrogné, l'attendait à côté de ses vêtements disposés sur le lit. Ko S'la, visiblement, savait pourquoi son maître éprouvait le besoin de se mettre sur son trente-et-un (dans l'espoir de rencontrer Elizabeth) et n'en pensait pas moins.

« Qu'est-ce que tu attends ? dit Flory.

– De vous aider à vous habiller, *thakin*.

– Je m'habillerai seul ce soir. Tu peux t'en aller. »

Il comptait se raser une seconde fois et ne se souciait pas que Ko S'la le vît transporter son matériel dans la salle de bain. Il y avait bien plusieurs années qu'il ne s'était pas rasé deux fois dans la même journée. Quelle chance providentielle que d'avoir commandé cette cravate neuve pas plus tard que la semaine dernière ! Il s'habilla avec beaucoup de soin et passa près d'un quart d'heure à se brosser les cheveux, qui étaient raides et refusaient de s'aplatir une fois coupés.

Quelques instants plus tard, il descendait aux côtés d'Elizabeth la route du bazar. Il l'avait trouvée seule dans la « bibliothèque » du Club et, dans un soudain accès de courage, lui avait demandé de sortir en sa compagnie ; elle avait accepté avec un empressement qui l'avait surpris, sans même s'arrêter pour dire un mot à son oncle et sa tante. Il vivait depuis si longtemps en Birmanie qu'il en avait oublié les usages anglais. Il faisait très sombre le long de la route, sous les *peepuls* dont la masse feuillue occultait le croissant de la lune, mais les étoiles brillaient çà et là par quelque trouée, comme des

lampes suspendues à un fil invisible. Des senteurs flottaient dans l'air par vagues successives : le parfum suave et entêtant des frangipaniers, puis l'odeur nauséabonde de bouse et de pourri provenant des baraques qui faisaient face au bungalow du docteur Veraswami. Un roulement de tambours se faisait entendre non loin de là.

Le son des tambours rappela à Flory qu'un *pwe* avait lieu un peu plus bas sur la route, en face de la maison d'U Po Kyin ; c'était en fait U Po Kyin qui avait organisé cette fête, encore qu'il ne l'eût pas payée. Une idée audacieuse germa dans l'esprit de Flory : et s'il emmenait Elizabeth au *pwe* ? Elle aimerait cela, c'était une évidence : il fallait être aveugle et sourd pour résister à une danse de *pwe*. Il y aurait probablement un beau scandale quand ils reviendraient au Club après s'être longuement absentés ensemble, mais après tout, tant pis ! Elle était différente de cette bande d'imbéciles du Club. Et ce serait tellement amusant d'aller tous les deux au *pwe* ! À ce moment, la musique éclata, assourdissante – un son strident de flûtes, un crépitement qui ressemblait à celui des castagnettes et le sourd roulement des tambours au-dessus desquels se faisait entendre une puissante voix masculine.

« Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? dit Elizabeth en s'arrêtant. On dirait du jazz !

– C'est de la musique indigène. Ils donnent un *pwe*, c'est-à-dire une sorte de spectacle birman qui tient à la fois du drame historique et de la revue, si vous pouvez imaginer la chose. Je crois que cela vous intéressera. C'est juste après le tournant.

– Oh », dit-elle sans enthousiasme.

Ils débouchèrent dans une lumière éblouissante. Les spectateurs du *pwe* bloquaient complètement la route sur une longueur de trente mètres. Dans le fond, sous des lampes à pétrole, se dressait une estrade au pied de laquelle l'orchestre se déchaînait. Sur la scène, deux hommes habillés de vêtements qui évoquaient des pagodes chinoises prenaient des poses guerrières, armés de sabres recourbés. Toute la route était occupée par une foule de femmes vêtues de mousseline blanche, les cheveux noirs relevés, des écharpes roses jetées sur leurs épaules. Quelques-unes d'entre elles dormaient, étendues sur leur natte. Un plateau de cacahuètes à la main, un vieux Chinois se frayait un passage à travers la foule en psalmodiant lugubrement : « *Myaype ! Myaype !* ».

« Arrêtons-nous et regardons quelques minutes, si vous le voulez bien », dit Flory.

La lumière et le vacarme assourdissant de l'orchestre avaient étourdi Elizabeth, mais ce qui l'étonnait le plus était la vue de cette foule assise sur la route comme dans le parterre d'un théâtre.

« Est-ce que leurs représentations ont toujours lieu au beau milieu de la route ? interrogea-t-elle.

– En général, oui. Ils installent une sorte de scène rudimentaire et la démontent le lendemain matin. Le spectacle dure toute la nuit.

– Mais ont-ils vraiment le droit de... de bloquer complètement la route ?

– Oh, oui. La circulation, ici, n'est pas réglementée. En fait, il n'y a pas de circulation à réglementer, vous comprenez. »

Cela lui parut très bizarre. Presque toute l'assistance s'était retournée pour dévisager l'*Ingaleikma*. Au milieu de la foule étaient disposées cinq ou six chaises occupées par des employés et des fonctionnaires. U Po Kyin, qui trônait parmi eux, déployait de grands efforts en vue de mouvoir son corps énorme et de saluer les Européens. La musique s'étant tue, Ba Taik s'empressa de fendre la foule et, de son air craintif, vint s'incliner très bas devant Flory.

« Très saint, mon maître U Po Kyin demande si vous et la jeune dame blanche voulez bien venir assister quelques minutes à notre fête. Il y a des chaises pour vous.

– On nous demande de venir nous asseoir, dit Flory à Elizabeth. Cela vous plairait-il ? C'est assez amusant. Ces deux citoyens en ont bientôt fini et il va y avoir un numéro de danse. Si cela ne vous ennuie pas trop, pour cinq ou dix minutes ? »

Elizabeth hésita. Il lui paraissait plutôt inconvenant, voire dangereux, de se mêler à cette foule malodorante. Mais elle faisait confiance à Flory, qui connaissait vraisemblablement les usages ; et elle le laissa la guider jusqu'aux chaises. Les Birmans, installés sur leurs nattes, s'écartaient à leur passage tout en bavardant et en suivant du regard la jeune fille. Elizabeth effleurait de la jambe des corps tièdes enveloppés de mousseline d'où se dégageait une âcre odeur de sueur. U Po Kyin se pencha sur elle, s'inclinant du mieux qu'il pouvait et prononçant d'une voix nasillarde :

« Veuillez vous asseoir, Madame ! Je suis très honoré de faire votre connaissance. Bonsoir, monsieur Flory ! Un plaisir très inattendu ! Si nous avions su que vous alliez nous honorer de votre présence, nous nous serions pourvus de whisky et autres boissons européennes, ha, ha ! »

Il rit, et ses dents teintées de bétel luirent d'un éclat rouge à la clarté des lampes. Il était si imposant et si hideux qu'Elizabeth ne put s'empêcher d'esquisser un mouvement de recul. Un adolescent élancé vêtu d'un *ingyi* violet s'inclina devant elle et lui tendit un plateau sur lequel étaient posés deux verres de boisson glacée. U Po Kyin claqua impérieusement des mains. « *Hay haung galay !* » dit-il à un jeune garçon qui était à côté de lui. Il donna quelques instructions en birman et le garçon s'éloigna en direction de l'estrade.

« Il leur dit de faire venir leur meilleure danseuse en notre honneur, dit Flory. Regardez, la voici qui arrive. »

Une très jeune fille qui fumait le cigare, accroupie derrière la scène, s'avança sous la clarté des lampes. Elle avait les épaules menues, la poitrine plate ; un *longyi* de satin bleu pâle lui dissimulait les pieds. Le bas de son *ingyi* s'élargissait en petits paniers au-dessus de ses hanches, à l'ancienne mode birmane : on eût dit les pétales d'une campanule. Elle jeta nonchalamment son cigare à l'un des hommes de l'orchestre ; puis, étendant un de ses bras frêles, elle le secoua comme pour en relâcher tous les muscles.

L'orchestre retentit soudain. Il y avait des sortes de cornemuses, un curieux instrument composé de plaques de bambou qu'un musicien percutait au moyen d'un petit marteau et, au centre, un homme entouré de douze grands tambours de tailles différentes. Il évoluait rapidement de l'un à l'autre en les frappant de la paume de sa main. Au bout d'un instant, la fille se mit à danser. Au début, ce fut non pas une danse à proprement parler, mais une série d'inclinaisons de tête rythmées, de postures et de torsions des

coudes, comme les mouvements de ces figures de bois articulées que l'on voit dans les vieux carrousels. La façon qu'elle avait d'agiter la tête et les bras, tout en évoquant très exactement celle d'un automate, était étrangement onduleuse. Ses mains aux doigts réunis virevoltaient comme des têtes de serpents : la souplesse de leurs poignets était telle qu'elles allaient presque jusqu'à toucher les avant-bras. Graduellement, ses mouvements s'accéléraient. Elle se mit à bondir d'un côté et de l'autre, se ployant en une sorte de révérence et se redressant avec une étonnante agilité, en dépit du *longyi* qui lui emprisonnait les pieds. Elle dansa dans une posture très élaborée, genoux pliés, corps penché en avant, étendant et contorsionnant les bras, mouvant la tête au rythme des tambours. La musique se déchaîna. La fille se releva et se mit à tourner rapidement sur elle-même comme une toupie, les paniers de son *ingyi* se soulevant autour d'elle comme les pétales d'un perce-neige. Puis, la musique cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé et la fille se ploya de nouveau en une profonde révérence parmi les cris rauques de l'assistance.

Elizabeth contemplait le spectacle avec un mélange de stupeur, d'ennui et d'un sentiment voisin de l'horreur. Elle avait siroté quelques gorgées de sa boisson et lui avait trouvé un goût prononcé d'huile capillaire. À ses pieds, trois jeunes Birmanes dormaient sur une natte, leurs visages ovales serrés l'un contre l'autre sur le même coussin comme des museaux de petits chats. À la faveur de la musique, Flory chuchotait à l'oreille d'Elizabeth pour commenter le spectacle.

« Je savais que ça vous intéresserait : c'est la raison pour laquelle je vous ai amenée ici. Vous avez lu des livres, habité des endroits civilisés : vous n'êtes pas comme les misérables sauvages que nous sommes. C'est assez curieux et ça vaut le coup d'être vu, vous ne croyez pas ? Observez les mouvements de cette fille, regardez la façon qu'elle a de se pencher en avant comme une marionnette, la manière dont ses avant-bras se lovent à l'instar d'un cobra prêt à fondre sur sa proie. C'est saugrenu, c'est même disgracieux, avec une sorte de laideur délibérée. J'y trouve aussi quelque chose de sinistre. Il y a chez les Mongols un je-ne-sais-quoi de diabolique. Et cependant, à y regarder de plus près, combien d'art, combien de siècles de culture derrière tout cela ! Chacun des mouvements de cette danseuse a été étudié, transmis par d'innombrables générations. Dès que vous vous penchez sur l'art de ces peuples d'Orient, vous vous trouvez face à une civilisation immuable qui remonte à des millénaires – à une époque à laquelle nous étions, nous, vêtus de peaux de bêtes. Dans un certain sens qu'il m'est difficile de cerner, toute la vie, toute l'âme de la Birmanie se résume dans la façon qu'a cette fille de se tordre les bras. En la voyant, vous voyez les rizières, les villages sous les tecks, les pagodes, les prêtres avec leurs robes jaunes, les buffles nageant au petit matin dans les rivières, le palais de Thibaw... »

La musique s'étant tue, il s'interrompit brusquement. Certains sujets, dont les danses du *pwe*, l'incitaient à parler sans retenue ; mais il prenait conscience de ce qu'il venait de s'exprimer comme un personnage de roman – et d'assez mauvais roman. Il détourna son regard. Elizabeth l'avait écouté avec malaise. Mais qu'est-ce qu'il raconte ? pensa-t-elle. De surcroît, elle l'avait entendu prononcer à plusieurs reprises le mot « art », un mot qui lui faisait horreur. Pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle ne connaissait Flory ni d'Ève ni d'Adam et qu'elle avait été mal avisée de sortir seule avec lui. Elle regarda à la clarté des lampes la foule de visages sombres massée autour d'elle ;

et l'étrangeté de cette scène lui donna un léger frisson. Que diable faisait-elle dans cet endroit ? Il était à coup sûr malséant de côtoyer ainsi ces gens de couleur aux relents d'ail et de sueur. Que ne retournait-elle au Club parmi les autres Blancs ? Pourquoi Flory l'avait-il amenée au milieu de cette horde d'indigènes, voir ce spectacle sauvage et hideux ?

La musique reprit et la fille du *pwe* se remit à danser. Son visage était couvert d'une si épaisse couche de poudre qu'il luisait sous les lampes comme un masque de craie aux yeux brillants. Avec ce visage ovale d'une blancheur de cadavre et ces gestes saccadés d'automate, elle avait quelque chose de monstrueux, de démoniaque. Le mouvement de la musique s'accéléra et la fille commença à chanter d'une voix métallique. C'était un chant au rythme trochaïque, tout ensemble gai et farouche. La foule le reprit à l'unisson. Toujours curieusement penchée en avant, la fille pivota sur elle-même et dansa, le dos vers l'auditoire. Son *longyi* de soie luisait comme une coulée de métal. Exécutant des mouvements de rotation des mains et des coudes, elle faisait frétiller sa croupe. Puis – étonnante performance, parfaitement visible sous le *longyi* –, ses fesses se mirent à s'agiter indépendamment l'une de l'autre au rythme de la musique.

Une salve d'applaudissements s'éleva de l'auditoire. Les trois jeunes Birmanes endormies sur la natte se réveillèrent au même instant et se mirent à battre frénétiquement des mains. Un employé d'une voix nasale, cria « Bravo ! bravo ! », par égard pour les Européens. Mais U Po Kyin, fronçant les sourcils, fit un signe de la main. Il connaissait bien les réactions des femmes européennes Elizabeth, cependant, s'était déjà levée.

« Je m'en vais. Il est temps de rentrer », dit-elle brusquement. Elle avait le regard lointain, mais Flory s'aperçut qu'elle était rose de colère.

Consterné, il se leva à son tour.

« Écoutez, ne pouvez-vous pas rester quelques minutes de plus ? Je sais qu'il est tard, mais... ils ont, en notre honneur, fait passer cette fille deux heures avant son tour. Quelques minutes seulement ?

– Je regrette, j'aurais déjà dû être rentrée depuis longtemps. Je me demande ce que vont penser mon oncle et ma tante. »

Elle se mit aussitôt à se frayer un passage parmi la foule et il la suivit, sans même avoir eu le temps de remercier les organisateurs du *pwe*. Les Birmans s'écartèrent de mauvaise grâce. C'était bien d'un Anglais que de tout chambouler en envoyant chercher la meilleure danseuse et puis de s'en aller alors qu'elle commençait à peine ! Il y eut un grand tumulte sitôt que Flory et Elizabeth furent partis, la fille du *pwe* refusant de se remettre à danser et les spectateurs exigeant qu'elle continuât. L'atmosphère se détendit quand deux comiques entrèrent précipitamment en scène, allumèrent des pétards et se livrèrent à des plaisanteries obscènes.

Flory suivit docilement la jeune fille le long de la route. Elle marchait vite, sans se retourner, et durant un long moment elle garda le silence. Pourquoi cet incident était-il venu troubler leur entente ?

Il s'efforça de s'excuser auprès d'elle.

« Je suis désolé. Je ne pensais vraiment pas que cela pourrait vous choquer.

– Il n’y a pas de quoi être désolé. J’ai simplement dit qu’il était temps de rentrer, un point c’est tout.

– J’aurais dû y penser. Dans ce pays, on finit par ne plus remarquer ce genre de choses. Le sens des convenances de ces gens-là n’est pas le même que le nôtre – il est plus strict sous certains aspects, mais...

– Ce n’est pas ça ! Ce n’est pas ça ! » s’écria-t-elle avec colère.

Il s’aperçut qu’il ne faisait qu’aggraver son cas. Ils continuèrent à marcher en silence, lui derrière. Il se sentait malheureux : il s’était conduit comme le dernier des imbéciles. Il n’avait toutefois pas la moindre idée de la véritable raison pour laquelle elle était fâchée contre lui. Ce n’était pas le comportement de la danseuse en soi qui l’avait choquée : il n’avait fait que précipiter la crise. Mais toute cette équipée – le fait même de *vouloir* se mêler à cette répugnante foule indigène – l’avait fâcheusement impressionnée. Ce n’était pas ainsi que des Blancs devaient se conduire. Et cet invraisemblable, cet incohérent laïus qu’il avait cru devoir lui débiter – presque comme si, songeait-elle amèrement, il récitait de la poésie ! Tout à fait le genre de propos que tenaient ces abominables artistes que l’on rencontrait parfois à Paris. Elle l’avait pourtant pris jusque-là pour un être viril. Elle se remémora alors l’épisode du matin, la façon dont, sans armes, il avait affronté le buffle, et sa colère retomba quelque peu. Au moment où ils rejoignaient le Club, elle se sentait disposée à lui pardonner. Flory s’enhardit jusqu’à lui adresser de nouveau la parole.

« Dites, j’espère que vous ne m’en voulez pas trop ?

– Bien sûr que non. Je vous l’ai déjà dit.

– Je n’aurais pas dû vous emmener là-bas. Pardonnez-moi. Vous savez, mieux vaut ne pas dire aux autres où vous êtes allée. Il serait peut-être préférable de dire que vous avez simplement été faire un tour dans le jardin – quelque chose de ce genre. Ils pourraient trouver bizarre qu’une jeune Blanche se rende à un *pwe*. Sincèrement, je ne le leur dirais pas si j’étais vous.

– Bien sûr que je ne leur dirai rien ! » s’écria-t-elle avec une chaleur qui le surprit. Il comprit alors qu’il était pardonné. Mais de quoi au juste, il ne le savait toujours pas.

D’un accord tacite, ils entrèrent séparément au Club. Cette expédition, décidément, se soldait par un échec.

Le salon du Club avait, ce soir-là, un air de fête. Toute la communauté européenne s’était réunie pour célébrer l’arrivée d’Elizabeth et le maître d’hôtel, ainsi que les six *chokras*, dans leurs costumes blancs empesés, souriaient et saluaient, alignés de part et d’autre de la porte. Les Européens ayant accueilli la jeune fille, le maître d’hôtel s’avança, portant une immense guirlande de fleurs que les serviteurs avaient tressée pour la *memsahib*. M. Macgregor fit une allocution de bienvenue toute empreinte d’humour. Il présenta Maxwell comme « notre spécialiste de l’arboriculture locale », Westfield comme « le gardien de la loi et de l’ordre et – euh – la terreur des malfaiteurs du cru », et ainsi de suite. On rit beaucoup. La vue d’une jolie fille avait mis tout le monde de si excellente humeur que l’on apprécia comme il convenait le discours de M. Macgregor – qui avait, à vrai dire, passé le plus clair de la soirée à le préparer.

À la première occasion, Ellis, l'air malicieux, prit Flory et Westfield par le bras et les entraîna vers la salle de jeu. Il était de bien meilleure humeur que d'habitude. De ses doigts durs, il pinça le bras de Flory jusqu'à lui faire mal, mais avec cordialité.

« Eh bien, mon garçon, on vous cherchait partout. Où étiez-vous donc passé ?

– Oh, je suis simplement allé faire un tour.

– Un tour ? Avec qui donc ?

– Avec mademoiselle Lackersteen.

– J'en étais sûr ! Alors, comme ça, c'est vous le bougre de con qui a donné dans le panneau, hein ? Vous avez mordu à l'hameçon avant tout le monde. Bon Dieu, j'aurais pourtant bien cru que vous n'étiez pas né de la dernière averse !

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que je veux dire ? Voyez ce bon apôtre qui fait semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire ! Je veux dire, tout simplement, que la mère Lackersteen a dans l'idée de faire de vous son bien-aimé neveu par alliance, pardi ! Tout au moins si vous ne vous tenez pas vachement à carreau. Pas vrai, Westfield ?

– Tout à fait, mon vieux. Jeune célibataire à caser. Mariage, corde au cou et tout le bazar. Ils veulent vous mettre le grappin dessus.

– Je ne sais pas d'où vous vient cette idée. Ça fait à peine vingt-quatre heures que cette fille est ici.

– Assez longtemps, en tout cas, pour que vous l'emmeniez faire un tour au jardin. Faites gaffe ! Tom Lackersteen est peut-être un vieil ivrogne, mais il n'est pas assez con pour garder sa nièce sur les bras le restant de ses jours. Et elle, bien sûr, sait très bien de quel côté la tartine est beurrée. Alors, tenez-le vous pour dit et n'allez pas tomber dans le piège la tête la première.

– Bon sang, vous n'avez pas le droit de parler des gens comme vous le faites. Après tout, cette fille n'est qu'une gosse...

– Cher vieux bougre de con. – Ellis, presque affectueux dès lors qu'il tenait un nouveau sujet de médisance, prit Flory par le revers du veston –. Cher vieux bougre de con, ne vous montez pas trop le bourrichon. Vous vous figurez qu'elle va vous tomber toute rôtie dans le bec ? Eh bien, détrompez-vous. Ces jeunes filles débarquées d'Angleterre sont toutes les mêmes. "N'ouvre ta porte, ma mie, que la bague au doigt", voilà leur devise. Qu'est-ce que vous vous figurez donc qu'elle est venue faire ici ?

– Ma foi, je n'en sais rien. Elle avait envie de venir, je suppose.

– Pauvre innocent ! Elle veut mettre le grappin sur un mari, bien sûr : c'est un secret de polichinelle. Quand une fille a raté le coche un peu partout, elle rapplique aux Indes, où tous les hommes ne rêvent que de voir une femme blanche. La foire aux maris indienne, c'est comme ça qu'on l'appelle. On devrait plutôt dire la foire à la barbaque. Il en débarque chaque année des cargaisons entières, de ces filles-là, comme des quartiers de mouton congelés, pour se faire tripoter par de vieux célibataires vicelards de votre espèce. Conservation à froid. De bons rôtis bien juteux tout droit sortis de la glace.

– Écoutez, vous dites des choses répugnantes.

– Pré-salé anglais de premier choix, reprit Ellis d'un air satisfait. Marchandise fraîche, garantie de qualité extra. »

Il se mit à humer avec concupiscence une pièce de viande imaginaire. Cette plaisanterie risquait de durer longtemps. Ellis était coutumier du fait, et rien ne lui procurait un plaisir plus aigu que de traîner une femme dans la boue.

Flory, ce soir-là, ne vit plus guère Elizabeth. Tout le monde était rassemblé dans le salon, où l'on bavardait de choses insignifiantes. Flory n'était pas homme à pouvoir soutenir indéfiniment ce genre de conversation. Quant à Elizabeth, en revanche, l'atmosphère civilisée du Club, les visages blancs qui l'entouraient et la vue rassurante des magazines illustrés l'avaient réconfortée après l'épisode un peu scabreux du *pwe*.

Lorsque, à neuf heures du soir, les Lackersteen quittèrent le Club, ce fut M. Macgregor qui les raccompagna chez eux en marchant auprès d'Elizabeth, tel un monstre bienveillant, parmi les ombres légères des panaches de *mohur*. L'anecdote de Prome et bien d'autres encore trouvèrent enfin un auditoire. Tout nouveau venu à Kyautkada était condamné à subir la conversation de M. Macgregor : les autres le considéraient comme un vieux radoteur et la tradition, au Club, voulait que l'on interrompît ses histoires. Mais Elizabeth, par nature, était bon public. M. Macgregor se fit à part soi la réflexion qu'il avait rarement rencontré de jeune fille aussi intelligente.

Flory s'attarda un peu plus longtemps au Club, à boire avec les autres. On tint beaucoup de propos grivois au sujet d'Elizabeth. La querelle concernant l'élection du docteur Veraswami était momentanément oubliée, la note apposée par Ellis le soir précédent avait disparu du tableau d'affichage ; M. Macgregor en avait pris connaissance lors de sa visite matinale au Club et, dans son équanimité, il avait insisté pour qu'on l'enlevât. La note avait donc été arrachée ; mais elle avait eu le temps de produire son effet.

De nombreux événements survinrent durant les quinze jours qui suivirent.

La querelle entre U Po Kyin et le docteur Veraswami battait désormais son plein. La ville entière était divisée en deux factions rivales et tous les indigènes, des magistrats aux balayeurs du bazar, prenaient parti pour l'une ou pour l'autre, prêts à porter, le moment venu, de faux témoignages. Mais des deux clans, celui du docteur était de loin le plus restreint et le moins efficacement calomnieux. Le rédacteur en chef du *Patriote birman* était passé en jugement pour sédition et diffamation, sa demande de mise en liberté provisoire étant rejetée. Son arrestation avait provoqué à Rangoon une petite émeute que la mort de deux émeutiers avait suffi à réprimer. Une fois en prison, le rédacteur en chef avait entamé une grève de la faim qui n'avait guère duré plus de six heures.

À Kyautkada aussi, il s'était passé beaucoup de choses. Un *dacoit* du nom de Nga Shwe O s'était évadé de prison dans des circonstances mystérieuses. Et de nombreuses rumeurs avaient circulé concernant un éventuel soulèvement indigène dans le district. Ces rumeurs, extrêmement vagues, se rapportaient à un village nommé Thongwa, non loin du campement où Maxwell incisait le teck. Un *weiksa*, ou mage, était censé être apparu on ne savait d'où, prophétiser la chute de la puissance britannique et distribuer des gilets magiques à l'épreuve des balles. M. Macgregor, qui ne prenait pas ces bruits très au sérieux, avait toutefois demandé un renfort de police militaire. On disait qu'une compagnie d'infanterie indienne placée sous le commandement d'un officier anglais allait être envoyée sous peu à Kyautkada. Westfield, bien entendu, s'était précipité à Thongwa à la première menace d'un soulèvement que, du reste, il appelait de tous ses vœux.

« Bon Dieu, si seulement ils voulaient bien se décider à se soulever pour de bon ! disait-il à Ellis avant son départ. Mais ça va faire flocc, comme d'habitude. C'est toujours pareil, ces foutues révoltes – ça foire presque avant d'avoir commencé. Vous n'allez pas me croire, mais je n'ai encore jamais descendu un gars, pas même un *dacoit*. Douze ans de service, sans compter la guerre, et pas un seul bonhomme de tué. C'est déprimant.

– Bah ! dit Ellis, s'ils ne se montrent pas à la hauteur, vous avez toujours la ressource de mettre le grappin sur les meneurs et de leur flanquer une bonne dégelée de coups de bambou. C'est mieux que de les dorloter dans nos foutues prisons.

– Hmmm ! Peut-être bien. Mais ce n'est pas possible de nos jours. Toutes ces lois gants de velours, on est bien obligés de les observer, je suppose, puisqu'on a été assez fous pour les faire.

– Au diable les lois ! Les coups de bambou, c'est encore le seul truc qui flanque les jetons aux Birmans. Vous les avez vus après une bonne dégelée ? Moi oui. On les embarque de la prison en chars à bœufs et ils braillent comme des putois pendant que leurs bonnes femmes leur appliquent de la banane écrasée sur les fesses. Les coups, ça au moins c'est le genre de choses qu'ils comprennent. S'il ne tenait qu'à moi, je leur en servirais sur la plante de pieds, comme chez les Turcs.

– Enfin, espérons que, pour une fois, ils auront assez de cœur au ventre pour se bagarrer un bon coup. On fera appel à la police militaire, aux flingots et tout le bazar. On flanquera une balle dans la peau à quelques douzaines d'entre eux, ça purifiera un peu l'atmosphère. »

L'occasion tant espérée, toutefois, ne se présenta pas. Westfield et la douzaine d'agents qu'il avait emmenés avec lui à Thongwa – de jeunes *gurkhas* joviaux au visage rond, brûlant d'envie de faire usage de leurs poignards – trouvèrent le district désespérément calme. Nulle part il ne semblait y avoir l'ombre d'un soulèvement. Tout au plus les gens du village s'efforcèrent-ils, comme chaque année, de se soustraire à l'impôt.

Le temps devenait de plus en plus chaud. Elizabeth avait eu sa première crise de bourbouille. Au Club, on ne jouait pratiquement plus au tennis : on échangeait languissamment quelques balles, puis on s'affalait sur des chaises et on avalait des litres de citronnade tiède, la glace n'arrivant de Mandalay que deux fois par semaine et fondant dans les vingt-quatre heures. La flamme de la forêt était en pleine floraison. Afin de protéger leurs enfants des ardeurs du soleil, les femmes birmanes leur enduisaient le visage d'une pommade jaune qui les faisait ressembler à de petits sorciers africains. Des volées de pigeons verts et de pigeons impériaux gros comme des canards venaient picorer les baies des grands *peepuls* alignés le long de la route du bazar.

Flory, cependant, avait chassé Ma Hla May de son toit.

Un bien sale boulot. Il y avait bien un prétexte – elle lui avait volé son étui à cigarettes en or et l'avait engagé chez Li Yeik, l'épicier chinois et prêteur sur gages clandestin du bazar –, mais ce n'était jamais qu'un prétexte. Flory savait parfaitement, tout comme Ma Hla May elle-même et tous les domestiques, qu'il se débarrassait d'elle à cause d'Elizabeth. À cause de l'« *Ingaleikma* aux cheveux teints », comme l'appelait Ma Hla May.

Ma Hla May avait tout d'abord réagi sans violence. Elle avait pris un air buté tandis qu'il lui signifiait son congé et lui remettait un chèque de cent roupies – Li Yeik ou le *chetty* indien du bazar encaissaient les chèques. Plus gêné qu'elle, il n'osait la regarder en face et lui parlait d'une voix blanche, embarrassée. Lorsque le char à bœufs vint chercher les affaires de la jeune femme, Flory alla se réfugier dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle fût partie.

Des roues de char grincèrent dans l'allée, des cris d'hommes se firent entendre ; puis, brusquement, ce fut un concert de vociférations aiguës. Flory sortit de la maison. Tout le monde s'agitait en plein soleil autour de la barrière. Ma Hla May s'agrippait au montant de la porte d'entrée et Ko S'la s'efforçait de l'en arracher. La jeune femme tourna en direction de Flory un visage empreint de fureur et de désespoir en hurlant « *Thakin ! Thakin ! Thakin ! Thakin !* » Il eut un pincement au cœur en constatant qu'elle

l'appelait encore *thakin* après avoir été renvoyée.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Il s'agissait d'une natte en faux cheveux dont Ma Hla May et Ma Yi se disputaient la possession. Flory remit le postiche à Ma Yi et donna deux roupies à Ma Hla May en guise de compensation. Puis le char à bœufs s'éloigna, Ma Hla May assise auprès de ses deux paniers d'osier, droite, la mine maussade, un chaton pelotonné sur ses genoux. Il y avait deux mois à peine que Flory lui avait offert ce chaton.

Ko S'la, qui avait longtemps espéré le départ de Ma Hla May, n'était pas particulièrement satisfait à présent que c'était chose faite. Il fut moins satisfait encore en voyant son maître se rendre à l'église ou, comme il disait, la « pagode anglaise » –, car Flory se trouvait encore à Kyautkada le dimanche où officiait l'aumônier et il alla à l'église avec les autres. L'assistance se composait de douze personnes parmi lesquelles M. Francis, M. Samuel et six indigènes chrétiens, Mme Lackersteen exécutant *Dans tes vertes demeures* sur le petit harmonium dont une pédale coinçait. C'était la première fois depuis dix ans que Flory mettait les pieds à l'église, exception faite des enterrements. Ko S'la n'avait, sur ce qui se faisait à la « pagode anglaise », que des notions on ne peut plus vagues ; mais il savait que fréquenter l'église était synonyme d'« être respectable », qualité qu'en bon domestique de célibataire, il avait en sainte horreur.

« Ça finira mal, dit-il sombrement aux autres domestiques. Je l'ai bien observé – il parlait de Flory ces dix derniers jours. Il ne fume plus que quinze cigarettes par jour, il ne boit plus de gin avant le déjeuner, il se rase tous les soirs – et il s'imagine que je ne m'en aperçois pas, l'imbécile ! Et il s'est commandé une demi-douzaine de chemises de soie neuves ! Il a fallu que j'asticote le tailleur en l'appelant de tous les noms pour obtenir qu'il les livre à temps. Tout cela est bien mauvais signe. Je ne lui donne pas trois mois pour que la paix dans cette maison soit définitivement compromise.

– Quoi, il va se marier ? interrogea Ba Pe.

J'en suis certain. Quand un Blanc se met à aller à la pagode anglaise, c'est pour ainsi dire le commencement de la fin.

J'ai eu beaucoup de maîtres dans ma vie, dit le vieux Sammy. Le pire de tous était le colonel Wimpole *sahib*, dont l'ordonnance me forçait à me pencher par-dessus la table pendant qu'il prenait son élan derrière moi et me bottait les fesses parce que je lui servais trop souvent des beignets de banane. D'autres fois, quand il était saoul, il prenait son revolver et tirait dans le toit du quartier des domestiques, juste au-dessus de nos têtes. Mais j'aimerais mieux servir dix ans chez le colonel Wimpole *sahib* plutôt qu'une seule semaine chez une *memsahib* qui fait des histoires. Si notre maître se marie, je partirai d'ici le jour même.

– Moi, je ne partirai pas : cela fait quinze ans que je le sers. Mais je sais ce qui nous attend quand cette femme viendra s'installer ici. Elle nous criera après parce qu'elle trouvera de la poussière sur les meubles, elle nous réveillera de notre sieste pour réclamer du thé l'après-midi, elle ira fourrer son nez à la cuisine à n'importe quelle heure et dira que les casseroles sont sales et qu'il y a des cafards dans la huche. Je suis convaincu que ces femmes passent leurs nuits à inventer de nouvelles misères pour nous tracasser.

– Elles tiennent un petit carnet rouge, dit Sammy, dans lequel elles écrivent les dépenses qu’on fait au bazar, deux annas pour ci, quatre annas pour ça, si bien qu’il n’y a plus moyen de rabioter ne serait-ce qu’un sou. Elles font plus d’histoires pour le prix d’un oignon qu’un *sahib* pour cinq roupies.

– Ne m’en parle pas ! Elle sera pire que Ma Hla May. Ah, les femmes ! » ajouta Ko S’la avec une espèce de soupir.

Ses compagnons soupirèrent à leur tour, même Ma Pu et Ma Yi. Ni l’une ni l’autre ne prenaient les remarques de Ko S’la pour une critique à l’égard de leur sexe – les Anglaises étant considérées comme une race à part, une race à peine humaine, si redoutable que le mariage d’un Anglais est généralement le signal de la fuite de tous ses domestiques, y compris de ceux qui l’ont servi des années durant.

Ko S'la s'était, en fait, alarmé prématurément. Depuis dix jours qu'il connaissait Elizabeth, Flory n'était guère plus familier avec elle que lors de leur première rencontre.

Il l'avait pourtant eue presque pour lui tout seul durant ces dix jours, la plupart des Européens s'étant rendus dans la jungle. Flory lui-même n'avait nullement sujet de s'attarder à Kyautkada, car, en cette période de l'année, l'exploitation du bois battait son plein et, en son absence, tout allait à vau-l'eau sous la surveillance d'un métis incompetent. Il n'avait néanmoins pas voulu partir, prétextant un léger accès de fièvre, tandis que le surveillant lui envoyait presque chaque jour des lettres désespérées annonçant des catastrophes. L'un des éléphants était tombé malade, la locomotive du petit train qui transportait les billes de teck jusqu'au fleuve était hors d'usage, quinze coolies avaient déserté le travail. Mais Flory s'obstinait à rester, incapable de s'arracher à la présence d'Elizabeth et cherchant continuellement – jusque-là sans succès – à retrouver la franche et délicieuse amitié qu'ils avaient éprouvée lors de leur première rencontre.

Ils se voyaient tous les jours, matin et soir. Chaque soir, ils jouaient ensemble au tennis : Mme Lackersteen était trop abattue et M. Lackersteen avait le foie trop susceptible pour toucher une raquette en cette période de l'année. Après la partie, ils s'installaient tous les quatre dans le salon du Club pour bavarder et jouer au bridge. Mais bien que Flory passât des heures en compagnie d'Elizabeth et restât souvent seul avec elle, pas un instant il ne se sentait à son aise. Ils causaient entre eux avec une extrême liberté dès lors qu'il s'agissait de banalités, mais ils demeuraient distants, comme étrangers l'un à l'autre. Il éprouvait de la contrainte en face d'elle, il ne parvenait pas à oublier sa tache de naissance, la peau de son menton rasé de frais deux fois par jour le tiraillait, il mourait d'envie d'un verre de whisky ou d'une cigarette – car il s'abstenait de boire et de fumer en sa présence. Au bout de dix jours, leurs relations n'avaient pas fait le moindre progrès dans le sens qu'il souhaitait.

Il n'avait pas été capable de lui parler comme il brûlait de le faire. Parler, rien que parler, cela semble bien peu de chose et c'est pourtant beaucoup. Quand on a vécu jusqu'au seuil de l'âge mûr dans une amère solitude, parmi des gens pour qui un avis sincère sur tel ou tel sujet est un blasphème, le besoin de parler est le plus dévorant de tous les besoins. Mais avec Elizabeth, toute conversation sérieuse semblait impossible. Tout se passait comme si quelque maléfice s'acharnait à faire verser leurs entretiens dans la banalité : les disques, les chiens, les raquettes de tennis – de désolantes inepties de Club.

On eût dit qu'elle ne voulait parler de rien d'autre. Il lui suffisait d'aborder un sujet digne d'intérêt pour la sentir sur la défensive, l'entendre éluder la question du ton de l'enfant qui dit : « Pouce, je ne joue plus. » Ses goûts en matière de lecture le jetèrent dans la consternation le jour où il les découvrit. Il se disait alors qu'elle était très jeune ; et puis, n'avait-elle pas bu du vin blanc et parlé de Marcel Proust sous les platanes parisiens ? Elle le comprendrait certainement plus tard et saurait devenir pour lui la compagne dont il avait tant besoin. Peut-être, tout simplement, n'était-il pas encore parvenu à gagner sa confiance.

Il ne savait pas comment s'y prendre avec elle. Comme tous les hommes qui ont longtemps vécu en solitaire, il s'adaptait mieux aux idées qu'aux gens. Aussi, bien que tous leurs propos fussent superficiels, il commença à l'irriter par moments ; non pas tant à cause de ce qu'il disait qu'à cause de ce qu'il donnait à entendre. Il régnait entre eux un certain malaise vague, qui frisait souvent la dispute. Lorsque le sort rapproche deux personnes dont l'une a longtemps vécu dans le pays et l'autre est une nouvelle venue, il est inévitable que la première serve de cicérone à la seconde. Elizabeth découvrait alors la Birmanie ; c'était naturellement Flory qui lui servait d'interprète, expliquant ceci, commentant cela. Et ce qu'il disait, ou la façon dont il le disait, provoquait en elle une hostilité diffuse, mais profonde. Car elle sentait que Flory, quand il parlait des « indigènes », en parlait presque toujours avec bienveillance. Il ne cessait de vanter les coutumes birmanes, le caractère des Birmans ; il allait même jusqu'à les comparer favorablement à ceux des Anglais. Cela la troublait. Les indigènes, en fin de compte, n'étaient que des indigènes – intéressants, certes, mais somme toute un peuple serf, un peuple inférieur, à la peau noire. L'attitude de Flory était vraiment trop tolérante. Il n'avait d'ailleurs pas saisi en quoi il la heurtait. Il désirait tellement la voir aimer la Birmanie comme il l'aimait lui-même, et non pas la considérer de l'œil bovin et sans curiosité d'une *memsahib* ! Il n'oubliait qu'une chose, c'est que la plupart des gens ne peuvent se sentir à l'aise dans un pays étranger qu'à condition d'en dénigrer les habitants.

Il faisait preuve de trop d'empressement dans ses tentatives en vue de l'initier aux choses de l'Orient. Il essayait de l'amener, par exemple, à apprendre le birman ; mais sans succès (sa tante lui avait expliqué que seules les femmes de missionnaires parlaient le birman ; quant aux femmes « bien », elles savaient quelques phrases en urdu de cuisine, ce qui était amplement suffisant). Il y avait entre eux d'innombrables petits désaccords de ce genre. Elle éprouvait obscurément le sentiment que Flory ne voyait pas les choses comme un Anglais devait les voir. Elle sentait beaucoup plus clairement qu'il lui demandait d'aimer les Birmans, voire de les admirer : admirer des gens de couleur, presque des sauvages, dont l'aspect lui donnait la chair de poule !

Ce sujet délicat revenait sur le tapis à propos de n'importe quoi. Un groupe de Birmans, par exemple, les dépassait sur la route ; Elizabeth, avec ses yeux encore neufs, les considérait d'un regard empreint à la fois de curiosité et de dégoût, et elle disait à Flory :

« Ces gens sont vraiment d'une laideur répugnante, vous ne trouvez pas ? »

– Vous trouvez ? Moi, je les trouve plutôt agréables à voir, ces Birmans. Ils sont si admirablement bâtis ! Regardez les épaules de ce type – on dirait une vraie statue de bronze. Imaginez un peu le spectacle affligeant qu'offriraient les gens en Angleterre s'ils

s'y promenaient à moitié nus comme les Birmans ici !

– Mais ils ont une forme de crâne abominable ! Et puis, ces fronts fuyants leur donnent l'air méchant. Je me rappelle avoir lu dans un magazine quelque chose sur la forme de la tête des gens ; on y disait que le front fuyant correspond au type du criminel.

– Allons, allons, il ne faut pas trop généraliser ! À peu près la moitié des habitants de notre planète ont ce genre de front.

– Évidemment, si parmi eux vous comptez les gens *de couleur* ! »

Parfois aussi ils rencontraient une file de Birmanes se rendant au puits : de robustes paysannes au teint cuivré, toutes droites sous le poids de leur cruche, avec de fortes croupes saillantes de jument. Elizabeth éprouvait plus de répulsion pour les femmes birmanes que pour les hommes : elle appartenait à leur sexe et se révoltait instinctivement à l'idée de ressembler de près ou de loin à des créatures noires de peau.

« Ne sont-elles pas abominables ? Elles ont l'air tellement grossier – on dirait des bêtes. Qui peut bien être attiré par ces femmes-là, je vous demande un peu ?

– Leurs bonshommes, j'imagine.

– Oui, évidemment. Mais cette peau noire – je ne comprends vraiment pas comment on peut supporter ça !

– Avec le temps, on s'y fait très bien, vous savez. En fait, on dit, et je crois que c'est vrai, qu'au bout de quelques années passées dans des pays comme celui-ci, une peau brune finit par sembler plus naturelle qu'une blanche. Et tout compte fait, elle *est* plus naturelle. Pour peu que l'on considère le monde dans son ensemble, c'est une singularité que d'être blanc.

– Vous avez décidément de drôles d'idées ! »

Et ainsi de suite. Tout ce qu'il disait la mettait mal à l'aise. Ce fut particulièrement le cas le soir où Flory se laissa accaparer à l'entrée du Club par M. Francis et M. Samuel, les deux métis.

Elizabeth était arrivée au Club quelques minutes avant Flory et, en entendant sa voix, elle avait contourné le court de tennis pour aller à sa rencontre. Les métis étaient parvenus à s'insinuer auprès de Flory et l'avaient acculé dans un coin, tels des chiens à la poursuite d'un gibier. C'était surtout Francis qui faisait les frais de la conversation. Maigre et nerveux, il était brun comme une feuille de cigare, sa mère étant originaire de l'Inde méridionale. Samuel, dont la mère était karen, avait le teint mat et des cheveux d'un roux terne. Tous deux portaient de vieilles tenues d'exercice et d'immenses casques coloniaux sous lesquels leurs corps minces semblaient des tiges de champignons.

Elizabeth déboucha du sentier à temps pour entendre des fragments d'une copieuse et inextricable autobiographie. Parler à des Blancs – et, de préférence, leur parler de soi-même – était la joie suprême de Francis. Lorsque, à des mois d'intervalle, il trouvait un Européen pour lui prêter l'oreille, il lui débitait intarissablement l'histoire de sa vie. Il s'exprimait d'une voix nasillarde, traînante, avec une volubilité incroyable :

« Je ne me souviens pas bien de mon père, monsieur, mais c'était un homme très

violent et il nous fouettait avec une grosse canne en bambou toute en nœuds, moi, mon petit demi-frère et nos deux mères. Et à l'occasion de la visite de l'évêque, mon petit demi-frère et moi avons été habillés en *longyis* et envoyés parmi les petits Birmans, pour préserver l'incognito. Mon père, monsieur, n'est jamais parvenu au grade d'évêque. En vingt-huit ans, il n'a obtenu que quatre conversions, et puis il aimait trop l'alcool de riz chinois très fort, ce qui s'est su à l'étranger et a nui à la vente du petit livre de mon père *Le Fléau de l'alcool* publié par les éditions baptistes de Rangoon pour une roupie et huit annas. Mon petit demi-frère est mort un jour de grosse chaleur, il toussait, toussait... »

S'apercevant de la présence d'Elizabeth, les deux métis ôtèrent leur casque colonial et s'inclinèrent, toutes dents dehors. Cela faisait probablement plusieurs années qu'ils n'avaient eu l'aubaine de parler à une Anglaise. Francis, redoutant visiblement une interruption qui mettrait fin à la conversation, enchaîna avec plus de volubilité que jamais :

« Bonsoir à vous, madame, bonsoir, bonsoir ! Très honoré de faire votre connaissance, madame ! Très forte est la chaleur ces jours-ci, n'est-ce pas ? Mais normale pour un mois d'avril. Vous ne souffrez pas trop de la bourbouille, j'espère ? Du tamaris broyé il faut appliquer sur la partie malade, c'est un remède infaillible. Moi-même, chaque nuit je souffre comme un damné. C'est une maladie à laquelle nous sommes très sujets, nous autres Européens. »

Il prononçait « Européens », comme M. Chollop dans *Martin Chuzzlewit*. Elizabeth ne répondit pas. Elle considérait les métis avec une certaine froideur. Elle ne savait trop qui ils étaient, et le fait, pour des inconnus, de lui adresser la parole lui paraissait de la dernière impertinence.

« Merci pour le truc du tamaris, dit Flory. C'est bon à savoir.

– Remède spécifique d'un célèbre docteur chinois, monsieur. Et puis, monsieur et madame, si je puis me permettre, porter de simples chapeaux de feutre n'est pas prudent en avril, monsieur. C'est parfait pour les indigènes, leur crâne ne risque rien. Mais pour nous, l'insolation menace. Très dangereux est l'effet du soleil sur les crânes européens. Mais je vous retiens peut-être, madame ? »

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un ton quelque peu déçu. Elizabeth, en fait, avait décidé de remettre à leur place les deux métis. Elle se demandait pourquoi Flory leur permettait de prolonger cet entretien. En se détournant pour regagner le court de tennis, elle esquissa un revers du bout de sa raquette pour rappeler Flory à ses devoirs. Il aperçut son geste et la suivit un peu à regret : il lui était pénible de mortifier le pauvre Francis, encore que ce fût un fieffé raseur.

« Il faut que je m'en aille, dit-il. Bonsoir, Francis. Bonsoir, Samuel.

– Bonsoir, monsieur ! Bonsoir, madame ! Bonsoir, bonsoir ! »

Ils se retirèrent avec force coups de chapeau.

« Qui sont ces deux citoyens ? interrogea Elizabeth quand Flory l'eut rejointe. Les drôles de gens ! Ils étaient à l'église dimanche dernier. L'un d'eux a l'air presque blanc. Il n'est tout de même pas Anglais ?

– Non. Ce sont des Eurasiens – de père blanc et de mère indigène. Nous les appelons familièrement entre nous des ventres jaunes.

– Mais que font-ils ici ? Comment vivent-ils ? Est-ce qu'ils travaillent ?

– Ils vivent comme ils peuvent, dans le bazar. Je crois que Francis fait plus ou moins fonction d'employé chez un prêteur indien et que Samuel travaille pour des avocats. Mais il y a des moments où ils mourraient très probablement de faim sans la charité des indigènes.

– Des indigènes ? Vous voulez dire qu'ils mendient en quelque sorte auprès des indigènes ?

– Oui, j'imagine. Rien ne serait plus facile, pour peu qu'on le veuille. Les Birmans ne laissent personne mourir de faim. »

Elizabeth demeura stupéfaite. L'idée que des gens au moins partiellement blancs pussent vivre dans la misère parmi les indigènes la choquait au point que, oubliant sa partie de tennis, elle s'arrêta net au milieu du sentier.

« Mais c'est affreux ! Quel exemple déplorable ! C'est presque aussi terrible que si cela arrivait à l'un d'entre nous ! Ne peut-on rien faire pour ces deux-là ? Ouvrir une souscription et les envoyer ailleurs, par exemple ?

– Ça ne servirait à rien. Où qu'ils aillent, leur situation resterait la même.

– Mais ne pourraient-ils pas travailler pour de bon ?

– J'en doute. Vous comprenez, des métis comme ceux-là, c'est-à-dire des hommes qui ont grandi dans le bazar et n'ont pas reçu la moindre instruction, sont fichus dès le départ. Les Européens ne veulent pas en entendre parler et ils ne peuvent en aucun cas briguer un emploi subalterne dans l'administration. Il ne leur reste plus qu'à vivre de la charité publique, à moins de renoncer définitivement à toute prétention d'être Européens. Et on ne peut vraiment pas demander ça à ces pauvres bougres. Leur goutte de sang blanc est leur unique atout. Pauvre Francis, je ne peux pas le rencontrer sans qu'il se mette à me parler de sa bourbouille. Les indigènes, voyez-vous, sont censés ne pas souffrir de la bourbouille – c'est faux, bien sûr, mais les gens le croient. Idem en ce qui concerne l'insolation. S'ils arborent ces immenses casques coloniaux, c'est pour bien rappeler qu'ils ont des crânes d'Européens. Cela leur tient lieu d'armoiries : la barre de bâtardise, en quelque sorte. »

Ces propos ne satisfirent guère Elizabeth. Elle sentait que Flory, comme d'habitude, avait une secrète connivence avec les Eurasiens. Et l'aspect physique des deux hommes la hérissait. Elle savait, à présent, à quoi s'en tenir : ils avaient l'air de métèques, comme ces Mexicains, ces Italiens qui jouent les traîtres dans les films.

« Ils ont un type terriblement dégénéré, vous ne trouvez pas ? Maigre, efflanqué, obséquieux... Et ils n'ont pas l'air francs du collier. Je suppose que ces Eurasiens sont vraiment très dégénérés ! J'ai d'ailleurs entendu dire que les sang-mêlé héritent toujours des pires défauts des deux races. Est-ce vrai ?

– Pas que je sache. La plupart des Eurasiens ne sont évidemment pas de bien beaux échantillons d'humanité ; et je ne vois pas très bien comment il pourrait en être autrement,

étant donné la façon dont ils ont été élevés. Mais notre attitude à leur égard est assez ignoble. Nous parlons toujours d'eux comme s'ils étaient issus d'une génération spontanée et que leurs défauts étaient innés. Mais tout compte fait, c'est nous qui sommes responsables de leur existence.

– Responsables de leur existence ?

– Eh oui. C'est que, voyez-vous, ils ont tous eu des pères.

– Oh... évidemment, il y a ça... Mais après tout, vous n'avez, vous, aucune responsabilité là-dedans ; car enfin, il n'y a guère que des hommes très... très vils qui iraient... fréquenter des femmes indigènes, non ?

– Oui, oui, bien sûr. Mais les pères de ces deux citoyens étaient dans les ordres, si j'ai bien compris. »

Il pensait à Rosa McFee, la jeune métisse qu'il avait séduite à Mandalay en 1913. Il se rappelait la façon dont il se rendait chez elle à la dérobee, dans un *gharry* aux rideaux tirés ; les cheveux bouclés de Rosa ; sa vieille mère birmane au visage ratatiné qui lui servait le thé dans la pièce commune ornée de pots de fougère et d'un canapé de rotin. Et, plus tard, quand il avait plaqué Rosa, les lettres implorantes qu'elle lui écrivait sur du papier parfumé et qu'à la fin il ne lisait même plus.

Après le tennis, Elizabeth revint sur le chapitre de Francis et de Samuel.

« Est-ce que les gens d'ici ont des relations avec ces deux métis ? Les invitent chez eux, par exemple ?

– Grands dieux non. Ce sont de vrais parias. En réalité, il est plutôt mal vu de leur adresser la parole. La plupart d'entre nous leur disent bonjour, un point c'est tout. Ellis ne s'en donne même pas la peine.

– Mais vous avez bien parlé avec eux, vous !

– Disons qu'il m'arrive d'enfreindre les usages. Je voulais dire qu'on ne verrait probablement pas un *pukka sahib* en train de leur parler. Mais, vous comprenez, je m'efforce – oh, seulement de temps à autre, quand j'en ai le courage ! – de ne pas, précisément, jouer au *pukka sahib*. »

C'était là une réflexion malheureuse. Elizabeth avait déjà appris ce qu'était un *pukka sahib* et tout ce qu'impliquait cette expression. La remarque de Flory avait accentué la différence de leurs points de vue respectifs. Elle lui lança un regard hostile et étrangement dur ; car son visage pouvait parfois paraître dur, en dépit de sa jeunesse et de la douceur de pétale de sa peau. Ses élégantes lunettes à monture d'écaille lui donnaient un air sévère : les lunettes sont des objets curieusement expressifs – presque plus expressifs, en fait, que ne le sont les yeux.

Il n'était pas encore parvenu à la comprendre ni à gagner totalement sa confiance. Mais en surface du moins, rien n'avait changé entre eux. Il l'irritait par moments, mais l'impression favorable qu'il avait produite sur elle le matin de son arrivée ne s'était pas encore effacée. Bizarrement, elle remarquait à peine sa tache de naissance. Et il y avait certains sujets dont elle avait plaisir à l'écouter parler. La chasse, par exemple – elle paraissait nourrir pour la chasse une passion assez étonnante chez une jeune fille. Les

chevaux aussi : mais il était moins ferré sur ce chapitre-là. Il avait projeté de l'emmener toute une journée à la chasse, un peu plus tard, le temps pour lui de prendre ses dispositions. Tous deux attendaient cette expédition avec une certaine impatience, encore que leurs motivations ne fussent pas exactement les mêmes.

Flory et Elizabeth descendaient le long de la route qui mène au bazar. C'était le matin, mais l'air était si chaud qu'ils avaient l'impression d'avancer au milieu d'une mer torride. Des files de Birmans revenaient du bazar dans un claquement de sandales ; des groupes de jeunes filles aux cheveux bruns et luisants trottaient en bavardant entre elles, à quatre ou cinq de front. Près du bord de la route, juste avant d'arriver à la prison, gisaient, éparpillés çà et là, les débris d'une pagode de pierre que les énormes racines d'un *peepul* avaient fait éclater en morceaux. Les têtes de démons sculptées grimaçaient dans l'herbe où elles étaient tombées. Non loin de là, un autre *peepul* enlaçait un tronc de palmier qu'il avait déraciné et tordu au cours de longues années de lutte.

Ils poursuivirent leur chemin et arrivèrent à la prison, vaste bloc carré de deux cents mètres de côté, aux murs de ciment hauts de sept mètres. Un paon, mascotte de la prison, déambulait à petits pas le long du parapet. Six prisonniers passèrent, tête baissée, tirant deux lourds chariots remplis de terre sous la garde de surveillants indiens. Purgeant de longues peines, ils avaient les membres trapus et étaient vêtus d'uniformes de grosse toile blanche, un petit bonnet perché sur leur tête rasée. Leurs visages terreux et sans expression étaient curieusement plats. Les fers de leurs chevilles tintaient avec un son clair. Une femme passa, un panier rempli de poissons juché sur sa tête. Deux corneilles tournoyaient autour du panier, à l'affût du poisson, et la femme agitant négligemment la main pour les chasser.

On entendit un bruit de voix un peu plus bas.

« Le bazar est là, juste après le tournant, dit Flory. Ce devrait être un jour de marché. Le spectacle est assez amusant. Voulez-vous qu'on aille y faire un tour ? »

Au détour de la route, le bazar s'étendait, semblable à un gigantesque enclos à bétail avec, en bordure, des comptoirs dont la plupart étaient ombragés de palmes. À l'intérieur de l'enclos, une foule grouillante piaillait et plaisantait. Le mélange de leurs vêtements multicolores évoquait une pluie de confettis. Au-delà du bazar coulait le grand fleuve boueux, charriant à douze kilomètres à l'heure des troncs d'arbre et de longues tramées d'écume. Près de la berge, une flottille de sampans aux proues recourbées, décorées de grands yeux peints, dansait sur l'eau, chaque sampan amarré à un pieu.

Flory et Elizabeth contemplèrent un instant le spectacle. Des bandes de femmes défilaient, balançant sur leur tête des paniers de légumes. Des enfants, les yeux écarquillés, dévisageaient les deux Européens. Un vieux Chinois en bleu de travail

complètement délavé passa précipitamment près d'eux, portant précautionneusement un morceau sanguinolent d'intestin de porc.

« Si nous allions flâner un peu du côté des comptoirs ? dit Flory.

– Vous croyez vraiment que nous pouvons pénétrer dans cette foule ? Tout est si effroyablement sale !

– Ne vous inquiétez pas, ils nous laisseront passer. Cela vous intéressera. »

Elizabeth le suivit, hésitante, presque à contrecœur. Pourquoi s'obstinait-il ainsi à l'emmener dans des endroits sordides ? À la traîner parmi les indigènes en s'efforçant de l'intéresser à eux et à leurs immondes coutumes ? C'était horriblement gênant. Elle le suivit néanmoins, incapable d'expliquer sa répugnance. Une bouffée d'odeur la submergea, un relent d'ail, de poisson séché, de sueur, de poussière, d'anis, de clou de girofle et de safran. La foule se pressait autour d'eux, des essaims de paysans râblés aux visages couleur de tabac, des vieillards ridés aux cheveux gris ramassés en chignon, de jeunes mères portant leur bébé à califourchon sur la hanche. Quelqu'un marcha sur la patte de Flo, qui se mit à glapir. De robustes épaules se cognaient contre Elizabeth quand les paysans, trop occupés à marchander pour songer à regarder une Blanche, se bousculaient autour des étalages.

« Regardez ! »

Désignant un comptoir du bout de sa badine, Flory dit quelques mots qui furent noyés par les cris de deux femmes qui se menaçaient du poing au-dessus d'un panier d'ananas. La puanteur et le vacarme avaient fait esquisser à Elizabeth un mouvement de recul ; mais Flory, qui ne l'avait pas remarqué, entraîna la jeune fille en plein cœur de la foule, lui désignant tel ou tel étalage. Les marchandises étaient exotiques et misérables. Il y avait de gros pamplemousses qui, suspendus à une ficelle, semblaient autant de lunes vertes ; des bananes rouges, des paniers d'énormes crevettes couleur d'héliotrope grosses comme des langoustes, des paquets de poisson séché, des piments écarlates, des canards fendus en deux et traités comme des jambons, des noix de coco vertes, des larves d'insectes, des tronçons de canne à sucre, des *dahs*, des sandales laquées, des *longyis* de soie à carreaux, des aphrodisiaques sous forme de grosses pastilles qui avaient la consistance du savon, des jarres de terre vernissées de plus d'un mètre de haut, des friandises chinoises faites d'ail et de sucre, des cigares verts et blancs, des aubergines violettes, des colliers de graines de kaki, des poussins pépian dans des cages d'osier, des bouddhas de cuivre, de grandes feuilles de bétel en forme de cœur, des flacons de sels Kruschen, des postiches de cheveux, des marmites d'argile rouge, des sabots d'acier pour les bœufs, des marionnettes en papier mâché, des lanières de peau d'alligator aux propriétés magiques. Elizabeth commençait à se sentir prise de vertige. À l'autre extrémité du bazar, le soleil brillait à travers l'ombrelle d'un prêtre, rouge sang comme à travers une oreille de géant. Devant un étal, quatre Dravidiennes pilaient du safran dans un grand mortier de bois. La poudre jaune et épicée s'élevait en nuage, piquant les narines d'Elizabeth et la faisant éternuer. Incapable de supporter cet endroit une minute de plus, la jeune fille toucha le bras de Flory :

« Cette foule... cette abominable chaleur... Ne pourrions-nous pas aller à l'ombre ? »

Il se retourna. À vrai dire, il était beaucoup trop occupé à parler – de façon presque inaudible, à cause du bruit – pour avoir remarqué à quel point l'odeur et la chaleur incommodaient sa compagne.

« Écoutez, je suis vraiment désolé. Partons vite. J'ai une idée : allons à la boutique du vieux Li Yeik, l'épicier chinois – il nous donnera quelque chose à boire. C'est vrai qu'on étouffe, ici.

– Toutes ces épices – j'en ai le souffle coupé. Qu'est-ce que c'est que cette abominable odeur de poisson ?

– Oh, ce n'est qu'une sauce à base de crevettes.

Ils les enterrent et les ressortent quelques jours plus tard.

– Mais c'est absolument horrible !

– C'est très sain, paraît-il. Allez, va-t'en de là ! » ajouta-t-il à l'intention de Flo, qui flairait un panier plein de petits poissons semblables à des gougeons, aux ouïes garnies de piquants.

La boutique de Li Yeik se situait à l'extrémité du bazar. Elizabeth aurait pu regagner directement le Club, mais l'aspect européen de la devanture, remplie de chemises du Lancashire et de montres allemandes incroyablement bon marché, la réconforta quelque peu. Ils s'apprêtaient à gravir les marches de la boutique quand un jeune homme mince d'une vingtaine d'années, vêtu d'un *longyi*, d'un blazer bleu et de chaussures jaunes, les cheveux séparés par une raie et brillantins « à l'anglaise », se détacha de la foule et vint les aborder. Il salua Flory d'un petit mouvement gauche, en évitant visiblement les courbettes habituelles.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Flory.

– Une lettre, monsieur. »

Il exhiba une enveloppe malpropre.

« Je vous prie de m'excuser », dit Flory à Elizabeth en décachetant la lettre. C'était une missive de Ma Hla May – plus exactement, on l'avait écrite de sa part et elle avait signé d'une croix. Sur un ton où pointait la menace, la jeune femme réclamait cinquante roupies.

Flory entraîna le jeune homme un peu à l'écart.

« Vous parlez l'anglais ? Dites à Ma Hla May que je m'occuperai de ça plus tard. Et dites-lui aussi que si elle essaie de me faire chanter, elle n'aura pas un clou. Vous avez bien compris ?

– Oui, monsieur.

– Maintenant, partez. Ne cherchez pas à me suivre ou il y aura du vilain.

– Bien, monsieur.

– Un employé qui voulait du travail, expliqua Flory à Elizabeth en montant les marches. Ils viennent nous enquiquiner à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. »

Le ton de cette lettre était décidément bizarre : il ne s'attendait pas à ce que Ma Hla May le fît chanter si vite. Mais il n'avait pas le temps pour l'instant de se demander ce que cela pouvait signifier.

Ils pénétrèrent dans la boutique, qui paraissait obscure après la lumière du dehors. Li Yeik fumait, assis au milieu de ses paniers de marchandises (il n'y avait pas de comptoir). Il se leva et s'avança précipitamment à leur rencontre. Flory était de ses amis. Li Yeik, vieillard tout courbé, vêtu de bleu, portait encore la natte. Son visage jaune au menton fuyant, tout en pommettes, avait une expression bienveillante. Il accueillit Flory avec des bruits nasillards et couinants qui étaient censés être du birman et trotтина aussitôt vers l'arrière-boutique pour demander des rafraîchissements. Il flottait dans la pièce une odeur douceâtre d'opium. De longues bandes de papier rouge imprimé de lettres noires pendaient aux murs ; d'un côté se dressait un petit autel avec le portrait d'un couple imposant d'aspect serein, en robes brodées ; deux bâtonnets d'encens brûlaient devant l'autel. Assises sur une natte, deux Chinoises, l'une âgée et l'autre toute jeune, étaient en train de rouler des cigarettes avec des barbes de maïs et du tabac dont on eût dit du crin haché. Elles portaient des pantalons de soie noire et leurs pieds enflés, déformés, étaient emprisonnés dans des socques à talons rouges, pas plus grandes que des chaussures de poupée. Un enfant nu rampait lentement sur le sol, telle une grosse grenouille jaune.

« Oh, regardez les pieds de ces femmes ! chuchota Elizabeth sitôt que Li Yeik eut le dos tourné. C'est épouvantable ! Comment font-elles pour avoir des pieds pareils ? Ce n'est pas naturel du tout !

– Non, on les déforme artificiellement. Cela ne se pratique plus guère en Chine, à ce que je crois savoir, mais les gens d'ici vivent encore à l'ancienne mode. La natte du vieux Li Yeik est un autre exemple d'anachronisme. Ces très petits pieds sont beaux, selon les canons chinois.

– Beaux ? Ils sont si atroces que je n'ose même pas les regarder. Ces gens-là doivent être de vrais sauvages.

– Détrompez-vous, ils sont extrêmement civilisés ; plus civilisés que nous, à mon sens. Il y a dans ce pays une peuplade appelée les Palaungs qui admirent les longs cous chez les femmes ; les jeunes filles portent de larges anneaux de cuivre pour s'étirer les vertèbres et elles en mettent toujours davantage jusqu'à ce qu'elles aient des cous de girafe. Ce n'est pas plus bizarre, somme toute, que les tournures ou les crinolines. »

À cet instant, Li Yeik revint en compagnie de deux jeunes Birmanes replètes au visage rond, visiblement deux sœurs, qui, gloussant de rire, apportaient deux chaises et une immense théière chinoise de porcelaine bleue. Les jeunes Birmanes étaient ou avaient été les concubines de Li Yeik. Le vieil homme était allé chercher une boîte de chocolats dont il soulevait le couvercle, un sourire paternel découvrant trois longues dents noircies par le tabac. Elizabeth s'assit, très mal à l'aise. Elle avait la certitude qu'il n'était pas convenable d'accepter l'hospitalité de ces gens. L'une des deux Birmanes s'était placée derrière les chaises et s'était mise en devoir d'éventer Flory et Elizabeth, cependant que l'autre, agenouillée à leurs pieds, versait du thé dans des tasses. Elizabeth se sentait très gênée entre cette Birmane qui lui éventait la nuque et ce Chinois qui lui faisait force sourires. Flory semblait avoir le chic pour la mettre dans des situations embarrassantes.

Elle prit un chocolat dans la boîte que lui tendait Li Yeik, mais elle n'eut pas le courage de remercier.

« Vous croyez que ça se fait ? chuchota-t-elle à l'adresse de Flory.

– Quoi donc ?

– De s'asseoir chez ces gens-là ? Est-ce que ce n'est pas un peu... un peu au-dessous de notre dignité ?

– Oh, non, pas chez un Chinois. Les Chinois sont très appréciés par ici, et ils ont des idées on ne peut plus démocratiques. Le mieux est de faire semblant de les traiter en égaux.

– Ce thé a l'air absolument infect. Il est tout vert. Ils auraient tout de même pu y ajouter du lait, non ?

– Il n'est pas mauvais du tout. C'est un mélange spécial que le vieux Li Yeik fait venir de Chine. Je crois qu'il contient de la fleur d'oranger.

– Pouah ! Il a un goût de terre », dit-elle après avoir siroté une gorgée.

Tenant sa pipe de soixante centimètres de long au fourneau de métal de la taille d'un gland, Li Yeik, debout, observait les Européens pour voir s'ils appréciaient son thé. La jeune femme placée derrière la chaise dit quelque chose en birman, et les deux sœurs se mirent à glousser de plus belle. Celle qui se tenait agenouillée contemplait Elizabeth avec une admiration naïve ; se tournant vers Flory, elle lui demanda si la dame anglaise portait un corset. Elle prononçait *co'set*.

« Chut ! dit Li Yeik d'un ton scandalisé en la poussant du pied pour la faire taire.

– Il m'est difficile de le lui demander, dit Flory.

– Oh, *thakin*, je vous en prie, demandez-le lui ! Nous aimerions tant savoir ! »

Une discussion s'ensuivit, et la jeune femme placée derrière la chaise en oublia d'éventer Elizabeth. Les deux Birmanes semblaient avoir toujours été dévorées de l'envie de voir un vrai corset. On racontait tant de choses à ce sujet ! Les corsets étaient en acier, faits comme des camisoles de force ; ils comprimaient si étroitement les femmes qu'elles n'avaient plus de seins et devenaient tout à fait plates. Pour illustrer leurs propos, les deux jeunes femmes pressaient de leurs mains leur forte poitrine. Flory aurait-il l'amabilité de poser la question à la dame anglaise ?

Il y avait dans l'arrière-boutique une pièce où elle pourrait les suivre et se déshabiller. Elles avaient tant rêvé de voir un *co'set* !

La conversation tomba brusquement. Elizabeth restait assise avec raideur, tenant à la main sa tasse de thé qu'elle ne pouvait se résoudre à porter de nouveau à ses lèvres et souriant d'un air contraint. Son attitude jeta un froid sur ses hôtes ; ils s'aperçurent que la jeune Anglaise, incapable de participer à la conversation, se sentait mal à l'aise. Son élégance et sa beauté étrangères, qui les avait jusqu'alors séduits, se mirent à les intimider quelque peu. Flory lui-même éprouvait de la gêne. Il y eut un de ces pénibles moments de silence où chacun évite le regard des autres et s'efforce en vain de trouver quelque chose à dire. Ce fut alors que l'enfant nu, qui était allé fouiller dans les paniers de l'arrière-

boutique, revint à quatre pattes à l'endroit où se trouvaient les deux Européens. Après avoir examiné leurs chaussures avec une extrême curiosité, il leva la tête, aperçut leurs visages blancs et, saisi de terreur, poussa un cri et se mit à faire pipi par terre.

La vieille Chinoise lui jeta un coup d'œil, claqua la langue et continua à rouler ses cigarettes. Nul ne s'émut de l'incident. Une petite mare commença à se former. Elizabeth fut si scandalisée qu'elle posa précipitamment sa tasse et renversa son thé. Elle tira Flory par le bras.

« Ce gosse ! Regardez ce qu'il fait ! Vraiment, est-ce que personne ne... Mais c'est épouvantable ! »

Pendant un moment, tout le monde ouvrit de grands yeux ; puis on comprit de quoi il retournait on s'agita, on claqua la langue. Personne n'avait prêté attention à l'enfant – l'incident était trop banal pour qu'on y prît garde –, mais à présent, tous se sentaient honteux. On se mit en devoir de gronder l'enfant : « Ah ! le vilain ! Ah, le petit dégoûtant ! » La vieille Chinoise emmena le coupable, toujours hurlant, jusqu'au seuil de la porte et le déposa au bas des marches. Flory et Elizabeth sortirent précipitamment de la boutique, cependant que Li Yeik et sa famille, consternés, les regardaient s'éloigner sur la route.

« Si c'est ça que vous appelez des gens civilisés ! s'écria Elizabeth.

– Je suis navré, dit-il faiblement. Je ne m'attendais pas...

– Ces gens-là sont absolument *ignobles* ! »

Elle était hors d'elle. Son visage empourpré avait la nuance délicate d'un bouton de coquelicot qui se serait ouvert un jour trop tôt. Flory la suivit en silence à travers le bazar, puis sur la route. Ils avaient parcouru une bonne cinquantaine de mètres quand il se décida à parler :

« Je suis absolument navré de ce qui est arrivé. Li Yeik est un vieux bonhomme charmant. Il serait désolé à l'idée qu'il a pu vous choquer. Nous aurions mieux fait de rester quelques minutes de plus, le temps de le remercier de son thé.

– Le remercier ? Après ce qui s'est passé ?

– Mais, franchement, vous ne devriez pas vous choquer de ce genre d'incident. Pas dans ce pays. Le contexte social de ces gens-là est si différent du nôtre ! Il faut bien s'adapter. Imaginez, par exemple, que vous viviez au Moyen Âge...

– J'aime autant que nous ne parlions plus de ça. »

C'était la première fois qu'ils se disputaient pour de bon. Il se sentait trop malheureux pour se demander en quoi il l'avait offensée. Il n'avait nullement conscience de ce que ses efforts continuels en vue de l'intéresser aux mœurs orientales ne faisaient que l'exaspérer et lui paraissaient pervers, indignes d'un galant homme. Il n'avait pas encore compris de quels yeux elle voyait les « indigènes » ; il savait seulement que toutes les fois qu'il tentait de lui faire partager sa vie, sa façon de penser, son sens de la beauté, elle se dérobaient comme une bête ombrageuse.

Ils montèrent le long de la route, lui à gauche de la jeune fille, un peu en retrait. Il

regardait le contour de sa joue, le duvet doré de sa nuque sous le bord de son chapeau de feutre. Comme il l'aimait ! Comme il l'aimait ! Il avait le sentiment de ne pas l'avoir réellement aimée avant cet instant, alors qu'il marchait tout penaud derrière elle sans même oser lui montrer son visage défiguré. Plusieurs fois, il fut sur le point de lui parler et préféra y renoncer. Sa voix n'était pas tout à fait assurée et il craignait de tenir des propos de nature à lui déplaire. Enfin, comme si de rien n'était, il lança platement :

« La chaleur devient intenable, vous ne trouvez pas ? »

Par une température de plus de quarante degrés à l'ombre, cette remarque n'avait rien de bien original. À sa grande surprise, elle réagit avec empressement : elle tourna vers lui son visage qui avait retrouvé son sourire.

« On se croirait dans un four ! »

La paix était faite. Cette sotte et banale remarque qui réinstaurait entre eux l'atmosphère rassurante du Club l'avait calmée comme par enchantement. Flo, qui s'était attardée derrière eux, les rejoignit en gambadant ; ils se mirent aussitôt à parler de chiens, comme d'habitude. Ils en parlèrent presque sans discontinuer, tout au long de la route du retour. Les chiens étaient un sujet inépuisable. Les chiens ! Les chiens ! pensait Flory cependant qu'ils gravissaient la colline, le soleil qui montait dans le ciel leur brûlant les épaules à travers le mince tissu de leurs vêtements comme une haleine de feu – n'allaient-ils jamais parler d'autre chose que de chiens ? Ou, à défaut de chiens, de disques ou de raquettes de tennis ? Et pourtant, quand ils s'en tenaient à ce genre de propos insipides, comme ils discutaient de bon cœur tous les deux !

Ils passèrent devant le mur du cimetière, d'une blancheur aveuglante, et parvinrent à la grille des Lackersteen. Les *mohurs* poussaient à l'entour, ainsi qu'un massif de roses trémières de trois mètres de haut, aux fleurs rondes et rouges comme des joues de jeune paysanne. Une fois à l'ombre, Flory ôta son chapeau et s'en éventa le visage.

« Eh bien, nous voici rentrés avant la grosse chaleur. J'ai bien peur que notre petite expédition au bazar n'ait pas été très réussie.

– Mais absolument pas ! Elle m'a beaucoup plu, au contraire.

– Non... Je ne sais pas, on dirait qu'il arrive toujours quelque incident désagréable. Ah, au fait, n'oubliez pas que nous allons à la chasse après-demain ! Ce jour vous convient, j'espère ?

– Tout à fait. Mon oncle dit qu'il me prêtera son fusil. Ça va être terriblement amusant. Vous aurez tout à m'apprendre sur la chasse. Je grille d'impatience à cette perspective !

– Moi aussi. Dommage que ce soit une si mauvaise saison pour la chasse. Enfin, nous ferons de notre mieux. Pour l'instant, au revoir.

– Au revoir, monsieur Flory. »

Elle continuait à l'appeler M. Flory alors qu'il l'appelait Elizabeth. Ils se séparèrent, chacun pensant à la partie de chasse qui, ils en étaient certains tous les deux, allait d'une manière ou d'une autre dissiper les nuages qui s'étaient formés entre eux.

12

Dans la torpeur moite de la salle de séjour que le rideau de perles plongeait dans la pénombre, U Po Kyin se pavanait en marchant de long en large. De temps à autre, il passait la main sous son maillot de corps et grattait sa grosse poitrine en sueur. Installée sur sa natte, Ma Kin fumait de petits cigares blancs. Par la porte entrouverte de la chambre à coucher, on apercevait le coin de l'immense lit carré d'U Po Kyin – un lit aux colonnes de teck sculpté, semblable à un catafalque, un lit sur lequel bien des viols avaient été commis.

Ma Kin venait d'entendre parler pour la première fois de l'« autre affaire », celle qui sous-tendait l'attaque d'U Po Kyin contre le docteur Veraswami. Bien qu'il tînt son intelligence en piètre estime, U Po Kyin, en règle générale, mettait tôt ou tard sa femme au courant de ses secrets. Elle était le seul être de son entourage qui ne le craignît pas, et il prenait plaisir à l'impressionner.

« Tu vois, Kin Kin, dit-il, comme tout a marché selon mes plans ! Déjà dix-huit lettres anonymes, chacune un chef-d'œuvre du genre. Je t'en lirais bien quelques-unes si tu étais capable de les apprécier comme il convient.

– Mais à supposer que les Européens ne tiennent pas compte de tes lettres anonymes, que se passerait-il ?

– N'en tiennent pas compte ? Ha, ha, pas de danger ! La mentalité des Européens, je la connais à fond. Laisse-moi te dire, Kin Kin, que s'il y a bien quelque chose que je *sais* faire, c'est écrire une lettre anonyme. »

Il disait vrai. Les lettres d'U Po Kyin avaient déjà produit leur effet, notamment sur M. Macgregor, qui était la principale cible visée.

Deux jours seulement auparavant, M. Macgregor avait passé une soirée très éprouvante à se demander si le docteur Veraswami était coupable ou non de manque de loyalisme envers le gouvernement. Il ne s'agissait évidemment pas de savoir s'il avait commis des actes de déloyauté manifestes, la question n'était pas là : il s'agissait de savoir si le docteur était le *genre* d'homme à avoir des idées séditeuses. Aux Indes, on est jugé non pas sur ce que l'on fait, mais sur ce que l'on est. Le moindre soupçon concernant son loyalisme est susceptible de détruire à jamais la réputation d'un fonctionnaire indigène. M. Macgregor était trop impartial pour condamner quelqu'un sans examen, fût-ce un Oriental. Il s'était penché jusqu'à minuit sur un monceau de documents confidentiels, dont

les cinq lettres anonymes qu'il avait reçues, plus deux autres que Westfield lui avait transmises, épinglées ensemble par une épine de cactus. Il n'y avait d'ailleurs pas que les lettres. Des bruits au sujet du docteur affluaient de toute part. U Po Kyin savait parfaitement que le fait de traiter le docteur de traître était, en soi, insuffisant : encore fallait-il attaquer sa réputation de toutes les façons possibles. Le docteur était accusé non seulement de sédition, mais aussi d'exactions, de viol, de tortures ; il était censé avoir pratiqué des opérations illégales, opéré des patients en étant ivre mort, empoisonné plusieurs personnes, vendu des certificats de décès à des criminels, mangé du bœuf, pénétré dans l'enceinte de la pagode sans avoir enlevé ses chaussures et s'être livré à des tentatives homosexuelles sur la personne du jeune tambour de la police militaire. À entendre tout ce que l'on rapportait sur son compte, on aurait pris le docteur pour un mélange de Machiavel, de Volpone et du marquis de Sade. M. Macgregor n'avait tout d'abord pas prêté grande attention à ces racontars. Il était trop habitué à ce genre de choses. Mais U Po Kyin, dans sa dernière lettre anonyme, avait eu un véritable trait de génie.

Il s'agissait de l'évasion de Nga Shwe O, le *dacoit*, de la prison de Kyautkada. Nga Shwe O, qui purgeait une peine bien méritée de sept ans, avait préparé cette évasion de longue main, et ses amis de l'extérieur avaient commencé par soudoyer l'un des gardiens indiens. Ayant reçu ses cent roupies d'avance, le gardien avait demandé un congé pour se rendre au chevet d'un parent à l'agonie et passé plusieurs jours bien remplis dans les bordels de Mandalay. Le temps passait et l'évasion fut remise à mainte reprise. Le gardien, cependant, ne parvenait pas à s'arracher aux délices des bordels. Il finit par décider de décrocher une récompense supplémentaire en révélant le complot à U Po Kyin. Mais U Po Kyin, selon son habitude, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Il ordonna au gardien de tenir sa langue sous peine des sanctions les plus sévères et, la nuit même de l'évasion, alors qu'il était désormais trop tard pour intervenir, il envoya à M. Macgregor une nouvelle lettre anonyme le prévenant de l'imminence d'une tentative d'évasion. La lettre, bien entendu, précisait que le docteur Veraswami, le directeur de la prison, s'était laissé acheter pour fermer les yeux sur cette affaire.

Le lendemain matin, il y eut à la prison un grand branle-bas de gardiens et de policiers : Nga Shwe O s'était effectivement évadé (il était déjà loin, sur le fleuve, à bord d'un sampan frété par U Po Kyin). Cette fois, M. Macgregor fut ébranlé. Le scripteur anonyme avait dû tremper dans l'affaire et disait probablement vrai au sujet de la complicité du docteur. La piste était des plus sérieuses. Un directeur de prison qui accepte des pots-de-vin pour laisser s'évader un prisonnier est capable de tout. Et, par voie de conséquence – la relation de cause à effet n'était peut-être pas tout à fait claire, mais semblait telle à M. Macgregor – l'accusation de sédition, qui était la charge principale contre le docteur, devenait beaucoup plus crédible.

U Po Kyin avait, concomitamment, préparé le terrain auprès des autres Européens. Flory, principal appui du docteur, s'était assez facilement laissé convaincre de ne pas intervenir en faveur de son ami. Avec Westfield, la tactique à adopter était un peu plus délicate : Westfield, en sa qualité de membre de la police, savait beaucoup de choses sur U Po Kyin et risquait de lui mettre des bâtons dans les roues. Les policiers sont les ennemis naturels des magistrats. Mais U Po Kyin avait eu l'astuce de tourner ce fait même à son avantage. Il avait accusé le docteur – anonymement, il va sans dire – d'être de

mèche avec cette crapule notoire d'U Po Kyin, ce qui avait endormi la méfiance de Westfield. Quant à Ellis, point n'était besoin de lettre anonyme pour le convaincre : il haïssait déjà le docteur à un point tel que rien ne pouvait le monter davantage contre lui.

Connaissant le pouvoir des femmes européennes, U Po Kyin avait même envoyé une lettre anonyme à Mme Lackersteen. La lettre affirmait, sans fournir de détails, par ailleurs inutiles, que le docteur Veraswami incitait les indigènes à enlever et à violer les Blanches. U Po Kyin avait touché là le point sensible de Mme Lackersteen. Pour elle, les mots « sédition », « nationalisme », « révolte », « autonomie » ne signifiaient qu'une chose : on ne les avait pas plus tôt prononcés qu'elle se voyait violée par toute une théorie de coolies roulant de gros yeux blancs dans des visages d'un noir de jais. C'était une pensée qui allait parfois jusqu'à l'empêcher de dormir. L'image favorable que les Européens pouvaient avoir eue du docteur se dégradait rapidement.

« Et voilà comment, dit U Po Kyin d'un air satisfait, voilà comment j'ai sapé sa réputation. Il est comme un arbre scié à son pied : une chiquenaude et patatras ! il dégringole. D'ici trois semaines ou même moins, je donnerai cette chiquenaude.

– Comment ?

– J'y viens. Je crois qu'il est temps que tu le saches. Tu n'entends rien à toutes ces choses, mais tu sais tenir ta langue. Tu as entendu parler de cette révolte qui se prépare du côté de Thongwa ?

– Oui. Ces gens sont fous. Que peuvent-ils, avec leurs *dahs* et leurs lances, contre les soldats indiens ? Ils seront abattus comme des bêtes sauvages.

– Bien sûr. S'ils se battent, ce sera un massacre. Mais ce ne sont qu'une bande de paysans superstitieux. Ils croient dur comme fer à ces ridicules gilets à l'épreuve des balles qu'on leur distribue. Je méprise leur ignorance.

– Les pauvres gens ! Pourquoi ne les empêches-tu pas de faire cela, Ko Po Kyin ? Inutile d'arrêter qui que ce soit. Tu n'as qu'à te rendre au village et leur dire que tu es au courant de leur projet : jamais ils n'oseront aller plus loin.

– Je pourrais certes les en empêcher si je le voulais. Mais je ne le veux pas. J'ai mes raisons. Tu vois, Kin Kin, – je te demande de n'en rien dire à personne –, c'est en quelque sorte ma révolte à moi. C'est moi qui l'ai organisée.

– Toi ? »

Ma Kin laissa tomber son cigare. Ses yeux s'étaient ouverts si grand que le blanc semblait s'élargir autour de ses prunelles. Elle était horrifiée.

« Ko Po Kyin, que dis-tu là ? Tu n'y penses pas ! Toi, provoquer une révolte – ce n'est pas vrai !

– C'est tout à fait vrai. Et nous faisons d'excellent travail. Ce mage que j'ai amené de Rangoon est un individu très astucieux. Il a traversé toute l'Inde comme prestidigitateur de cirque. Les gilets pare-balles ont été achetés chez Whiteaway & Laidlaw pour une roupie et huit annas pièce. Ils me coûtent suffisamment cher, je te le garantis !

– Mais, Ko Po Kyin ! Une révolte ! Il va y avoir des combats, des morts ! Tu n'es

pas fou ? Ne crains-tu pas d'être tué toi-même ? »

U Po Kyin, ébahi, s'immobilisa brusquement.

« Bonté divine, femme, que vas-tu te figurer là ? Tu n'imagines tout de même pas que je suis en révolte contre le gouvernement, moi qui l'ai servi durant trente ans ! Grands dieux non ! Je dis que c'est moi qui ai fait démarrer la révolte, et non pas que j'y prenais part. Ce sont ces imbéciles de gens du village qui vont risquer leur peau – pas moi. Jamais personne n'ira penser que j'ai quelque chose à y voir, à l'exception de Ba Sein et d'un ou deux autres.

– Mais tu viens de dire que c'était toi qui les encourageais à se révolter !

– Naturellement. J'ai accusé Veraswami de fomenter une révolte contre le gouvernement. Bon, il faut bien que j'aie une révolte à me mettre sous la dent, non ?

– Ah, je vois ! Et quand la révolte éclatera, tu diras que c'est la faute du docteur Veraswami. C'est bien cela ?

– Que tu as donc l'esprit lent ! Je pensais que même un imbécile aurait compris que j'organise ce soulèvement uniquement dans le but de l'écraser. Je suis un – comment dit M. Macgregor, déjà ? – un *agent provocateur*^[2] : c'est du latin, ça ne te dira rien. Je suis un *agent provocateur*. J'incite tout d'abord ces imbéciles de Thongwa à se soulever ; après quoi, je les fais arrêter comme rebelles. Au moment précis où la révolte éclatera, je tomberai sur les meneurs à bras raccourcis et je les bouclerai tous en prison. Après, il y aura sans doute un peu de bagarre. Quelques hommes seront peut-être tués, quelques autres déportés aux îles Andaman. Mais en attendant, je serai maître du terrain. U Po Kyin, l'homme qui a su réprimer un dangereux soulèvement en un rien de temps ! Je serai le héros du district. »

Fier à juste titre de son plan, U Po Kyin, tout souriant, se remit à arpenter la pièce de long en large, les mains derrière le dos. Ma Kin réfléchit quelque temps en silence.

« Je ne vois toujours pas pourquoi tu fais cela, Ko Po Kyin, dit-elle enfin. À quoi cela te mène-t-il ? Et quel rapport cela a-t-il avec le docteur Veraswami ?

– Je ne t'apprendrai jamais la sagesse, Kin Kin ! Ne t'ai-je pas dit dès le début que Veraswami me gêne ? Ce soulèvement est exactement ce qu'il me faut pour me débarrasser de lui. Naturellement, nous ne prouverons jamais que c'est lui le coupable ; mais qu'importe ? Tous les Européens tiendront pour acquis qu'il a, d'une façon ou d'une autre, trempé dans l'affaire. C'est ainsi qu'ils raisonnent. Cela le coulera à tout jamais. Et sa chute marquera mon ascension. Plus je le peindrai sous de sombres couleurs, plus ma conduite paraîtra glorieuse. Tu comprends, maintenant ?

– Oui, je comprends. Et je trouve ce projet infâme. Je m'étonne que tu n'aies pas honte de me l'exposer.

– Voyons, Kin Kin ! Tu ne vas tout de même pas recommencer à dire des sottises ?

– Ko Po Kyin, pourquoi n'es-tu heureux que quand tu es méchant ? Pourquoi tout ce que tu entreprends doit-il faire du mal aux autres ? Pense à ce pauvre docteur qui sera chassé de son poste, à ces gens du village qui seront tués, fouettés ou emprisonnés à vie. Est-ce bien nécessaire de faire des choses pareilles ? À quoi bon vouloir davantage

d'argent ? Tu es déjà riche.

– D'argent ? Qui te parle d'argent ? Tu comprendras peut-être un jour, femme, qu'il y a autre chose au monde que l'argent. La renommée, par exemple. La gloire. Te rends-tu compte que le gouverneur de la Birmanie va très probablement me décorer pour mon loyalisme dans toute cette histoire ? Toi-même, ne serais-tu pas fière d'un moment comme celui-là ? »

Nullement impressionnée, Ma Kin secoua la tête :

« Quand cesseras-tu jamais d'oublier, Ko Po Kyin, que tu n'as pas mille ans à vivre ? Pense à ce qui arrive à ceux qui ont mal vécu. Ils peuvent, par exemple, être transformés en rat ou en grenouille. Ils peuvent même aller en enfer. Je me souviens de ce qu'un prêtre m'a dit un jour de l'enfer, une chose qu'il avait traduite des Écritures pali : c'était terrible. Il disait : "Tous les mille siècles, deux lances de fer rouge te transperceront le cœur et tu penseras alors : Mon tourment dure déjà depuis mille siècles et il durera encore autant." N'est-ce pas affreux de songer à cela, Ko Po Kyin ? »

U Po Kyin se mit à rire et, de la main, esquissa un geste insouciant qui évoquait des pagodes.

« Très bien. J'espère pour toi que tu riras encore quand sonnera l'heure de ta fin. Mais je n'aimerais pas, pour ma part, avoir à me souvenir d'une vie telle que la tienne. »

Et, se détournant ostensiblement d'U Po Kyin, qui s'était remis à marcher de long en large, elle ralluma son cigare. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec plus de gravité qu'auparavant, voire avec une certaine méfiance.

« Tu sais, Kin Kin, il y a encore autre chose derrière tout cela. Quelque chose que je n'ai dit ni à toi ni à personne, pas même à Ba Sein. Mais je crois que je vais te le dire.

– Je ne veux pas le savoir, si c'est encore la méchanceté qui parle par ta bouche.

– Non, non. Tu m'as demandé tout à l'heure quel était au juste mon but dans cette histoire. Tu t'imagines, je suppose, que si je cherche à détruire Veraswami, c'est uniquement parce que lui et ses idées sur les pots-de-vin me déplaisent. Il n'y a pas que cela : il y a quelque chose de beaucoup plus important encore qui te concerne aussi bien que moi.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu n'as jamais désiré, Kin Kin, avoir une position plus élevée ? Tu n'as jamais remarqué qu'en dépit de tous nos succès – mes succès, devrais-je dire – nous en sommes presque à notre point de départ ? Je vaudrais bien, selon moi, deux *lakhs* de roupies ; et pourtant, regarde notre train de vie ! Regarde cette pièce ! Franchement, elle n'est pas plus confortable que celle d'un vieux paysan. J'en ai assez de manger avec mes doigts, assez de ne fréquenter que des Birmans – qui sont des gens pauvres, de condition inférieure – et de vivre comme un misérable petit fonctionnaire communal. L'argent n'est pas tout : j'aimerais aussi avoir le sentiment d'être arrivé. Ne souhaites-tu pas parfois un genre de vie un peu plus – comment dire ? – un peu plus élevé ?

– Que désirer de plus que nous n'ayons déjà ? Du temps où j'étais fille dans mon village, jamais je n'aurais pensé vivre un jour dans une maison comme celle-ci. Ces

chaises anglaises, par exemple, jamais je ne m'y suis assise ; mais je suis très fière de les contempler et de penser qu'elles sont à moi.

– Pffft ! Pourquoi as-tu jamais quitté ton cher village, Kin Kin ? Tout ce dont tu es capable, c'est de bavarder au bord du puits, une cruche sur la tête. Dieu merci, j'ai plus d'ambition que toi. Je vais te dire maintenant la véritable raison pour laquelle j'intrigue contre Veraswami. Mon but est de réaliser quelque chose de noble, de glorieux : bref, d'atteindre au plus grand bonheur auquel un Oriental puisse prétendre. Tu vois, je présume, ce que je veux dire par là ?

– Non. Que veux-tu dire ?

– Voyons ! la grande affaire de ma vie ! Tu devines.

– Ah, je sais ! Tu vas t'acheter une auto. Mais je t'en supplie, Ko Po Kyin, ne vas pas croire que j'y monterai. »

U Po Kyin leva les bras au ciel.

« Une auto ! Tu as tout d'un vendeur de cacahuètes, Kin Kin ! J'ai de quoi acheter vingt voitures si le cœur m'en disait. Mais à quoi, ici, me servirait une auto ? Non, c'est bien plus prestigieux que cela.

– Quoi, alors ?

– Voici : j'ai appris que dans un mois, les Européens vont élire à leur Club un membre indigène. Ils n'en ont nulle envie, mais ils vont recevoir du commissaire des ordres dans ce sens et ils y obéiront. Ils seraient naturellement portés à élire Veraswami, qui est le fonctionnaire indigène le plus important du district. Mais j'ai déshonoré Veraswami. Et alors...

– Alors quoi ? »

U Po Kyin resta un moment silencieux. Il regardait Ma Kin, et sa large face jaune à la mâchoire puissante et aux innombrables dents avait une douceur quasi enfantine. Peut-être même y avait-il des larmes au bord de ses yeux fauves. Il parla enfin, d'une voix étranglée, presque timide, comme dépassé par ce qu'il allait dire :

« Ne vois-tu pas, femme ? Ne vois-tu pas que si Veraswami est déshonoré, c'est moi qui serai élu au Club ? »

Ces mots firent l'effet d'une bombe. Ma Kin n'osa plus rien dire. La magnificence du projet d'U Po Kyin lui avait fait perdre l'usage de la parole.

Non sans raison d'ailleurs : tous les hauts faits de la vie d'U Po Kyin n'étaient rien en comparaison de celui-là. Pour un fonctionnaire subalterne, c'est un véritable triomphe – et ce le serait doublement à Kyautkada – que de s'introduire dans le Club des Européens. Le Club européen, ce temple lointain, mystérieux, ce saint des saints dont l'accès est bien plus jalousement gardé que celui du nirvana ! Po Kyin, le va-nu-pieds de Mandalay, l'employé véreux, le fonctionnaire obscur, pénétrerait dans ce lieu sacré, appellerait les Européens « mon vieux », boirait du whisky-soda, ferait rouler des boules blanches sur un tapis vert ! Ma Kin, la paysanne qui avait pour la première fois vu le jour à travers les interstices d'une cabane en bambous recouverte de feuilles de palmiers, trônerait sur une

chaise, les jambes gainées de soie, les pieds emprisonnés dans des chaussures à talons, et discuterait de layette en hindustani avec des dames anglaises ! Qui n'aurait été ébloui par de telles perspectives ?

Longtemps, Ma Kin demeura silencieuse, lèvres entrouvertes, songeant au Club européen et aux splendeurs qu'il était susceptible de renfermer. Pour la première fois de sa vie, elle considérait les intrigues d'U Po Kyin sans réprobation. Sans doute était-ce là un coup de maître de la part d'U Po Kyin que d'avoir semé un grain d'ambition dans le cœur de la brave Ma Kin.

13

Comme Flory franchissait la grille de l'enceinte de l'hôpital, il avisa quatre balayeurs en haillons portant, enveloppé d'une toile à sac, le cadavre de quelque coolie jusqu'à une fosse profonde d'un pied, au cœur de la jungle.

Flory traversa la cour en terre battue couleur de brique entre les baraquements de l'hôpital. Au bas des vastes vérandas gisaient, allongés sur des paillasses sans draps, des rangées d'hommes au visage gris, silencieux et inertes. Entre les piliers des bâtiments, quelques chiens immondes, dont on disait qu'ils dévoraient les membres amputés, somnolaient ou happaient leurs puces. Ce lieu avait un aspect malpropre et délabré. Le docteur Veraswami se donnait beaucoup de mal pour l'entretenir, mais il se heurtait au triple obstacle de la poussière, du manque d'eau et de l'inertie des balayeurs et des médecins assistants.

On dit à Flory que le docteur se trouvait au dispensaire. Le dispensaire était une pièce aux murs de plâtre, meublée en tout et pour tout d'une table, de deux chaises et d'un portrait poussiéreux de la reine Victoria, accroché de guingois. Des paysans birmans aux muscles noueux sous leurs haillons délavés faisaient la queue devant la table. Le docteur était en bras de chemise et transpirait abondamment. Il se leva d'un bond avec une exclamation de joie et, avec son empressement habituel, poussa Flory vers la chaise restée libre en allant chercher dans son tiroir un paquet de cigarettes.

« Ah, monsieur Flory, quelle agréable visite ! Veuillez vous mettre à l'aise – si toutefois on peut se mettre à l'aise dans un endroit pareil, ha, ha ! Après, nous irons bavarder chez moi ; il y aura de la bière et ce sera plus confortable. Veuillez m'excuser pendant que je m'occupe de cette... de cette populace. »

Flory s'assit et sentit aussitôt sa chemise se tremper de sueur. Il régnait dans la pièce une chaleur étouffante. Les paysans exsudaient de l'ail par tous leurs pores. Chaque fois que l'un d'eux s'approchait de la table, le docteur bondissait de sa chaise, lui tapait dans le dos, l'auscultait, le bombardait de questions dans un birman exécrable, revenait s'asseoir d'un autre bond devant la table et griffonnait une ordonnance. Le malade se rendait ensuite de l'autre côté de la cour afin de présenter son ordonnance à l'intendant, qui lui remettait en échange des flacons remplis d'eau colorée. L'intendant, dont le salaire n'était que de vingt-cinq roupies par mois, gagnait essentiellement sa vie en vendant les médicaments fournis par l'hôpital – cela, bien entendu, à l'insu du docteur.

Le plus souvent, le docteur n'avait pas le temps de recevoir lui-même les malades

qui venaient consulter et laissait ce soin à l'un de ses assistants. La façon qu'avait l'assistant d'établir un diagnostic était on ne peut plus expéditive. Il se contentait de demander à chaque patient : « Où as-tu mal ? Tête, dos ou ventre ? » et, selon la réponse, il choisissait une ordonnance dans l'une des trois piles qu'il avait, à l'avance, disposées devant lui. Les patients préféraient de beaucoup cette méthode à celle du docteur. Ce dernier avait la manie de leur demander s'ils avaient souffert de quelque maladie vénérienne – question indécente et inutile – et il les horrifiait parfois encore davantage en suggérant, le cas échéant, une opération. Ils appelaient cela « se faire couper le ventre ». La plupart d'entre eux eussent préféré se laisser mourir dix fois plutôt que de se « faire couper le ventre ».

Après le départ du dernier malade, le docteur s'adossa enfin à sa chaise en s'éventant avec son bloc à ordonnances.

« Ah, quelle chaleur ! Il y a des jours où j'ai l'impression que je n'arriverai jamais à me débarrasser de cette odeur d'ail. On dirait que leur sang même en est imprégné. Cela ne vous suffoque pas trop, monsieur Flory ? Vous avez l'odorat presque trop développé, vous autres Anglais. Comme vous devez tous souffrir dans notre pays malodorant !

– “Laissez votre odorat au vestiaire, vous qui entrez”, n'est-ce pas ? On pourrait inscrire cela en lettres d'or au-dessus du canal de Suez. Vous m'avez l'air bien occupé, ce matin ?

– Pas plus que d'habitude. Mais, cher ami, que le travail d'un médecin est donc décourageant dans ce pays ! Ces paysans sont des ignares, des sauvages ! Obtenir d'eux qu'ils viennent consulter, c'est à peu près tout ce que nous pouvons faire. Ils mourraient de la gangrène ou garderaient dix ans une tumeur grosse comme un melon plutôt que de se faire opérer. Et les remèdes que leur prescrivent leurs soi-disant docteurs ! Des herbes cueillies à la nouvelle lune, des moustaches de tigre, de la corne de rhinocéros, de l'urine, du sang menstruel ! Je ne comprends pas que des êtres humains puissent avaler ce genre de mixtures. C'est ignoble.

– Assez pittoresque malgré tout. Vous devriez rédiger une pharmacopée birmane, docteur : ce serait passionnant.

– Bande de barbares ! Bande de barbares ! maugréa le docteur en enfilant sa veste blanche. Si nous allions à la maison ? J'ai de la bière et il devrait me rester un peu de glace. J'ai une opération à dix heures, une hernie étranglée en urgence. D'ici là, je suis votre homme.

– Oui. En fait, il y a quelque chose dont j'aimerais bien vous parler. »

Ils traversèrent la cour et montèrent dans la véranda du docteur. Après avoir tâté l'intérieur de la glacière et s'être aperçu que la glace était devenue de l'eau tiède, le docteur décapsula une bouteille de bière et appela à grands cris les domestiques pour leur ordonner de mettre quelques autres bouteilles à rafraîchir dans des berceaux de paille humide. Debout, son chapeau toujours sur la tête, Flory regardait au-dehors. En réalité, il était venu afin de s'excuser auprès du docteur. Il évitait Veraswami depuis près de deux semaines – depuis, en fait, qu'il avait cosigné la fameuse note au Club. Mais il éprouvait le besoin de s'excuser de vive voix. Bien qu'U Po Kyin fût un fin psychologue, il s'était trompé en s'imaginant que deux lettres anonymes suffiraient à éloigner définitivement

Flory de son ami.

« Docteur, écoutez-moi. Vous savez ce que je suis venu vous dire ?

– Moi ? Non.

– Allons, allons, vous le savez très bien. C’est au sujet du sale tour que je vous ai joué la semaine dernière, quand Ellis a affiché cette fameuse note au tableau du Club et que je l’ai signée. On a dû vous le dire. Je voudrais essayer de vous expliquer...

– Non, non, mon ami, vous n’y pensez pas ! – Le docteur était si contrarié qu’il bondit sur Flory et le saisit par le bras –. Ne m’expliquez rien. N’en parlez même pas, je vous en supplie ! Soyez assuré que je comprends parfaitement.

– Non, docteur, vous ne comprenez pas, c’est impossible. Vous ne vous rendez pas compte du genre de pression qu’on exerce sur vous pour faire des trucs pareils. Rien ne m’obligeait à signer cette note. Rien ne pouvait m’arriver si j’avais refusé de signer. Il n’est pas de loi qui nous contraigne à avoir une attitude dégueulasse vis-à-vis des Orientaux, bien au contraire. Le problème, c’est tout simplement que l’on n’ose pas jouer franc jeu envers un Oriental quand ça vous met les autres à dos. Ça ne se fait pas, un point c’est tout. Si je m’étais obstiné à ne pas signer, j’aurais été mis au ban du Club pendant une ou deux semaines. Alors, j’ai calé, comme d’habitude.

– Je vous en prie, monsieur Flory, je vous en prie ! Si vous continuez, je vais me sentir affreusement gêné. Comme si je n’étais pas capable de tenir compte de votre situation !

– “Aux Indes, fais ce que font les Anglais” : vous savez que c’est là notre devise.

– Bien sûr, bien sûr ! Une très noble devise. “Se serrer les coudes”, comme vous dites. C’est le secret de votre supériorité sur nous autres Orientaux.

– Bon, rien ne sert de dire qu’on regrette. Mais ce que je suis venu vous dire, c’est que cela ne se reproduira plus. En fait...

– Allons, allons, monsieur Flory, vous m’obligeriez en n’insistant plus là-dessus. C’est oublié, c’est du passé. Veuillez boire votre bière avant qu’elle ne devienne aussi chaude que du thé. J’ai, moi aussi, quelque chose à vous dire. Vous ne m’avez pas encore demandé ce qu’il y a de neuf.

– Ah oui, au fait, quoi de neuf ? Comment vont les choses, depuis le temps ? Comment se porte la mère Britannia ? Toujours moribonde ?

– Ha, ha, elle est très bas, très bas ! Mais pas autant que moi. Je suis dans le pétrin, mon ami.

– Quoi, c’est encore U Po Kyin ? Il continue à vous diffamer ?

– S’il me diffame ! Cette fois, c’est... oh, c’est tout bonnement diabolique. Cher ami, vous avez entendu parler de la révolte qui est censée éclater d’un moment à l’autre dans le district ?

– J’ai entendu dire des tas de choses à ce sujet. Westfield est parti là-bas dans l’intention de massacrer tous les rebelles, mais il paraît qu’il n’arrive pas à en dénicher un seul. Il n’y a, comme d’habitude, que des gens du village qui essaient de se soustraire à

l'impôt.

– Ah oui, les pauvres imbéciles ! Vous savez à combien s'élève l'impôt que la plupart d'entre eux refusent de payer ? Cinq roupies ! Ils se laisseront vite et finiront par obtempérer. C'est chaque année la même chanson. Quant à cette révolte – cette *prétendue* révolte, monsieur Flory –, il faut que vous sachiez les dessous de cette affaire.

– Quoi donc ? »

Au grand étonnement de Flory, le docteur, hors de lui, se mit à gesticuler si violemment qu'il renversa la plus grande partie de sa bière. Il posa son verre sur l'appui de la véranda et éclata :

« C'est encore cet U Po Kyin ! Cet ignoble scélérat ! Ce crocodile privé de tout sentiment humain ! Ce... ce...

– Continuez. Cet obscène monceau d'humeurs, ce monstre hydropique, ce ramassis d'ordures... continuez. Qu'est-ce qu'il a encore trafiqué ?

– Une infamie sans précédent. » Là-dessus, le docteur relata le projet de révolte montée de toutes pièces à peu près comme U Po Kyin l'avait rapporté à Ma Kin. Le seul détail qu'il ignorait était l'intention d'U Po Kyin de se faire élire membre du Club européen. Il serait abusif de dire que le visage du docteur s'empourprait : la colère assombrissait encore la couleur de sa peau. Flory était si abasourdi qu'il en oublia de s'asseoir.

« Il est vraiment astucieux, le vieux bougre ! Qui eût dit qu'il était capable de concocter une histoire pareille ? Mais dites-moi, comment êtes-vous parvenu à apprendre tout cela ?

– Ah, il me reste encore quelques amis ! Mais vous comprenez à présent, cher ami, la portée de ce qu'il complotte contre moi ? Il m'a déjà calomnié à droite et à gauche. Quand éclatera cette absurde révolte, il fera des pieds et des mains pour y associer mon nom. Et je puis vous assurer que le moindre soupçon jeté sur mon loyalisme serait ma perte, je dis bien ma perte ! Si jamais on venait à colporter que j'ai ne fût-ce que des sympathies à l'égard des rebelles, je serais fichu.

– Mais enfin, bon sang, c'est ridicule ! Vous trouverez bien le moyen de vous défendre !

– Me défendre ? Et comment, si je ne peux rien prouver ? Je sais que tout cela est vrai, mais à quoi me sert de le savoir ? Si j'exige une enquête publique, pour chaque témoin que je produirai U Po Kyin en produira cinquante. Vous n'avez pas idée de l'influence que cet homme exerce dans le district. Personne n'ose le contrer.

– Mais à quoi bon vouloir prouver quelque chose ? Pourquoi ne pas aller trouver le vieux Macgregor et tout lui raconter ? C'est, à sa manière, un type parfaitement honnête. Il vous écouterait jusqu'au bout.

– Inutile, inutile ! Vous n'avez pas l'esprit d'un intrigant, monsieur Flory. Qui s'excuse s'accuse, c'est bien ainsi que l'on dit ? Rien ne sert d'aller se lamenter de ce que l'on complotte contre vous.

– Bon, j’admets. Mais alors, que comptez-vous faire ?

– Il n’y a rien à faire. Je ne puis qu’attendre, en espérant que mon prestige me permettra de tenir le coup. Dans des histoires comme celles-là, où la réputation d’un fonctionnaire indigène est en jeu il n’est pas de preuves ni de témoignages qui valent. Tout dépend de la position de l’intéressé auprès des Européens. Si ma position est bonne, on ne me croira pas capable de ce qu’on colporte sur mon compte ; si elle est mauvaise, on le croira. Tout est une question de prestige. »

Ils gardèrent un moment de silence. Flory n’ignorait pas que « tout est une question de prestige ». Il avait l’habitude de ces conflits nébuleux dans lesquels le soupçon compte plus que la preuve et la réputation plus qu’un millier de témoins. Une pensée se présenta à son esprit, une pensée désagréable, glaçante, qui ne lui serait jamais venue trois semaines auparavant. C’était un de ces moments où l’on voit on ne peut plus clairement quel est son devoir et, en dépit de tout le désir que l’on a de s’y soustraire, on possède la certitude qu’il faut l’accomplir.

« Supposez par exemple, dit-il, que vous soyez élu au Club. Cela rehausserait-il votre prestige ?

– Si j’étais élu au Club ! Ah oui, sans aucun doute ! Le Club, c’est une forteresse inexpugnable. Une fois que j’y serais entré, personne n’irait plus prêter l’oreille à ces racontars, pas plus que s’il s’agissait de vous, de M. Macgregor ou de tout autre gentleman européen. Mais comment puis-je espérer qu’ils m’éliront, alors qu’on les aura montés contre moi ?

– Bon. Écoutez-moi bien, docteur. Je proposerai votre nom à la prochaine assemblée générale. C’est à ce moment que la question viendra sur le tapis et si quelqu’un avance le nom d’un candidat, je peux vous dire que personne, à part Ellis, n’ira le blackbouler. En attendant...

– Ah, mon ami, mon cher ami ! »

Le docteur était si ému que sa voix s’étranglait. Il prit la main de Flory dans la sienne.

« Ah, mon ami, voilà qui est noble, vraiment noble ! Mais c’est trop. Je crains que cela ne vous attire de nouveaux ennuis avec vos amis européens. M. Ellis, par exemple, tolérerait-il que vous proposiez mon nom ?

– Zut pour Ellis. Mais comprenez-moi bien : je ne vous garantis pas que vous serez élu. Tout dépend de ce que dira Macgregor et de l’humeur des autres. Cela pourrait ne pas marcher. »

Le docteur retenait toujours la main de Flory dans la sienne, qui était moite et dodue. Les larmes perlaient à ses yeux qui, agrandis par ses verres, contemplaient Flory comme ceux, humides, d’un chien.

« Ah, mon ami ! Si seulement j’étais élu ! Ce serait la fin de mes maux. Mais, cher ami, comme je vous l’ai déjà dit, soyez prudent dans cette affaire et méfiez-vous d’U Po Kyin. Il doit déjà vous compter au nombre de ses ennemis. Et, même pour vous, son inimitié peut constituer un danger.

– Grands dieux non, il ne peut vraiment pas me nuire. Il n’a rien fait jusqu’ici, sinon m’envoyer quelques lettres anonymes imbéciles.

– Je n’en suis pas si sûr. Il sait frapper par des voies détournées. Et il remuera certainement ciel et terre pour empêcher mon élection au Club. Si vous avez un point faible, protégez-le bien, mon ami, car il le trouvera. Il frappe toujours au point faible.

– Comme le crocodile, avança Flory.

– Comme le crocodile, répéta gravement le docteur. Mais, cher ami, quel bonheur ce serait pour moi d’appartenir à votre Club ! Quel honneur aussi que d’être associé à des gentlemen européens ! Mais il y a autre chose, monsieur Flory, dont je n’ai pas encore cru bon de vous parler. C’est que – je voudrais que ce soit bien clair entre nous – c’est que je n’ai aucunement l’intention de fréquenter le Club. Tout ce que je désire, c’est d’en devenir membre. Même si j’étais élu, il va de soi que je n’y mettrais pas les pieds.

– Vous ne mettriez pas les pieds au Club ?

– Non, non ! Le ciel me préserve de jamais imposer ma présence à ces gentlemen ! Je me contenterais de payer ma cotisation. C’est déjà, à mes yeux, un immense privilège. Vous comprenez cela, je suppose ?

– Parfaitement, docteur, parfaitement. »

Flory ne pouvait s’empêcher de rire en gravissant la colline. Il se sentait désormais tenu de proposer l’élection du docteur. Et cela allait soulever un beau tollé ! Mais, chose étonnante, cette perspective ne faisait que l’égayer. Ce qui l’eût consterné un mois plus tôt l’émoustillait presque, à présent.

Pourquoi cela ? Pourquoi avait-il formulé cette promesse ? C’était une petite affaire, un léger risque à prendre – il n’y avait là, en fait, rien de bien héroïque –, mais cela ne lui ressemblait pas. Pourquoi, après tant d’années circonspectes de *pukka sahib*, enfreindre si soudainement les règles du jeu ?

Il savait pourquoi. En faisant irruption dans sa vie, Elizabeth l’avait si bien bouleversée, renouvelée, que c’était comme si toutes ces années sordides n’avaient pas existé. La présence de la jeune fille avait changé sa vision du monde. Elle lui avait apporté l’air de l’Angleterre, la chère Angleterre où l’on peut penser librement et où l’on n’est pas condamné à exécuter éternellement la danse du *pukka sahib* pour l’édification des races inférieures. « Mais où est donc la vie que je menais jadis ? » songea-t-il. Du fait de sa seule existence, Elizabeth lui avait permis d’agir proprement.

« Mais où est donc la vie que je menais jadis ? » songea-t-il à nouveau en franchissant la grille du jardin. Il se sentait profondément heureux. Car il avait compris que les gens pieux ont raison d’affirmer que le salut existe et que l’on peut repartir à zéro. Il remonta l’allée, et il lui sembla que sa maison, ses fleurs, ses domestiques, sa vie même, tout ce qui, naguère, baignait dans l’ennui et la mélancolie devenait neuf, plein de sens, inépuisablement beau. Combien tout cela pourrait devenir plaisant, si seulement il avait quelqu’un avec qui le partager ! Combien il pourrait aimer ce pays, s’il ne s’y sentait pas seul ! Néron errait dans l’allée, bravant le soleil pour picorer quelques grains de riz que le *malt* avait laissés tomber en allant nourrir les chèvres. Flo s’élança sur lui, haletante. Néron s’envola et vint se poser sur l’épaule de Flory. Flory rentra chez lui, le petit coq

roux dans ses bras, caressant sa crête soyeuse et les plumes lisses de son dos.

Il n'avait pas encore pénétré dans la véranda qu'il perçut la présence de Ma Hla May dans la maison, avant même que Ko S'la se fût précipité au-devant de lui d'un air tragique. Flory avait senti son odeur de santal, d'ail, d'huile de coco et le parfum du jasmin qui ornait sa chevelure. Il posa Néron sur l'appui de la véranda.

« *La femme* est revenue », dit Ko S'la.

Flory était devenu tout pâle. Quand il pâlisait, sa tache de naissance devenait hideuse à voir. Une angoisse lui serra le cœur. Ma Hla May parut sur le seuil de la chambre à coucher. Elle se tenait debout, tête basse, en le regardant par en dessous.

« *Thakin*, dit-elle en un souffle, mi-butée, mi-pressante.

– Va-t'en ! dit furieusement Flory à Ko S'la, déchargeant sur lui sa crainte et sa colère.

– *Thakin*, reprit-elle, venez ici dans la chambre à coucher. J'ai quelque chose à vous dire. »

Il la suivit dans la chambre. En l'espace d'une semaine – oui, il n'y avait guère qu'une semaine qu'elle était partie –, son aspect avait extraordinairement changé. Ses cheveux paraissaient gras et sales. Tous ses médaillons avaient disparu et elle portait un simple *longyi* de coton à fleurs qui coûtait deux roupies huit annas. Son visage était si généreusement poudré qu'on eût dit un masque de clown ; à la racine de ses cheveux, là où s'arrêtait le maquillage, on voyait une bande de peau brune. Elle avait l'air d'une traînée. Pour éviter de la voir, Flory, maussade, regardait par la porte ouverte en direction de la véranda.

« Pourquoi es-tu revenue ? Pourquoi n'être pas retournée dans ton village ?

– Je suis restée à Kyautkada, chez ma cousine. Comment retourner au village après ce qui s'est passé ?

Et pourquoi m'envoies-tu des hommes pour exiger de l'argent ? Tu as déjà besoin d'argent, alors que je t'ai donné cent roupies voici seulement une semaine ?

– Comment retourner au village ? » répéta-t-elle comme si elle n'avait pas entendu sa question. Sa voix était devenue si aiguë qu'il fit demi-tour. Elle se tenait debout, très droite, le visage maussade, ses sourcils noirs froncés et les lèvres boudeuses.

« Pourquoi ne pas retourner au village ?

– Après tout cela ? Après ce que vous m'avez fait ? »

Elle se lança brusquement dans une furieuse tirade. Sa voix n'était plus que le hurlement hystérique des femmes du bazar qui se chamaillent entre elles.

« Retourner au village, pour que ces brutes épaisses de paysans que je méprise se moquent de moi et me montrent du doigt ? Moi qui ai été une *bo-kadaw*, l'épouse d'un Blanc, moi, retourner chez mon père pour cribler le riz en compagnie de vieilles sorcières, des femmes trop laides pour se trouver un mari ! Quelle honte, quelle honte ! Pendant deux ans, j'ai été votre épouse, vous m'aimiez ; et d'un seul coup, sans prévenir, sans aucune raison valable, vous m'avez chassée comme un chien.

Et je devrais retourner au village, sans argent, sans le moindre bijou, le moindre *longyi* de soie, et les gens me montreront du doigt en disant : “C’est Ma Hla May, qui se croyait plus maligne que nous. Et voici que son homme blanc l’a traitée comme ils le font tous !” Je suis perdue, perdue ! Qui irait m’épouser, maintenant que j’ai vécu deux ans chez vous ? Vous m’avez pris ma jeunesse. Ah, quelle honte, quelle honte ! »

Sans se résoudre à la regarder, il restait là, pâle, les bras ballants. Tout ce qu’elle disait était la pure vérité. Comment lui expliquer qu’il ne pouvait agir autrement qu’il n’avait fait et qu’il eût été impardonnable de poursuivre des relations avec elle ? Son corps se rétractait tout entier, et sa tache de naissance, sur sa peau blême, avait l’air d’un pâtre d’encre violacée. En en revenant instinctivement à l’argent – car ce moyen, avec Ma Hla May, s’était toujours révélé infallible –, il dit d’une voix blanche :

« Je vais te donner de l’argent. Tu auras les cinquante roupies que tu m’as demandées – je t’en donnerai davantage par la suite. D’ici à la fin de ce mois, je n’ai plus rien. »

Il disait vrai. Les cent roupies qu’il lui avait données et ses acquisitions vestimentaires avaient mis son portefeuille à sec.

À sa grande consternation, elle poussa un cri plaintif. Son masque blanc se plissa, les larmes perlèrent à ses yeux et se mirent à couler le long de ses joues. Avant qu’il ne pût prévenir son geste, elle tomba à ses genoux devant lui et se prosterna humblement à ses pieds.

« Debout, debout ! s’écria-t-il. – Cette posture abjecte – nuque ployée, corps plié en deux comme pour solliciter les coups – l’horrifiait toujours –. C’est proprement insupportable. Relève-toi immédiatement. »

Elle se remit à gémir et tenta d’étreindre ses chevilles. Il battit précipitamment en retraite.

« Debout, enfin ! Et arrête de gémir. Je ne comprends pas pourquoi tu pleures. »

Elle se releva à moitié et resta, gémissante, à genoux devant lui.

« Pourquoi m’offrez-vous de l’argent ? Vous croyez que c’est seulement pour l’argent que je suis revenue ? Vous croyez que c’est seulement l’argent qui m’intéresse, alors que vous m’avez chassée comme un chien ?

– Debout, répéta-t-il. – Il s’était sensiblement éloigné d’elle, de crainte qu’elle ne s’agrippât à lui –. Que veux-tu, s’il ne s’agit pas d’argent ?

– Pourquoi me haïssez-vous ? gémit-elle. Quel mal vous ai-je fait ? J’ai volé votre étui à cigarettes, mais vous n’étiez pas tellement fâché. Vous allez épouser cette femme blanche, je le sais, tout le monde le sait. Mais qu’est-ce que ça fait ? Pourquoi me chasser ? Pourquoi me haïr ?

– Je ne te hais pas. Impossible de t’expliquer. Debout, je t’en prie, debout ! »

Elle pleurait à présent sans retenue aucune. Après tout, ce n’était encore qu’une enfant. Elle le regarda avec désespoir à travers ses larmes, guettant un signe de pardon. Puis, chose abominable, elle s’étendit de tout son long sur le sol, face contre terre.

« Debout ! Debout ! hurla-t-il en anglais. C'est trop insupportable, à la fin ! »

Au lieu d'obéir, elle se mit à ramper comme un ver en sa direction sur le sol poussiéreux. Elle gisait prostrée à ses pieds, le front au sol, les bras tendus en avant, comme devant l'autel d'un dieu.

« Maître, maître, geignait-elle, daignez me pardonner. Pour cette fois, rien que pour cette fois ! Reprenez Ma Hla May. Je serai votre esclave, rien que votre esclave. Tout ce que vous voudrez, mais ne me chassez pas. »

Elle enlaçait de ses bras les chevilles de Flory, baisait le bout de ses chaussures. Accablé, il la regardait, les mains dans ses poches. Flo entra dans la pièce en trotinant, se dirigea vers Ma Hla May, flaira son *longyi* et frétila vaguement de la queue en reconnaissant son odeur. Flory, hors de lui, se pencha sur Ma Hla May, la prit par les épaules pour la relever. Elle demeura à genoux.

« Debout, maintenant, dit-il. Tu me fais de la peine. Je ferai ce que je pourrai. À quoi bon pleurer ?

– Alors, vous voulez bien me reprendre ? Récria-t-elle aussitôt avec une véhémence renouvelée. Oh, maître, reprenez Ma Hla May ! Personne n'en saura jamais rien. Je resterai ici quand cette femme blanche viendra s'installer : elle me croira l'épouse d'un de vos domestiques. Vous allez me reprendre, dites ?

– Je ne peux pas. C'est impossible », dit-il en se détournant à nouveau.

Comprenant que son refus était définitif, elle poussa un cri rauque et se prosterna de nouveau devant lui en frappant le sol de son front. Cette scène était atroce, d'autant plus atroce et pénible pour lui que les motivations de Ma Hla May étaient viles. Car elle n'éprouvait pas à son endroit la moindre étincelle d'amour. Ce qu'elle regrettait si amèrement, c'était simplement sa situation de concubine, l'existence oisive qu'elle menait, ses vêtements coûteux, l'emprise qu'elle exerçait sur les domestiques. Il y avait dans sa conduite quelque chose d'infiniment pitoyable. L'eût-elle aimé qu'il eût pu la chasser sans tant s'embarrasser de précautions. Les peines les plus amères sont celles qui ne portent pas trace de noblesse. Il se pencha sur elle et la prit dans ses bras.

« Écoute, Ma Hla May, dit-il. Je ne te hais pas, je n'ai rien à te reprocher. C'est moi qui suis fautif. Mais il n'y a rien à faire. Il faut que tu rentres chez toi, je t'enverrai de l'argent plus tard. Si tu veux, tu peux ouvrir une boutique dans le bazar. Tu es jeune. Tu n'auras aucun souci à te faire si tu as de l'argent et que tu te trouves un mari.

– Je suis perdue ! gémit-elle. Je me tuerai, je me jetterai dans le fleuve. Comment survivre à cette honte ? »

Il la tenait dans ses bras, la caressait presque. Elle se cramponnait à lui, le visage contre sa chemise, le corps secoué de sanglots. Une odeur de santal montait aux narines de Flory. Peut-être s'imaginait-elle encore que le contact de ses bras, de son corps assurait son emprise sur lui. Il se dégagea doucement et, voyant qu'elle ne retombait pas à genoux, s'écarta d'elle.

« Ça suffit. Il faut t'en aller maintenant. Tiens, je vais te donner les cinquante roupies que je t'ai promises. »

Tirant sa cantine de sous son lit, il en sortit cinq billets de dix roupies. Elle les serra silencieusement dans son corsage. Ses larmes avaient brusquement cessé de couler. Sans mot dire, elle se rendit à la salle de bains ; lorsqu'elle en ressortit, son visage avait repris sa teinte naturelle, ses vêtements et ses cheveux étaient en bon ordre. Elle paraissait maussade, mais non plus hystérique.

« Pour la dernière fois, *thakin* : vous ne voulez pas me reprendre ? C'est votre dernier mot ?

– Oui. Je n'y peux rien.

– Alors, *thakin*, je m'en vais.

– Très bien. Dieu te garde. »

Appuyé contre le pilier de bois de la véranda, il la regardait s'éloigner dans le soleil, le long de l'allée. Elle marchait très droite, on la devinait cruellement offensée. Elle avait dit vrai : il lui avait pris sa jeunesse. Flory sentait ses genoux trembler malgré lui.

Ko S'la, silencieusement, se présenta derrière lui ; il toussa légèrement pour attirer l'attention de son maître.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Le déjeuner du très saint est en train de refroidir.

– Je ne déjeunerai pas. Donne-moi quelque chose à boire – du gin. »

« Mais où est donc la vie que je menais jadis ?... »

Comme de longues aiguilles courbes se faufilant dans une broderie, les deux canoës qui transportaient Flory et Elizabeth remontaient la rivière qui, de la rive orientale de l'Irrawaddy, menait à l'intérieur du pays. C'était le jour de la partie de chasse – une brève excursion d'un après-midi, car il n'était pas question pour eux de passer une nuit ensemble dans la jungle. Il était convenu qu'ils chasseraient une ou deux heures dans la relative fraîcheur du soir et rentreraient à Kyautkada pour le dîner.

Les canoës, simples troncs d'arbre évidés, glissaient à toute allure, ridant à peine la surface de l'eau brune. Des jacinthes d'eau aux fleurs bleues, au feuillage touffu et spongieux, obstruaient si bien la rivière que celle-ci était réduite à un étroit chenal large de quatre pieds. Une lumière verdâtre filtrait à travers le sous-bois. On entendait de temps en temps le cri strident des perroquets, mais les bêtes sauvages demeuraient invisibles. Un serpent d'eau s'enfuit et disparut parmi les jacinthes.

Elizabeth se retourna vers Flory :

« Quand arriverons-nous au village ? »

Flory se trouvait en compagnie de Flo et de Ko S'la dans le plus grand des deux canoës, payagé par une vieille femme ridée vêtue de haillons.

« C'est encore loin, grand-mère ? » demanda Flory.

La vieille retira son cigare de la bouche et posa sa pagaie sur ses genoux pour réfléchir.

« La distance à laquelle un homme peut crier », dit-elle après un instant de silence.

« Environ huit cents mètres », traduisit Flory.

Ils avaient déjà parcouru trois kilomètres. Elizabeth avait mal au dos. Les canoës risquant de se retourner au moindre mouvement, il fallait se caler tant bien que mal sur un siège minuscule, sans dossier, en prenant soin, dans toute la mesure du possible, de ne pas reposer les pieds au fond de l'embarcation où flottaient çà et là des crevettes mortes. Le Birman qui payait dans le canoë d'Elizabeth était un homme d'une soixantaine d'années, à moitié nu, à la peau couleur de feuille morte et au corps aussi parfait que celui d'un adolescent. Son visage flétri avait une expression affable et pétrie de malice. Ses cheveux noirs, plus fins que ceux de la plupart des Birmans, formaient un nœud lâche sur l'oreille ; une ou deux mèches lui balayaient la joue. Elizabeth gardait jalousement le fusil

de son oncle sur ses genoux. Flory lui avait proposé de le prendre, mais elle n'avait pas voulu en entendre parler ; en réalité, le contact de l'arme la ravissait au point qu'elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. C'était la première fois qu'elle touchait à un fusil. Elle portait une jupe de grosse toile, des chaussures à talon bas, un chemisier de soie, un chapeau de feutre et elle n'ignorait pas que cette tenue lui seyait. Elle était radieuse, en dépit de son dos endolori, de la sueur qui inondait son visage et des gros moustiques qui bourdonnaient autour de ses chevilles.

La rivière allait se rétrécissant et les lits de jacinthes d'eau faisaient place à des bancs escarpés d'une boue luisante comme du chocolat. Des cabanes délabrées construites sur pilotis bordaient la rivière. Entre deux de ces cabanes, un jeune garçon nu s'amusait à faire voler comme un cerf-volant un scarabée attaché par un fil. Il se mit à pousser des cris à la vue des Européens ; à ces cris, d'autres enfants surgirent comme par enchantement. Le vieux Birman fit accoster le canoë à une sorte de jetée faite d'un tronc de palmier enfoncé dans la vase qui, couvert de bernacles, offrait un solide point d'appui sur lequel il sauta pour aider Elizabeth à descendre. Les autres l'imitèrent, portant les cartouches et la gibecière. Comme elle le faisait régulièrement dans ces occasions, Flo tomba dans la vase et s'y embourba jusqu'au poitrail. Un vieillard tout décharné, vêtu d'un *paso* d'un rose violet, et dont la joue s'ornait d'un grain de beauté où poussaient quatre poils gris longs de près d'un mètre, s'avança en s'inclinant très bas et en distribuant des taloches aux enfants qui s'étaient rassemblés autour de la jetée.

« Le chef du village », dit Flory.

Le vieillard prit la tête du cortège et le conduisit jusque chez lui, marchant curieusement plié en deux comme un L renversé – à la fois parce qu'il était perclus de rhumatismes et tenu, en tant que fonctionnaire très subalterne, d'exécuter d'incessantes courbettes. Une foule d'enfants emboîta le pas aux Européens, ainsi que d'innombrables chiens qui jappaient, forçant Flo à battre en retraite sur les talons de Flory. Au seuil de chaque cabane, des grappes de visages ronds regardaient, bouche bée, l'*Ingaleikma*. Le village baignait dans l'ombre des grands arbres. Durant les pluies, la crue de la rivière transformait la partie basse du village en une petite Venise misérable dont les habitants, leur seuil une fois franchi, sautaient directement dans leurs canoës.

Un peu plus spacieuse que les autres, la maison du chef avait un toit en tôle ondulée qui, en dépit de l'insupportable vacarme provoqué par la pluie qui tambourinait dessus pendant la mauvaise saison, était l'orgueil suprême de son propriétaire. Il avait, pour payer cette demeure, renoncé à la construction d'une pagode et sensiblement réduit ses chances d'accéder un jour au nirvana. Il grimpa les marches en toute hâte et poussa d'un petit coup de pied un jeune garçon qui dormait, étendu sur le sol de la véranda. Puis il se retourna et s'inclina à nouveau devant les Européens en les priant d'entrer.

« On entre ? demanda Flory. Je pense qu'il va nous falloir attendre une demi-heure.

– Ne pourriez-vous pas lui suggérer d'apporter quelques chaises dehors, dans la véranda ? » dit Elizabeth. Après l'expérience qu'elle avait vécue chez Li Yeik, elle était résolue à ne plus jamais mettre les pieds dans un logis indigène à moins de ne pouvoir faire autrement.

Il y eut un grand remue-ménage à l'intérieur de la maison. Le chef, le jeune garçon

et quelques femmes apportèrent deux chaises curieusement décorées de fleurs d'hibiscus et de bégonias plantées dans de vieux bidons à essence. Ils avaient visiblement préparé pour les Européens une sorte de double trône. Elizabeth une fois assise, le chef reparut avec une théière, un régime de bananes très longues et très vertes et six cigares plus noirs que le charbon. Il offrit à Elizabeth une tasse de thé, mais la jeune fille secoua la tête : ce thé paraissait plus mauvais encore, si possible, que celui de Li Yeik.

Le chef se frotta le nez d'un air perplexe. Se tournant vers Flory, il lui demanda si la jeune *thakin-ma* désirait du lait dans son thé. Il avait entendu dire que les Européens buvaient du thé au lait : les gens du village pourraient, le cas échéant, aller traire une vache. Elizabeth persista dans son refus ; mais elle avait soif, et elle pria Flory d'envoyer chercher une des bouteilles de soda que Ko S'la avait emportées dans son sac. Ce que voyant, le chef, confus et persuadé d'avoir mal accueilli ses hôtes, se retira, laissant les Européens seuls dans la véranda.

Elizabeth continuait à garder jalousement son fusil en travers de ses genoux. Flory, appuyé contre la balustrade de la véranda, faisait semblant de fumer un des cigares du chef. Impatiente de chasser, Elizabeth harcelait Flory d'innombrables questions :

« Nous allons pouvoir partir bientôt ? Vous croyez que nous avons assez de cartouches ? Combien de rabatteurs va-t-il nous falloir ? Oh, j'espère que nous allons avoir un peu de chance ! Vous croyez que nous allons prendre quelque chose ?

– Probablement rien de bien extraordinaire. Nous prendrons sûrement quelques pigeons et peut-être aussi du gibier de jungle. Ce n'est pas la bonne saison, mais on peut toujours tirer les mâles. Il paraît qu'il y a un léopard dans le secteur : il a tué un bœuf à deux pas du village pas plus tard que la semaine dernière.

– Un léopard ! Si seulement nous pouvions tomber sur lui !

– C'est malheureusement très peu probable. En Birmanie, la seule règle dans ce genre de chasse, c'est de n'en rien attendre. La jungle abonde en gibier, mais, le plus souvent, on n'a même pas l'occasion de tirer un seul coup de fusil.

– Comment cela ?

– La jungle est si épaisse que vous pouvez parfaitement ne pas voir un animal à cinq mètres. La moitié du temps, les bêtes parviennent à esquiver les rabatteurs. Si par hasard vous en voyez une, ça dure à peine une fraction de seconde. Et puis, il y a de l'eau partout, si bien qu'elles ne sont pas contraintes, pour s'abreuver, de rester fixées à tel ou tel endroit. Un tigre, par exemple, peut chasser sur des centaines de kilomètres. Et avec tout le gibier qu'il y a, les fauves n'ont pas besoin de revenir rôder auprès d'une bête morte si elle présente quelque chose de suspect. Quand j'étais jeune, combien de nuits n'ai-je pas passées, assis près d'une vieille carcasse de vache puante, à guetter des tigres qui ne venaient jamais ! »

Elizabeth se frottait les omoplates contre le dossier de sa chaise, ce qui était chez elle un signe de profonde satisfaction. Flory lui plaisait follement quand il parlait ainsi. Le moindre détail sur la chasse, si banal fût-il, l'excitait au plus haut point. Si seulement il consentait à toujours parler de chasse au lieu de parler de livres, d'art, de poésie et autres fadaises ! Dans un brusque élan d'admiration, elle décida que Flory était un très bel

homme à sa manière. Il avait l'air si merveilleusement viril, avec sa chemise de sport à col ouvert sur la poitrine, son short, ses bandes molletières et ses bottes de chasse ! Et aussi son visage buriné, bronzé, un vrai visage de soldat. Il détournait d'elle sa joue marquée. Elle le pressa de continuer à parler.

« Racontez-moi encore des choses sur la chasse au tigre. C'est absolument passionnant ! »

Il expliqua comment, plusieurs années auparavant, il avait tiré un vieux tigre mangeur d'hommes qui avait tué un de ses coolies. L'attente dans le *machan* infesté de moustiques ; les yeux du tigre s'approchant, telles de grosses lanternes vertes, dans l'obscurité de la jungle ; le halètement du fauve en train de dévorer le corps du coolie qu'on avait attaché à un pieu, en guise d'appât. Flory s'acquittait de son récit un peu pour la forme – les éternels radoteurs de l'armée des Indes n'évoquent-ils pas toujours leurs souvenirs de chasse au tigre ? – mais Elizabeth se remit à se frotter les omoplates. Il ignorait à quel point ses propos la rassuraient, compensant ainsi toutes les fois où il l'avait ennuyée, voire inquiétée. Six jeunes gens aux cheveux en broussaille, le *dah* sur l'épaule, débouchèrent du sentier, précédés d'un vieil homme grisonnant, maigre mais alerte. Ils s'arrêtèrent devant la maison du chef. L'un d'entre eux poussa un cri rauque. Le chef vint prévenir les deux Européens que les rabatteurs étaient là, prêts à partir sur-le-champ si la jeune *thakin-ma* n'était pas trop incommodée par la chaleur.

Ils partirent. Le côté du village opposé à la rivière était protégé par une haie de cactus de deux mètres de haut sur quatre de large. Il fallait gravir un sentier parmi les cactus, puis s'engager le long d'une piste poussiéreuse creusée de profondes ornières et bordée d'épais buissons de bambou de la hauteur d'un mât de drapeau. Les rabatteurs ouvraient la marche, en file indienne, leur large *dah* posé sur leur avant-bras. Le vieux chasseur précédait Elizabeth. Il avait retroussé son *longyi* à la manière d'un pagne et ses maigres cuisses étaient tatouées d'un lacs si serré qu'il semblait porter un caleçon de dentelle bleue. Une tige de bambou de l'épaisseur d'un poignet d'homme s'était couchée, barrant le sentier. Le rabatteur qui ouvrait la marche la trancha d'un coup de *dah* ; l'eau qu'elle emprisonnait en jaillit dans un scintillement de diamant. Au bout de cinq cents mètres, ils atteignirent les champs ; tout le monde ruisselait de sueur, car ils avaient marché vite et le soleil était féroce.

« C'est par là que nous allons chasser », dit Flory.

Il désigna, au-delà du chaume, une grande plaine couleur de poussière, quadrillée par des remblais de boue séchée. Elle était plate et déserte, seulement peuplée d'aigrettes d'une blancheur de neige. Au loin se dressait, semblable à une falaise vert sombre, une muraille de grands arbres. Les rabatteurs s'étaient dirigés vers un arbuste, à vingt mètres de là. L'un d'eux se prosterna devant l'arbuste en marmonnant, cependant que le vieux chasseur, débouchant un flacon, répandait sur le sol un liquide blanchâtre. Les autres, debout, contemplaient la scène d'un air grave, comme des hommes dans une église.

« Qu'est-ce qu'ils font ? interrogea Elizabeth.

– Ce n'est qu'un sacrifice aux divinités du lieu. Ils les appellent des *nats* ; ce sont des sortes de dryades. Ils les prient de nous porter chance. »

Le chasseur revint et expliqua d'une voix fêlée qu'ils allaient battre un petit coin de

broussailles au loin sur la droite avant de gagner la jungle. C'était apparemment le *nat* qui le lui avait conseillé. Le chasseur indiqua, de la pointe de son *dah*, l'endroit où Flory et Elizabeth devaient aller se poster. Les six rabatteurs plongèrent dans les broussailles ; ils devaient décrire un mouvement tournant et rabattre le gibier en direction de la rizière. Flory et Elizabeth prirent position derrière un buisson d'églantier, à une trentaine de mètres de l'orée de la jungle, cependant que Ko S'la, tenant Flo par son collier et la caressant pour la faire tenir tranquille, allait s'accroupir un peu plus loin derrière un autre buisson. À la chasse, Flory éloignait toujours Ko S'la, qui avait l'agaçante manie de clapper la langue quand on ratait un coup. Bientôt, on entendit au loin des coups sourds accompagnés de cris rauques ; la battue commençait. Elizabeth se mit à trembler si fort qu'elle ne parvenait pas à immobiliser le canon de son arme. Du haut des arbres, un merveilleux oiseau à peine plus gros qu'une grive, ailes grises et corps écarlate, venait vers eux d'un curieux vol plongeant. Les coups et les cris se rapprochèrent. L'un des buissons en bordure de la jungle s'agita violemment – quelque gros gibier allait surgir. Elizabeth leva son arme. Mais ce n'était qu'un rabatteur nu, son *dah* à la main. Se voyant à découvert, il cria aux autres de venir le rejoindre.

Elizabeth abaissa son fusil.

« Que s'est-il passé ? »

– Rien. La battue est terminée.

– Alors, là-bas, il n'y avait rien ? s'écria-t-elle, violemment déçue.

– Ne vous en faites pas, on ne prend jamais rien à la première battue. Nous aurons plus de chance la prochaine fois. »

Ils traversèrent la rizière et se postèrent en face de la haute muraille verte de la jungle. Elizabeth avait déjà appris à charger son fusil. La battue avait à peine commencé que Ko S'la émit un sifflement aigu.

« Regardez ! cria Flory. Vite, les voici qui arrivent ! »

À quarante mètres au-dessus d'eux, un vol de pigeons verts filait à une vitesse incroyable, telle une poignée de pierres catapultées en plein ciel. Elizabeth, dans sa fièvre, fut d'abord incapable de réagir ; puis elle pointa le canon de son arme en direction des oiseaux et appuya violemment sur la détente. Rien ne se produisit : elle n'avait pressé que le pontet. Comme les oiseaux passaient au-dessus de leurs têtes, elle finit par trouver la détente et fit partir les deux coups à la fois. Il y eut une détonation assourdissante et elle fut projetée un pas en arrière, en manquant de se briser la clavicule. Elle avait visé trop loin. Au même instant, elle vit Flory épauler son fusil. Deux pigeons tournoyèrent et tombèrent sur le sol comme des flèches. Ko S'la poussa un cri et, précédé de Flo, s'élança vers eux.

« Attention ! dit Flory. Un pigeon impérial. Celui-là, on va tâcher de l'avoir ! »

Un gros oiseau au vol beaucoup plus lent que les autres passait dans le ciel. Elizabeth, découragée par son échec, se contenta d'observer Flory. Il introduisit une cartouche dans la culasse, visa ; un panache de fumée blanche s'échappa de la bouche du canon. L'oiseau s'abattit pesamment, l'aile brisée. Flo et Ko S'la, très excités, accoururent, Flo tenant dans sa gueule le gros pigeon impérial et Ko S'la, souriant, extrayant de sa

gibecière brodée les deux pigeons verts. Flory prit l'un des petits corps verts pour le montrer à Elizabeth.

« Regardez. N'est-ce pas un vrai petit bijou ? Le plus bel oiseau d'Asie. »

Elizabeth caressa du doigt les plumes lisses. Elle était cruellement déçue de ne pas avoir tué l'oiseau elle-même. Mais en même temps, curieusement, elle éprouvait presque de l'adoration pour Flory, maintenant qu'elle avait vu comment il savait tirer.

« Admirez les plumes de la poitrine : de petites merveilles ! C'est criminel de les tuer. Les Birmans prétendent que lorsqu'on abat un de ces oiseaux, il vomit, comme pour dire : "Tenez, voici tout ce que je possède. Je ne vous ai rien pris : pourquoi me tuer ?" Je dois avouer au demeurant que je ne l'ai jamais vu de mes yeux.

– Ils sont bons à manger ?

– Délicieux. Il n'empêche que je trouve scandaleux de les tuer.

– Je voudrais bien être aussi habile que vous, dit-elle avec envie.

– C'est une affaire d'habitude. Vous vous y mettez très vite. Vous savez tenir votre fusil, c'est plus que n'en savent la plupart des débutants. »

Lors des deux battues suivantes, toutefois, Elizabeth ne tua rien. Elle avait appris à presser correctement sur la détente, mais l'excitation la paralysait au point qu'elle était incapable de tirer. Flory abattit plusieurs autres pigeons, ainsi qu'une petite colombe couleur de bronze, au dos vert-de-grisé. Le gibier à plumes se dissimulait aux regards, bien qu'on l'entendit caqueter et glousser un peu partout à l'entour. Ils avançaient à présent en pleine jungle. Il y régnait une lumière grise, avec d'éblouissantes trouées de soleil. En quelque direction que l'on portât les yeux, la vue était bornée par une multitude d'arbres, ainsi que par les buissons et les lianes qui montaient à l'assaut de leurs troncs, comme des vagues autour des piles d'une jetée. La densité de la végétation provoquait une sensation d'oppression, de vertige. Certaines lianes ressemblaient à de gros serpents. Flory et Elizabeth se frayaient un chemin le long d'étroits sentiers, escaladaient des talus glissants, déchirant leurs vêtements aux épines. Leurs chemises étaient trempées de sueur. Il faisait une chaleur étouffante et une odeur de feuilles écrasées flottait dans l'air. Par intervalles, d'invisibles cigales émettaient leur grésillement strident, métallique comme la vibration des cordes d'acier d'une guitare ; et lorsqu'elles cessaient de chanter s'installait un surprenant silence.

En se rendant au lieu de la cinquième battue, ils arrivèrent à un grand *peepul* au faîte duquel on entendait roucouler des pigeons impériaux. C'était un son semblable à un meuglement lointain. Un oiseau battit des ailes et, petite silhouette grisâtre, alla se percher sur la plus haute branche.

« Essayez de le tirer posé, dit Flory à Elizabeth. Visez-le bien et tirez sans attendre. Ne fermez pas votre œil gauche. »

Elizabeth épaula. Les rabatteurs s'arrêtèrent tous ensemble pour l'observer. Certains d'entre eux ne pouvaient s'empêcher de claquer la langue ; ils trouvaient bizarre et un peu choquant de voir une femme manier un fusil. Par un violent effort de volonté, Elizabeth parvint à maîtriser son tremblement nerveux et appuya sur la détente. Elle n'entendit pas

le coup partir : on ne l'entend jamais quand on atteint sa cible. D'abord projeté en l'air, l'oiseau tomba à la verticale et fut arrêté par une branche fourchue, à dix mètres du sol. Abandonnant son *dah*, l'un des rabatteurs se dirigea vers une énorme liane qui, enroulée sur elle-même comme un bâton de réglisse, pendait d'une branche éloignée. Il y grimpa avec agilité comme s'il eût grimpé à une échelle, atteignit la grosse branche et rapporta le pigeon à terre. Il le déposa, tiède et inerte, dans la main d'Elizabeth.

Elle ne voulait pas le lâcher, tant son contact la ravissait. Elle le tenait serré contre sa poitrine, elle l'aurait embrassé. Tous les hommes, Flory, Ko S'la et les rabatteurs, sourirent entre eux de la voir caresser l'oiseau mort. À regret, elle le remit à Ko S'la, qui l'enfouit dans sa gibecière. Elle éprouvait le violent désir de se jeter au cou de Flory et de l'étreindre ; et ce désir venait en grande partie du fait qu'elle avait tué ce pigeon.

La cinquième battue terminée, le chasseur expliqua à Flory qu'il fallait traverser une clairière où l'on cultivait des ananas pour battre une autre partie de la jungle. Ils sortirent de la forêt dans l'aveuglante clarté du soleil. La clairière était un rectangle allongé de près d'un hectare, taillé à coups de hache dans la jungle, où poussaient des rangées d'ananas épineux à demi étouffés par les mauvaises herbes. Une haie de ronces divisait le champ par le milieu. Ils avaient presque traversé le champ quand un cocorico strident s'éleva derrière la haie.

« Vous avez entendu ? dit Elizabeth en s'immobilisant. C'était un coq de jungle ?

– Oui. C'est l'heure à laquelle ils sortent pour se nourrir.

– Si on le tirait ?

– On peut tenter le coup, si vous voulez. Ils sont rusés, ces animaux-là. Bon, on va gagner la haie, sans faire de bruit, jusqu'à l'endroit où il se trouve. Mais surtout, silence ! »

Il envoya Ko S'la et les rabatteurs en avant, et tous deux longèrent le champ pour se glisser le long de la haie. Ils avançaient courbés, afin de ne pas donner l'alerte. Elizabeth marchait la première. La sueur coulait sur son visage, chatouillant sa lèvre supérieure, et son cœur battait la chamade. Elle sentit Flory, derrière elle, toucher son talon. Ils se redressèrent et regardèrent ensemble par-dessus la haie.

À dix mètres de là, un petit coq picorait hardiment le sol. Il était splendide, avec son collier de plumes soyeuses, sa crête rouge et sa longue queue recourbée, d'un vert profond. Six poules l'entouraient, brunes et menues, le dos couvert de plumes disposées en losange comme des écailles de reptile. Tout cela, Flory et Elizabeth l'aperçurent en l'espace d'une seconde ; avec un cri rauque et un bruissement d'ailes, les oiseaux s'envolèrent comme des flèches en direction de la jungle. Au même instant, Elizabeth, sans réfléchir, épaula et fit feu. C'était un de ces coups où l'on ne prend pas le temps de viser, où l'on n'a même pas conscience d'avoir un fusil à la main : on dirait que l'esprit accompagne la balle et la dirige vers le but. Avant même d'avoir tiré, Elizabeth savait l'oiseau condamné. Il fit la culbute, éparpillant ses plumes dans un rayon de trente mètres.

« Bravo ! Bravo ! » s'écria Flory.

Ils étaient si excités qu'ils lâchèrent leur fusil, traversèrent la haie épineuse et coururent côte à côte jusqu'à l'endroit où était tombé l'oiseau.

« Bravo ! répéta Flory, aussi enthousiasmé qu'elle. Bon Dieu, je n'ai encore jamais vu personne tirer un oiseau en vol dès le premier jour, jamais ! Vous avez des réflexes du tonnerre. C'est fantastique ! »

Ils étaient agenouillés l'un en face de l'autre devant l'oiseau mort. Avec stupeur, ils découvrirent qu'ils se tenaient étroitement la main. Ils avaient couru la main dans la main sans même s'en apercevoir.

Ils retinrent leur souffle, sentant tous deux qu'un événement capital allait se produire. Flory tendit son autre main et prit celle de la jeune fille. Elle la lui abandonna sans résistance. Un moment, ils restèrent à genoux, mains enlacées. Inondés de chaleur, il leur semblait être soulevés par des vagues de bonheur. Il la prit par les épaules pour l'attirer à lui.

Alors, brusquement, il détourna la tête et se mit debout, aidant Elizabeth à se relever. Il s'était souvenu de sa tâche de naissance. Il n'osait aller plus loin. Pas ici, pas en plein jour ! La rebuffade qu'il allait s'attirer serait trop cuisante. Pour dissimuler son embarras, il se baissa et ramassa le corps du coq.

« C'était formidable, dit-il. Vous n'avez pas besoin de leçons. Vous savez déjà tirer. Nous ferions mieux de nous diriger vers la prochaine battue. »

Ils venaient de traverser la haie et de ramasser leurs fusils quand, de la lisière de la jungle, une série de cris s'éleva. Deux des rabatteurs venaient vers eux, bondissant et faisant de grands gestes.

« Qu'y a-t-il ? interrogea Elizabeth.

– Je ne sais pas. Ils ont dû voir une bête quelconque. Cela m'a l'air d'être du gros gibier.

– Oh ! Hourrah ! Venez ! »

Ils se mirent à courir et se hâtèrent de traverser le champ d'ananas en s'égratignant aux herbes épineuses. Ko S'la et cinq rabatteurs formaient un petit groupe compact et parlaient tous à la fois ; les deux autres, très excités, faisaient de grands signes à Flory et Elizabeth. En rejoignant le groupe, ils virent au milieu une vieille femme qui retenait d'une main son *longyi* en haillons et gesticulait de l'autre en agitant un gros cigare. Elizabeth entendit répéter à plusieurs reprises le mot « *char* ».

« Que disent-ils ? » demanda-t-elle.

Les rabatteurs entourèrent Flory en parlant avec animation et en désignant la jungle. Après avoir posé quelques questions, Flory, d'un geste, leur imposa silence et se tourna vers Elizabeth.

« Voici ce qui s'appelle de la chance. Cette vieille femme vient de la jungle, et elle dit qu'au bruit du coup que vous venez de tirer, elle a vu un léopard traverser le sentier à toute allure. Ces jeunes gens savent de quel côté il est susceptible de se cacher. Si nous nous dépêchons, ils vont peut-être pouvoir l'encercler et le débusquer avant qu'il ne prenne la fuite. Voulez-vous qu'on essaie ?

– Oh, oui, oui ! Ce que c'est excitant ! Ce serait merveilleux d'avoir ce léopard !

– Il y a du danger, vous savez ? Je me tiendrai auprès de vous et il est probable que tout se passe bien, mais à pied on n'est jamais sûr de rien. Vous sentez-vous de force ?

– Oh, mais bien sûr, bien sûr ! Je n'ai pas peur. Vite, partons vite !

– Que l'un d'entre vous vienne avec nous pour nous indiquer le chemin, dit Flory aux rabatteurs. Toi, Ko S'la, mets Flo en laisse et rejoins les autres, avec nous elle ne se tiendra pas tranquille. Il faut nous dépêcher », ajouta-t-il à l'adresse d'Elizabeth.

Ko S'la et cinq rabatteurs longèrent précipitamment la lisière de la jungle. Ils devaient s'enfoncer dans la forêt et commencer la battue. Le sixième rabatteur, celui qui avait grimpé sur l'arbre à la recherche du pigeon, s'enfonça dans la jungle, suivi de Flory et de la jeune fille.

D'un pas court et rapide, presque un pas de course, il les guida à travers un dédale de pistes de gibier. Les branches étaient si basses qu'il fallait parfois se mettre à ramper ; les lianes entravaient le sentier. Le terrain poussiéreux amortissait le bruit des pas. À un certain moment, le rabatteur fit halte, désigna le sol pour indiquer que l'endroit lui semblait propice et porta un doigt à ses lèvres pour imposer le silence. Flory tira de ses poches quatre cartouches SG et s'empara du fusil d'Elizabeth afin de le charger sans bruit.

Un léger bruissement derrière eux les fit tous sursauter. Un adolescent presque nu, armé d'une espèce d'arbalète et venu d'on ne sait où, se frayait un passage parmi les fourrés. Il regarda le rabatteur, secoua la tête et indiqua le sentier. Après un dialogue de signes entre les deux jeunes gens, le rabatteur parut acquiescer. Sans mot dire, ils avancèrent furtivement tous les quatre le long du sentier, amorcèrent un tournant et firent halte à nouveau. Au même instant retentirent, à quelque cent mètres de là, d'effroyables hurlements ponctués par les aboiements de Flo.

Elizabeth sentit la main du rabatteur peser sur son épaule pour la forcer à se baisser. Tous s'accroupirent à l'abri d'un buisson épineux, les Européens devant, les Birmans derrière. Au loin, les six hommes criaient, cinglaient les troncs d'arbres de leurs *dahs* et menaient un incroyable vacarme. Les rabatteurs faisaient en sorte que le léopard ne revînt pas sur eux. Elizabeth contemplait de grosses fourmis jaunes qui avançaient en colonne le long d'une branche d'un buisson. L'une d'elles lui tomba sur le dos de la main et se mit à remonter sur son avant-bras. La jeune fille n'osait pas bouger pour la chasser. Elle pria intérieurement : « Mon Dieu, faites que le léopard vienne ! Oh, mon Dieu, faites venir le léopard ! »

On entendit soudain un bruit de pas sur les feuilles. Elizabeth leva son arme, mais Flory secoua vivement la tête et abaissa le canon. Une poule de jungle traversa le sentier en courant à longues et bruyantes enjambées.

Les cris des rabatteurs ne paraissaient guère se rapprocher. La fourmi qui marchait le long du bras d'Elizabeth la mordit cruellement et tomba à terre.

La jeune fille sentit le désespoir l'envahir : le léopard ne viendrait pas, il leur avait échappé. Elle se prit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais entendu parler de ce léopard, tant la déception était cuisante. Elle sentit alors le rabatteur lui pincer le coude ; sa joue lisse et jaune à quelques centimètres de la sienne, il tendait le cou ; elle respirait l'odeur d'huile de coco que dégageaient ses cheveux. Ses grosses lèvres s'arrondirent comme pour siffler ; il

avait entendu quelque chose. Flory et Elizabeth l'entendirent à leur tour : c'était un bruissement presque imperceptible, celui d'une créature aérienne glissant à travers la jungle en effleurant à peine le sol. Au même instant, la tête et les épaules du léopard émergèrent des taillis, quinze mètres plus bas.

Il s'immobilisa, ses pattes de devant sur le sentier. On voyait sa tête ramassée aux oreilles plates, ses crocs acérés, les muscles redoutables de son poitrail. Dans l'ombre, il paraissait non pas jaune, mais gris. Il était là, tous ses sens en alerte. Elizabeth vit Flory se dresser d'un bond, épauler son fusil et faire feu. La détonation retentit. Presque en même temps, la bête s'écroula pesamment dans les herbes.

« Attention ! hurla Flory. Je ne l'ai pas tué ! »

Il tira à nouveau. On entendit le sursaut de la bête blessée, son halètement. Flory cassa son fusil et fouilla dans sa poche à la recherche d'une cartouche, puis jeta toutes ses cartouches sur le sentier et, s'agenouillant, les examina une à une.

« Merde ! cria-t-il. Il n'y a pas une seule SG là-dedans. Où diable ai-je bien pu les fourrer ? »

Le fauve avait disparu. Il se débattait quelque part dans le sous-bois comme un grand serpent blessé, avec des grondements sauvages et pitoyables qui ressemblaient à des sanglots. Le bruit semblait se rapprocher. Toutes les cartouches de Flory ne portaient qu'un 6 ou un 8 à leur extrémité. Ko S'la avait, en réalité, emporté le reste des cartouches de grand tir.

Le fauve grondait maintenant à guère plus de cinq mètres d'eux, mais la jungle était si épaisse qu'ils ne pouvaient le voir.

« Tirez ! Tirez ! Tirez ! » crièrent les deux Birmans en s'éloignant à toutes jambes pour grimper dans un arbre. Il y eut dans les fourrés un craquement si proche qu'il secoua le buisson auprès duquel se tenait Elizabeth.

« Bon sang, il est presque sur nous ! dit Flory. Il faut absolument le stopper. Tirez à l'endroit d'où vient le bruit. »

Elizabeth leva son fusil. Ses genoux s'entrechoquaient, mais sa main demeurait ferme. Elle fit feu rapidement, une fois, deux fois. Le bruit s'éloigna. Toujours invisible, le léopard battait en retraite, blessé, mais encore agile.

« Bien joué ! Vous lui avez fait peur, dit Flory.

– Mais il s'éloigne ! Il s'éloigne ! » s'écria Elizabeth, trépignant d'impatience.

Elle s'apprêtait à le suivre. Flory bondit sur elle et la retint.

« Il ne se sauvera pas bien loin. Restez ici et ne bougez plus ! »

Il glissa deux cartouches dans son fusil et partit en courant sur les traces du léopard. Pendant un moment, Elizabeth ne put voir ni l'homme ni le fauve ; puis ils réapparurent dans une petite clairière à trente mètres de là. Le léopard se traînait sur le ventre en se tordant de douleur et en poussant des sortes de sanglots. Flory le mit en joue et tira à quatre mètres de distance. L'animal fit un bond, roula sur soi-même, se recroquevilla et s'immobilisa. Flory piqua le corps du bout de son fusil : il ne bougeait plus.

« Tout va bien, il est mort, cria Flory. Venez voir. »

Les deux Birmans sautèrent à bas de leur arbre et rejoignirent Elizabeth à l'endroit où se trouvait Flory. Le léopard – c'était un mâle – gisait à terre, pelotonné sur lui-même, la tête entre les pattes de devant. Beaucoup plus petit qu'il ne paraissait de son vivant, il avait l'air d'un chaton mort. Elizabeth sentait encore ses jambes trembler sous elle. Elle et Flory contemplaient le léopard, debout l'un près de l'autre, mais, cette fois, sans se tenir par la main.

Survinrent Ko S'la et les indigènes, qui poussaient des cris de joie. Flo vint flairer le corps du léopard, puis, queue basse, déguerpit en gémissant ; rien ni personne ne put l'inciter à s'approcher de la bête morte. Tout le monde alla s'accroupir autour du léopard afin de l'admirer. On caressa son beau ventre blanc, doux comme celui d'un lièvre ; on pressa l'extrémité de ses pattes pour en faire sortir les griffes ; on écarta ses babines noires pour découvrir ses crocs. Deux des rabatteurs coupèrent une haute tige de bambou, y suspendirent le léopard par les pattes et, la longue queue de l'animal traînant à terre, s'acheminèrent triomphalement vers le village. Nul ne songeait à poursuivre la chasse, bien qu'il fût encore jour. Tous, y compris les Européens, étaient impatients de rentrer et de conter leur exploit.

Flory et Elizabeth marchaient côte à côte à travers le chaume. Les indigènes, à trente mètres en avant, portaient les fusils et le corps du léopard et Flo fermait le cortège à bonne distance. Le soleil déclinait derrière l'Irrawaddy. Une lumière blonde rasait le champ, dorant les tiges du chaume. L'épaule d'Elizabeth touchait presque celle de Flory. La sueur qui avait trempé leur chemise s'était évaporée. Ils parlaient peu, savourant tous deux ce bonheur immense qui vient de l'épuisement et du succès et que l'on ne saurait comparer à rien d'autre dans la vie, à aucune joie du corps ou de l'esprit.

« C'est à vous que revient la peau du léopard, dit Flory comme ils approchaient du village.

– Mais c'est vous qui l'avez tué !

– Ça ne fait rien, elle est à vous. Bon sang, je me demande combien de femmes dans ce pays auraient gardé la tête froide comme vous l'avez fait ! Je les vois d'ici pousser des cris d'orfraie et tourner de l'œil ! Je ferai préparer la peau à la prison de Kyautkada. Il y a là un prisonnier qui sait traiter les peaux et les rendre aussi douces que le velours.

Il purge une peine de sept ans, ce qui lui a donné le temps d'apprendre le métier.

– Eh bien, merci infiniment. »

Ils n'en dirent pas plus pour le moment. Plus tard, après s'être lavés, restaurés et reposés, ils se retrouveraient au Club, c'était tacitement convenu entre eux. Il était entendu que Flory demanderait à Elizabeth de l'épouser, bien que rien n'eût été dit à ce sujet.

Une fois au village, Flory versa huit annas à chacun des rabatteurs, surveilla l'écorchage du léopard et donna au chef une bouteille de bière et deux des pigeons impériaux qu'ils avaient tués. La peau et le crâne furent embarqués à bord d'un des canoës. On avait volé tous les poils des moustaches du fauve, bien que Ko S'la se fût efforcé de faire bonne garde. Les jeunes gens du village emportèrent la carcasse afin d'en extirper le cœur et divers autres organes, croyant que le fait de les manger leur conférerait

la force et la rapidité du léopard.

En arrivant au Club, Flory trouva les Lackersteen d'humeur particulièrement morose. Assise à sa place habituelle sous le panka, Mme Lackersteen était plongée dans la lecture de l'almanach nobiliaire de la Birmanie – à savoir la liste civile. Elle était très montée contre son mari, qui, à peine entré au Club, l'avait déjà bravée en se commandant un double whisky et continuait à la braver en lisant le *Pink'un*. Elizabeth était seule dans la petite bibliothèque, où elle feuilletait un vieux numéro du *Blackwood's*.

Une aventure très déplaisante était arrivée à Elizabeth après qu'elle eut quitté Flory. La jeune fille venait de prendre son bain et s'apprêtait à s'habiller pour le dîner, lorsque son oncle avait fait irruption dans sa chambre sous prétexte d'en savoir davantage sur la partie de chasse et s'était mis à lui pincer la cuisse d'une façon qui ne pouvait prêter à aucune équivoque. Elizabeth était horrifiée. Elle découvrait que certains hommes sont capables de faire des avances à leur nièce. Vivre, c'est apprendre. M. Lackersteen avait bien essayé de tourner la chose en plaisanterie, mais il était trop maladroit et déjà trop saoul pour être crédible. Sa femme, fort heureusement, était trop éloignée pour l'entendre – sans quoi elle eût provoqué un beau scandale.

L'atmosphère du dîner fut pesante. M. Lackersteen faisait la tête. Au diable ces femmes qui prenaient de grands airs et vous empêchaient de se donner du bon temps ! La fille était plutôt jolie, elle lui rappelait les illustrations de *La Vie parisienne* ; et puis, sacrebleu, n'était-ce pas lui, après tout, qui banquait pour son entretien ? Quant à Elizabeth, sa situation était des plus délicates. Elle n'avait pas le sou, et le toit de son oncle était son seul abri. Après avoir parcouru treize mille kilomètres pour se fixer en Birmanie, il lui était impossible, quinze jours à peine après son arrivée, de quitter une maison qui risquait de devenir invivable pour elle.

Une chose, en tout cas, était sûre et certaine : si Flory lui demandait de l'épouser (et il le lui demanderait, cela ne faisait guère de doute), elle accepterait. À un autre moment, elle en eût peut-être décidé autrement. Cet après-midi-là, sous le coup de leur exaltante aventure, elle s'était sentie près d'aimer Flory, dans la mesure où elle était capable d'aimer quelqu'un. Même après cet épisode, elle aurait pu concevoir des doutes sur ses propres sentiments. Car il y avait toujours eu chez Flory quelque chose de peu engageant : son âge, sa tache de naissance, ses propos étranges et vaguement pervers – des propos d'« intellectuel », à la fois incompréhensibles et inquiétants. Mais le comportement de son oncle venait de faire pencher la balance. Quoi qu'il pût arriver, il lui fallait fuir sans tarder

le toit des Lackersteen. Oui certes, elle épouserait Flory sitôt qu'il la demanderait en mariage !

Quand Flory pénétra dans la bibliothèque, la réponse de la jeune fille s'inscrivait sur son visage. Elle se montrait plus affable, plus accessible qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Elle avait la robe mauve qu'elle portait au matin de leur première rencontre, et cette tenue qui lui était familière lui donna du courage : on eût dit qu'elle la rapprochait de lui, faisait oublier son élégance un peu lointaine qui, parfois, le désespérait.

Il s'empara du magazine qu'elle venait de feuilleter et fit une remarque insignifiante ; pendant un moment, ils échangèrent des propos banals comme ils le faisaient trop souvent. Il est curieux de constater à quel point on continue, dans presque toutes les circonstances, à parler de choses et d'autres. Tout en bavardant, ils sortirent de la pièce sans même s'en apercevoir et se trouvèrent sous le grand frangipanier, près du court de tennis. C'était la nuit de la pleine lune. Aveuglante comme une pièce de monnaie chauffée à blanc, la lune montait dans un ciel bleu fumée où dérivait quelques traînées de nuages jaunes. Les étoiles demeuraient invisibles. Les buissons de croton qui, à la lumière du jour, ressemblaient à des lauriers chlorotiques devenaient, sous la lune, semblables à des gravures en noir et blanc au dessin capricieux. Non loin de la clôture, deux coolies dravidiens descendaient le long de la route, leurs haillons blancs baignés de clair de lune. Les frangipaniers exhalaient leur parfum entêtant dans l'air tiède.

« Regardez la lune, regardez ! dit Flory. On dirait un soleil blanc. La nuit est presque aussi claire qu'une journée d'hiver en Angleterre. »

Elizabeth leva la tête en direction des branches du frangipanier, que la lune semblait avoir muées en rameaux argentés. Épaisse, presque palpable, la clarté baignait tout alentour, couvrant le sol et l'écorce des arbres d'une couche éblouissante ; chaque feuille paraissait badigeonnée de lumière. Elizabeth, d'ordinaire indifférente à ce genre de spectacle, demeura stupéfaite.

« C'est fantastique ! Jamais on ne voit chez nous des clairs de lune pareils. Il fait si... si... »

Seul l'adjectif « clair » se présentant à son esprit, elle n'acheva pas sa phrase. Elle avait d'ailleurs coutume de laisser ses phrases en suspens.

« Oui, cette bonne vieille lune se surpasse, dans ces régions. C'est incroyable ce que cet arbre peut sentir fort, vous ne trouvez pas ? J'ai horreur des arbres qui fleurissent toute l'année. Et vous ? »

Il parlait un peu pour ne rien dire, afin de laisser aux coolies le temps de disparaître. Quand ils furent partis, il entoura de son bras l'épaule d'Elizabeth ; puis, voyant qu'elle se laissait faire, il l'attira contre lui. La tête de la jeune fille arrivait à la hauteur de sa poitrine, ses cheveux courts lui effleuraient les lèvres. Il la prit par le menton pour la forcer à lever la tête. Elle ne portait pas ses lunettes.

« Ça ne vous gêne pas ?

– Non.

– C'est-à-dire, cette... cette chose ne vous dérange pas trop ? »

Il tourna légèrement la tête pour indiquer sa tache de naissance. Il n'osait pas l'embrasser sans lui avoir tout d'abord posé la question.

« Non, non. Bien sûr que non. »

Leurs lèvres se rencontrèrent. Il sentit les bras nus d'Elizabeth se glisser autour de son cou. Ils restèrent une minute ou deux appuyés au tronc lisse du frangipanier, corps contre corps, bouche contre bouche. Le parfum entêtant de l'arbre se mêlait à l'odeur des cheveux d'Elizabeth. Et ces senteurs lui donnaient une sensation de néant, lui faisaient mesurer tout ce qui l'éloignait d'Elizabeth, bien qu'elle fût dans ses bras. Tout ce que cet arbre étranger symbolisait pour lui – son exil, ses années secrètes, gaspillées – formait entre eux un infranchissable abîme. Lui ferait-il jamais comprendre ce qu'il cherchait en elle ? Il se dégagea et appuya doucement les épaules de la jeune fille contre l'arbre, scrutant son visage qu'il voyait très distinctement, encore qu'elle tournât le dos à la lune.

« Je ne saurais vous dire tout ce que vous représentez pour moi, dit-il. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir combien je vous aime. Mais il faut que j'essaie de vous le dire. J'ai tant de choses à vous confier ! Dites, ne ferions-nous pas mieux de rentrer au Club ? On pourrait venir nous chercher. Allons discuter dans la véranda.

– Mes cheveux... Comment sont mes cheveux ? Très décoiffés ? interrogea-t-elle.

– Ils sont merveilleux.

– Oui, mais sont-ils en désordre ? Arrangez-les-moi, voulez-vous ? »

Elle pencha la tête en avant et, de la main, il remit en place ses courtes boucles blondes. La façon dont elle se tenait tête baissée devant lui provoqua en lui une étrange sensation d'intimité, bien plus que ne l'avait fait le baiser : on eût dit qu'elle lui appartenait déjà. Ah, il fallait qu'elle fût à lui ! Ce n'est qu'en l'épousant qu'il serait en mesure d'assurer son salut. Dans un instant, il demanderait sa main. Lentement, toujours enlacés, ils rentrèrent côte à côte au milieu des buissons de croton.

« Allons discuter dans la véranda, répéta-t-il. C'est curieux, nous n'avons jamais parlé vraiment, vous et moi. Dieu, que j'ai souvent rêvé d'avoir quelqu'un à qui parler ! Je pourrais vous parler pendant des heures. Des heures. Cela promet d'être passablement assommant et je crains que ça ne le soit. Il faut que je vous demande de prendre votre mal en patience pendant un certain temps. »

Au mot « assommant », elle esquissa un geste de protestation.

« Si, c'est assommant, je le sais bien. Nous autres Anglais des Indes, on nous considère toujours comme des raseurs. Et c'est bien vrai, nous sommes des raseurs ! Mais nous n'y pouvons rien. Vous comprenez, il y a au-dedans de nous un – comment dire ? – un démon qui nous incite à parler. Nous croulons sous une masse de souvenirs que nous brûlons de partager sans jamais pouvoir y parvenir. C'est le prix qu'il nous faut payer quand nous venons ici. »

Ils étaient à l'abri des oreilles indiscrètes dans la véranda latérale, où nulle porte ne donnait directement. Elizabeth s'était assise, les bras posés sur la petite table de rotin, mais Flory marchait de long en large, les mains dans les poches de sa veste, passant de l'ombre à la clarté de la lune qui ruisselait dans la pièce sous l'auvent est de la véranda.

« Je viens de vous dire que je vous aime. Aimer ! Ce verbe a été tellement galvaudé qu'il ne veut plus rien dire. Mais je vais tâcher de vous expliquer. Cet après-midi, à la chasse, je me disais : Mon Dieu, voici enfin quelqu'un qui peut partager ma vie, la partager vraiment, la vivre vraiment avec moi... Vous voyez... »

Il allait lui demander de l'épouser – il avait en fait l'intention de le lui demander sans plus attendre. Mais rien n'avait encore été dit ; et voilà qu'il continuait à parler égoïstement, intarissablement. Il ne pouvait se retenir de parler. Il était capital qu'elle comprît ce qu'avait été sa vie dans ce pays ; qu'elle saisît la nature de la solitude qu'il souhaitait la voir dissiper. Et c'était diablement difficile à expliquer. Il est diabolique de souffrir d'une douleur qui n'a pas de nom. Bienheureux ceux qui ne souffrent que de maux identifiables ! Bienheureux les pauvres, les malades, les amants contrariés dans leurs amours : du moins les autres savent-ils ce dont ils souffrent et prêtent-ils une oreille compatissante au récit de leurs tourments. Mais qui, ne l'ayant pas subie, comprendrait la douleur de l'exilé ?

Il continuait à arpenter la véranda, traversant à chaque allée et venue le rayon de lune qui faisait de sa veste de soie un habit de lumière. Elizabeth l'observait. Le baiser lui faisait encore battre le cœur, mais ses pensées vagabondaient pendant qu'il parlait. Allait-il lui faire sa demande ? Il mettait bien du temps à se décider ! Elle l'entendit vaguement prononcer le mot de « solitude ». Ah, mais oui, bien sûr ! Il lui parlait de la solitude qu'elle aurait à affronter dans la jungle une fois qu'ils seraient mariés. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. Peut-être, effectivement, devait-on se sentir parfois très seul dans la jungle ? À des kilomètres de toute civilisation, sans cinéma, sans sauteries, sans personne à qui parler, sans rien avoir à faire le soir sinon lire – ce devait être plutôt assommant. Enfin, on avait toujours la ressource du phonographe. Et quelle différence lorsqu'on introduirait en Birmanie ces nouveaux postes de radio portatifs ! Elle était sur le point de lui faire part de ses réflexions quand il ajouta :

« Me suis-je bien fait comprendre ? Avez-vous maintenant une idée de la vie que nous menons ici ? De la solitude, de la mélancolie qui sont notre lot ? Arbres étrangers, fleurs étrangères, paysages étrangers, visages étrangers. On se croirait transplanté sur une autre planète. Mais, voyez-vous – et c'est ce que je voudrais tant que vous sachiez –, ce pourrait ne pas être si mal de vivre sur une autre planète, ce pourrait même être la chose la plus passionnante du monde si l'on avait ne fût-ce qu'une personne avec qui la partager. Une personne capable de la voir avec des yeux comme les vôtres. Ce pays a été pour moi un enfer de solitude : il en est ainsi pour la plupart d'entre nous. Et pourtant, je vous assure que ce pourrait être le paradis, si l'on n'était pas seul. Tout ceci vous paraît-il avoir un sens ? » Il s'était arrêté près de la table et avait pris la main d'Elizabeth. Dans la pénombre, il ne distinguait du visage de la jeune fille qu'un ovale pâle, semblable à une fleur ; mais au contact de sa main, il sentit instantanément qu'elle n'avait pas compris un traître mot de ce qu'il disait. Comment eût-elle pu comprendre ? Ces discours alambiqués étaient si vains ! Il allait lui demander sans plus tarder de l'épouser. N'aurait-il pas toute la vie pour parler ? Il s'empara de l'autre main d'Elizabeth et, avec douceur, l'aida à se relever.

« Pardonnez-moi toutes les âneries que je vous ai débitées.

– Mais... ça ne fait rien, murmura-t-elle, persuadée qu'il allait l'embrasser.

– Non, ce ne sont que des âneries. Il y a des choses que l'on peut exprimer avec des mots et d'autres pas. Et puis, c'est assez mal venu de ma part de m'étendre sur mes malheurs. Je suivais ma petite idée... Écoutez, voici ce que je comptais vous dire. Voulez-vous...

– Eli-za-beth ! »

C'était la voix aiguë et plaintive de Mme Lackersteen qui appelait de l'intérieur du Club.

« Elizabeth ! Où êtes-vous passée ? »

Mme Lackersteen était évidemment du côté de la porte d'entrée et n'allait pas tarder à pénétrer dans la véranda. Flory attira Elizabeth contre lui. Ils échangèrent un rapide baiser. Il desserra son étreinte, mais garda ses mains dans les siennes.

« Vite, le temps presse. Répondez-moi. Voulez-vous... »

Sa phrase s'arrêta net. Il se passait sous ses pieds quelque chose d'extraordinaire. Le sol s'était mis à tanguer et à rouler comme un bateau soulevé par la houle. Flory chancela ; puis, pris de vertige, il tomba lourdement et se cogna le bras, tandis que le sol se ruait vers lui. Étendu à terre, il se sentit secoué violemment en tous sens, comme si quelque bête monstrueuse faisait osciller l'édifice tout entier sur son dos.

Le sol s'étant stabilisé d'un seul coup, Flory s'assit, hébété, mais à peu près indemne. Il remarqua vaguement qu'Elizabeth était étendue de tout son long à ses côtés et que des cris s'élevaient de l'intérieur du Club. Au-delà de la clôture, deux Birmans aux longs cheveux flottants couraient au clair de lune. Ils hurlèrent d'une voix suraiguë :

« C'est Nga Yin qui se secoue ! C'est Nga Yin qui se secoue ! »

Flory les regardait sans comprendre. Qui était ce Nga Yin ? Nga est le préfixe que l'on donne aux criminels. Nga Yin devait être un *dacoit*. Mais pourquoi se secouait-il ? Flory se souvint alors que Nga Yin était le nom d'un géant enseveli, selon la croyance birmane, sous la croûte terrestre. Mais bien sûr ! C'était un tremblement de terre.

« Un tremblement de terre ! » s'écria-t-il.

Se rappelant Elizabeth, il voulut l'aider à se remettre sur pied. Mais elle s'était déjà assise et, indemne, se frottait l'arrière du crâne.

« C'était un tremblement de terre ? » interrogea-t-elle d'une voix blanche.

Mme Lackersteen apparut en rampant à l'angle de la véranda. Sa longue silhouette s'agrippait au mur, tel un gigantesque lézard. Elle s'écria d'un ton hystérique :

« Ah, mon Dieu, un tremblement de terre ! Ah, quel choc cela m'a fait ! Mon cœur n'y résistera pas. Ah, mon Dieu, mon Dieu, un tremblement de terre ! » M. Lackersteen chancelait derrière elle d'un pas curieusement ataxique, dû en partie à la secousse tellurique et en partie à ses absorptions de gin.

« Diable ! Un tremblement de terre ! » dit-il. Flory et Elizabeth se relevèrent lentement. Ils rentrèrent tous ensemble avec, sous la plante des pieds, l'étrange sensation que l'on éprouve quand on quitte pour la terre ferme un bateau qui tanguer et qui roule. Le vieux maître d'hôtel accourut en ajustant son turban, suivi d'un essaim caquetant de

chokras.

« Tremblement de terre, monsieur ! Tremblement de terre ! gargouilla-t-il.

– Et un sacré tremblement de terre, ma parole ! dit M. Lackersteen en s’asseyant précautionneusement sur une chaise. Dites donc, maître d’hôtel, apportez-nous à boire. Bon Dieu, je prendrais bien un petit quelque chose après ce coup-là. »

Tous prirent un petit quelque chose. Timide, mais radieux, le maître d’hôtel se tenait sur une jambe auprès de la table, son plateau à la main.

« Tremblement de terre, monsieur, *gros* tremblement de terre ! » répétait-il frénétiquement.

Comme tout le monde, il mourait d’envie de parler. Une extraordinaire joie de vivre s’était emparée d’eux sitôt que les secousses avaient cessé. C’est très amusant, un tremblement de terre, une fois qu’il est passé. On se sent tout joyeux de constater que l’on est bien vivant, alors qu’on aurait aussi bien pu être enseveli sous un amas de ruines. Tous se mirent à parler en même temps : « Ma chère, jamais de ma vie je n’ai éprouvé un tel choc »

« Je suis tombé carrément à plat sur le dos »

« J’ai cru que c’était une de ces saloperies de chiens errants en train de secouer ses puces sous terre »

« Moi, j’ai cru qu’il y avait une explosion quelque part » et ainsi de suite ; bref, les réflexions que l’on fait habituellement après un tremblement de terre. Le maître d’hôtel lui-même fut invité à prendre part à la conversation.

« J’imagine que vous devez vous rappeler beaucoup de tremblements de terre, n’est-ce pas, maître d’hôtel ? dit Mme Lackersteen avec une affabilité inhabituelle.

– Oh, oui, madame, beaucoup de tremblements de terre ! 1887, 1899, 1906, 1912 – beaucoup, beaucoup, madame !

– Celui de 1912 était assez fort, intervint Flory.

– Ah, oui, monsieur, mais 1906 encore bien plus fort ! Très forte secousse, monsieur ! Et grande idole païenne dans le temple tombée sur le *thathanabaing* – c’est le grand prêtre bouddhiste, madame, et les Birmans disent que c’est mauvais présage pour la récolte du riz et la fièvre aphteuse. Je me souviens aussi mon premier tremblement de terre en 1887, quand j’étais encore un petit *chokra*, et le major Maclagan Sahib était par terre sous la table, et il disait que dès le lendemain matin il s’engagerait solennellement à ne plus boire d’alcool. Il ne savait pas que c’était un tremblement de terre. Et aussi deux vaches tuées par la chute d’un toit, etc.

Les Européens restèrent au Club jusqu’à minuit, et le maître d’hôtel fit irruption une bonne demi-douzaine de fois dans la pièce pour relater une nouvelle anecdote. Loin de le rabrouer, les Européens l’encourageaient à parler. Rien de tel qu’un tremblement de terre pour rapprocher les gens. Encore une ou deux secousses et ils eussent invité le maître d’hôtel à venir s’asseoir à leur table.

La déclaration de Flory en resta là : le moyen de demander une jeune fille en

mariage aussitôt après un tremblement de terre ? Il n'eut pas d'autre tête-à-tête avec Elizabeth jusqu'à la fin de la soirée. Mais cela n'avait guère d'importance : il savait qu'elle était sienne désormais. Il serait temps le lendemain matin. Sur quoi, il alla se coucher l'esprit en paix, épuisé par cette longue journée.

Les vautours perchés dans les grands *pyinkados* près du cimetière s'envolaient lourdement des branches blanchies par leur fiente et montaient dans le ciel en décrivant de larges spirales. Bien qu'il fût tôt, Flory était déjà dehors. Il se rendait au Club afin d'y attendre l'arrivée d'Elizabeth et de lui demander officiellement sa main. Une sorte d'instinct, pour lui incompréhensible, le poussait à le faire avant que les autres Européens ne fussent revenus de la jungle.

En sortant de l'enceinte, il s'aperçut qu'il y avait un nouveau venu à Kyautkada. Un jeune homme tenant à la main une longue lance acérée traversait le *maidan* au petit galop, monté sur un cheval blanc. Des Sikhs qui ressemblaient à des cipayes couraient derrière lui en menant par la bride deux autres chevaux, un bai et un alezan. En arrivant à sa hauteur, Flory s'arrêta sur la route et lui cria le bonjour. Il ne connaissait pas le jeune homme, mais il est d'usage, dans les petites garnisons, de souhaiter la bienvenue aux étrangers. Se voyant salué, l'autre, négligemment, fit faire demi-tour à son cheval et l'arrêta sur le côté de la route. Âgé d'environ vingt-cinq ans, maigre, très droit, c'était manifestement un officier de cavalerie. Il avait une de ces têtes de lapin comme on en voit tant dans l'armée anglaise, avec ses yeux bleu pâle et ses dents de devant qui mordaient sur sa lèvre inférieure ; mais on le sentait dur, intrépide, voire brutal. Lapin peut-être, mais lapin robuste et martial. Campé sur son cheval comme s'il faisait corps avec lui, il avait une allure agressivement jeune et saine. Son teint frais, légèrement hâlé, s'accordait avec ses yeux clairs ; et il était d'une rare élégance, avec son casque colonial en daim blanc et ses bottes de polo, luisantes comme une pipe en écume de mer bien polie. Sa présence, d'entrée de jeu, mit Flory mal à l'aise.

« Bonjour ! dit Flory. Vous venez d'arriver ?

– Oui, la nuit dernière, par le train du soir. – Il avait une voix de jeune garçon maussade –. On m'a envoyé ici avec une compagnie pour veiller au grain au cas où les gaillards du cru feraient du vilain. Je m'appelle Verrall. Police militaire, ajouta-t-il, sans toutefois demander le nom de Flory.

– Ah, oui, nous avons entendu dire qu'on nous enverrait quelqu'un. Où êtes-vous logé ?

– Au bungalow *dak* pour le moment. J'y ai trouvé un moricaud qui habitait là quand je suis arrivé la nuit dernière – un receveur des contributions indirectes ou quelque chose de ce goût-là. Je l'ai flanqué à la porte à coups de pied au cul. Sale bled, hein ? dit-il en

désignant Kyautkada d'un mouvement circulaire.

– Comme toutes les autres petites villes, je suppose. Vous comptez rester longtemps ?

– Un mois seulement, Dieu merci ! Jusqu'à la saison des pluies. Fichu *maidan* que vous avez là ! Ils pourraient au moins tailler ces saloperies, ajouta-t-il en cinglant les herbes sèches du bout de sa lance. Pas moyen de jouer au polo là-dessus.

– J'ai bien peur que vous ne puissiez pas faire de polo ici, dit Flory. Nous avons un tennis, c'est déjà mieux que rien. Nous sommes huit en tout et pour tout, et la plupart d'entre nous passent les trois quarts de leur temps dans la jungle.

– Bon Dieu, quel bled ! »

Il y eut un silence. Les grands Sikhs barbus rassemblés devant leurs chevaux dévisageaient Flory sans aménité. Il était patent que Verrall en avait assez de cette conversation et cherchait à s'y soustraire. Jamais Flory ne s'était senti si importun, si vieux, si minable. Il remarqua que le cheval de Verrall était une superbe jument arabe à l'encolure altière, à la queue en panache ; une admirable bête d'une blancheur de lait qui valait plusieurs milliers de roupies. Visiblement peu désireux de poursuivre cet entretien, Verrall avait déjà secoué les rênes pour faire demi-tour.

« Merveilleuse, votre jument, dit Flory.

– Pas mal, n'est-ce pas ? Rien à voir avec ces haridelles birmanes. Je suis sorti pour m'entraîner un peu au piquet de tente^[3]. Hé, Hira Singh ! » cria-t-il. Et il tourna bride.

Le cipaye qui tenait le cheval bai passa les rênes à son compagnon, courut à trente mètres de là et ficha en terre un mince piquet de buis. Sans plus prêter la moindre attention à Flory, Verrall leva sa lance et resta immobile, le regard rivé sur le piquet, tandis que les Indiens éloignaient leurs chevaux et l'observaient d'un œil critique. D'un mouvement presque imperceptible, Verrall enfonça ses genoux dans les flancs de sa bête. Elle bondit en avant, tel un boulet de canon. Avec l'aisance d'un centaure, le jeune homme se pencha sur sa selle, abaissa sa lance et en embrocha le piquet. L'un des Indiens marmonna « *Shabash !* » Verrall redressa sa lance conformément aux règles de l'art ; puis, poussant sa monture au petit galop, il rebroussa chemin et remit le piquet au cipaye.

Verrall transperça deux autres piquets, toujours avec une grâce incomparable et une extraordinaire solennité. Ce groupe – l'Anglais et les Indiens – se concentrait sur le jeu comme s'il s'agissait d'une cérémonie religieuse. Tenu par les autres pour quantité négligeable (Verrall faisait exactement comme s'il n'existait pas), Flory, fasciné, continuait à observer la scène. Il souffrait d'un abominable sentiment d'infériorité vis-à-vis de Verrall. Il s'efforçait de trouver un prétexte pour renouer la conversation lorsque, jetant les yeux du côté de la colline, il aperçut Elizabeth qui, vêtue de bleu pâle, sortait de chez son oncle. Elle avait dû voir Verrall transpercer le dernier piquet. Son cœur se serra. Une idée lui vint, une de ces idées irréflechies qui, d'ordinaire, ne font rien présager de bon. Il interpella Verrall, qui se tenait à quelques mètres de lui, et, désignant les chevaux de sa badine :

« Ces deux-là sont-ils capables d'en faire autant ? » dit-il.

Verrall regarda par-dessus son épaule d'un air revêche. Il s'attendait à ce que Flory, après avoir essayé une telle rebuffade, fût parti sans demander son reste.

« Quoi ? »

– Ces deux-là sont-ils capables d'en faire autant ? répéta Flory.

– L'alezan n'est pas mal. Mais il faut l'avoir bien en main.

– Laissez-moi tenter ma chance, voulez-vous ?

– C'est bon, dit Verrall de mauvaise grâce. N'allez pas lui abîmer la bouche. »

Un cipaye amena l'alezan. Flory fit mine d'examiner la chaîne de gourmette. En réalité, il essayait de gagner du temps jusqu'à ce qu'Elizabeth fût à trente ou quarante mètres. Il avait décidé de frapper le piquet au moment précis où elle passerait (c'est assez facile avec les petits chevaux birmans, pourvu qu'ils galopent droit), puis de revenir vers elle avec le piquet au bout de sa lance. C'était évidemment le bon parti à prendre. Il ne voulait pas qu'elle pensât que ce freluquet au visage rose était le seul à savoir monter. Il portait un short, ce qui, pour monter, était une tenue peu adaptée. Mais il savait que, comme la plupart des gens, il avait fière allure à dos de cheval.

Elizabeth approchait. Flory monta en selle, prit la lance que lui tendait l'Indien et la brandit pour saluer l'arrivée de la jeune fille. Elle ne répondit pas à son geste : sans doute était-elle intimidée par la présence de Verrall. Elle regardait au loin, en direction du cimetière, et ses joues étaient roses.

« *Chalo* », dit Flory à l'Indien. Et il pressa de ses genoux les flancs de la bête.

L'instant suivant, avant même que sa monture eût fait deux bonds, Flory se trouva projeté en l'air, vint s'écraser au sol en manquant de se démettre l'épaule et roula sur lui-même. Fort heureusement, sa lance était tombée loin de lui. Étendu sur le dos, il ouvrit les yeux et aperçut confusément une vaste étendue de ciel bleu où planaient des vautours. Puis son regard se fixa sur le turban kaki et le visage brun d'un Sikh barbu jusqu'aux yeux qui se penchait sur lui.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il en anglais en se redressant péniblement sur un coude. Le Sikh marmonna quelque chose et montra du doigt l'alezan qui s'éloignait au grand trot sur le *maidan*, sa selle sous le ventre : mal assujettie, la sangle avait glissé.

Une fois assis, Flory s'aperçut qu'il souffrait atrocement. Sa chemise était déchirée à l'épaule et déjà trempée de sang. Sa joue saignait aussi : il s'était écorché en tombant. Avec un coup au cœur, il se rappela Elizabeth et l'aperçut qui, à dix mètres à peine de distance, venait dans sa direction et le regardait, ignominieusement étalé sur le sol. Mon Dieu, mon Dieu ! songea-t-il, que je dois avoir l'air ridicule ! Cette pensée lui fit oublier jusqu'à la douleur de son épaule. Instinctivement, il porta la main à sa tache de naissance, bien que ce fût l'autre joue qui était blessée.

« Elizabeth ! Bonjour, Elizabeth ! »

Son ton était angoissé, suppliant : il n'avait que trop conscience de se donner en spectacle. Elle ne répondit pas et, chose incroyable, elle passa son chemin sans s'arrêter ne fût-ce qu'un instant, comme si elle ne l'avait ni vu ni entendu.

« Elizabeth ! cria-t-il, déconcerté. Vous m'avez vu tomber ? La selle a glissé. Cet imbécile de cipaye n'avait pas... »

Elle l'avait bel et bien entendu, cette fois. Elle tourna un moment la tête vers lui d'un air absent, sans paraître le voir. Puis elle reporta son regard au loin, en direction du cimetière. C'était atroce.

« Elizabeth ! Elizabeth ! »

Elle passa son chemin sans un mot, sans un signe, sans un regard. Elle descendait le long de la route d'un pas égal, et le bruit de ses talons s'éloigna.

Les cipayes entouraient Flory, à présent, et Verrall était venu le rejoindre. Quelques-uns des cipayes avaient salué Elizabeth ; Verrall avait fait celui qui ne la voyait pas. Péniblement, Flory se mit debout. Il était fortement contusionné, bien qu'il n'eût rien de cassé. Les Indiens lui apportèrent son chapeau et sa badine, sans toutefois s'excuser de leur négligence. Ils le regardaient d'un air quelque peu méprisant, comme s'ils considéraient que Flory n'avait eu que ce qu'il méritait. Rien n'interdisait de penser qu'ils avaient desserré la sangle à dessein.

« La selle a glissé, balbutia platement Flory.

– Pourquoi diable ne l'avez-vous pas vérifiée avant de monter ? dit Verrall d'une voix sèche. Vous devriez pourtant bien savoir qu'on ne peut pas compter sur ces bougres-là ! »

Sur ces paroles, il tira sur ses rênes et partit, estimant que l'incident était clos. Les cipayes le suivirent sans prendre congé de Flory. Quand il eut atteint sa grille, Flory s'aperçut qu'on avait rattrapé et ressellé l'alezan qu'avait enfourché Verrall pour jouer au piquet.

Sa chute l'avait secoué au point qu'il avait encore du mal à rassembler ses idées. Pourquoi s'était-elle conduite ainsi ? Elle l'avait vu gisant à terre, ensanglanté, endolori, et elle était passée sans même lui accorder un regard. Comment cela avait-il pu arriver ? Était-ce seulement arrivé ? C'était incroyable. Serait-elle fâchée contre lui ? L'aurait-il offensée d'une manière ou d'une autre ? Tous les domestiques étaient groupés devant la clôture. Ils étaient sortis pour regarder le jeu du piquet et tous avaient été témoins de son humiliation. Ko S'la, l'air soucieux, s'était précipité à sa rencontre.

« Le dieu s'est fait mal ? Le dieu veut-il que je le porte jusqu'à la maison ?

– Non, dit le dieu. Va me chercher du whisky et une chemise propre. »

Quand ils furent rentrés, Ko S'la fit asseoir Flory sur le lit et lui ôta précautionneusement sa chemise déchirée que le sang avait collée à sa peau. Ko S'la claqua la langue.

« *Ah ma lay* ? Les blessures sont pleines de terre. Vous ne devriez pas jouer à ces jeux d'enfant sur des chevaux que vous ne connaissez pas, *thakin*. Pas à votre âge. C'est trop dangereux.

– La selle a glissé, dit Flory.

– Ces jeux-là sont parfaits pour le jeune officier de police, poursuivit Ko S'la. Mais

vous n'êtes plus jeune, *thakin*. À votre âge, les chutes sont plus douloureuses. Vous devriez vous ménager davantage.

– Tu me prends donc pour un vieillard ? dit Flory avec colère. – Son épaule le faisait abominablement souffrir.

– Vous avez trente-cinq ans, *thakin* », répliqua courtoisement, mais fermement Ko S'la.

Tout cela était affreusement humiliant. Ma Pu et Ma Yi, ayant conclu une paix temporaire, avaient apporté une innommable mixture qu'elles affirmaient bonne pour les blessures. Flory prit Ko S'la à part et lui ordonna de la jeter par la fenêtre et de lui substituer une pommade à l'acide borique. Après quoi il prit un bain tiède. Pendant que Ko S'la lavait ses écorchures à l'aide d'une éponge, il s'interrogeait désespérément – et, au fur et à mesure qu'il reprenait ses esprits, avec une consternation de plus en plus profonde – sur ce qui s'était passé. Il l'avait cruellement offensée, la chose était sûre. Mais, ne l'ayant même pas aperçue depuis la veille au soir, comment pouvait-il l'avoir offensée ? Il ne trouvait à cette question aucune réponse satisfaisante.

Il répéta plusieurs fois à Ko S'la que l'accident était dû au glissement de la selle. Mais Ko S'la, quoique lui prêtant une oreille complaisante, n'en croyait visiblement pas un mot : jusqu'à la fin de ses jours, il s'obstinerait à attribuer sa chute à ses piètres talents d'écuyer. D'un autre côté, il s'était, quinze jours auparavant, acquis un prestige immérité en mettant en fuite un buffle inoffensif. Le sort, à sa manière, est somme toute assez équitable.

Flory ne revit Elizabeth qu'en descendant au Club après le dîner. Sans doute eût-il pu aller la chercher et exiger d'elle une explication : mais il n'en fit rien. L'aspect de son visage lui ôtait tout courage quand il se regardait dans la glace. Avec sa tache de naissance d'un côté et son écorchure de l'autre, il avait une tête hideuse, si pitoyable qu'il n'osait se montrer avant la tombée du jour. En pénétrant dans le salon du Club, il porta la main à sa tache sous prétexte qu'un moustique l'avait piqué à la tempe. Il n'aurait pu supporter de ne pas cacher cette tache en un pareil moment. Mais Elizabeth n'était pas là.

Il se laissa entraîner dans une querelle intempestive. Ellis et Westfield venaient de rentrer de la jungle et étaient attablés devant un verre, de fort méchante humeur. La nouvelle était arrivée de Rangoon que le libelle contre M. Macgregor n'avait valu au rédacteur en chef du *Patriote birman* que quatre mois de prison ; et cette sentence par trop clémentine avait mis Ellis hors de lui. Flory n'était pas plus tôt entré qu'Ellis se mit à le harceler de remarques au sujet de « ce sale petit nègre de Ver-à-soie ». La seule perspective d'une dispute donnait à Flory une prodigieuse envie de bâiller ; mais il répliqua inconsidérément. Une discussion s'ensuivit, qui s'envenima. Ellis traita Flory de tantouse à nègres ; Flory riposta sur le même ton et Westfield, lui aussi, commença à s'échauffer. Il avait, d'ordinaire, plutôt bon caractère, mais les idées bolcheviques de Flory l'irritaient parfois. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi, alors qu'il y avait si manifestement sur toutes choses une bonne et une mauvaise opinion, Flory semblait toujours prendre un malin plaisir à choisir la mauvaise. Il dit à Flory de ne pas « se mettre à parler comme un agitateur de Hyde Park » et lui fit un petit sermon assez acerbe en commentant à son intention les cinq principaux commandements du *pukka sahib*, à savoir :

Conserver notre prestige ;

La main de fer (sans le gant de velours) ;

Les Blancs doivent se serrer les coudes ;

Cédez-leur un seul pouce, ils vous prendront une aune ;

et

L'Esprit de corps.

Dévoré du désir de voir Elizabeth, Flory prêta une oreille plus que distraite à ce que

lui disait Westfield. Il connaissait d'ailleurs ce genre de discours par cœur pour l'avoir entendu rabâcher cent fois. Lors de la première semaine qu'il avait passée à Rangoon, son *burra sahib* (un vieil Écossais imbibé de gin, grand éleveur de chevaux, qui avait par la suite été exclu du champ de courses pour avoir fait courir le même cheval sous deux noms différents), l'ayant vu ôter son casque colonial alors que passait un enterrement indigène, lui avait dit d'un ton de reproche : « N'oubliez pas, mon garçon, n'oubliez jamais que nous sommes des *sahiblogs* alors qu'eux, c'est de la merde ! » Écœuré d'avoir à subir ces propos ineptes, il coupa la parole à Westfield :

« Oh, et puis, la ferme ! J'en ai marre. Veraswami est un chic type, bien plus chouette que certains Blancs de ma connaissance. De toute façon, je vais proposer sa candidature à la prochaine assemblée générale. Il apportera peut-être un peu d'animation dans ce sale Club. »

Sur quoi, la dispute aurait pu devenir sérieuse si elle ne s'était terminée, comme la plupart des disputes au Club, à l'apparition du maître d'hôtel, qui avait entendu des éclats de voix.

« Le maître a appelé, monsieur ?

– Non. Va au diable ! » dit Ellis, morose.

Le maître d'hôtel se retira, mais la dispute en resta provisoirement là. On entendit au même moment des bruits de pas et des voix : les Lackersteen arrivaient au Club.

Quand ils pénétrèrent dans le salon, Flory n'osa même pas regarder Elizabeth en face ; mais il remarqua qu'ils étaient plus élégamment vêtus que d'habitude. M. Lackersteen, qui portait un smoking – blanc, en raison de la saison –, était même complètement à jeun. Sa chemise amidonnée et son gilet de piqué semblaient le redresser comme l'eût fait une cuirasse, à la fois physiquement et moralement. La sinieuse Mme Lackersteen était à son avantage dans une robe rouge. Tous trois donnaient l'impression d'attendre la venue de quelque hôte de marque.

Les boissons une fois commandées et Mme Lackersteen installée sous le panka, Flory s'assit sur une chaise un peu à l'écart du groupe. Il n'osait toujours pas aborder Elizabeth. Mme Lackersteen s'était mise à parler d'une façon extraordinairement prétentieuse de « ce cher prince de Galles », en prenant le ton d'une danseuse de music-hall temporairement promue à tenir un emploi de duchesse dans une opérette. Les autres se demandèrent à part soi ce qui lui arrivait. Flory se trouvait placé presque derrière Elizabeth. La jeune fille portait une robe jaune, très courte comme l'exigeait la mode d'alors, avec des bas couleur champagne, des escarpins assortis et un grand éventail en plumes d'autruche. Elle paraissait si élégante, si femme, qu'elle l'intimidait plus que jamais. Comment croire qu'il l'avait, un soir, embrassée ? Elle bavardait avec les autres et, de temps en temps, il glissait quelque remarque dans la conversation ; mais elle ne lui adressait pas directement la parole. Il ne parvenait pas à savoir si elle entendait ou non le traiter en quantité négligeable.

« Eh bien, dit soudain Mme Lackersteen, qui veut faire un petit rôbre ? »

Elle avait prononcé « rôbre » : son accent devenait inexplicablement de plus en plus aristocratique à chaque mot qu'elle proférait. Ellis, Westfield et M. Lackersteen se

déclarèrent en faveur du « rôbre ». Voyant qu'Elizabeth ne jouait pas, Flory refusa son concours. C'était le moment ou jamais de lui parler seul à seul. Tous se levèrent pour passer dans la salle de jeu. Flory s'aperçut alors avec un mélange d'angoisse et de soulagement qu'Elizabeth venait en dernier. Il s'arrêta sur le pas de la porte en lui barrant le passage. Il était d'une pâleur mortelle. Elle esquissa un mouvement de recul.

« Pardon, dirent-ils simultanément.

– Un instant, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'empêcher de trembler. Je voudrais vous parler, si ça ne vous dérange pas trop. Il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise.

– Voulez-vous me laisser passer, s'il vous plaît, monsieur Flory ?

– Je vous en prie ! Je vous en prie ! Nous sommes seuls pour le moment. Vous n'allez tout de même pas refuser de me laisser vous parler ?

– Bon. De quoi s'agit-il ?

– Simplement de ceci. Si j'ai pu vous offenser d'une manière ou d'une autre, dites-moi en quoi, je vous en prie. Dites-le-moi, que je puisse réparer mes torts. J'aimerais mieux me couper la main droite plutôt que de vous avoir offensée. Dites-le-moi, ne me laissez pas ainsi sans savoir.

– Je ne comprends absolument pas de quoi vous parlez. Vous dire en quoi vous m'avez offensée ? Pourquoi m'auriez-vous offensée ?

– Mais j'ai dû, à en juger par votre comportement !

– Mon comportement ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Je ne comprends pas pourquoi vous me racontez des choses si bizarres.

– Mais vous ne voulez même pas m'adresser la parole ! Ce matin, vous avez fait mine de ne pas me voir.

– Je crois pouvoir faire ce que bon me semble sans avoir de comptes à rendre à personne.

– Mais je vous en supplie, ne voyez-vous pas l'effet que ça peut faire d'essuyer une rebuffade de but en blanc ? Après tout, pas plus tard que la nuit dernière, vous... »

Elle rougit.

« Je trouve que c'est d'une... d'une goujaterie sans nom que de me rappeler ce genre de choses.

– Je sais, je sais. Je sais tout cela. Mais que puis-je faire d'autre ? Vous êtes passée ce matin à côté de moi comme si j'avais été une pierre. Je sais que je vous ai offensée d'une manière ou d'une autre. Quel mal y a-t-il à essayer de savoir quel est mon tort ? »

Comme d'habitude, il s'enfermait toujours davantage. Il sentait bien que, quoi qu'elle pût avoir à lui reprocher, le fait d'en parler lui semblait pire que la chose elle-même. Elle allait le laisser sans explication, le remettre à sa place, puis faire comme si de rien n'était ; le réflexe féminin, somme toute. Il la supplia encore :

« Dites-le-moi, je vous en conjure. Je ne peux pas tout laisser se terminer ainsi entre

nous.

– Se terminer entre nous ? Il n’y a rien à terminer, dit-elle avec froideur. »

La vulgarité de cette remarque le blessa.

« Cela ne vous ressemble pas, Elizabeth. Ce n’est pas généreux de laisser froidement tomber quelqu’un après s’être montrée gentille avec lui, et de refuser ensuite de lui en donner la raison. Vous pourriez être franche avec moi. Je vous en prie, dites-moi ce que je vous ai fait. »

Elle lui jeta un regard en biais, lourd de reproche non pas à cause de ce qu’il avait fait, mais parce qu’il la forçait à en parler.

« Eh bien, puisque vous y tenez absolument... », dit-elle, sans doute désireuse de mettre fin à cette conversation désagréable.

« Oui ?

– Il paraît qu’au moment même où vous faisiez semblant de... enfin, quand vous étiez... avec moi – oh, c’est insupportable ! Je ne peux pas.

– Allez-y, continuez.

– Il paraît que vous entretenez une femme birmane. Et maintenant, voulez-vous me laisser passer, s’il vous plaît ? »

Sur ce, elle sortit de la pièce dans un bruissement de jupe et disparut dans la salle de jeu. Il resta planté là à regarder dans sa direction, trop stupéfait pour ouvrir la bouche.

C’était horrible. Il fit demi-tour pour s’éloigner du Club en toute hâte, sans même oser passer devant la porte de la salle de jeu de crainte qu’Elizabeth ne l’aperçût. Il se rendit dans le salon en se demandant comment il allait pouvoir sortir et se résolut à escalader l’appui de la véranda pour sauter sur le petit carré de pelouse qui descendait en pente douce jusqu’à l’Irrawaddy. La sueur ruisselait sur son front. Il aurait pu se mettre à hurler de colère et de découragement. C’était vraiment bien sa chance ! « Vous entretenez une femme birmane » – et ce n’était même pas exact ! Mais nier n’eût pas servi à grand-chose. Par quel malheureux hasard était-elle venue à l’apprendre ?

Le hasard, en fait, n’y était pour rien. La veille au soir, juste avant le tremblement de terre, Mme Lackersteen s’était plongée dans la lecture de la Liste civile. La Liste civile (qui indique le revenu exact de tous les fonctionnaires en poste en Birmanie) constituait pour elle une source intarissable d’intérêt. Elle était en train d’additionner mentalement le montant du traitement et des primes d’un conservateur des Forêts qu’elle avait rencontré un jour à Mandalay lorsqu’elle s’avisa de chercher le nom du lieutenant Verrall, dont M. Macgregor lui avait dit qu’il devait arriver le lendemain avec une centaine d’hommes de la police militaire. Elle s’aperçut en découvrant ce nom qu’il était précédé de deux mots qui la firent sursauter.

Ces deux mots étaient : « l’Honorable ».

L’Honorable ! Les lieutenants qui portent le titre d’Honorable sont partout chose rare : rare comme les diamants dans l’armée des Indes, comme le merle blanc de Birmanie. Et quand on est la tante de la seule jeune fille à marier à cinquante kilomètres à

la ronde et que l'on apprend qu'un Honorable lieutenant doit arriver pas plus tard que le lendemain... Mme Lackersteen se souvint, consternée, qu'Elizabeth était dans le jardin en compagnie de Flory – cet ivrogne, cette épave de Flory, qui gagnait à peine sept cents roupies par mois et devait probablement être déjà en train de la demander en mariage ! Elle se proposait de rappeler immédiatement Elizabeth auprès d'elle lorsque s'était produit le tremblement de terre. L'occasion se présenta toutefois sur le chemin du retour. Mme Lackersteen posa affectueusement sa main sur le bras d'Elizabeth et dit, de la voix la plus tendre qu'elle fût jamais parvenue à prendre :

« Bien entendu, vous savez, ma chère petite, que Flory entretient une femme birmane ? »

Un instant, on put croire que cette petite phrase meurtrière avait raté son but. Elizabeth était encore si peu familière des mœurs du pays que la remarque de sa tante ne fit aucun effet sur elle. Mme Lackersteen aurait aussi bien pu lui dire que Flory entretenait un perroquet.

« Il entretient une femme birmane ? Pour quoi faire ?

– Pour quoi faire ? Mais voyons, ma chérie, pour quoi donc un homme entretient-il une femme ? »

Et, naturellement, tout fut dit.

Flory resta longtemps sur le bord du fleuve. La lune, haute dans le ciel, se reflétait dans l'eau, tel un large bouclier de lumière. La fraîcheur de l'air avait modifié l'humeur de Flory. Il n'avait même plus le courage de se révolter ; car il avait compris, avec la lucidité et le dégoût de soi-même que l'on éprouve en de telles occasions, qu'il n'avait pas volé ce qui lui arrivait. Il lui sembla un moment qu'une interminable procession de femmes birmanes, un régiment de spectres, défilait devant lui à la clarté de la lune. Elles étaient une bonne centaine. « Tête... droite ! » songea-t-il sombrement. Toutes tournèrent la tête dans sa direction, mais elles n'avaient pas de visage, il ne distinguait aucun de leurs traits. Il se rappela un *longyi* bleu par ci, une paire de boucles d'oreilles en rubis par là, mais pas un visage ni un nom. Les dieux sont justes : ils font de nos vices (bien agréables, il faut l'avouer) les instruments de nos tourments. Il s'était souillé au-delà de toute rédemption, et voilà qu'il récoltait ce qu'il avait semé.

Lentement, il se fraya un chemin à travers les buissons de croton pour contourner le Club. Il était trop abattu pour mesurer toute l'ampleur du désastre. Comme toutes les blessures profondes, celle-ci ne commencerait à faire mal que longtemps après. Comme il franchissait la grille, il entendit derrière lui un bruit de feuilles froissées. Il sursauta. Une voix chuchota en birman :

« *Pike-san pay-like ! Pike-san pay-like !* »

Il se retourna brusquement :

« *Pike-san pay-like !* (donnez-moi l'argent !) » répéta la voix.

Il aperçut la silhouette d'une femme sous l'ombre d'un *mohur*. C'était Ma Hla May. L'air hostile, elle s'avança prudemment dans la clarté lunaire, gardant ses distances comme si elle redoutait qu'il se mît à la frapper. Couvert d'une épaisse couche de poudre,

son visage était d'un blanc de craie sous la lune et paraissait hideusement laid.

« Que diable viens-tu faire ici ? » dit-il rageusement en anglais.

« *Pike-san pay-like !*

– Quel argent ? De quoi parles-tu ? Pourquoi me suis-tu comme ça ?

– *Pike-san pay-like !* répéta-t-elle en élevant la voix. L'argent que vous m'avez promis, *thakin !* Vous m'aviez dit que vous m'en donneriez d'autre. Je le veux maintenant, tout de suite !

– Comment pourrais-je te le donner tout de suite ? Tu l'auras le mois prochain. Je t'ai déjà donné cent cinquante roupies. »

À sa grande frayeur, elle se mit à hurler : « *Pike-san pay-like !* » d'une voix suraiguë. Elle semblait au bord d'une crise de nerfs.

« Tais-toi, on va t'entendre du Club ! » s'écria-t-il – et il regretta aussitôt de lui avoir mis cette idée dans la tête.

« Ha, ha ! Je sais, à présent, ce que vous craignez ! Donnez-moi l'argent tout de suite ou j'appelle et je les amène tous ici. Vite, vite, ou je me mets à crier !

– Espèce de salope ! » dit-il en avançant vers elle.

Elle s'esquiva prestement, s'empara d'une de ses socques et la brandit en le bravant.

« Faites vite ! Cinquante roupies tout de suite et le reste demain. Allez, vite, ou je crie si fort qu'on m'entendra du bazar ! »

Flory jura. Ce n'était pas le moment d'avoir une scène. Il finit par tirer son portefeuille, y trouva vingt-cinq roupies et les jeta par terre. Ma Hla May se précipita sur les billets et se mit à les compter.

« J'ai dit cinquante roupies, *thakin !*

– Comment veux-tu que je te les donne ? Je ne les ai pas. Tu t'imagines peut-être que je porte sur moi des centaines de roupies ?

– J'ai dit cinquante roupies !

– Ah, et puis fous-moi la paix ! » s'écria-t-il.

Mais elle ne voulait pas le laisser tranquille. Elle se mit à le suivre le long de la route, tel un chien rétif, en hurlant « *Pike-san pay-like ! Pike-san pay-like !* », comme si ce seul bruit avait le pouvoir de faire apparaître de l'argent là où il n'y en avait pas. Il hâta le pas, en partie afin de l'éloigner du Club, en partie dans l'espoir de la semer ; mais elle semblait prête à le suivre jusque chez lui si c'était nécessaire. Au bout d'un moment, il se retourna pour la chasser, incapable de supporter plus longtemps son manège.

« Va-t'en tout de suite ! Si tu continues à me suivre, tu n'auras pas un anna de plus.

– *Pike-san pay-like !*

– Imbécile, dit-il, à quoi sert de crier ? Comment veux-tu que je te donne de l'argent alors que je n'ai plus rien sur moi ?

– C’est vous qui le dites ! »

Il fouilla désespérément dans ses poches. Il se sentait si las qu’il lui aurait donné n’importe quoi pour se débarrasser d’elle. Ses doigts rencontrèrent son étui à cigarettes en or.

« Tiens ! dit-il en lui montrant l’objet. Si je te le donne, tu t’en iras ? Tu peux l’engager pour trente roupies. »

Ma Hla May parut réfléchir. Puis elle dit d’un ton boudeur :

« Donnez. »

Il lança l’étui à cigarettes sur l’herbe qui bordait la route. Elle se jeta dessus et fit aussitôt un bond en arrière en serrant l’étui contre son *ingyi*, comme si elle craignait que Flory le lui reprît. Il fit demi-tour et se dirigea vers sa maison en remerciant le ciel de ne plus l’entendre hurler. L’étui était celui qu’elle lui avait volé dix jours auparavant.

Parvenu au seuil de sa porte, il regarda en arrière. Ma Hla May était toujours au bas de la colline, petite silhouette grise dans la clarté lunaire. Elle avait dû le suivre du regard comme un chien observe un étranger qui s’éloigne. C’était curieux. Il lui vint à l’esprit, comme quelques jours auparavant, lorsqu’elle lui avait fait tenir la lettre de chantage, que son comportement ne lui ressemblait guère. Elle faisait preuve d’une ténacité dont il ne l’aurait jamais crue capable – presque comme si quelqu’un la poussait à agir ainsi.

Après la dispute de la veille au soir, Ellis avait entrepris de harceler Flory. Il le traitait de « tante » (pour « tante à nègres », mais cela, les femmes n'en savaient rien) et inventait déjà sur son compte des calomnies échevelées. Ellis inventait toujours des calomnies au sujet des gens avec qui il s'était pris de querelle – calomnies sur lesquelles il brodait jour après jour. L'imprudente remarque de Flory selon laquelle le docteur Veraswami était un chic type s'était en un rien de temps transformée dans sa bouche en propos blasphématoires et séditieux dignes du *Daily Worker*.

« Ma parole, madame Lackersteen, dit un soir Ellis – Mme Lackersteen, après avoir découvert le grand secret au sujet de Verrall, avait soudain pris Flory en grippe et prêtait une oreille complaisante aux discours d'Ellis – ma parole, si vous aviez été ici la nuit dernière et entendu les choses que disait ce Flory, vous en auriez eu la chair de poule !

– Vraiment ? Vous savez, j'ai toujours pensé qu'il avait des idées... bizarres. De quoi parlait-il donc ? Pas de *socialisme*, j'espère ?

– Pire encore, madame, pire encore ! »

Ellis était intarissable. Toutefois, à sa grande déception, Flory avait quitté Kyautkada pour regagner son campement le lendemain du jour où Elizabeth lui avait signifié son congé. Elizabeth eut connaissance de la plupart des calomnies qu'Ellis colportait sur Flory. Elle savait désormais à quoi s'en tenir sur son compte. Elle comprenait pourquoi il l'avait si souvent agacée, irritée. C'était un intellectuel (ce qualificatif étant le plus venimeux de son vocabulaire), un intellectuel à ranger parmi Lénine, A. J. Cook et les sales petits rimailleurs des cafés de Montparnasse –, chose encore bien plus impardonnable à ses yeux que d'avoir une maîtresse birmane. Flory lui écrivit trois jours plus tard une lettre maladroite, guindée, qu'il lui avait fait parvenir par courrier, son campement se trouvant à une journée de marche de Kyautkada. Elizabeth laissa cette lettre sans réponse.

Par bonheur pour Flory, il était désormais trop occupé pour avoir le temps de penser. Le campement était sens dessus dessous depuis sa longue absence. Près de trente coolies avaient déserté, l'éléphant malade était en plus mauvais état que jamais et un énorme tas de troncs de teck qui auraient dû être expédiés dix jours auparavant se trouvait toujours en souffrance parce que la machine refusait de fonctionner. Flory, qui était nul en mécanique, farfouilla dans la machine jusqu'à se couvrir de graisse de la tête aux pieds, et Ko S'la lui dit sèchement que les Blancs n'avaient pas à faire du « travail de coolie ». La

machine daigna enfin se remettre en marche, ou tout au moins à être agitée de soubresauts. On découvrit que l'éléphant malade souffrait du ver solitaire. Quant aux coolies, ils avaient déserté parce qu'on leur avait supprimé leur ration d'opium – sans opium, dont ils se servaient pour prévenir les fièvres, ils refusaient de rester dans la jungle. U Po Kyin, à seule fin de jouer un mauvais tour à Flory, s'était arrangé pour que le receveur des contributions indirectes, au cours d'une tournée d'inspection, saisît l'opium qu'il y avait au campement. Flory écrivit au docteur Veraswami pour lui demander son aide. Le docteur lui adressa une grande quantité d'opium qu'il s'était procuré illégalement, un remède pour l'éléphant et une lettre contenant des instructions détaillées. On parvint à extraire de l'animal un ver de plus de six mètres de long. Flory était sur la brèche douze heures par jour. Le soir, après le travail, il plongeait en pleine jungle et marchait jusqu'à ce que la sueur lui ruisselât dans les yeux et que ses genoux fussent tout écorchés par les ronces. Les nuits surtout lui étaient pénibles. Il prenait lentement conscience du tragique de sa situation.

Bien que plusieurs jours se fussent écoulés, Elizabeth n'avait toujours pas vu Verrall à moins de cent mètres de distance. Le fait qu'il n'eût pas mis les pieds au Club le soir de son arrivée avait beaucoup déçu. M. Lackersteen avait été furieux en s'apercevant qu'il avait arboré son smoking en pure perte. Le lendemain matin, Mme Lackersteen avait fait envoyer par son mari au bungalow *dak* un petit mot invitant Verrall à se rendre au Club ; mais Verrall ne crut pas devoir y répondre. Plusieurs jours passèrent ; Verrall ne faisait toujours pas mine de se joindre à la société locale. Il avait même négligé les visites officielles, ne prenant même pas la peine de se présenter au bureau de M. Macgregor. Il s'était très confortablement installé dans le bungalow *dak*, à l'autre bout de la ville, près de la gare. L'usage veut que l'on libère un bungalow *dak* après un certain nombre de jours ; mais Verrall, paisiblement, n'en avait cure. Les Européens ne le voyaient que le matin et le soir, sur le *maidan*. Le lendemain de son arrivée, cinquante de ses hommes vinrent faucher l'herbe d'une bonne partie du *maidan* et l'on put voir Verrall galoper de çà, de là en s'exerçant au polo. Il ne prêtait pas la moindre attention aux Européens qui passaient le long de la route. Westfield et Ellis en étaient outrés, et M. Macgregor lui-même qualifia le comportement de Verrall de « peu amical ». Ils seraient tous tombés aux pieds d'un Honorable lieutenant si celui-ci avait fait preuve de la moindre courtoisie à leur égard ; les choses étant ce qu'elles étaient, tout le monde, à l'exception des deux femmes, se mit à le détester d'entrée de jeu. Il en est toujours ainsi des gens titrés : on les adore ou bien on les hait. Qu'ils acceptent quelqu'un, on les jugera d'une exquise simplicité ; qu'ils l'ignorent, on les taxera de snobisme exacerbé. Il n'y a pas de demi-mesures.

Fils cadet d'un pair, Verrall n'était pas riche ; mais, s'étant fait une règle de ne payer ses factures que lorsqu'il recevait un exploit d'huissier, il parvenait à entretenir sa garde-robe et son écurie, seules choses auxquelles il portât un véritable intérêt. Il était parti pour les Indes dans un régiment de cavalerie anglais et s'était fait muter dans l'armée des Indes parce que la vie y était moins chère et qu'il y serait plus libre de pratiquer le polo. Au bout de deux ans, il était tellement grevé de dettes qu'il avait dû entrer dans la police militaire de Birmanie, dans laquelle tout le monde savait qu'on pouvait mettre de l'argent de côté ; mais il détestait la Birmanie (ce n'est pas un pays pour un cavalier !) et avait déjà fait des démarches en vue de regagner son régiment. C'était un de ces soldats qui parviennent à obtenir leur changement quand ils le désirent. En attendant, il n'était à

Kyautkada que pour un mois et n'avait nullement l'intention de frayer avec le *sahiblog* du district. Il connaissait la société de ces petites villes de garnison birmanes et la méprisait souverainement.

Verrall étendait du reste son mépris à toute la population non militaire des Indes, exception faite de quelques joueurs de polo célèbres. Il méprisait aussi l'ensemble de l'armée – la cavalerie mise à part. Il méprisait tous les régiments indiens, d'infanterie comme de cavalerie. Certes, il appartenait lui-même à un régiment indigène : mais c'était uniquement pour raisons de convenance personnelle. Il ne portait pas le moindre intérêt aux Indiens, et son urdu consistait essentiellement en jurons, avec tous les verbes à la troisième personne du singulier. Les hommes de la police militaire ne valaient, à ses yeux, guère plus que des coolies. « Bon Dieu, les sales porcs ! » grommelait-il souvent en inspectant les rangs, son vieux *subahdar* portant son épée à sa suite. Verrall s'était même un jour attiré des ennuis à cause des opinions qu'il professait volontiers sur les troupes indigènes. C'était au cours d'une revue, et Verrall faisait partie du groupe d'officiers qui se tenaient derrière le général. Un régiment d'infanterie indien avançait, prêt à défiler devant eux.

« Le... ème Fusiliers, dit quelqu'un.

– Non, mais regardez-moi ça ! » lança Verrall de sa voix maussade de jeune garçon.

Le colonel aux cheveux blancs du... ème Fusiliers était tout près. Il rougit de colère et fit convoquer Verrall par le général. Verrall reçut une réprimande, mais le général, lui-même officier de l'armée britannique, ne fut pas par trop sévère. Rien de bien grave ne semblait jamais devoir arriver à Verrall, pour insolent qu'il pût se montrer. Sur tout le territoire indien, en quelque ville de garnison qu'il fût, il laissait derrière lui un cortège de gens insultés, de devoirs négligés, de factures impayées. Mais il échappait toujours aux désagréments qui auraient normalement dû pleuvoir sur lui.

Il menait une existence miraculeusement préservée, et pas seulement du fait de son titre de noblesse.

Il y avait dans ses yeux quelque chose qui faisait fléchir les créanciers importuns, les femmes d'officiers, voire les colonels.

C'étaient des yeux étranges, bleu pâle et légèrement exorbités, mais d'une limpidité déconcertante. Ils vous scrutaient, vous pesaient et vous jugeaient froidement, en l'espace de cinq secondes tout au plus. Si vous étiez quelqu'un de « bien », à savoir un officier de cavalerie et un joueur de polo, Verrall vous agréait et vous traitait même avec un respect bourru ; si vous étiez de quelque autre race d'hommes, il vous vouait un mépris si total qu'il n'aurait pu le cacher, quand bien même il l'aurait voulu. Que vous fussiez riche ou pauvre ne changeait rien à l'affaire, car ce n'était ni plus ni moins qu'un snob. Naturellement, comme tous les fils de famille riche, il estimait que la pauvreté est chose répugnante et que si les gens sont pauvres, c'est qu'ils le veulent bien. Mais il méprisait l'hédonisme. Bien que dépensant – ou plutôt devant – des sommes fabuleuses pour sa garde-robe, il menait une vie presque aussi ascétique que celle d'un moine. Il s'entraînait sans trêve aux exercices physiques, se rationnait en boissons et en cigarettes, dormait (en pyjama de soie) sur un lit de camp et prenait des bains froids au cœur de l'hiver le plus rude. Il ne jurait que par l'équitation et la forme physique. Le bruit des sabots frappant sur

le sol du *maidan*, la sensation de force et d'équilibre qu'il éprouvait quand son corps ne faisait qu'un avec sa monture – c'était là sa religion, sa raison de vivre. Les Européens de Birmanie – ces fainéants à face jaune, ivrognes et efféminés – le rendaient physiquement malade. Quant aux obligations mondaines quelles qu'elles fussent, il ne voulait pas en entendre parler. Il abhorrait les femmes. Elles étaient à ses yeux des espèces de sirènes dont le but était de piéger les hommes pour les détourner du polo et les attirer dans des thés ou des parties de tennis. Il n'était toutefois pas entièrement à l'abri des femmes : il était jeune, pratiquement toutes les femmes se jetaient à sa tête, et de temps à autre il succombait. Mais ses défaillances lui faisaient bientôt horreur ; il était trop endurci pour avoir, au moment décisif, des difficultés à se tirer de ce mauvais pas. Il avait ainsi peut-être une douzaine de ruptures à son actif au cours des deux ans qu'il avait passés en Birmanie.

Une semaine entière s'écoula. Elizabeth n'était toujours pas parvenue à faire la connaissance de Verrall. C'était un vrai supplice. Chaque jour, matin et soir, elle et sa tante traversaient le *maidan* pour se rendre au Club et en revenir ; et Verrall, tout entier occupé à frapper les balles de polo que lui lançaient les cipayes, ne leur prêtait pas la moindre attention – le pire étant que ni l'une ni l'autre n'aurait jugé convenable d'entrer directement en matière. Un soir, la balle de polo, frappée avec trop de vigueur, cingla à travers l'herbe et roula sur la route, juste devant elles. Elizabeth et sa tante s'arrêtèrent involontairement. Mais ce fut un cipaye qui courut ramasser la balle. Verrall, qui avait aperçu les deux femmes, gardait ses distances.

Le lendemain matin, Mme Lackersteen, accompagnée d'Elizabeth, s'arrêta aussitôt après avoir franchi la grille. Elle avait cessé dernièrement de se déplacer en rickshaw. Au bas du *maidan*, les hommes de la police militaire se tenaient en rang, vêtus de kaki, leurs baïonnettes étincelant sous le soleil. Verrall leur faisait face, mais il ne portait pas son uniforme, estimant la plupart du temps inutile, avec de simples soldats, de revêtir son uniforme pour l'inspection du matin. Les deux femmes affectaient de ne pas regarder Verrall, mais elles ne perdaient en réalité pas un de ses mouvements.

« Ce qu'il y a de désolant, dit à brûle-pourpoint Mme Lackersteen, ce qu'il y a de désolant, c'est qu'il va falloir d'ici peu que votre oncle retourne au campement.

– Faut-il vraiment qu'il parte si vite ?

– Je le crains. C'est une perspective *abominable* en cette période de l'année. Ah, ces maudits moustiques !

– Mais ne pourrait-il pas prolonger un peu son séjour ici ? Disons d'une semaine ?

– J'ai bien peur que non. Cela fait maintenant près d'un mois qu'il est à Kyautkada. Si les gens du siège le savaient, ils seraient furieux. Et, naturellement, il nous faudra l'accompagner. Quelle barbe ! Les moustiques – c'est vraiment affreux ! »

C'était effectivement affreux que d'avoir à s'éloigner avant qu'Elizabeth eût saisi l'occasion d'échanger trois mots avec Verrall. Mais elles ne pouvaient pas faire autrement que de partir si M. Lackersteen quittait Kyautkada. Impossible de le laisser seul : même au plein cœur de la jungle, Satan trouve toujours à commettre quelque méfait. Un éclair parcourut la rangée de cipayes ; ils rengainèrent la baïonnette avant de quitter le terrain. Les hommes firent demi-tour à gauche, saluèrent et s'éloignèrent en colonne par quatre.

Les ordonnances s'approchèrent, avec les chevaux et les maillets de polo. Mme Lackersteen prit une décision héroïque.

« Je crois, dit-elle, que nous ferions mieux de couper par le *maidan*. C'est beaucoup plus court que de faire le tour par la route. »

C'était en effet plus court de quelque cinquante mètres, mais jamais personne n'empruntait ce chemin à pied à cause des graines qui vous piquaient les jambes à travers les bas. Mme Lackersteen plongea hardiment au milieu des hautes herbes et, sans même faire mine de se rendre au Club, se dirigea droit sur Verrall, Elizabeth sur ses talons. L'une comme l'autre se seraient fait hacher menu plutôt que d'admettre qu'elles faisaient autre chose que de prendre un raccourci. Verrall les aperçut, jura et tira sur les rênes. Il ne lui était guère possible d'éviter ces femmes qui venaient si délibérément l'accoster. « Sacré culot ! » pensa-t-il. Lentement, il vint au-devant d'elles d'un air maussade, poussant la balle de polo à petits coups de maillet.

« Bonjour, M. Verrall ! » lança Mme Lackersteen d'une voix sucrée lorsqu'il fut à vingt mètres.

« 'Jour ! », répondit-il, revêche, après l'avoir dévisagée et rangée dans la catégorie des vieilles taupes que l'on rencontre d'ordinaire dans les garnisons de l'Inde.

Elizabeth rejoignit sa tante. Elle avait ôté ses lunettes et tenait son feutre à la main. Le risque d'insolation ne lui faisait pas peur : elle était parfaitement consciente du charme de ses courtes boucles blondes. Un souffle de vent – ah, ces bienheureux souffles de vent venus de nulle part, au cours de ces journées torrides ! – avait plaqué sa robe légère contre son corps, révélant une silhouette svelte et vigoureuse comme un jeune arbre. Son apparition soudaine aux côtés de sa tante, nettement plus âgée et déjà flétrie par le soleil, fut pour Verrall un trait de lumière. Il eut un sursaut de surprise. Sa jument arabe faillit se cabrer ; il dut serrer les rênes. Il ignorait – ne s'étant jamais donné la peine de s'en informer jusqu'alors – qu'il y avait des *jeunes* femmes à Kyautkada.

« Ma nièce », dit Mme Lackersteen.

Il ne répondit rien, mais se débarrassa de son maillet et ôta son casque colonial. Un moment, lui et Elizabeth se dévisagèrent sans mot dire. L'impitoyable lumière n'altérait en rien la fraîcheur de leur teint. Les graines chatouillaient les jambes d'Elizabeth au point que c'en devenait un vrai supplice ; et, sans ses lunettes, elle voyait Verrall et son cheval comme une tache floue et blanchâtre. Mais elle était heureuse – ô combien ! Son cœur cognait dans sa poitrine, le sang lui montait au visage, rehaussant la couleur délicate de ses joues. « Ma parole, mais elle est ravissante ! » songea impétueusement Verrall. Les Indiens observaient la scène avec curiosité, comme si eux-mêmes avaient été frappés par la beauté des deux jeunes gens.

Mme Lackersteen rompit enfin le silence.

« Vous savez, M. Verrall, dit-elle avec une pointe de malice, ce n'est pas très gentil à vous d'avoir négligé si longtemps les pauvres malheureux que nous sommes, alors que nous mourons littéralement d'envie de voir de nouvelles têtes au Club ! »

Il regardait toujours Elizabeth, mais le ton de sa voix avait changé du tout au tout.

« Cela fait quelques jours que j'avais l'intention de venir. J'ai été tellement pris – il m'a fallu veiller à l'installation de mes hommes et à des tas de choses comme ça. Je suis désolé, ajouta-t-il – s'excuser n'était guère dans ses habitudes, mais cette jeune fille, décidément, était un vrai morceau de roi –, je suis désolé de n'avoir pas répondu à votre petit mot.

– Oh, mais ne vous excusez pas ! Nous avons parfaitement compris. Mais nous espérons vous voir au Club ce soir. Parce que, vous savez, conclut-elle plus malicieusement que jamais, si vous continuez à nous décevoir, nous commencerons vraiment à trouver que vous êtes un vilain !

– Je suis désolé, répéta-t-il. Je serai là ce soir. »

Les deux femmes se rendirent au Club, où elles restèrent cinq minutes à peine. Les graines leur causaient des démangeaisons si intolérables qu'elles durent rentrer précipitamment chez elles pour changer de bas.

Verrall tint promesse et se rendit au Club le soir même. Il se présenta un peu plus tôt que les autres et, cinq minutes à peine après son arrivée, il avait affirmé sa présence. Quand Ellis pénétra au Club, le vieux maître d'hôtel s'élança hors de la salle de jeu et le prit à part. Il était dans tous ses états et les larmes ruisselaient sur ses joues.

« Monsieur ! Monsieur !

– Qu'est-ce qui se passe encore ? dit Ellis.

– Monsieur ! Monsieur ! le nouveau maître, il m'a battu, monsieur !

– Quoi ?

– Battu, monsieur ! répéta le maître d'hôtel dans un sanglot.

– Battu ? Ça ne te fera pas de mal. Qui t'a battu ?

– Le nouveau maître, monsieur. Le *sahib* de la police militaire. Il m'a battu avec son pied, monsieur – là ! – Il se frotta le derrière.

– Bon Dieu ! » dit Ellis.

Il entra au salon. Verrall était plongé dans la lecture du *Field*. On ne voyait de sa personne que le bas d'un pantalon de toile grège et une paire de chaussures marron impeccablement cirées. Il ne se donna pas la peine de bouger en entendant quelqu'un pénétrer dans la pièce. Ellis s'immobilisa.

« Dites donc, vous – comment vous appelez-vous, déjà ? – Verrall !

– Quoi ?

– Vous avez frappé notre maître d'hôtel ? »

L'œil bleu et maussade de Verrall apparut derrière un coin de page du *Field*, tel l'œil d'un crustacé pointant du creux d'un rocher.

« Quoi ? répéta-t-il, laconique.

– Je vous demande si vous avez frappé notre foutu maître d'hôtel.

– Oui.

– Ah ? Et pourquoi diable ?

– Ce bougre-là a été insolent. Je lui ai commandé un whisky-soda, il me l’a servi tiède. Je lui ai dit d’apporter de la glace et il n’a pas voulu – il m’a raconté je ne sais quelle connerie au sujet de son dernier morceau de glace. Alors, je lui ai botté les fesses. Ça lui fait les pieds. »

Ellis changea de couleur. Il était hors de lui. Le maître d’hôtel faisait un peu partie des meubles, nulle personne étrangère au Club n’avait le droit de le frapper. Mais ce qui exaspérait le plus Ellis, c’était que Verrall pût le soupçonner de prendre le parti du maître d’hôtel.

« Ça lui fait les pieds ? Sûr, que ça lui fait les pieds. Mais quel est le rapport ? Et puis d’abord, qui êtes-vous pour venir taper sur nos domestiques ?

– Du calme, mon vieux, du calme. Il avait besoin d’un bon coup de pied au cul. Vous n’avez plus vos domestiques bien en main, par ici.

– Espèce de sale petit morveux, en quoi ça vous regarde, s’il avait besoin d’un bon coup de pied au cul ? C’est à nous, pas à vous, qu’il appartient de botter le cul de nos domestiques. Vous n’êtes même pas membre du Club. »

Verrall abaissa le *Field* et découvrit son autre œil. Sa voix ne changea pas de ton. Il ne s’emportait jamais contre un Européen : ce n’était pas nécessaire.

« Mon bon, quand quelqu’un est insolent avec moi, je lui botte le cul. Vous voulez que je vous botte le vôtre ? »

Ellis se calma d’un seul coup. Il n’avait pas peur : jamais de sa vie il n’avait éprouvé la peur. Mais l’œil de Verrall lui faisait l’effet d’une douche glacée. Les jurons s’évanouirent sur les lèvres d’Ellis ; sa voix faillit l’abandonner.

« Mais enfin, merde, dit-il d’un ton plaintif, il a eu parfaitement raison de ne pas vous donner le dernier bout de glace. Vous vous figurez peut-être que nous n’achetons de la glace qu’à votre seul usage ? Nous ne pouvons en recevoir ici que deux fois par semaine.

– Alors, c’est que vous êtes drôlement mal organisés », dit Verrall en plongeant derrière le *Field* et en laissant tomber la discussion.

Ellis se sentait désespéré. Le calme avec lequel Verrall retournait à son journal, oubliant complètement l’existence de son interlocuteur, avait quelque chose d’exaspérant. Ellis avait une furieuse envie de décocher à ce jeune blanc-bec un bon coup de pied aux fesses, histoire de le réveiller un peu. Mais il n’en fit rien. Bien qu’ayant mérité depuis qu’il était au monde quantité de coups de pied aux fesses, Verrall n’en avait jamais reçu un seul et n’en recevrait sans doute jamais. Désarmé, Ellis battit en retraite dans la salle de jeu afin de passer sa mauvaise humeur sur le maître d’hôtel, en laissant Verrall maître du salon.

En pénétrant au Club, M. Macgregor entendit de la musique. À travers les plantes grimpantes qui couvraient le grillage du tennis, filtrait la lumière jaune d’une lanterne.

M. Macgregor était, ce soir-là, d'excellente humeur. Il s'était promis de bavarder un bon moment avec Mlle Lackersteen – une jeune fille d'une intelligence tout à fait exceptionnelle, celle-là ! – et il avait une très intéressante anecdote à lui raconter (cette anecdote avait, en fait, déjà été publiée dans l'un de ses articulets du *Blackwood's*) au sujet d'un acte de brigandage qui avait été commis à Sagaing en 1913. Elle serait ravie d'écouter son récit. Débordant d'impatience, il contourna le terrain de tennis. Sur le court, Elizabeth et Verrall, enlacés, dansaient à la clarté de la lune et des lanternes accrochées parmi les arbres. Les *chokras* avaient apporté des chaises ainsi qu'une table pour le phonographe, et les autres Européens, assis ou debout, contemplaient la scène. M. Macgregor s'arrêta au coin du court. Verrall et Elizabeth décrivirent un grand cercle et passèrent en glissant à un mètre de lui. Ils dansaient étroitement unis, le corps de la jeune fille cambré contre celui du jeune homme. Ni l'un ni l'autre ne remarquèrent l'arrivée de M. Macgregor.

M. Macgregor entreprit de contourner le court. Il se sentait affreusement déçu : il lui fallait tirer un trait sur son entretien avec Mlle Lackersteen. Il dut faire un effort sur lui-même pour rendre à son visage son expression de jovialité coutumière.

« La soirée est consacrée à Terpsichore, à ce que je vois ! » lança-t-il d'un ton involontairement dolent.

Nul ne répondit. Tous regardaient les évolutions du couple sur le court de tennis. Totalement oublieux de leur entourage, Elizabeth et Verrall tourbillonnaient ; leurs chaussures glissaient sans effort sur le ciment lisse. Verrall dansait comme il montait, avec une grâce incomparable. Le phonographe jouait *Show me the way to go home*, une rengaine qui s'était répandue dans le monde entier comme une traînée pestilentielle :

Show me the way to go home,

I'm tired and I wanna go to bed ;

I had a little drink 'bout an hour ago,

An' it's gone right to my head !, etc.

L'écho de cette sottise rengaine se propageait jusque sous les arbres, se mêlait au parfum des fleurs ; et cela n'en finissait pas, Mme Lackersteen éprouvant le besoin de remettre l'aiguille du phonographe à son point de départ avant même que le disque fût achevé. La lune, dans le ciel, se dégageait de la couche de nuages noirs accumulés à l'horizon, semblable à une malade qui se glisse hors de son lit. Verrall et Elizabeth continuaient à danser inlassablement, pâles silhouettes voluptueuses surgies de l'ombre. M. Macgregor, Ellis, Westfield et M. Lackersteen restaient debout à les contempler, les mains dans les poches, sans trouver un mot à dire. Les moustiques venaient se poser sur leurs chevilles. Quelqu'un commanda des boissons, mais le whisky leur laissait dans la bouche un goût de cendre. Les quatre hommes avaient les entrailles nouées par l'envie.

Verrall n'invita pas Mme Lackersteen à danser ; et quand il s'assit enfin avec Elizabeth, il ne prêta pas la moindre attention aux autres Européens. Il se contenta de monopoliser Elizabeth durant une demi-heure ; puis, après avoir adressé un bref bonsoir aux Lackersteen et à personne d'autre, il quitta le Club. Elizabeth avait le sentiment de vivre dans un rêve : Verrall lui avait proposé de faire du cheval avec lui ! Il allait lui prêter

un de ses chevaux ! Elle ne remarqua même pas qu'Ellis, irrité par son comportement, s'efforçait de se montrer ouvertement grossier. Il était tard quand les Lackersteen rentrèrent chez eux, mais Elizabeth et sa tante travaillèrent fébrilement jusqu'à minuit à raccourcir une culotte de cheval de Mme Lackersteen et à l'ajuster aux mesures d'Elizabeth.

« J'espère, ma chérie, que vous savez monter à cheval ? dit Mme Lackersteen.

– Bien sûr ! J'ai beaucoup monté en Angleterre. »

Elle avait peut-être monté une dizaine de fois dans sa vie, lorsqu'elle avait seize ans. Mais elle se débrouillerait d'une manière ou d'une autre. Elle aurait volontiers enfourché un tigre pour pouvoir accompagner Verrall.

La culotte de cheval enfin prête, Elizabeth l'essaya. Mme Lackersteen poussa un soupir : sa nièce était ravissante en culotte de cheval, tout bonnement ravissante ! Et dire que dans un jour ou deux, il allait falloir quitter Kyautkada pour plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être, et abandonner derrière soi un jeune homme aussi *bien* ! Quelle tristesse ! Comme elles montaient à l'étage, Mme Lackersteen s'arrêta sur le seuil de sa porte. Elle avait conçu un grand, un pénible sacrifice. Elle prit Elizabeth par les épaules et l'embrassa avec plus d'affection qu'elle ne l'avait jamais fait.

« Ma chérie, ce serait pour vous une catastrophe que de quitter Kyautkada en un moment pareil !

– Oui, j'en ai peur.

– Eh bien, je vais vous dire le fond de ma pensée, ma chérie. Ne retournons pas dans cette abominable jungle. Votre oncle ira tout seul. Nous, nous resterons à Kyautkada. »

La chaleur devenait de plus en plus intenable. Avril touchait presque à sa fin, mais on ne pouvait espérer de pluie avant trois semaines, cinq peut-être. L'aube elle-même, exquise et éphémère, se trouvait gâchée par la perspective des longues heures à venir, ces heures où l'on a la tête dolente, où la clarté aveuglante pénètre par tous les interstices, vous appesantit les paupières et vous incite à dormir d'un mauvais sommeil. Ni les Orientaux ni les Européens ne parvenaient, durant ces journées torrides, à demeurer éveillés sans effort ; la nuit, toutefois, nul ne pouvait dormir, à cause des chiens qui hurlaient à la lune et des mares de sueur dans lesquelles on baignait. Au Club, les moustiques étaient si féroces qu'il fallait brûler en permanence des bâtonnets d'encens dans tous les coins et que les femmes, quand elles étaient assises, s'enveloppaient les jambes dans des taies d'oreiller. Seuls Verrall et Elizabeth se montraient indifférents à la chaleur. Ils étaient jeunes ; et Verrall était trop stoïque, Elizabeth trop heureuse pour se soucier de la température.

Il y eut au Club bien des bisbilles et des ragots. La présence de Verrall avait déboussolé tout le monde. Il avait pris l'habitude de se rendre au Club une heure ou deux, mais il faisait mine d'ignorer les autres membres, refusait les boissons qu'ils lui offraient et répondait par monosyllabes à toute tentative en vue d'engager la conversation. Il s'installait sous le pankas, sur la chaise où Mme Lackersteen avait coutume de s'asseoir, lisant les journaux jusqu'à l'arrivée d'Elizabeth ; il bavardait et dansait alors avec elle durant une heure ou deux, puis s'éclipsait sans dire bonsoir à personne. Pendant ce temps, M. Lackersteen restait seul au campement et, à en croire les bruits qui se propageaient jusqu'à Kyautkada, se consolait de sa solitude avec toute une collection de femmes birmanes.

Elizabeth et Verrall sortaient désormais à cheval ensemble presque chaque soir. Les matinées de Verrall, après la revue de détail, étaient consacrées à la pratique du polo, mais il avait décidé – le jeu en valait la chandelle – de sacrifier ses soirées à Elizabeth. Elle s'était mise sans effort à l'équitation comme elle s'était mise à la chasse ; elle alla même jusqu'à assurer Verrall qu'elle avait beaucoup chassé en Angleterre. Il s'aperçut immédiatement que c'était faux, mais il devait reconnaître qu'elle ne montait pas trop mal.

Ils allaient le plus souvent le long de la route qui mène à la jungle, traversaient la rivière à gué près du gros *pyinkado* couvert d'orchidées, puis suivaient une étroite piste dont la terre était meuble et où l'on pouvait lancer les chevaux au galop. La jungle était

étouffante, on entendait dans le lointain, sans qu'il plût jamais, de sourds grondements de tonnerre. De petits martinets voltigeaient autour des chevaux afin de happer les mouches que soulevaient leurs sabots. Elizabeth montait le cheval bai, Verrall le blanc. Sur le chemin du retour, ils rapprochaient tellement leurs chevaux luisants de sueur que parfois leurs genoux se frôlaient. Verrall était capable, quand il voulait bien s'en donner la peine, de laisser tomber ses façons insolentes et de faire l'aimable. Et avec Elizabeth, il s'en donnait la peine.

Ah, la joie de ces chevauchées ! La joie d'être à cheval, dans le monde de l'équitation celui de la chasse, des courses et du polo ! Elizabeth aurait bien aimé Verrall uniquement pour cela, elle l'aurait aimé pour l'avoir initiée à l'équitation. Elle le harcelait pour le faire parler de chevaux comme elle avait naguère harcelé Flory pour le faire parler de chasse. Verrall, à vrai dire, n'était pas très bavard. Quelques phrases bourruées, hachées, au sujet du polo, un catalogue de garnisons indiennes et des noms de régiments, c'était là tout ce qu'on pouvait tirer de lui. Mais le peu qu'il disait captivait Elizabeth plus que ne l'avaient jamais fait tous les grands discours de Flory. La seule vue de Verrall monté sur son cheval était, pour Elizabeth, plus évocatrice que les mots. Il était nimbé à ses yeux d'une gloire cavalière, martiale. Dans son visage hâlé, son corps droit et ferme, elle voyait tout le romanesque, le panache de la vie d'un cavalier. Elle voyait la frontière du nord-ouest et le Club de cavalerie, elle voyait les terrains de polo, les cours arides de caserne, les escadrons de cavaliers lancés au galop, le pan de leurs turbans flottant au vent ; elle entendait les appels de clairon, le cliquetis des éperons, les musiques des régiments jouant devant les mess où les officiers prenaient leurs repas, sanglés dans leurs élégants uniformes. Qu'il était donc merveilleux, cet univers équestre ! Et c'était son univers à elle : elle en faisait partie, elle était née pour cela. Elle ne pensait, ne rêvait que de chevaux, presque comme Verrall lui-même. Elle en vint non seulement à raconter qu'elle avait beaucoup chassé, mais encore à en être à peu près persuadée.

Ils étaient admirablement assortis l'un à l'autre sur tous les plans. Jamais il ne l'irritait ni ne l'agaçait comme l'avait fait Flory – que, soit dit en passant, elle avait presque oublié : quand elle pensait à lui, c'était toujours sa tache de naissance qu'elle se rappelait. Le fait que Verrall détestât les « intellectuels » formait entre eux un lien supplémentaire. Il lui avait confié une fois qu'il n'avait pas ouvert un livre depuis l'âge de dix-huit ans et qu'il « exécrait » les livres – sauf, bien entendu, ceux qui se rapportaient à l'équitation. Le soir de leur troisième ou quatrième promenade à cheval, ils se séparèrent devant la grille des Lackersteen. Verrall avait victorieusement résisté à toutes les invitations à dîner de Mme Lackersteen, n'avait même pas mis les pieds chez eux et ne se souciait nullement de s'y rendre. Comme le syce prenait par la bride le cheval d'Elizabeth, Verrall dit :

« Écoutez, à notre prochaine sortie, vous monterez Belinda. Moi, je prendrai l'alezan. Vous avez fait suffisamment de progrès pour ne pas abîmer la bouche de Belinda. »

Belinda était la jument arabe. Depuis deux ans qu'il la possédait, Verrall n'avait encore jamais autorisé personne à la monter, pas même le syce. C'était là de sa part une faveur insigne. Et Elizabeth, qui en était venue à épouser presque totalement les vues de Verrall, comprit toute la portée de cette décision et lui en sut gré.

Le lendemain soir, comme ils rentraient côte à côte, Verrall entoura de son bras l'épaule d'Elizabeth, la souleva de sa selle et l'attira contre lui. C'était un homme d'une vigueur exceptionnelle. Lâchant les rênes, il prit de sa main libre le menton de la jeune fille et leurs lèvres se joignirent. Puis il la reposa sur le sol et glissa lui-même à terre. Ils restèrent un moment enlacés, leurs minces chemises trempées de sueur, les rênes des deux chevaux passées sous le bras de Verrall.

À peu près en même temps, à quelque trente kilomètres de là, Flory décidait de retourner à Kyautkada. À la lisière de la jungle, près du lit d'une rivière à sec où il était allé se promener pour prendre un peu d'exercice, il regardait de minuscules oiseaux qui picoraien des graines dans les hautes herbes. Les mâles étaient jaunes et les femelles ressemblaient à des moineaux. Trop légers pour faire pencher les tiges, ils les happaient au vol et les entraînaient à terre sous leur poids. Flory les observait sans curiosité et les haïssait presque de ne pas exciter en lui le moindre intérêt. Ne sachant trop que faire, il lança son *dah* dans leur direction pour les effaroucher. Si seulement elle était là ! Si seulement elle était là ! Sans elle, tout était mort, rien n'avait plus de sens. Plus les jours passaient, plus il prenait conscience de l'avoir perdue ; et cette conscience empoisonnait tous ses instants.

Il flâna un moment dans la jungle, en tranchant çà et là les lianes à coups de *dah*. Il se sentait avachi, ses membres lui semblaient de plomb. Avisant un vanillier sauvage, il se pencha pour humer le parfum de ses longues gousses brunes. L'odeur éveilla en lui un sentiment de dégoût profond. Seul, toujours seul dans l'océan de la vie ! Dans son désespoir, il frappa du poing contre un arbre, s'écorchant deux phalanges. Il éprouvait le désir impérieux de retourner à Kyautkada. C'était de la folie. Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis la scène entre lui et Elizabeth ; il eût fallu laisser à la jeune fille le temps de l'oublier. Mais il ne se sentait pas le courage de rester plus longtemps dans cet endroit mortel, seul avec ses pensées dans cet univers végétal.

Une idée lui vint, qui le réconforta. Il pourrait apporter à Elizabeth la peau de léopard qu'il avait fait préparer pour elle à la prison. Ce serait un bon prétexte pour aller la voir ; et quand on se présente porteur d'un cadeau, on est généralement écouté.

Il plaiderait sa cause, cette fois. Il s'expliquerait, lui ferait comprendre qu'elle s'était montrée injuste envers lui. Elle n'avait pas le droit de le condamner à cause de Ma Hla May, qu'il avait précisément chassée de chez lui pour l'amour d'Elizabeth. Elle ne pourrait faire autrement que lui pardonner lorsqu'elle apprendrait la vérité. Et, cette fois, elle l'apprendrait : il la forcerait à l'écouter, quand bien même il devrait la retenir par le bras.

Il plia bagage le soir même. C'était une marche de trente kilomètres par des pistes creusées d'ornières, mais Flory décida de partir à la tombée de la nuit, prétextant qu'il ferait moins chaud. Les domestiques se mutinèrent presque à cette idée. Au tout dernier moment, le vieux Sammy s'effondra au cours d'une crise à moitié simulée, et il fallut force rasades de gin pour le remettre sur pied.

C'était une nuit sans lune. Ils avançaient à la lueur des lanternes ; les yeux de Flo luisaient comme des émeraudes et ceux des bœufs avaient un éclat opalescent. À l'aube, les domestiques firent halte pour ramasser du bois et préparer de quoi manger, mais Flory,

dans sa fièvre de gagner Kyautkada, poursuivit sa route. Il ne sentait pas la fatigue. La pensée de la peau de léopard l'avait rempli d'espoirs insensés. Il traversa le fleuve en sampan et se rendit tout droit au bungalow du docteur Veraswami, où il arriva vers dix heures.

Le docteur l'invita à déjeuner et, après avoir fait décamper les femmes, l'emmena dans sa salle de bains pour lui permettre de se laver et de se raser. Lors du déjeuner, le docteur, très agité, se répandit en considérations sur les manœuvres du « crocodile » : la pseudo-révolte semblait désormais sur le point d'éclater. Ce n'est qu'après le repas que Flory eut l'occasion de parler de la peau de léopard.

« Au fait, docteur, *quid* de la peau que je vous ai fait envoyer à la prison ? Elle est prête ?

– Euh ! » dit le docteur plutôt incertain, en se frottant le nez. Il rentra dans la maison (ils prenaient toujours leur repas dans la véranda, la femme du docteur s'opposant violemment à ce que Flory fût admis à l'intérieur) et revint au bout d'un moment en apportant la peau roulée sur elle-même.

« C'est-à-dire que... murmura-t-il en la déployant.

– Oh, docteur ! »

La peau était dans un état pitoyable. Elle était raide comme du carton ; le cuir en était crevassé, la fourrure décolorée et pelée par endroits. Elle dégageait de surcroît une puanteur abominable.

« Oh, docteur ! Ils me l'ont complètement abîmée ! Comment diable ont-ils fait leur coup ?

– Je suis vraiment navré, mon ami. Nous n'avons pas pu faire mieux. Il n'y a plus personne à la prison qui soit capable de traiter les peaux.

– Mais enfin, bon sang, vous aviez bien un prisonnier qui faisait ça à merveille !

– Ah, oui. Malheureusement, il est parti depuis trois semaines.

– Parti ? Je croyais qu'il en avait pour sept ans !

– Quoi, vous n'avez pas appris la nouvelle, cher ami ? Je pensais que vous étiez au courant. Celui qui traitait les peaux, c'était Nga Shwe O.

– Nga Shwe O ?

– Oui, le *dacoit* qui s'est évadé avec le concours d'U Po Kyin.

– Merde alors ! »

Ce contretemps l'avait terriblement contrarié.

Néanmoins, dans l'après-midi, après avoir pris un bain et passé un complet propre, il se présenta vers quatre heures chez les Lackersteen. Il était très tôt pour faire une visite, mais il voulait être sûr de trouver Elizabeth avant qu'elle ne descendît au Club. Mme Lackersteen, qui venait de se réveiller et n'était pas prête à recevoir les visiteurs, l'accueillit de mauvaise grâce, sans même le prier de s'asseoir.

« Je regrette, mais Elizabeth n'est pas encore descendue. Elle s'habille pour aller faire du cheval. Peut-être feriez-vous mieux de lui laisser un message ?

– Je serais heureux de la voir, si vous le voulez bien. Je lui ai apporté la peau du léopard que nous avons tué ensemble. »

Mme Lackersteen le laissa debout dans le salon, très embarrassé et ne sachant que faire. Elle alla toutefois chercher Elizabeth, non sans lui chuchoter à l'oreille devant la porte : « Débarrassez-vous au plus vite de cet affreux individu, chérie. Je ne supporte pas de l'avoir dans les pattes à une heure pareille. »

Elizabeth entra dans le salon. Le cœur de Flory battait avec tant de violence qu'une sorte de brouillard rougeâtre passa devant ses yeux. Vêtue d'une culotte de cheval et d'un chemisier de soie, la jeune fille avait le teint légèrement hâlé. Jamais elle n'avait été aussi jolie. Il se sentit défaillir ; tout le courage dont il s'était armé l'abandonna. Au lieu de s'avancer au-devant d'Elizabeth, il battit précipitamment en retraite. Au même instant, un épouvantable fracas retentit derrière lui : il avait, en reculant, renversé un guéridon et brisé un vase de zinnias.

« Je suis vraiment confus, dit-il, horrifié.

– Mais non, mais non, ce n'est rien, ne vous inquiétez surtout pas. »

Elle l'aida à remettre le guéridon sur pied tout en bavardant gaiement comme si de rien n'était.

« Vous êtes *vraiment* resté bien longtemps parti, monsieur Flory ! Vous nous avez *horriblement* manqué au Club ! »

Elle appuyait fortement sur certains mots avec cette espèce d'entrain factice dont les femmes sont coutumières lorsqu'elles essaient d'éviter un sujet qui les dérange. Elle lui faisait peur : il n'osait même pas la regarder en face. Elle prit un coffret à cigarettes et lui en offrit une, mais il refusa : sa main tremblait trop.

« Je vous ai apporté cette peau », dit-il platement.

Il déroula la peau sur le guéridon qu'ils venaient de relever. Elle paraissait si miteuse qu'il souhaita ne l'avoir jamais apportée. Elizabeth s'approcha pour examiner la peau, si près que sa joue en fleur frôlait presque la sienne et qu'il pouvait sentir la chaleur de son corps. Elle lui inspirait une telle crainte qu'il recula précipitamment. Au même instant, elle recula aussi avec une grimace de dégoût, tant la peau dégageait une puanteur immonde. Il fut envahi par la honte, presque comme si c'était lui, et non la peau, qui sentait la charogne.

« C'est vraiment *très* gentil à vous, monsieur Flory – elle avait encore reculé d'un mètre –. La peau est vraiment *superbe* !

– Elle l'était, mais ils l'ont bousillée, malheureusement.

– Pas du tout ! Je suis ravie de l'avoir ! Vous êtes à Kyautkada pour longtemps ? Dites-moi, il a dû faire *abominablement* chaud, là-bas !

– Oui, il a fait très chaud. »

Ils parlèrent du temps durant trois minutes. Il se sentait perdu. Toutes ses belles

plaidoiries, tous les arguments qu'il s'était promis de mettre en avant lui étaient restés dans le gosier. « Espèce d'imbécile que tu es, pensait-il, qu'es-tu en train de faire ? C'est pour ça que tu as parcouru trente kilomètres à pied ? Vas-y, mon gars, fonce, dis ce que tu avais à dire ! Prends-la dans tes bras ; force-la à t'écouter, secoue-la, bats-la – tout plutôt que de te laisser avoir ! » Mais il n'y avait rien à faire, rien. Il était incapable de dire autre chose que des banalités. Comment plaider sa cause, comment discuter quand, de son air enjoué, elle le réduisait au silence avant même qu'il eût parlé ? Où donc leur apprenait-on cette atroce désinvolture ? À n'en pas douter dans ces collèges modernes de jeunes filles. La dépouille puante abandonnée sur le guéridon ajoutait encore à sa confusion. Il restait là, les bras ballants, presque sans voix, hideux à voir avec son visage blême, ses traits tirés par une nuit sans sommeil et sa joue maculée.

Elle se débarrassa de lui en l'espace de quelques secondes.

« Maintenant, monsieur Flory, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il faut vraiment que je...

– Ne pourrions-nous pas sortir ensemble un de ces jours ? articula-t-il péniblement. Pour faire une promenade, aller à la chasse ou quelque chose comme ça ?

– C'est que je suis littéralement *débordée* en ce moment... *Toutes* mes soirées sont prises. Tout à l'heure, je vais faire du cheval. Avec M. Verrall. »

Sans doute avait-elle ajouté ces derniers mots en vue de le blesser. C'était la première fois qu'elle faisait état de son amitié avec Verrall.

« Vous sortez souvent à cheval avec Verrall ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

– Presque tous les soirs. C'est un *merveilleux* cavalier. Et puis, il a je ne sais combien de chevaux de polo !

– Évidemment. Moi, je n'en ai pas. »

C'était la première fois depuis le début de leur conversation qu'il disait quelque chose qui ne fût pas complètement futile, mais cela n'eut d'autre effet que d'indisposer la jeune fille. Elle lui répondit toutefois, toujours sur le même ton enjoué, et le raccompagna jusqu'à la porte. Mme Lackersteen regagna le salon, flaira l'air de la pièce et ordonna immédiatement aux domestiques d'emporter la peau de léopard et de la brûler.

Une fois rentré chez lui, Flory s'attarda au jardin sous prétexte de donner à manger aux pigeons. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sorte de délectation morose à l'idée de voir Elizabeth et Verrall partir ensemble en promenade. Quelle vulgarité, quelle cruauté aussi dans le comportement de la jeune fille à son égard ! C'était affreux de ne même pas avoir l'honnêteté de dire les choses en face, si désagréables qu'elles pussent être. Bientôt, Verrall, monté sur son cheval blanc et accompagné d'un syce sur l'alezan, se présenta devant la maison des Lackersteen ; au bout d'un moment, ils sortirent ensemble, Verrall sur l'alezan et Elizabeth sur le blanc, et se dirigèrent au trot vers le haut de la colline. Ils bavardaient en riant, l'épaule d'Elizabeth toute proche de celle de Verrall. Ni l'un ni l'autre ne jetèrent un regard du côté de Flory.

Ils disparurent dans la jungle. Flory continua à traîner dans le jardin. Le jour baissait, la lumière prenait une teinte dorée. Le *mali* déplantait les fleurs anglaises, flétries

par le soleil, pour les remplacer par des balsamines, des amarantes et des zinnias. Une heure s'écoula. Un Indien mélancolique au teint terreux, vêtu d'un pagne et coiffé d'un turban rose saumon surmonté d'un panier à linge, monta nonchalamment l'allée. Il déposa son panier à terre et salua Flory.

« Qui es-tu ?

– Le marchand de livres, *sahib*. »

C'était un colporteur qui errait de ville en ville sur tout le territoire de la Haute-Birmanie. Moyennant quatre annas, il vous donnait un de ses livres en échange de n'importe quel autre bouquin, pourvu que ce ne fût pas une bible : bien qu'analphabète, il avait appris à reconnaître et à refuser les bibles.

« Non, *sahib*, disait-il d'une voix plaintive, non. Ce livre – il le feuilletait avec réprobation de ses mains brunes –, ce livre à couverture noire avec des lettres d'or, je ne peux pas le prendre. Je ne sais pas comment cela se fait, mais tous les *sahibs* cherchent à me le proposer et personne n'en veut.

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ce livre noir ? Sûrement rien de bon.

– Fais voir un peu ta camelote », dit Flory.

Il fouilla parmi les livres à la recherche d'un bon policier – de l'Edgar Wallace ou de l'Agatha Christie, quelque chose de propre à apaiser la mortelle inquiétude qui l'habitait. En examinant les livres, il s'aperçut que les deux Indiens poussaient des exclamations en désignant l'orée de la jungle.

« *Dekko !* » dit le *mali* de sa voix pâteuse.

Les deux chevaux émergeaient de la jungle. Mais ils étaient sans cavalier. Ils descendirent au petit trot le flanc de la colline, de l'air effaré et coupable d'une bête échappée à son maître, les étriers brimbalant et s'entrechoquant sous leur ventre.

Flory serrait involontairement un livre contre sa poitrine. Verrall et Elizabeth étaient descendus de cheval. Ce ne pouvait être un accident : il était inconcevable que Verrall fût tombé de sa monture. Ils avaient mis pied à terre, et les chevaux s'étaient échappés.

Ils avaient mis pied à terre – pour quoi faire ? Flory savait. Il ne se contentait pas de soupçonner : il *savait*. Il *voyait* se dérouler la scène, par une de ces hallucinations d'une précision dans le détail, d'une obscénité proprement insupportables. Il lança le livre à terre avec violence et rentra chez lui, à la grande déception du colporteur. Appelant ses domestiques, il se fit apporter une bouteille de whisky. Il en but une large rasade : peine perdue. Il remplit un gobelet aux deux tiers, ajouta juste assez d'eau pour rendre le mélange buvable et l'avala. À peine l'ignoble breuvage eut-il franchi son gosier qu'il recommença. Il avait déjà fait cela au campement, plusieurs années auparavant, alors qu'il avait une rage de dents et se trouvait à près de cinq cents kilomètres de tout dentiste. À sept heures, Ko S'la pénétra dans sa chambre, comme à l'accoutumée, pour annoncer que son bain était prêt. Flory était affalé sur l'une des chaises longues, en chemise, le col déchiré.

« Votre bain, *thakin* », dit Ko S'la.

Flory ne répondit pas. Le croyant endormi, Ko S'la lui toucha le bras. Flory était beaucoup trop saoul pour bouger. La bouteille vide avait roulé par terre, laissant une traînée de gouttes de whisky sur le sol. Ko S'la appela Ba Pe et ramassa la bouteille avec un claquement de langue.

« Regarde-moi ça ! Il en a bu plus des trois quarts !

– Quoi, il recommence ? Je croyais qu'il ne buvait plus !

– C'est cette maudite femme, j'imagine. Il va maintenant falloir le porter avec précaution. Prends-le par les pieds, je le prendrai par les épaules. Très bien. Vas-y, soulève-le ! »

Ils transportèrent Flory dans l'autre pièce, où ils l'étendirent sur le lit.

« Tu crois qu'il va vraiment épouser cette *Ingaleikma* ? demanda Ba Pe.

– Va-t'en savoir ! Elle est pour le moment, à ce que l'on m'a dit, la maîtresse du jeune officier de police. Ils ne sont pas comme nous. Je crois savoir ce qu'il lui faudra cette nuit », ajouta-t-il en faisant glisser adroitement les bretelles des épaules de Flory – car Ko S'la avait l'art, ô combien nécessaire au domestique d'un célibataire, de déshabiller son maître sans le réveiller.

Les domestiques se montraient plutôt satisfaits de le voir retourner à ses vieilles habitudes. Flory se réveilla vers minuit, baigné de sueur. Il lui semblait avoir à l'intérieur du crâne un coin de métal qui lui cognait rythmiquement le cerveau. La moustiquaire était relevée et une jeune femme assise au chevet du lit l'éventait avec un éventail d'osier. Elle avait un agréable visage aux traits négroïdes qui, à la clarté de la bougie, paraissait de bronze doré. Elle expliqua qu'elle était une prostituée et que Ko S'la avait pris sur lui de l'engager pour la somme de dix roupies.

Flory sentait sa tête près d'éclater.

« Pour l'amour du ciel, trouve-moi quelque chose à boire », dit-il faiblement à la femme. Elle lui apporta de l'eau gazeuse que Ko S'la avait mise à rafraîchir ; puis elle mouilla une serviette qu'elle appliqua sur son front. Elle était affable et bien en chair. Elle lui confia qu'elle se nommait Ma Sein Galay et qu'en plus de son métier habituel, elle vendait des paniers de paille de riz dans le bazar, à côté de la boutique de Li Yeik. Se sentant bientôt un peu mieux, Flory demanda une cigarette. Ma Sein Galay, ayant apporté la cigarette, lui dit naïvement : « Faut-il que je me déshabille maintenant, *thakin* ? »

« Pourquoi pas ? » songea-t-il confusément. Il lui fit place dans son lit. Mais en respirant l'odeur d'ail et d'huile de coco qui lui était familière, il sentit la détresse l'envahir et, la tête blottie contre l'épaule dodue de Ma Sein Galay, il se mit à sangloter – ce qui ne lui était pas arrivé depuis l'âge de quinze ans.

Il y eut le lendemain matin à Kyautkada un grand remue-ménage. La fameuse révolte avait enfin éclaté. Flory n'en avait alors que de vagues échos : il était reparti pour le campement aussitôt qu'il s'était senti capable de tenir debout après la saoulerie de la nuit, et n'apprit toute l'histoire que plusieurs jours plus tard, par une longue lettre indignée du docteur Veraswami.

Le style épistolaire du docteur était fort curieux. Sa syntaxe était incertaine ; il utilisait les majuscules aussi généreusement qu'un ecclésiastique du XVII^e siècle ; et, quant à l'usage des italiques, il faisait concurrence à la reine Victoria. Il y en avait huit pages de sa petite écriture informe :

Mon cher ami,

Je suis au regret de vous apprendre que les *ruses du crocodile* ont mûri. La révolte – la *soi-disant* révolte – est terminée. Et cela a hélas été une affaire plus Sanglante que je ne le craignais.

Tout s'est passé comme je vous l'avais prédit. Le jour de votre retour à Kyautkada, les *espions* d'U Po Kyin l'ont informé que les pauvres malheureux qu'il avait Abusés se rassemblent dans la jungle près de Thongwa. La même nuit, il se met secrètement en route avec U Lugale, l'inspecteur de Police, qui est encore, si c'est possible, une plus grande crapule que lui, et douze agents. Ils font une rapide incursion sur Thongwa et surprennent les rebelles (qui sont seulement au nombre de sept ! ! !) dans une cabane en ruines, en plein cœur de la jungle. M. Maxwell, qui a eu vent de la révolte, est venu de son campement avec son Fusil et parvint à rejoindre U Po Kyin et la Police qui attaquaient la cabane. Le lendemain matin, l'employé Ba Sein, qui est le *chacal* et l'*homme de main* d'U Po Kyin, reçoit l'ordre de crier à la révolte aussi Fort qu'il le peut, ce qu'il fit, et M. Macgregor, M. Westfield et le lieutenant Verrall se précipitent à Thongwa à la tête de cinquante cipayes armés de Fusils, sans compter la Police civile. Mais à leur arrivée tout est déjà fini et U Po Kyin était assis sous un grand arbre au milieu du village *en prenant un air important* et en faisant un discours aux gens du village et ceux-ci, très effrayés, se prosternent et jurent qu'ils serviront toujours fidèlement le Gouvernement, et la révolte touche déjà à sa fin. Le *soi-disant* mage, qui n'est autre qu'un illusionniste de cirque et l'*acolyte* d'U Po Kyin, a disparu on ne sait où, mais six rebelles ont été Capturés.

Je dois aussi vous informer qu'il y a malheureusement eu un *Mort*. M. Maxwell a, je crois, été trop impatient de faire usage de son Fusil et quand l'un des rebelles a cherché

à s'échapper il a tiré et l'a atteint au ventre, et là-dessus l'homme est mort. C'est pourquoi je pense que les gens du village en veulent à M. Maxwell. Mais du point de vue légal tout va bien pour M. Maxwell, parce que ces hommes conspiraient indéniablement contre le gouvernement.

Mais vous voyez, cher Ami, à quel point tout cela peut être désastreux pour moi ! Je crois que vous comprendrez la portée que cela peut avoir dans le Conflit entre U Po Kyin et moi, et le *coup de pouce* suprême que cela va lui donner. C'est le *triomphe du crocodile*. U Po Kyin est à présent le Héros du district. Il est *très apprécié* des Européens. Il paraît que M. Ellis lui-même a vanté sa conduite. Il est d'une Suffisance inimaginable et il raconte maintenant qu'il n'y avait pas sept rebelles, mais deux cents ! et qu'il s'est rué sur eux revolver au poing – lui qui se contentait de diriger les opérations à *distance* pendant que la police et M. Maxwell se glissaient vers la cabane ! C'est à Vomir, je vous assure. Il a eu l'audace d'envoyer sur l'affaire un rapport officiel qui commençait par « Grâce à ma loyale promptitude et à mon intrépidité » et il paraît qu'il avait rédigé ce Tissue de mensonges plusieurs jours *avant* l'événement. Il est Écœurant. Et dire qu'à présent qu'il est à l'Apogée de son triomphe il va continuer à me calomnier en répandant partout son venin, etc.

Tout le stock d'armes des rebelles avait été capturé. L'arsenal avec lequel ils se proposaient d'investir Kyautkada se composait de :

un fusil de chasse au canon gauche endommagé, volé trois ans auparavant à un fonctionnaire des Forêts ;

six fusils de fabrication artisanale, avec canons en tubulures de zinc volés à la Compagnie des chemins de fer. On pouvait les faire partir tant bien que mal en y enfonçant un clou sur lequel on tapait avec une pierre ; trente-neuf cartouches ;

onze fusils factices sculptés dans du bois de teck ;

quelques gros pétards chinois destinés à faire un bruit d'enfer.

Deux des rebelles furent par la suite condamnés à quinze ans de déportation, trois autres à trois ans de prison et à vingt-cinq coups de bambou et le dernier à deux ans de prison.

Cette révolte de pacotille était si manifestement terminée que, les Européens n'étant plus en danger, Maxwell retourna sans escorte à son campement. Flory avait l'intention de rester dans la jungle jusqu'au début des pluies, ou tout au moins jusqu'à l'assemblée générale du Club. Il avait promis de s'y rendre afin de soutenir l'élection du docteur ; encore que désormais, il fût si absorbé par ses propres soucis que toute cette histoire entre U Po Kyin et le docteur l'écœurerait.

Les semaines passèrent. La chaleur était devenue intolérable. L'attente de la pluie qui tardait à venir semblait avoir enfiévré l'atmosphère. Flory, surmené, travaillait sans arrêt, s'acharnant à de menues besognes qui auraient dû être laissées au surveillant, en se faisant haïr des coolies et même des domestiques. Il buvait du gin à longueur de journée, mais rien désormais, pas même la boisson, ne parvenait plus à lui changer les idées. La vision d'Elizabeth dans les bras de Verrall le hantait, lancinante comme une névralgie : précise jusqu'à l'obscénité, elle l'empêchait de trouver le sommeil, donnait à tout ce qu'il

absorbait un goût de cendre. Il entrait parfois dans des accès de rage folle et alla un jour jusqu'à frapper Ko S'la. La scène imaginée se présentait à lui dans ses moindres détails ; la perfection même de ces détails semblait prouver sa réalité.

Y a-t-il au monde chose plus pitoyable, plus déshonorante que de désirer une femme que l'on n'aura jamais ? Tout au long de ces semaines, Flory fut pratiquement incapable de nourrir une pensée qui ne fût obscène ou meurtrière. La jalousie produit souvent de ces effets. Il avait jusqu'alors porté à Elizabeth un amour de cœur et d'esprit ; depuis qu'il l'avait perdue, il se sentait tourmenté par le désir physique le plus bas. Elle ne représentait même plus à ses yeux une figure idéale. Il la voyait à présent presque telle qu'elle était – sotte, snob, égoïste ; mais il ne l'en désirait pas moins. La nuit, quand, tout éveillé, il restait lit – que, pour trouver un peu de fraîcheur, il avait fait installer hors de la tente – et scrutait l'obscurité de la jungle, d'où lui parvenait parfois l'abolement de quelque gyi, il se haïssait pour les images qui l'habitaient. Elle était si vile, l'envie qu'il éprouvait à l'égard de celui qui l'avait évincé ! Car c'était de l'envie pure et simple – le mot de jalousie était encore trop noble pour désigner ce sentiment. De quel droit aurait-il été jaloux. Il s'était offert tout entier à une fille trop jeune et trop jolie pour lui et elle l'avait repoussé – à juste titre.

Il avait essuyé la rebuffade qu'il mentait. Et cette décision était sans appel : rien ne lui rendrait jamais sa jeunesse rien n'effacerait sa tache de naissance ni ses dix années de débauche solitaire. Il ne pouvait qu'envier cet homme. L'envie est une chose atroce. Elle diffère des autres genres de souffrance dans mesure où l'on ne peut la déguiser, l'élever au rang de tragédie. Elle n'est pas seulement pénible, elle est aussi abjecte.

Mais au fait, était-ce bien vrai, ce qu'il soupçonnait ? Verrall était-il réellement devenu l'amant d'Elizabeth ? Il n'avait aucun moyen de le savoir, tout bien considéré, la chose était peu probable : il eût été impossible dans un endroit comme Kyautkada, de tenir cachée une telle liaison. Mme Lackersteen, à défaut des autres, l'aurait vraisemblablement devinée. Une chose, en tout cas était sûre : Verrall n'avait pas encore demandé la jeune fille en mariage. Une semaine s'écoula, puis deux puis trois ; trois semaines, c'est très long dans une petite ville de garnison indienne. Verrall et Elizabeth faisaient du cheval ensemble soirs, dansaient ensemble toutes les nuits ; mais Verrall n'avait toujours pas mis les pieds chez les Lackersteen. Les rumeurs, bien entendu, allaient bon train au sujet d'Elizabeth. Pour les indigènes de la ville, la chose était claire : Elizabeth était la maîtresse de Verrall. Selon la version d'U Po Kyin (il avait l'art de toujours tomber juste sur le fond, même quand il faisait erreur sur les détails), Elizabeth avait été la concubine de Flory et l'avait quitté pour Verrall parce que Verrall la payait davantage. Ellis, lui aussi, inventait sur le compte d'Elizabeth des histoires qui mettaient M. Macgregor au supplice. Mme Lackersteen, en tant que parente, ne prêtait pas l'oreille à ces rumeurs ; mais elle devenait nerveuse. Chaque fois qu'Elizabeth rentrait de sa promenade à cheval, elle se précipitait au-devant de la jeune fille, grillant du désir de l'entendre s'écrier : « Oh, ma tante ! Vous ne savez pas... ? » et lui annoncer la grande nouvelle. Mais la grande nouvelle tardait toujours, et Mme Lackersteen avait beau scruter attentivement le visage de sa nièce, elle n'y lisait rien.

Au bout de trois semaines, Mme Lackersteen commença à s'impatienter, puis à s'irriter. Elle se faisait du souci à l'idée que son mari se trouvait seul (ou, plus exactement,

pas seul) au campement. Après tout, elle l'avait envoyé là-bas afin de permettre à Elizabeth de tenter sa chance auprès de Verrall – encore que Mme Lackersteen n'eût jamais dit les choses en termes aussi vulgaires que cela. Elle entreprit un soir de sermonner et de menacer indirectement Elizabeth. La conversation se résuma en un monologue coupé de soupirs et de longues pauses, Elizabeth s'obstinant à garder le silence.

Mme Lackersteen commença par faire, à propos d'une photo publiée dans le *Tatler*, quelques remarques d'ordre général au sujet des jeunes émancipées d'aujourd'hui qui s'exhibent en pyjama de plage et se jettent à la tête des hommes. Puis, changeant de tactique, elle parla à Elizabeth d'une lettre qu'elle venait de recevoir d'Angleterre et qui donnait des nouvelles de cette pauvre chère petite qui avait séjourné en Birmanie et s'était bêtement obstinée à ne pas s'y marier. Son sort pitoyable montrait bien à quel point une fille doit se montrer satisfaite d'épouser n'importe qui, littéralement n'importe qui. Ayant perdu son emploi, la pauvre chère petite avait longtemps crevé de faim ; et elle en avait été dernièrement réduite à devenir fille de cuisine sous les ordres d'une abominable mégère qui lui en faisait voir de toutes les couleurs. Et la cuisine, de surcroît, grouillait de cafards ! N'était-ce pas atroce ? Des *cafards* !

Mme Lackersteen resta un moment silencieuse afin de laisser à Elizabeth le temps de bien se représenter les cafards.

« C'est *vraiment* dommage que M. Verrall doive bientôt nous quitter quand viendront les pluies. Kyautkada va nous sembler bien vide après son départ ! reprit-elle.

– Et à quelle date commencent les pluies, d'ordinaire ? demanda Elizabeth avec une indifférence étudiée.

– Par ici, c'est vers le début de juin. Il ne reste plus qu'une semaine ou deux... Ma chérie, ça a l'air absurde d'y revenir, mais je ne peux pas m'ôter de la tête le sort de cette pauvre chère petite dans sa cuisine, au milieu des cafards ! »

Les cafards revinrent plus d'une fois dans la conversation de Mme Lackersteen tout au long de la soirée. Ce fut seulement le lendemain qu'elle dit, sans avoir l'air d'y toucher :

« Au fait, je crois que Flory doit revenir à Kyautkada au début de juin. Il a dit qu'il serait là pour l'assemblée générale du Club. Nous pourrions peut-être l'inviter un soir à dîner. »

C'était la première fois que l'une ou l'autre des deux femmes mentionnait le nom de Flory depuis le jour où il avait apporté la peau de léopard. Après avoir été virtuellement oublié durant plusieurs semaines, il était revenu à l'esprit de chacune d'entre elles comme un humiliant pis-aller.

Trois jours plus tard, Mme Lackersteen envoya un mot à son mari pour lui dire de rentrer à Kyautkada. Il était resté assez longtemps au campement pour mériter de faire un bref séjour en ville. Il revint le teint plus fleuri que jamais – un coup de soleil, expliqua-t-il – et ses mains tremblaient si fort qu'il était à peine capable d'allumer une cigarette. Il célébra néanmoins son retour le soir même en éloignant Mme Lackersteen de la maison, en pénétrant dans la chambre d'Elizabeth et en tentant de violer la jeune fille.

Durant ce temps, une nouvelle sédition se préparait à l'insu de tous. Le mage (qui était bien loin, en train de colporter la pierre philosophale chez de naïfs villageois du Martaban) avait sans doute un peu mieux œuvré qu'il n'en avait eu l'intention. En tout état de cause, de nouveaux troubles étaient susceptibles de se produire – du fait, probablement, d'événements isolés, insignifiants. U Po Kyin lui-même l'ignorait encore. Mais, comme d'habitude, les dieux lui étaient favorables : car toute nouvelle révolte ferait paraître la première plus sérieuse qu'elle n'avait été, et ajouterait ainsi à sa gloire.

21

Ô vent d'ouest, quand te lèveras-tu, que la pluie puisse tomber enfin ? C'était le 1er juin, jour de l'assemblée générale, et il n'y avait pas encore eu une goutte de pluie. Comme Flory gravissait le sentier qui menait au Club, le soleil oblique de l'après-midi, tapant sous le bord de son chapeau, était encore assez féroce pour lui brûler désagréablement la nuque. Le *malt* chancelait le long du sentier, ses pectoraux luisants de sueur, portant sur une planche deux bidons d'eau. Il déposa ceux-ci à terre en répandant quelques gouttes sur ses pieds bruns et s'inclina devant Flory.

« Alors, *malt*, c'est pour bientôt, cette pluie ? » L'homme esquissa un geste vague en direction de l'ouest.

« Les collines l'ont arrêtée, *sahib*. »

Kyautkada était pratiquement entourée de collines qui faisaient barrage aux premières averses, si bien que parfois, presque tout le mois de juin s'écoulait sans que tombe une goutte de pluie. La terre des plates-bandes de fleurs, binée en grosses mottes informes, paraissait grise, dure comme du ciment. Flory se rendit au salon et trouva Westfield en train de traîner dans la véranda et de regarder du côté du fleuve, les stores ayant été remontés. Au bas de la véranda, un *chokra*, étendu sur le dos, actionnait de son talon la corde du panka, le visage abrité du soleil par une large feuille de bananier.

« Tiens, c'est vous, Flory ? Vous êtes devenu maigre comme un coucou.

– Vous aussi.

– Oui. Saloperie de temps ! On n'a envie de rien, si ce n'est de se noircir le portrait. Bon Dieu, je serai bigrement content d'entendre les grenouilles recommencer à coasser ! Si on prenait un verre avant que les autres arrivent ? Maître d'hôtel !

– Savez-vous qui vient à l'assemblée ? » dit Flory après que le maître d'hôtel eut apporté du whisky et de l'eau gazeuse tiède.

« Plein de gens, à ce que je crois. Lackersteen est rentré depuis trois jours. On peut dire que le gars s'en est donné, loin de sa panthère ! Il s'est envoyé des vingtaines de petites moricaudes. Il a dû les importer tout spécialement de Kyautkada, le bougre ! Qu'est-ce qu'il va prendre dans les gencives quand la vieille verra tout l'argent qu'il doit au Club ! Il s'est fait expédier onze bouteilles de whisky en l'espace de quinze jours.

– Le jeune Verrall vient ?

– Non, il est simplement membre temporaire. De toute façon, il ne se serait pas donné la peine de venir, ce petit morveux. Maxwell ne sera pas là non plus. Il dit qu’il ne peut pas quitter le campement pour le moment. Il a délégué sa voix à Ellis pour le cas où il y aurait un vote. Mais je ne pense pas que l’on ait à voter sur quoi que ce soit, non ? » ajouta-t-il en jetant à Flory un regard en biais, tous deux se rappelant leur précédente discussion à ce sujet.

« Ça dépend de Macgregor, j’imagine.

– Je veux dire que Macgregor aura laissé tomber cette ridicule histoire de l’élection d’un membre indigène. Le moment serait vraiment mal choisi, après la révolte et tout le bazar !

– Au fait, cette révolte, où en est-elle ? dit Flory, peu soucieux de discuter de l’élection du docteur avant la séance, qui promettait d’être passablement orageuse. En a-t-on d’autres nouvelles ? Vous croyez qu’ils vont remettre ça ?

– Non. J’ai bien peur que tout ne soit fini. Ils ont tous calé, bande de trouillards ! Le district est aussi calme qu’une école de filles. C’est bigrement décevant. »

Le cœur de Flory s’arrêta de battre. Il venait d’entendre la voix d’Elizabeth dans la pièce à côté. M. Macgregor entra sur ces entrefaites, suivi d’Ellis et de M. Lackersteen. Le quotient électoral était donc au complet, les membres féminins du Club ne prenant pas part au vote. M. Macgregor, vêtu d’un complet de soie, portait sous le bras le livre de comptes du Club. Même dans une aussi mince affaire qu’une réunion de Club, il trouvait le moyen d’arborer un air presque officiel.

« Puisque tout le monde est là, dit-il après les salutations d’usage, nous allons, si vous le voulez bien, nous... nous atteler à nos travaux.

– Allez-y, Macduff, dit Westfield en s’asseyant.

– Que l’un d’entre vous appelle le maître d’hôtel, pour l’amour du ciel, dit M. Lackersteen. Si c’est moi qui l’appelle, ma femme va m’entendre et faire un raffut de tous les diables.

– Avant de passer à l’ordre du jour – dit M. Macgregor après avoir refusé les consommations qu’on lui proposait et que le reste de l’assistance avait acceptées –, je présume que vous voulez que je vous fournisse l’état de nos comptes du dernier semestre ? »

Ils n’y tenaient pas particulièrement, mais M. Macgregor, qui aimait ce genre de choses, s’acquitta de cette tâche avec beaucoup de conscience. Flory n’écoutait pas. Dans un instant, il allait y avoir de la bagarre – une sacrée bagarre. Ils seraient furieux en s’apercevant qu’il proposait la candidature du docteur envers et contre tous. Et Elizabeth qui était dans la pièce à côté ! Pourvu qu’elle n’entendît pas les échos de la bagarre quand celle-ci se produirait ! Si les autres lui tombaient tous sur le râble, elle ne l’en mépriseraient que davantage. La verrait-il ce soir ? Consentirait-elle à lui parler ? Il contempla distraitement les fleurs, éclatantes sous le soleil. Sur la rive opposée, un groupe d’hommes, dont l’un portait un *gaungbaung* vert, attendait devant un sampan. Près de la rive la plus proche, une immense péniche indienne luttait péniblement contre le courant. À chaque coup de rame, les dix rameurs, des Dravidiens faméliques, plongeaient dans l’eau

leurs longs avirons primitifs à la pale en forme de cœur. Bandant leurs corps maigres, ils tiraient sur leurs rames, s'arc-boutant en arrière comme des suppliciés de caoutchouc noir, et la lourde embarcation progressait d'un mètre ou deux. Alors les rameurs se penchaient en avant, haletants, afin de plonger à nouveau leurs rames pour neutraliser les effets du courant.

« Et maintenant, dit M. Macgregor avec gravité, venons-en au point principal de l'ordre du jour. Il s'agit, bien sûr, de cette... euh... de cette déplaisante affaire, qu'il nous faut hélas aborder, de l'élection à ce Club d'un membre indigène. Quand nous avons discuté de cette question...

– Mais enfin, nom de Dieu... ! »

C'était Ellis qui avait coupé la parole à M. Macgregor. Dans son indignation, il s'était levé d'un bond.

« Mais enfin, nom de Dieu, nous n'allons tout de même pas nous remettre à parler de l'élection d'un sale nègre, après tout ce qui s'est passé ! Bon sang, je croyais que Flory lui-même avait laissé tomber !

– Notre ami Ellis a l'air surpris. La question a déjà fait l'objet d'une discussion, ce me semble.

– Je crois bien qu'elle a déjà fait l'objet d'une discussion ! Et nous avons tous dit ce que nous en pensions. Bon Dieu...

– Si notre ami Ellis avait la bonté de se rasseoir un moment... » dit patiemment M. Macgregor.

Ellis se rassit en bougonnant : « Tout ça, c'est des conneries ! » De l'autre côté du fleuve, Flory pouvait voir le groupe de Birmans en train d'embarquer dans le sampan en soulevant une sorte de paquet allongé et informe. M. Macgregor tira une lettre d'un dossier.

« Je ferais peut-être mieux d'expliquer tout d'abord la façon dont la question a pu se poser. Le commissaire me dit que le gouvernement a diffusé une circulaire suggérant que les Clubs où il n'y a pas de membres indigènes en cooptent au moins un. La circulaire dit – ah oui, la voici : “Infliger des vexations de caractère social aux fonctionnaires indigènes de rang élevé n'est pas de bonne politique.” Je dois avouer que je suis tout à fait contre cette mesure et je suis certain que vous partagez tous cette façon de voir. Nous qui travaillons sur le terrain, nous voyons les choses d'un tout autre œil que ces messieurs haut placés qui viennent fourrer leur nez dans nos affaires. Le commissaire est entièrement d'accord avec moi. Toutefois...

– Mais c'est de la connerie ! protesta Ellis. En quoi est-ce que ça regarde le commissaire ou qui que ce soit d'autre ? Nous avons tout de même le droit de faire ce que bon nous semble dans notre foutu Club, non ? Ils n'ont pas le droit de nous dicter notre conduite quand nous ne sommes pas en service.

– Tout à fait d'accord, dit Westfield.

– Vous anticipez sur ce que j'allais dire. J'ai informé le commissaire qu'il me fallait poser la question aux autres membres. Et voici ce qu'il nous suggère. Si cette mesure

trouve des partisans, il pense que mieux vaudrait accepter de coopter un membre indigène. D'un autre côté, si le Club tout entier est contre, on a la possibilité de laisser tomber. C'est-à-dire, si l'opinion est unanime.

– Elle l'est bigrement, unanime ! s'écria Ellis.

– Vous voulez dire, intervint Westfield, que ça dépend de nous d'avoir ces gens-là dans les pattes ou non ?

– Je crois que l'on peut considérer que c'est bien ça.

– Eh bien alors, disons qu'on est tous contre.

– Et disons-le très fermement, bon sang de bon sang, pour que la chose soit entendue une fois pour toutes !

– Très bien ! Très bien ! bougonna M. Lackersteen. On n'a rien à faire ici de ces bons à rien. Et vive l'esprit de corps ! »

On pouvait toujours compter sur M. Lackersteen pour exprimer des sentiments orthodoxes en des cas pareils. En son for intérieur, il ne se souciait nullement et ne s'était jamais soucié de l'Empire britannique ; il était tout aussi heureux de boire en compagnie d'un Oriental que de boire en celle d'un Blanc ; mais il était toujours prêt à crier : « Très bien ! Très bien ! » lorsque quelqu'un suggérait le bambou pour les domestiques insolents ou l'huile bouillante pour les nationalistes. Bien que se reconnaissant un peu ivrogne et un peu bambocheur sur les bords, il se flattait de son loyalisme. C'était sa forme de respectabilité. M. Macgregor fut secrètement assez soulagé de voir que tout le monde était du même avis : s'il avait fallu coopter un membre indigène, ce membre aurait nécessairement été le docteur Veraswami, et M. Macgregor se méfiait du docteur comme de la peste depuis l'évasion suspecte de Nga Shwe O.

« Alors, vous êtes tous bien d'accord ? dit-il. Si oui, j'en ferai part au commissaire. Sinon, il faut discuter de la personne que nous aurons à élire. »

Flory se leva. Il lui fallait dire ce qu'il avait à dire, c'était son devoir. Son cœur lui remontait dans la gorge jusqu'à l'étouffer. D'après les propos de M. Macgregor, il lui suffisait de parler pour assurer l'élection du docteur. Mais quelle barbe en perspective ! Quel tumulte infernal allaient susciter ses paroles ! Si seulement il n'avait jamais fait cette promesse au docteur ! N'importe : il avait promis, impossible de manquer à sa parole. Peu de temps encore auparavant, il y aurait manqué sans éprouver de scrupules, en bon *pukka sahib*. Mais à présent, non. Il fallait aller jusqu'au bout. Il se détourna pour cacher aux autres sa tache de naissance. D'avance, il se sentait la bouche sèche.

« Notre ami Flory a quelque chose à suggérer ?

– Oui. Je propose le docteur Veraswami comme membre de ce Club. »

Il y eut de la part des trois autres un tel tollé que M. Macgregor fut contraint de frapper énergiquement sur sa table et de rappeler qu'il y avait des dames dans la pièce voisine. Ellis ne tint aucun compte de cette remarque. Il s'était levé d'un bond et la peau autour de son nez avait pâli. Lui et Flory se mesurèrent un instant comme s'ils étaient sur le point d'en venir aux mains.

« Vous allez retirer tout de suite ce que vous avez dit !

– Non, je refuse.

– Espèce de dégueulasse, de tante à nègres, de... d'ordure !

– À l'ordre ! cria M. Macgregor.

– Mais regardez-le, regardez-le donc ! hurla Ellis d'un ton presque larmoyant. Il ne peut tout de même pas nous laisser tous tomber pour un sale nègre ! Après tout ce qu'on lui a dit ! Alors qu'il suffirait qu'on se serre tous les coudes pour éviter que ce Club se mette à puer l'ail à plein nez ! Bon Dieu, ça ne vous soulève pas le cœur, vous, de voir quelqu'un se comporter comme cette espèce de...

– Allez, retirez ça, mon vieux Flory ! dit Westfield. Ne faites donc pas l'imbécile.

– C'est du bolchevisme ou je ne m'y connais pas ! dit M. Lackersteen.

– Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, je m'en contrefous. En quoi ça vous regarde ? C'est à Macgregor de décider.

– Alors, vous... vous maintenez votre décision ? dit sombrement M. Macgregor.

– Oui. »

M. Macgregor soupira.

« C'est bien dommage ! Bon. Eh bien, dans ce cas, je suppose que je n'ai pas le choix.

– Non, non, non ! hurla Ellis en trépignant de rage. Ne cédez pas ! Mettez la question aux voix. Et si ce fils de pute ne met pas une boule noire comme nous tous, nous commencerons par le flanquer à la porte du Club, et puis... Maître d'hôtel !

– *Sahib* ? » dit le maître d'hôtel en faisant son apparition.

– Apporte l'urne et les boules. Et maintenant, fous-moi le camp ! » ajouta-t-il après que le maître d'hôtel eut obéi.

L'air était devenu irrespirable, le pankha ayant, on ne savait pour quelle raison, cessé de fonctionner. L'air réprobateur, mais toujours impartial, M. Macgregor se leva et tira de l'urne les deux tiroirs de boules blanches et noires.

« Il nous faut procéder dans les règles. M. Flory propose le docteur Veraswami, le chirurgien civil, comme membre de ce Club. C'est, à mon avis, une erreur, une grave erreur. Toutefois... Avant de mettre la question aux voix, je...

– Pourquoi faire tant de chichis ? coupa Ellis.

Voici ma contribution ! Et voilà pour Maxwell ! »

Il jeta dans la boîte deux boules noires. Puis, saisi d'un de ses brusques accès de rage, il s'empara du tiroir des boules blanches et en déversa le contenu sur le parquet.

« Voilà ! Et maintenant, vous n'avez qu'à en ramasser une si vous voulez vous en servir !

– Espèce d'idiot ! C'est malin, ce que vous faites là !

– *Sahib !* »

Tous sursautèrent et levèrent la tête. Le *chokra* s'était hissé jusqu'à l'appui de la véranda et les regardait en roulant de gros yeux. D'un de ses bras maigres, il s'accrochait à l'appui et, de l'autre, il faisait de grands gestes en direction du fleuve.

« *Sahib ! Sahib !*

– Qu'y a-t-il ? » dit Westfield.

Ils allèrent tous à la fenêtre. Le sampan que Flory avait vu de l'autre côté du fleuve se trouvait le long de la rive, au bas de la pelouse. Le Birman au *gaungbaung* vert mettait pied à terre.

« C'est l'un des gardes forestiers de Maxwell ! dit Ellis d'une voix changée. Bon Dieu, il a dû arriver quelque chose ! »

Reconnaissant M. Macgregor, le garde forestier le salua et se retourna vers le sampan. Quatre hommes, des paysans, débarquèrent et, avec difficulté, déchargèrent à terre l'étrange paquet que Flory avait aperçu de loin. Il mesurait six pieds de long et était enveloppé de linges, à l'instar d'une momie. Tout le monde sentit ses entrailles se nouer. Le garde forestier regarda du côté de la véranda et, voyant qu'on ne pouvait y accéder directement, fit emprunter aux paysans la petite allée qui menait à l'entrée du Club. Ils avaient hissé le paquet sur leurs épaules, comme on porte un cercueil. Le maître d'hôtel était revenu précipitamment dans le salon, le visage d'un gris de cendre.

« Maître d'hôtel ! dit brusquement M. Macgregor.

– Monsieur ?

– Vite, va fermer la porte de la salle de jeu. Garde-la fermée. Il ne faut pas que ces dames puissent voir.

– Bien, monsieur. »

Les Birmans, portant leur fardeau, débouchèrent du couloir. En pénétrant dans la pièce, leur guide chancela et faillit tomber ; il avait posé le pied sur l'une des boules blanches qui jonchaient le sol. Les Birmans s'agenouillèrent, déposèrent leur charge par terre et se relevèrent avec une étrange gravité, légèrement inclinés, mains jointes en un salut pieux. Westfield, qui s'était accroupi, se mit en devoir d'écarter le drap.

« Bon Dieu ! Regardez ! dit-il sans paraître autrement surpris. Regardez comment ils ont arrangé ce pauvre bougre ! »

M. Lackersteen s'était réfugié à l'autre bout de la pièce avec un petit cri plaintif. Dès l'instant où l'on avait débarqué le paquet, tous avaient compris ce qu'il contenait. C'était le corps de Maxwell, presque découpé en morceaux à coups de *dah* par deux parents de l'homme qu'il avait abattu.

La mort de Maxwell avait provoqué une profonde émotion à Kyautkada. Elle allait mettre en émoi la Birmanie tout entière et l'on parlerait encore de l'affaire (« Vous savez bien, l'affaire de Kyautkada ») bien des années après que le nom du malheureux serait tombé dans l'oubli. Mais sur le plan strictement personnel, personne n'en fut autrement touché. Maxwell avait été un homme insignifiant, un « brave type » comme tant d'autres parmi les dix mille « braves types » de couleur blanche qui vivaient en Birmanie, et il ne comptait pas d'amis intimes. Aucun des Européens ne le pleurait – ce qui ne signifie nullement qu'ils n'étaient pas furieux. Bien au contraire : ils étaient pour le moment fous de rage. Car l'impardonnable était survenu : un *Blanc* avait été tué. Quand une telle chose arrive, une sorte de frisson parcourt les Anglais d'Orient. On assassine peut-être chaque année près de huit cents personnes en Birmanie ; cela n'a guère d'importance. Mais le meurtre d'un *Blanc* est une monstruosité, un sacrilège. Le pauvre Maxwell serait vengé, la chose ne faisait aucun doute. Mais seuls un ou deux domestiques, ainsi que le garde forestier qui avait ramené le corps et avait de l'affection pour lui, versèrent des larmes sur sa mort.

D'un autre côté, nul ne fut réellement satisfait, à l'exception d'U Po Kyin.

« C'est vraiment une bénédiction du Ciel ! dit-il à Ma Kin. Je n'aurais pas pu faire mieux. La seule chose qu'il me fallait pour leur faire prendre ma révolte au sérieux, c'était un peu de sang versé. Et voici que cela arrive ! Je t'assure, Ma Kin, que je me persuade chaque jour davantage que quelque puissance supérieure travaille pour moi.

– Ko Po Kyin, tu as vraiment toute honte bue. Je ne comprends pas comment tu oses dire des choses pareilles. Tu n'as pas peur à l'idée d'avoir un meurtre sur la conscience ?

– Quoi ? Un meurtre sur la conscience ? Que chantes-tu là ? De toute ma vie, je n'ai jamais rien tué, pas même un poulet.

– Mais tu profites de la mort d'un pauvre garçon.

– Profiter ? Bien sûr que j'en profite ! Et pourquoi donc n'en profiterais-je pas ? Est-ce ma faute, à moi, si quelqu'un décide de commettre un meurtre ? Le pêcheur prend du poisson et il est damné pour cela. Mais sommes-nous damnés pour autant si nous mangeons de ce poisson ? Évidemment pas. Pourquoi ne pas manger de poisson une fois que ce poisson est mort ? Tu ferais bien d'étudier les Écritures plus à fond, ma chère

Kin Kin. »

L'enterrement eut lieu le lendemain matin, avant le déjeuner. Tous les Européens y assistaient, à l'exception de Verrall qui, comme à l'accoutumée, caracolait sur le *maidan*, presque en face du cimetière. M. Macgregor lut le service funèbre. Le petit groupe des Anglais se tenait autour de la fosse, casque colonial à la main, suant sous les vêtements noirs qu'ils avaient exhumés du fond de leurs malles. La lumière crue du matin soulignait impitoyablement leurs traits tirés, leur teint blême. Elizabeth exceptée, tous paraissaient vieux et ridés. Le docteur Veraswami et six ou sept autres Orientaux étaient présents, mais ils se tenaient discrètement en retrait.

Il y avait seize tombes dans le petit cimetière : employés d'entreprises forestières, fonctionnaires, soldats tombés dans des escarmouches oubliées.

« À la mémoire de John Henry Spagnall, de la police impériale aux Indes, mort du choléra, etc. »

Flory se rappelait vaguement Spagnall : il était mort très subitement au campement après sa seconde crise de *delirium tremens*. Il y avait dans un coin quelques sépultures d'Eurasiens, avec des croix de bois. Le jasmin grimpant, avec ses petites fleurs au cœur orangé, avait tout recouvert. Parmi le jasmin, de grands trous de rat menaient aux tombes.

Après avoir, d'une voix pleine d'onction, terminé la lecture de l'office religieux, M. Macgregor sortit le premier du cimetière en tenant son casque colonial gris (l'équivalent oriental du chapeau haut de forme) contre son ventre. Flory s'attarda près de la grille dans l'espoir qu'Elizabeth lui adresserait la parole, mais la jeune fille passa devant lui sans même lui accorder un regard. Tout le monde l'avait évité ce matin-là. Il était en disgrâce ; le meurtre avait fait paraître son manque de loyalisme de la veille au soir encore plus scandaleux. Ellis et Westfield s'arrêtèrent au bord de la fosse en sortant leurs étuis à cigarettes. Flory entendait leurs voix vulgaires s'élever au-dessus de la tombe encore ouverte.

« Bon sang, Westfield, quand je pense à ce pauvre bougre là, au fond du trou, je me sens bouillir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit tellement j'étais fou de rage.

– C'est moche, je vous l'accorde. Enfin, je peux vous garantir qu'il y aura des représailles. On en pendra deux – davantage, c'est impossible.

– Deux ! Dites plutôt cinquante ! Il faut tout mettre en œuvre pour pendre ces gens-là ! Vous savez leurs noms ?

– Bien sûr. Tout le monde dans le district sait qui a fait le coup, dans ces affaires-là. Le hic, c'est d'arriver à faire parler les gens de ce foutu village.

– Eh bien, démerdez-vous pour les faire parler. Asseyez-vous sur la loi. Fouettez-les, torturez-les, tout ce que vous voudrez. S'il faut suborner des témoins, je suis prêt à banquer pour deux cents balles. »

Westfield soupira.

« Pas moyen de faire ce genre de truc. C'est bien dommage ! Mes petits gars sauraient très bien faire parler un témoin, si seulement ils avaient le feu vert. Ils lui feraient le coup de la fourmilière ou du poivre rouge. Mais aujourd'hui, ce n'est hélas plus

possible. Il nous faut respecter ces conneries de lois. Enfin, ne vous en faites pas trop, ces citoyens-là seront pendus. Nous avons toutes les preuves voulues.

– À la bonne heure. Et une fois qu'ils seront arrêtés, si vous n'êtes pas sûr d'obtenir une condamnation, tirez dessus, je vous dis, tirez dessus ! Simulez une évasion, quelque chose dans ce genre-là. Tout plutôt que de laisser ces bougres-là en liberté !

– On ne les laissera pas en liberté, ne vous en faites pas pour ça. On mettra le grappin dessus – ou tout au moins on mettra le grappin sur *quelqu'un*. Mieux vaut pendre dix innocents que de laisser échapper un coupable.

– Bravo ! Je ne dormirai pas tranquille tant que je ne les aurai pas vus se balancer au bout d'une corde, dit Ellis comme ils s'éloignaient de la fosse. Bon Dieu, allons vite à l'ombre ! Je crève de soif ! »

Tout le monde crevait de soif, mais il paraissait inconvenant d'aller prendre des rafraîchissements au Club aussitôt après l'enterrement. Les Européens rentrèrent chez eux, tandis que quatre balayeurs armés de *mamooties* rejetaient dans la fosse des pelletées de terre grise comme du ciment et formaient une sorte de monticule.

Après le déjeuner, Ellis, sa canne à la main, se rendait à son bureau. La chaleur était accablante. Après avoir pris un bain, Ellis avait troqué ses vêtements de deuil contre une chemise et un short, mais le fait d'avoir porté, ne fût-ce qu'une heure, un costume épais avait réveillé les démangeaisons dues à la boubouille. Westfield était déjà parti en canot à moteur en compagnie d'un inspecteur et de six hommes, afin de procéder à l'arrestation des meurtriers. Il avait donné à Verrall l'ordre de l'accompagner – non que la présence de Verrall fût nécessaire, mais, comme disait Westfield, ça ne ferait pas de mal à ce petit morveux d'avoir un peu de travail à faire.

Ellis se trémoussait : sa boubouille le rendait fou. La rage bouillonnait en lui. Toute la nuit, il avait ressassé les événements. Ils avaient tué un Blanc, tué un *Blanc*, les salauds, les ordures ! Oh, les tortures qu'il aurait fallu leur faire subir pour ce crime impardonnable ! Pourquoi diable avoir promulgué ces lois si scandaleusement clémentes ? Et si cela s'était passé dans une colonie allemande, avant la guerre ? Braves Allemands ! Ceux-là, au moins, ils savaient comment s'y prendre avec les nègres ! Représailles ! Fouets aux lanières en peau de rhinocéros ! Villages rasés, bétail abattu, récoltes incendiées, populations décimées, corps attachés à la gueule d'un canon !

Ellis regarda sans les voir les rais de lumière aveuglants qui filtraient par les trouées du feuillage des arbres. Son regard gris-vert était sombre. Un Birman d'un certain âge passa, portant sur son épaule une longue tige de bambou. Le poing d'Ellis se crispa sur le manche de sa canne. Si seulement ce salaud se décidait à passer à l'attaque, voire à l'insulte – n'importe quoi, pourvu qu'il fût en droit de lui casser la gueule ! Si seulement cette bande de lâches manifestait d'une manière ou d'une autre l'intention d'engager la lutte, au lieu de passer son chemin sans rien dire, de se barricader derrière la loi ! Ellis aspirait à une vraie révolte, avec proclamation de la loi martiale. D'exquises images sanguinaires se présentaient à son esprit : des grappes hurlantes d'indigènes, des soldats en train de les massacrer. Allez-y, tirez dans le tas, piétinez-les avec vos chevaux, étriez-les de leurs sabots, donnez-leur le fouet jusqu'à découper leur peau en lanières !

Cinq écoliers descendaient de front le long de la route. Ellis vit s'avancer à sa

rencontre une brochette de visages jeunes et malicieux – des visages androgynes, abominablement jaunes et lisses, qui ricanaient dans sa direction avec une insolence délibérée. Ils entendaient le narguer parce qu’il était blanc. Sans doute avaient-ils entendu parler du meurtre et, étant nationalistes comme tous les écoliers, considéraient-ils ce meurtre comme une victoire. En arrivant à la hauteur d’Ellis, ils sourirent en le regardant droit dans les yeux. Ils cherchaient manifestement à le provoquer, en sachant très bien que la loi était de leur côté. Ellis se sentit bouillir : l’expression de cette rangée de faces jaunes était exaspérante. Il s’arrêta net :

« Hé, vous ! Qu’est-ce qui vous fait rire, espèces de petits cons ? »

Les garçons se retournèrent.

« Qu’est-ce qui vous fait rire, hein ? »

L’un des garçons répondit avec insolence – mais sans doute son mauvais anglais le faisait-il paraître plus insolent qu’il n’entendait l’être :

« Vous regarde pas. »

L’espace d’une seconde, Ellis perdit la tête. Il frappa de toutes ses forces, et l’extrémité de sa cingla le visage de l’adolescent à la hauteur des yeux. Le garçon se recroquevilla en hurlant de douleur. Au même instant, les quatre autres se jetèrent sur Ellis. Mais il les repoussa, fit un saut en arrière et se mit à exécuter avec sa canne des moulinets si féroces qu’ils s’écartèrent.

« N’approchez pas, petits saligauds ! N’approchez pas, ou je vous casse la figure ! »

Bien qu’ils fussent à quatre contre un, Ellis paraissait si formidable qu’ils reculèrent. Le garçon qui avait été frappé était tombé à genoux, le visage dans ses mains, et criait : « Je n’y vois plus ! Je n’y vois plus ! ». Brusquement, les quatre autres se précipitèrent, quinze mètres plus loin, sur un tas de latérite qui servait à réparer la route. L’un des employés d’Ellis apparut sur la véranda du bureau, très agité :

« Montez, monsieur, montez vite ! Ils vont vous tuer ! »

Sans courir, Ellis se dirigea vers les marches de la véranda. Un morceau de latérite vint s’écraser contre une colonne, et l’employé battit précipitamment en retraite. Une fois monté, Ellis se tourna face aux quatre garçons au bas de la véranda, chacun les bras chargés de latérite. Il gloussait littéralement de satisfaction.

« Espèces de sales petits moricauds ! hurla-t-il. Je vous ai bien eus, hein ? Montez tous les quatre, maintenant, et venez me casser la gueule si vous l’osez. Mais vous n’osez pas. À quatre contre un, vous n’osez pas ! Et ça se croit des hommes, bande de sales petits cons, va ! »

Il se mit à les apostropher en birman en dévidant toutes les injures de son répertoire et en les traitant de fils de cochon. Ils le bombardaient de blocs de latérite, mais ils n’avaient guère de force dans les bras et se montraient maladroits. Chaque fois qu’il esquivait un coup, Ellis poussait un petit gloussement de triomphe. Bientôt, des cris retentirent plus bas sur la route : la police avait entendu le bruit de la bagarre et quelques agents accouraient pour voir de quoi il retournait. Les jeunes gens prirent peur et s’égaillèrent en laissant Ellis maître du terrain.

Ellis, qui s'était suprêmement amusé lors de la bataille, entra dans une violente colère sitôt qu'elle fut terminée. Il rédigea à l'intention de M. Macgregor une note incendiaire affirmant qu'il avait été agressé sans raison et réclamant vengeance. Deux employés et un *chaprassi* qui avaient été témoins de la scène furent dépêchés au bureau de M. Macgregor pour confirmer ses déclarations. Ils mentirent comme un seul homme : les garçons avaient attaqué M. Ellis sans provocation aucune de sa part, il n'avait fait que se défendre, etc. Ellis, à vrai dire, croyait sans doute sa version conforme à la vérité. M. Macgregor, passablement contrarié, donna l'ordre aux policiers de trouver les quatre jeunes gens et de les interroger. Mais les garçons, qui s'attendaient à quelque chose de ce genre, s'étaient volatilisés. Les policiers fouillèrent le bazar toute la journée sans en dénicher un seul. Dans la soirée, on emmena le garçon blessé chez un médecin birman qui, en appliquant sur son œil gauche un méchant emplâtre de feuilles écrasées, réussit à le rendre définitivement borgne.

Les Européens, ce soir-là, se réunirent au Club comme à l'accoutumée, à l'exception de Westfield et de Verrall, qui n'était pas encore rentré. Ils étaient tous d'une humeur exécrable. Survenue aussitôt après le meurtre, l'attaque injustifiée dont Ellis avait été l'objet (telle était du moins la version officielle de l'affaire) suscitait en eux à la fois la peur et la colère. « Nous finirons tous assassinés dans nos lits », ne cessait de clamer Mme Lackersteen. M. Macgregor, pour la réconforter, fit remarquer qu'en cas d'émeute, on enfermait toujours les femmes européennes dans la prison en attendant que tout fût terminé ; mais cette assurance ne parut guère calmer ses appréhensions. Ellis se montrait d'une agressivité singulière envers Flory ; quant à Elizabeth, elle le traita en quantité négligeable. Flory s'était rendu au Club dans l'espoir insensé de se réconcilier avec elle, et le comportement de la jeune fille l'affecta si profondément qu'il alla s'isoler dans la bibliothèque une bonne partie de la soirée. C'est seulement vers huit heures, après que tout le monde eut vidé un certain nombre de verres, que l'atmosphère se détendit un peu.

« Et si on envoyait chez nous un ou deux *chokras* pour qu'ils nous apportent de quoi dîner ici tous ensemble ? proposa Ellis. On pourrait faire un petit bridge. Ce serait plus sain que de broyer du noir chacun dans son coin. »

Mme Lackersteen, qui ne redoutait rien tant que de rentrer chez elle, applaudit des deux mains. Les Européens dînaient de temps en temps au Club lorsqu'ils souhaitaient s'y attarder. On fit appeler deux *chokras* qui, en apprenant ce que l'on attendait d'eux, fondirent en larmes : ils craignaient, en allant du côté de la colline, de rencontrer le fantôme de Maxwell. Ce fut le *mali* qui fut chargé de la besogne. Flory remarqua lors du départ du *mali* que c'était de nouveau une nuit de pleine lune : quatre semaines avaient passé depuis la soirée, désormais ô combien lointaine, où il avait embrassé Elizabeth sous le frangipanier.

Ils s'étaient installés depuis peu à la table de bridge et Mme Lackersteen venait, par pure nervosité, de faire une fausse renonce lorsqu'un bruit sourd se fit entendre contre le toit. Tout le monde tressaillit et regarda au plafond.

« Une noix de coco qui dégringole, dit M. Macgregor.

– Il n'y a pas de cocotiers par ici », dit Ellis.

Là-dessus, les événements se précipitèrent. Il y eut un autre bruit, beaucoup plus

fort que le prêter, une des lampes à pétrole se décrocha et se brisa à terre, manquant de peu M. Lackersteen qui fit un saut de côté en poussant un cri aigu, Mme Lackersteen se mit à hurler et le maître d'hôtel fit irruption dans la pièce, nu-tête, le visage couleur de café sale.

« Monsieur ! Monsieur ! Ce sont de méchants hommes qui arrivent. Ils vont tous nous assassiner, monsieur !

– Quoi ? De méchants hommes ? Que veux-tu dire ?

– Monsieur, tous les gens du village sont là dehors, avec leurs *dahs* et de gros bâtons à la main ! Ils s'agitent tous ! Ils vont couper la gorge au maître, monsieur ! »

Mme Lackersteen se rejeta en arrière sur sa chaise et se mit à crier si fort que sa voix couvrait celle du maître d'hôtel.

« Taisez-vous ! aboya Ellis en se tournant vers elle. Écoutez, tous autant que vous êtes ! Écoutez ça ! »

De l'extérieur leur parvenait un grondement prolongé, menaçant comme le murmure de quelque géant en colère. M. Macgregor, qui s'était levé, se raidit en l'entendant et chaussa belliqueusement ses lunettes.

« Il se passe quelque chose d'anormal. Maître d'hôtel, ramasse cette lampe. Mademoiselle Lackersteen, occupez-vous de votre tante et voyez si elle n'est pas blessée. Vous autres, suivez-moi. »

Tous se dirigèrent vers la porte d'entrée, que quelqu'un – vraisemblablement le maître d'hôtel avait fermée et contre laquelle s'abattait une grêle de cailloux. M. Lackersteen, désorienté, alla s'abriter derrière les autres.

« Bon Dieu, verrouillez donc cette porte ! dit-il.

– Non, non ! dit M. Macgregor. Il faut sortir d'ici. Ce serait une grave erreur que de ne pas les affronter. »

Il ouvrit la porte et se présenta hardiment au haut des marches. Une vingtaine de Birmans avançaient le long du sentier, armés de *dahs* ou de bâtons. Derrière la clôture, une foule compacte d'au moins deux mille indigènes se pressait sur la route et s'étendait jusqu'au *maidan*. C'était une mer humaine, blanche et noire sous la lune, avec, çà et là, l'éclair d'un *dah* recourbé. Les mains dans ses poches, Ellis s'était froidement placé au côté de M. Macgregor. M. Lackersteen avait disparu.

M. Macgregor leva la main pour imposer silence.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » dit-il d'une voix forte et sévère.

Des cris lui répondirent et quelques morceaux de latérite de la grosseur d'une balle de cricket volèrent de la route, sans toutefois atteindre personne. L'un des hommes du sentier se retourna et fit signe aux autres en leur criant de ne rien lancer encore. C'était un grand gaillard d'une trentaine d'années, d'aspect débonnaire, à la moustache tombante ; il portait un gilet de corps par-dessus un *longyi* relevé au genou.

« Qu'est-ce que cela signifie ? répéta M. Macgregor.

– Nous ne vous voulons pas de mal, *min gyi*, répondit l'homme avec un joyeux

sourire et sans trop d'insolence. Nous venons chercher le marchand de bois, Ellis – il prononçait *Ellit* –. Le jeune garçon qu'il a frappé ce matin est devenu aveugle. Envoyez-nous Ellit pour que nous puissions le punir. Nous ne toucherons à personne d'autre.

– Rappelez-vous bien la bobine de cet homme, dit Ellis à Flory par-dessus son épaule. Il en prendra pour deux ans. »

M. Macgregor était devenu violacé. Il suffoquait presque de rage. Un bon moment, il ne put articuler un mot.

« À qui croyez-vous donc avoir affaire ? dit-il enfin en anglais. En vingt ans, je n'ai jamais entendu pareille insolence. Partez immédiatement ou j'appelle la police militaire !

– Alors, *min gyi*, dépêchez-vous. Puisqu'il n'y a pas de justice pour nous dans vos tribunaux, nous sommes bien obligés de châtier Ellit nous-mêmes. Envoyez-le-nous ici ; sans quoi, vous vous en repentirez tous. »

M. Macgregor, hors de lui, brandit le poing comme s'il martelait un clou.

« Va-t'en, fils de chien ! » hurla-t-il.

La foule gronda et lança une telle averse de pierres que chacun fut touché, y compris les Birmans sur le sentier. L'une des pierres atteignit M. Macgregor en plein visage et le fit chanceler. Se repliant précipitamment à l'intérieur, les Européens barricadèrent la porte. Les lunettes de M. Macgregor s'étaient brisées sous le choc ; son nez saignait abondamment. Ils retournèrent au salon. Mme Lackersteen se tordait sur une chaise longue, tel un serpent hystérique ; M. Lackersteen, indécis, restait debout au milieu de la pièce, une bouteille vide à la main ; le maître d'hôtel, agenouillé dans un coin, faisait des signes de croix (il était catholique) ; les *chokras* pleuraient. Seule Elizabeth gardait son calme, encore qu'elle fût très pâle.

« Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-elle.

– Nous sommes en plein dans le pétrin, voilà ce qui se passe ! dit furieusement Ellis en palpant sa nuque endolorie par une pierre. Mais du calme ! Ils n'auront pas le culot d'enfoncer les portes.

– Appelez immédiatement la police ! » articula péniblement M. Macgregor, qui se tamponnait le nez avec son mouchoir.

« Impossible ! dit Ellis. Je suis allé voir pendant que vous leur parliez. Ils ont coupé la ligne, les salauds ! Les alentours de la maison de Veraswami grouillent de gens.

– Dans ce cas, il faut attendre. Ils s'en iront très probablement de leur propre chef. Chère madame Lackersteen, calmez-vous, je vous en prie, calmez-vous ! Le danger est minime. »

Il ne paraissait pas si minime que voulait bien le dire M. Macgregor. Le bruit ne cessait pas et les Birmans semblaient se déverser par centaines dans l'enceinte du Club. Le vacarme augmenta brusquement au point que l'on ne pouvait se faire entendre qu'en criant. On avait fermé toutes les fenêtres du salon, tiré et verrouillé les volets intérieurs grillagés que l'on utilisait parfois pour se protéger des insectes. Les fenêtres furent brisées ; puis, une grêle de pierres s'abattit sur les minces parois de bois. Ellis ouvrit l'un

des volets et lança rageusement une bouteille parmi la foule ; mais, une dizaine de projectiles pénétrant à l'intérieur, il fut contraint de refermer précipitamment le volet. Les Birmans semblaient n'avoir aucun plan précis et se contentaient de jeter des pierres, de vociférer et de marteler les murs de leurs poings ; mais le vacarme avait à lui seul quelque chose d'effrayant. Les Européens en étaient abasourdis. Aucun d'entre eux ne songea à incriminer Ellis, l'unique responsable de cette affaire ; leur péril commun semblait, en fait, les rapprocher momentanément. M. Macgregor, n'y voyant goutte sans ses lunettes, se tenait, l'air hébété, au milieu du salon : Mme Lackersteen lui caressait la main droite, cependant qu'un *chokra* en larmes s'accrochait à sa jambe gauche. M. Lackersteen s'était éclipsé à nouveau. Ellis arpentait rageusement la pièce, brandissant le poing dans la direction du cantonnement de la police.

« Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'ils attendent, ces sales bougres de cons de la police ? hurla-t-il, sans égard pour les dames. Pourquoi est-ce qu'ils ne rappliquent pas ? C'est l'occasion ou jamais, bon sang ! Si seulement nous avions dix hommes en armes ici, ces salopards seraient déjà en bouillie !

– Ils vont arriver bientôt, répliqua M. Macgregor à plein gosier. Il va leur falloir perdre quelques minutes pour traverser cette foule.

– Mais pourquoi ne font-ils pas usage de leurs fusils, ces bon Dieu de fils de pute ! Ils pourraient faire un beau carnage, si seulement ils ouvraient le feu ! Merde, quand je pense qu'on est en train de rater une occasion pareille ! »

Une grosse pierre brisa l'un des volets grillagés. Une autre pénétra par l'ouverture, défonça un chromo, ricocha, écorcha le coude d'Elizabeth et finit par atterrir sur la table. Un rugissement de triomphe monta de l'extérieur. D'effroyables coups sourds ébranlèrent le toit : des enfants avaient grimpé aux arbres, d'où ils s'amusaient à se laisser tomber sur le toit. Mme Lackersteen, surpassant ses prouesses antérieures, poussa un cri perçant qui domina tout le vacarme du dehors.

« Holà, quelqu'un, faites-moi taire cette vieille garce, hurla Ellis. On dirait une truie qu'on égorge. Il faut absolument faire quelque chose. Flory, Macgregor, venez ! Tâchez de trouver un moyen de nous sortir de ce merdier. »

Perdant brusquement son sang-froid, Elizabeth se mit à pleurer. Son coude blessé lui faisait mal. À son grand étonnement, Flory s'aperçut qu'elle s'accrochait à son bras. Malgré les circonstances, le geste de la jeune fille lui chavira le cœur. Il avait observé la scène avec un certain détachement – abruti certes par le bruit, mais relativement peu effrayé. Il avait toujours eu de la difficulté à croire que les Orientaux pouvaient présenter un réel danger. C'est seulement en sentant sur son bras le contact de la main d'Elizabeth qu'il prit conscience de la gravité de la situation.

« Oh, monsieur Flory, je vous en prie, trouvez quelque chose ! Vous en êtes tout à fait capable. Tout plutôt que de laisser ces horribles gens pénétrer ici !

– Si seulement l'un de nous parvenait à atteindre le cantonnement de la police ! gémit M. Macgregor. Au pis, je pourrais essayer d'y aller moi-même.

– Ne faites pas l'idiot ! Vous n'arriveriez qu'à vous faire trancher la gorge ! hurla Ellis. C'est moi qui irai, si vraiment ils menacent d'envahir la baraque. Mais se faire

zigouiller par des salauds pareils, ça me rendrait fou de rage ! Et dire qu'on serait en mesure de massacrer toute cette racaille si on arrivait à avoir la police ici !

– Quelqu'un ne pourrait pas se glisser le long du fleuve ? cria Flory avec désespoir.

– Pas moyen ! Ils sont des centaines à rôder dans les parages. On est faits comme des rats – des Birmans sur trois côtés et le fleuve de l'autre.

– Le fleuve ! »

Une de ces idées fulgurantes auxquelles on ne pense pas parce qu'elles sont l'évidence même, avait germé dans l'esprit de Flory.

« Le fleuve ! Mais naturellement, le fleuve ! Nous pouvons gagner le cantonnement sans l'ombre d'une difficulté ! Vous n'y êtes pas ?

– Comment ça ?

– Eh bien, par le fleuve, voyons ! À la nage !

– Ah, bravo, mon petit gars ! » cria Ellis en assenant une grande claque sur l'épaule de Flory.

Elizabeth pressa le bras de Flory et, dans sa joie, esquissa un pas de danse.

« Je vais y aller, si vous le voulez bien », hurla Ellis.

Flory secoua la tête. Il avait déjà commencé à retirer ses chaussures. Il n'y avait manifestement pas de temps à perdre. Les Birmans s'étaient jusqu'alors comportés de façon passablement puérile, mais nul n'eût su prédire ce qui pourrait arriver s'ils réussissaient à pénétrer dans le Club. Ayant surmonté sa frayeur première, le maître d'hôtel s'appêtait à ouvrir la fenêtre qui donnait sur la pelouse. Il n'y avait guère sur cette pelouse qu'une vingtaine de Birmans. Ils n'avaient pas posté de gardes derrière le Club, supposant que le fleuve suffisait à couper toute retraite.

« Foncez par la pelouse, vite ! cria Ellis à l'oreille de Flory. Ils détalent sitôt qu'ils vous auront vu.

– Donnez l'ordre à la police d'ouvrir le feu immédiatement ! hurla M. Macgregor. Vous avez mon autorisation.

– Et dites-leur surtout de viser bas ! Pas question de tirer en l'air. Qu'ils tirent dans le tas – aux tripes, de préférence ! »

Flory sauta de la véranda sur la terre dure et atteignit la berge du fleuve en six enjambées. Comme l'avait prévu Ellis, les Birmans reculèrent un instant en le voyant sauter. Quelques pierres furent lancées dans sa direction, mais nul ne courut après lui : ils croyaient sans doute qu'il cherchait simplement à s'enfuir et, à la clarté de la lune, ils pouvaient voir qu'il ne s'agissait pas d'Ellis. Flory eut tôt fait de se faufiler à travers les buissons et de se jeter à l'eau.

Il s'enfonça profondément dans la Vase et mit quelques secondes à s'en dégager. Quand il remonta à la surface, de l'écume tiède comme de la mousse de bière flottait au niveau de ses lèvres. Quelque chose de spongieux avait pénétré dans sa gorge et l'étouffait. C'était un brin de jacinthe d'eau. Il parvint à le recracher et s'aperçut que le

courant, très rapide, l'avait déjà entraîné sur une vingtaine de mètres. Des Birmans étaient accourus, sans but précis, le long du fleuve et vociféraient à qui mieux mieux. L'œil au niveau de l'eau, Flory ne pouvait voir la foule qui assiégeait le Club ; mais il entendait son grondement inhumain, qui résonnait plus fort sur l'eau qu'il ne le faisait à terre. Quand il atteignit le cantonnement de la police, il n'y avait presque plus personne sur la berge. Il parvint à sortir du courant et à s'extraire de la vase, y laissant sa chaussette gauche. À peu de distance de la rive, deux vieillards, assis près d'une clôture, taillaient paisiblement des pieux comme s'il n'y avait pas eu la moindre trace d'émeute à cent milles à la ronde. Flory rampa sur la terre ferme, escalada la clôture et traversa en courant le terrain d'exercice, tout blanc à la clarté de la lune. Pour autant qu'il pouvait en juger au milieu de tout ce bruit, le cantonnement était désert. Dans les écuries, là-bas sur la droite, les chevaux de Verrall s'agitaient, en proie à la panique. Flory courut jusqu'à la route, où il put se rendre compte de ce qui s'était passé.

L'ensemble des effectifs civils et militaires de la police – environ cent cinquante hommes au total, simplement armés de matraques – avaient attaqué la foule sur ses arrières. La foule les avait littéralement engloutis : elle était si dense qu'on eût dit un gigantesque essaim d'abeilles tourbillonnantes. On voyait partout des policiers coincés parmi les hordes de Birmans, cherchant furieusement, mais inutilement, à se dégager, incapables même de se servir de leurs matraques. Des hommes restaient agglutinés par grappes entières dans les plis de leurs turbans déroulés. On sacrait et jurait en trois ou quatre langues différentes, des nuages de poussière s'élevaient de la terre piétinée, une suffocante odeur de sueur se dégageait de toute cette foule, mais nul ne semblait avoir été sérieusement blessé. Les Birmans n'avaient pas fait usage de leurs *dahs*, de crainte, vraisemblablement, de provoquer des coups de feu. Flory plongea au milieu de la foule et fut aussitôt, comme les autres, submergé par elle. Une marée humaine se referma sur lui, le ballottant de çà de là, lui martelant les côtes, l'étouffant de sa chaleur animale. Il continua à avancer comme dans un rêve, tant la situation était absurde, irréaliste. Toute cette émeute était risible depuis le début, le plus risible étant que les Birmans, qui auraient pu le tuer, ne savaient que faire de lui à présent qu'il était parmi eux. Quelques-uns l'injuriaient, le bouscullaient et lui marchaient sur les pieds, d'autres s'efforçaient même de livrer passage à l'homme blanc qu'il était. Il ne savait s'il luttait pour sa vie ou s'il se frayait simplement un chemin à travers la foule. Pendant un bon moment, il demeura réduit à l'impuissance, les bras coincés le long du corps ; puis il s'aperçut qu'il se colletait à un Birman trapu beaucoup plus fort que lui ; puis une douzaine d'hommes déferlèrent sur lui comme une vague et le replongèrent au cœur de la mêlée. Il ressentit soudain une douleur atroce au gros orteil droit – un homme botté lui écrasait le pied. C'était le *subahdar* de la police militaire, un gros Rajput moustachu qui avait perdu son turban. Il tenait un Birman à la gorge et s'efforçait de lui marteler le visage de son poing, cependant que la sueur dégoulinait de son crâne chauve. Le prenant par le cou, Flory parvint à l'écarter de son adversaire et à crier à son oreille en birman :

« Pourquoi n'avez-vous pas ouvert le feu ? »

Un bon moment, il ne put entendre la réponse, qu'il finit par saisir :

« *Hukm ne aya* – je n'ai pas reçu d'ordres !

– Imbécile ! »

Sur ces entrefaites, un autre groupe fonça sur eux, et pendant une ou deux minutes, ils restèrent cloués sur place, incapables de bouger. Flory s'aperçut que le *subahdar* avait un sifflet dans sa poche et essayait de s'en emparer. Il finit par y parvenir et émit une dizaine de coups de sifflet stridents ; mais il ne pouvait espérer rassembler ses hommes au milieu d'une telle cohue. S'extraire de cette foule fut exténuant. Flory se sentait par moments si épuisé qu'il n'avait plus la force de tenter de se diriger. Enfin, du fait d'un reflux de la foule plus que de sa propre volonté, il se trouva rejeté en terrain découvert. Le *subahdar*, lui aussi, avait émergé, ainsi qu'une quinzaine de cipayes et un inspecteur de police birman. La plupart des cipayes s'effondraient de fatigue et boitaient, leurs pieds s'étant trouvés écrasés dans la cohue.

« Allez, debout ! Foncez sur le cantonnement ! Prenez des fusils, et un chargeur chacun. »

Il était trop épuisé pour parler en birman, mais les hommes comprirent et s'éloignèrent d'un pas pesant en direction du cantonnement. Flory les suivit afin d'éviter de se faire à nouveau submerger par la foule. Quand il atteignit la grille, les cipayes ressortaient avec leurs fusils, déjà prêts à ouvrir le feu.

« C'est le *sahib* qui va vous donner l'ordre de tirer ! haleta le *subahdar*.

– Holà, vous ! cria Flory à l'inspecteur. Vous parlez l'hindustani ?

– Oui, monsieur.

– Alors, dites-leur de viser haut, au-dessus des têtes. Et surtout, de tirer tous ensemble. Faites-leur bien comprendre ça. »

Le gros inspecteur, dont l'hindustani était encore plus exécration que celui de Flory, traduisit l'ordre reçu au moyen de sautilllements et de grands gestes. Les cipayes levèrent leurs fusils. On entendit un feu roulant dont l'écho se répercuta dans la colline. Flory crut un moment que ses recommandations étaient demeurées lettre morte : presque toute la partie de la foule la plus rapprochée d'eux s'était écroulée comme une fauchée de foin. Les hommes, en réalité, n'avaient fait que se jeter à terre dans leur panique. Les cipayes firent feu une seconde fois, mais ce n'était plus nécessaire. La foule avait immédiatement commencé à refluer loin du Club, comme une rivière qui change de cours. Elle se répandait le long de la route et, voyant les hommes en armes lui barrer le chemin, s'efforçait de battre en retraite, ce qui provoqua de nouveaux remous entre l'avant et l'arrière-garde ; finalement, toute la foule s'écoula vers l'extérieur et, lentement, remonta la pente du *maidan*. Flory et les cipayes, sur les talons de la foule, se dirigeaient vers le Club avec une égale lenteur. Les policiers qui étaient restés englués dans la foule s'en dégagèrent. Ils n'avaient plus de turbans et leurs bandes molletières défaits traînaient à terre derrière eux ; mais, bien que contusionnés, ils étaient indemnes. Les gens de la police civile ramenaient quelques rares prisonniers. Quand ils atteignirent les abords du Club, les Birmans se retiraient toujours, sautant par la brèche de la clôture comme une procession de gazelles. Il sembla à Flory que le ciel s'assombrissait de plus en plus. Une petite silhouette tout de blanc vêtue se détacha des derniers éléments de la foule et vint s'écrouler entre les bras de Flory. C'était le docteur Veraswami, la cravate arrachée, mais les lunettes miraculeusement intactes.

« Docteur !

– Ach, cher ami ! Ach, que je suis fatigué !

– Que diable faites-vous ici ? Vous étiez au milieu de cette foule ?

– J’essayais de la retenir, mon ami. Mais en vain, jusqu’à votre arrivée. Au moins y a-t-il quelqu’un qui en porte la marque ! »

Il brandit son petit poing sous les yeux de Flory pour montrer ses jointures meurtries. Mais la nuit, désormais, était tout à fait tombée. Au même instant, Flory entendit derrière lui une voix nasillarde :

« Alors, monsieur Flory, tout est donc déjà terminé ! Un simple coup d’épée dans l’eau, comme d’habitude ! Vous et moi, cela faisait un peu trop pour eux, ha, ha ! »

C’était U Po Kyin, qui se dirigeait vers eux d’un air martial, armé d’un gros bâton, un revolver passé dans la ceinture. Il était vêtu de façon savamment négligée – maillot de corps et pantalon *shan* – afin de donner l’impression qu’il était sorti de chez lui à l’improviste. Il s’était tenu coi jusqu’à ce que le danger fût passé et s’empressait à présent de venir tirer profit de la situation.

« C’est du beau travail, monsieur Flory ! s’écria-t-il avec enthousiasme. Regardez-les détalier par la colline ! Nous les avons bien mis en fuite !

– *Nous* ? fit le docteur, suffoquant presque d’indignation.

– Tiens, cher docteur, vous ici ? Je ne vous avais pas remarqué. Vous avez donc pris part au combat ? *Vous*, risquer votre précieuse vie ? Qui l’eût cru ?

– Vous avez vous-même mis un certain temps à venir jusqu’ici ! observa sèchement Flory.

– Bon, bon, nous les avons dispersés, c’est l’essentiel. Bien que – ajouta-t-il avec une pointe de satisfaction, car le ton de Flory ne lui avait pas échappé – bien qu’ils se dirigent maintenant vers les maisons des Européens, comme vous pouvez le constater vous-même. Ils pourraient bien se livrer à un peu de pillage sur leur chemin. »

L’impudence de cet homme forçait l’admiration. Il fourra son gros bâton sous son bras et emboîta le pas à Flory d’un air presque protecteur, tandis que le docteur, ébahi malgré lui, se tenait en arrière. Les trois hommes s’arrêtèrent à la porte du Club. La nuit était extraordinairement sombre, la lune avait disparu. De gros nuages noirs couraient dans le ciel, semblables à une meute de chiens, en direction de l’est. Un vent presque froid se levait du haut de la colline, soulevant devant lui un nuage de poussière et de vapeur d’eau. Une puissante odeur de terre humide monta soudain du sol, le vent se mit à souffler, les arbres bruissèrent et secouèrent furieusement leurs branches, le grand frangipanier près du court de tennis répandit une pluie de fleurs pâles. Les trois hommes firent demi-tour et se hâtèrent de trouver un abri, les Orientaux dans leur maison, Flory au Club. Il avait commencé à pleuvoir.

Le lendemain, la ville était plus calme qu'un évêché un lundi matin. C'est généralement le cas après une émeute. À l'exception d'une poignée de prisonniers, tous ceux qui pouvaient avoir été compromis dans l'attaque du Club avaient un alibi en béton. Le jardin du Club paraissait avoir été saccagé par un troupeau de bisons, mais les habitations n'avaient pas été pillées et aucun autre incident n'était à signaler parmi les Européens, si ce n'est que, l'émeute une fois terminée, on avait trouvé M. Lackersteens ivre mort sous le billard, où il s'était réfugié avec une bouteille de whisky. Westfield et Verrall revinrent très tôt dans la matinée. Ils avaient arrêté les assassins de Maxwell, ou tout au moins deux hommes qui allaient bientôt être pendus pour le meurtre de Maxwell. En apprenant qu'il y avait eu une émeute, Westfield prit un air sombre, mais résigné. Il y avait encore eu une émeute, une véritable émeute ; et lui qui n'était pas là pour la réprimer ! Décidément, il était écrit qu'il ne tuerait jamais un homme... c'était désespérant au possible. Verrall se borna à remarquer que Flory – un civil – avait eu un « sacré culot » de donner des ordres à la police militaire.

La pluie, cependant, tombait presque sans arrêt. Sitôt levé, Flory, en entendant l'eau tambouriner sur le toit, s'habilla et sortit à la hâte, Flo sur ses talons. Une fois à l'écart des maisons, il enleva ses vêtements et offrit son corps nu à la pluie. À sa grande surprise, il découvrit qu'il était encore couvert d'ecchymoses, souvenir de la nuit précédente ; mais la pluie, en trois minutes, fit disparaître toute trace de sa bourbouille – tant il est vrai que l'eau de pluie possède de merveilleuses vertus curatives. Flory se dirigea ensuite vers la maison du docteur Veraswami ; la boue liquide giclait sous ses chaussures, l'eau dégoulinait du bord de son chapeau de feutre jusque dans son cou. Le ciel était plombé. D'innombrables tourbillons se poursuivaient sur le *maïdan*, tels des escadrons de cavalerie. Des Birmans passaient, coiffés de vastes chapeaux de bois qui n'empêchaient pas leurs corps de ruisseler comme les dieux de bronze des fontaines. Déjà, un lacs de petits ruisseaux mettait à nu les pierres de la route. Le docteur venait de rentrer et secouait par-dessus la rambarde de la véranda son parapluie trempé. Très agité, il fit signe à Flory :

« Montez, monsieur Flory, montez vite ! Vous arrivez bien. J'étais sur le point de déboucher une bouteille de gin. Montez et permettez-moi de boire à votre santé, à la santé de celui qui a sauvé la ville de Kyautkada ! »

Ils bavardèrent longuement. Le docteur était rayonnant. Les événements de la nuit précédente avaient, semblait-il, mis comme par miracle un terme à ses ennuis. U Po Kyin

voyait ses projets déjoués. Le docteur n'était plus à sa merci : en réalité, c'était plutôt l'inverse.

« Vous comprenez, cher ami, U Po Kyin n'avait absolument pas prévu cette émeute, ou, plus exactement, il n'avait pas prévu votre admirable conduite au cours de cette émeute. Il avait provoqué la prétendue révolte pour avoir le privilège de l'écraser ; et il calculait que tout nouvel incident ne ferait qu'ajouter à sa gloire. Il paraît qu'en apprenant la mort de M. Maxwell, il a manifesté une joie proprement – le docteur claqua des doigts – comment dit-on ?

– Indécente ?

– Oui, c'est cela, indécente. On m'a dit qu'il a même esquissé un pas de danse – vous voyez d'ici l'ignoble spectacle ! – et s'est écrié : “Maintenant, on va enfin prendre ma révolte au sérieux ! Voilà le cas qu'il fait de la vie humaine. Mais à présent, c'est la fin de ses espoirs. L'émeute l'a fait trébucher au beau milieu de sa carrière.

– Comment cela ?

– Vous ne comprenez donc pas que c'est vous, et non pas lui, le grand triomphateur de l'émeute ? Et l'on sait que je suis votre ami. Je me tiens, pour ainsi dire, dans l'ombre de votre gloire. N'êtes-vous pas devenu le héros du jour ? Vos amis européens ne vous ont-ils pas accueilli à bras ouverts la nuit dernière, quand vous avez regagné le Club ?

– Je dois avouer que oui. Cela m'a fait un drôle d'effet. Mme Lackersteens était pleine de sollicitude à mon endroit. Elle ne m'appelle plus désormais que “son *cher* monsieur Flory”. Et elle a une dent contre Ellis. Elle n'a pas oublié qu'il l'a traitée de vieille garce et lui a dit de cesser de crier comme une truie qu'on égorge.

– Ah, c'est que monsieur Ellis a parfois des expressions qui dépassent un peu sa pensée. Je l'ai remarqué.

– Le seul os, c'est que j'ai dit à la police de tirer au-dessus de la foule au lieu de tirer dans le tas. Cela semble aller à l'encontre de tous les règlements. Ellis m'en voulait un peu. “Pourquoi n'avoir pas saisi l'occasion au vol et canardé ces bougres-là ?” m'a-t-il dit. J'ai fait remarquer que j'aurais risqué de canarder en même temps les gars de la police qui se trouvaient au milieu de la foule ; mais il a répliqué que ce n'étaient, après tout, que des nègres. Enfin, tous mes péchés sont pardonnés. Et Macgregor a même trouvé le moyen de faire une citation latine – d'Horace, je crois. »

Une demi-heure plus tard, Flory se rendit au Club. Il avait promis de voir M. Macgregor et de régler l'affaire concernant l'élection du docteur. Mais la question ne soulevait désormais aucune difficulté. Les autres lui mangeraient dans la main tant que durerait le souvenir de cette émeute absurde ; il serait allé au Club pour y prononcer un discours en faveur de Lénine qu'ils auraient encaissé sans rien dire. La pluie ruisselait délicieusement sur lui, le trempant de la tête aux pieds, remplissant ses narines du parfum oublié de la terre. Il traversa le jardin saccagé où le *mali*, le dos courbé sous la pluie battante, creusait au plantoir des trous pour les zinnias. Presque toutes les fleurs avaient été piétinées. Elizabeth était assise dans la véranda latérale, un peu comme si elle l'attendait. Il ôta son chapeau et fit le tour pour aller la rejoindre.

« Bonjour ! » dit-il, élevant la voix à cause du bruit de la pluie qui tambourinait sur

le toit.

« Bonjour ! Il pleut des *cordes* !

– Oh, ce n'est pas encore de la vraie pluie, ça ! Attendez donc le mois de juillet. Tout le golfe du Bengale va graduellement se déverser sur nous. »

Il semblait décidément qu'ils ne pussent jamais se rencontrer sans échanger des banalités d'ordre météorologique. Mais l'expression de la jeune fille en disait bien plus long que les mots. Son attitude avait radicalement changé depuis la veille au soir. Il prit son courage à deux mains.

« Que dit cette blessure au coude ? »

Elle lui tendit le bras et le lui abandonna. Elle paraissait douce, soumise même. Il comprit que son exploit de la nuit précédente avait fait de lui une sorte de héros à ses yeux. Ne pouvant savoir combien le danger, en réalité, avait été mince, elle lui pardonnait tout, même Ma Hla May, parce qu'il avait fait preuve de courage au bon moment. C'était une réédition de l'épisode du buffle et de celui du léopard. Le cœur de Flory battait à se rompre. Il glissa la main le long du bras de la jeune fille et lui serra les doigts.

« Elizabeth...

– On va nous voir ! dit-elle en retirant sa main, mais sans colère.

– Elizabeth, il faut que je vous dise... Vous vous souvenez de la lettre que je vous ai écrite de la jungle après notre... enfin, voici quelques semaines ?

– Oui.

– Vous vous souvenez de ce que je vous disais dans cette lettre ?

– Oui. Je suis navrée de ne pas vous avoir répondu, mais...

– Je ne m'attendais pas à ce que vous me répondiez. Je voulais simplement vous rappeler ce que je vous disais. »

Dans sa lettre, bien entendu, il lui disait simplement, et bien timidement, qu'il l'aimait et l'aimerait toujours, quoi qu'il pût arriver. Leurs visages étaient tout proches l'un de l'autre. Sans réfléchir, il la prit dans ses bras et l'attira contre lui. L'espace d'un instant, elle lui abandonna ses lèvres ; puis, brusquement, elle détourna son visage et secoua la tête. Sans doute craignait-elle que quelqu'un les vît – à moins qu'elle ne se fût aperçue que les moustaches de Flory étaient trempées de pluie... Sans mot dire, elle se déroba et passa hâtivement à l'intérieur. On lisait sur son visage l'embarras et le remords ; mais elle ne paraissait pas irritée.

Il la suivit plus lentement et rencontra M. Macgregor, qui était d'excellente humeur. En apercevant Flory, M. Macgregor lui lança d'une voix joviale :

« Ah ! Voici venir notre héros ! »

Puis, d'un ton plus sérieux, il le félicita à nouveau de ses hauts faits. Flory profita de cette occasion pour glisser quelques mots en faveur du docteur, mettant en relief sa conduite héroïque au cours de l'émeute : « Il était au beau milieu de la foule et se battait comme un lion », etc. Il exagérait à peine, car le docteur avait sans nul doute risqué sa vie

dans l'aventure. M. Macgregor fut impressionné par ce récit, tout comme les autres quand il leur fut rapporté. Le témoignage d'un Européen en faveur d'un Oriental a toujours plus de poids que celui de mille indigènes ; et à ce moment-là, l'opinion de Flory était de celles qui comptent. Le docteur était pratiquement réhabilité et son élection au Club pouvait être considérée comme assurée.

Rien, toutefois, n'était encore définitivement arrêté, Flory devant retourner au campement. Il partit le soir même, en marchant de nuit, et il ne revit pas Elizabeth avant son départ. Les déplacements à travers la jungle ne présentaient plus aucun danger, la pseudo-révolte étant manifestement terminée. Il est rare qu'une révolte menace une fois la saison des pluies venue : les Birmans sont trop pris par les labours et, de toute façon, les champs inondés deviennent infranchissables pour des hommes en groupes. Flory devait retourner à Kyautkada au bout de dix jours pour la venue de l'aumônier. En fait, il n'avait nulle envie de se trouver en présence à la fois d'Elizabeth et de Verrall. Et cependant, chose étrange, toute l'amertume, toute la jalousie dévorante qui l'avaient tourmenté jusque-là s'étaient dissipées, à présent qu'il se savait pardonné. Il n'y avait plus maintenant que Verrall entre elle et lui. Et l'idée même d'Elizabeth dans les bras de Verrall l'émouvait à peine : en mettant les choses au pis, leur idylle prendrait nécessairement fin. Verrall n'épouserait jamais Elizabeth : les jeunes gens de son espèce n'épousent pas des filles sans le sou rencontrées par hasard dans quelque petite ville de garnison des Indes. Avec Elizabeth, il ne faisait que se distraire. Il finirait par la laisser tomber et, dès lors, elle lui reviendrait, à lui, Flory. Ce serait déjà très bien – mieux qu'il ne l'avait espéré. Il y a dans le véritable amour une humilité qui, en un sens, est assez atroce.

U Po Kyin écumait de colère. Cette lamentable émeute l'avait pris à l'improviste (dans la mesure où il pouvait être pris à l'improviste) : c'était la poignée de sable qui faisait gripper le mécanisme de ses plans. Il fallait tout remettre en chantier pour déshonorer le docteur. Il avait déjà commencé, avec une telle avalanche de lettres anonymes que Hla Pe avait dû, pour les écrire, s'absenter du bureau pendant deux jours entiers – c'était, cette fois, à cause d'une prétendue bronchite. Les lettres accusaient le docteur de tous les vices, depuis la pédérastie jusqu'au vol des timbres-poste du gouvernement. Le gardien de prison qui avait laissé s'évader Nga Shwe O était passé en jugement. Il fut triomphalement acquitté, U Po Kyin ayant versé près de deux cents roupies pour acheter les témoins. M. Macgregor reçut de nouvelles lettres prouvant en détail que le docteur Veraswami, le véritable auteur de l'évasion, avait tenté de rejeter la faute sur un subordonné sans défense. Les résultats de cette campagne, toutefois, se révélèrent décevants. La lettre confidentielle que M. Macgregor avait adressée au commissaire au sujet de l'émeute fut ouverte à la vapeur, et sa teneur était si alarmante – M. Macgregor avait qualifié de « tout à fait digne d'éloges » la conduite du docteur la nuit de l'émeute – qu'U Po Kyin réunit un conseil de guerre.

« Il est temps d'agir avec vigueur », dit-il aux autres pendant qu'ils tenaient conclave dans la véranda, avant le déjeuner. Il y avait là Ma Kin et Ba Sein, ainsi que Hla Pe, un garçon de dix-huit ans à l'air intelligent et prometteur qui réussirait certainement dans la vie.

« Nous nous heurtons à un mur de brique, poursuivit U Po Kyin ; et ce mur, c'est Flory. Qui aurait pu prévoir que ce pleutre allait soutenir son ami ? C'est pourtant ce qui

est arrivé. Tant que Veraswami aura son appui, nous ne pourrons rien faire.

– J’ai parlé au maître d’hôtel du Club, monsieur, dit Ba Sein. Il dit que M. Ellis et M. Westfield ne veulent toujours pas de l’élection du docteur. Ne croyez-vous pas qu’ils se disputeront de nouveau avec Flory sitôt que cette histoire d’émeute sera oubliée ?

– Bien sûr qu’ils se disputeront ! C’est ce qu’ils font toujours. Mais en attendant, le mal est fait. Suppose que cet homme soit effectivement élu ! Je crois que j’en mourrais de rage. Non, il ne nous reste plus qu’une seule issue. Il faut s’en prendre à Flory lui-même.

– À Flory, monsieur ? Mais c’est un Blanc !

– Et puis après ? J’ai déjà causé la ruine de bien des Blancs. Flory une fois déshonoré, ce sera la fin du docteur ! Je le confondrai tant et si bien qu’il n’osera plus se montrer au Club !

– Mais un Blanc, monsieur ! Vous n’y pensez pas ! De quoi pouvons-nous l’accuser ? Qui irait croire une accusation portée contre un Blanc ?

– Tu n’as pas le sens de la stratégie, Ko Ba Sein. On n’accuse pas un Blanc : on le prend sur le fait, en flagrant délit. Je m’arrangerai pour y parvenir. Et maintenant, tais-toi et laisse-moi réfléchir. »

Il y eut une pause. U Po Kyin, debout, regardait tomber la pluie, ses petites mains croisées derrière son dos. Les trois autres l’observaient, vaguement effrayés à la perspective de s’en prendre à un Blanc, attendant que quelque trait de génie vînt dénouer une situation qui les dépassait. C’était un peu comme le tableau célèbre (n’est-il pas de Meissonnier ?) où l’on voit Napoléon à Moscou, penché sur ses cartes, tandis que ses maréchaux attendent en silence, leur bicorne à la main. Mais U Po Kyin était, cela va sans dire, beaucoup plus à la hauteur de la situation que ne l’était Napoléon. Deux minutes lui suffirent pour dresser son plan de bataille. Lorsqu’il se retourna, son large visage était radieux. Le docteur s’était trompé en affirmant qu’U Po Kyin essayait d’esquisser un pas de danse. La silhouette d’U Po Kyin n’était pas faite pour la danse ; mais l’eût-elle été qu’il aurait dansé en ce moment précis. Il fit signe à Ba Sein et lui parla quelques secondes à l’oreille.

« Je crois que c’est la bonne solution », conclut-il.

Un large sourire incrédule se dessina lentement sur le visage de Ba Sein.

« Cinquante roupies devraient suffire à couvrir tous les frais », ajouta U Po Kyin, rayonnant.

Il développa son plan en détail. Et lorsque les autres eurent compris, tous, même Ba Sein, qui riait rarement, même Ma Kin, qui viscéralement, désapprouvait son mari, éclatèrent d’un rire irrépressible. Le plan était une pure merveille, un véritable trait de génie.

Cependant, il pleuvait toujours. Le lendemain du jour où Flory avait regagné le campement, la pluie tomba pendant trente-huit heures d’affilée, tantôt tel un crachin anglais, tantôt par cataractes qui donnaient à penser que les nuages avaient aspiré tout l’océan. Au bout de quelques heures, le tambourinement de la pluie sur le toit devint affolant. Par intervalles, le soleil brillait, plus ardent que jamais, la boue se mettait à

sécher et à se craqueler, les corps se couvraient de plaques éruptives. Des hordes de coléoptères étaient sortis de leur cocon dès le début des pluies ; il y avait une invasion d'abominables bestioles puantes qui s'infiltraient dans les maisons, s'abattaient sur la table au beau milieu des repas et rendaient toute nourriture immangeable. Verrall et Elizabeth continuaient à sortir à cheval dans la soirée, quand il ne pleuvait pas trop. Aux yeux de Verrall, tous les climats se valaient ; mais il n'aimait pas voir ses chevaux tout crottés de boue. Près d'une semaine s'écoula. Rien n'avait changé entre eux : ils n'étaient ni plus ni moins intimes qu'avant. Verrall n'avait toujours pas formulé sa demande en mariage, bien qu'Elizabeth attendît encore avec confiance. Il se passa alors une chose alarmante. La nouvelle filtra au Club, par le canal de M. Macgregor, que Verrall allait quitter Kyautkada ; les effectifs de la police militaire resteraient à Kyautkada, mais on devait envoyer un autre officier à la place de Verrall, nul ne savait quand. Elizabeth vivait dans une angoissante incertitude. Si Verrall partait, il allait sûrement se déclarer bientôt ? Elle ne pouvait l'interroger et n'osait même pas lui demander s'il partait vraiment. La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était attendre qu'il se décidât à parler. Il ne disait rien. Puis, un soir, sans crier gare, il ne se rendit pas au Club. Et deux jours entiers passèrent, durant lesquels Elizabeth ne le vit nulle part.

C'était atroce, mais qu'y faire ? Verrall et Elizabeth avaient été inséparables pendant des semaines, mais ils étaient restés presque étrangers l'un à l'autre. Il était demeuré à l'écart de tout le monde et n'avait même jamais pénétré chez les Lackersteen. Ils ne le connaissaient pas assez bien pour aller le chercher au bungalow *dak* ou pour lui écrire un mot ; et nul ne l'avait aperçu à la revue du matin sur le *maidan*. Il n'y avait strictement rien à faire, sinon attendre qu'il se décidât à reparaître. Et quand il reparaîtrait, la demanderait-il en mariage ? Il le fallait, pourtant, il le *fallait* ! Elizabeth et sa tante – encore que ni l'une ni l'autre n'en eût jamais parlé ouvertement – tenaient pour article de foi qu'il *devait* demander la main de la jeune fille. Elizabeth attendait leur prochaine rencontre avec une angoisse presque douloureuse. Pourvu qu'il pût disposer d'une semaine à tout le moins avant de repartir ! Encore quatre sorties à cheval, ou trois, ou même deux à la rigueur, et tout pourrait encore s'arranger. Pourvu qu'il lui revînt bientôt ! Il était inconcevable de ne le revoir que le jour de ses adieux. Les deux femmes se rendaient tous les soirs au Club et y restaient jusque tard dans la nuit en guettant subrepticement les pas de Verrall ; mais il ne se montra pas. Ellis, qui comprenait la situation à merveille, observait sarcastiquement Elizabeth. Le pire était que M. Lackersteen s'était mis à harceler continuellement la jeune fille. Son audace ne connaissait plus de bornes. Presque sous les yeux des domestiques, il l'accrochait au passage, se jetait sur elle, la pinçait et la caressait de façon éhontée. Le seul moyen de défense d'Elizabeth consistait à le menacer de tout dire à sa tante ; fort heureusement, il était trop sot pour deviner qu'elle n'oserait jamais s'y résoudre.

Le matin du quatrième jour, Elizabeth et sa tante arrivèrent au Club juste à temps pour échapper à un violent orage. Elles s'étaient installées au salon depuis quelques minutes quand elles entendirent quelqu'un piétiner dans le couloir pour évacuer l'eau qui s'était infiltrée dans ses chaussures. Leur cœur se mit à battre : ce pouvait être Verrall. Puis un jeune homme pénétra dans le salon en déboutonnant son imperméable. C'était un solide et joyeux gaillard d'environ vingt-cinq ans aux bonnes joues roses, à la chevelure blondasse, au front bas et au rire tonitruant comme on put le constater par la suite.

Dans sa déception, Mme Lackersteen émit un son inarticulé. Le jeune homme salua néanmoins les deux femmes avec cordialité ; il appartenait à cette catégorie de personnes qui se croient permis de traiter les gens avec désinvolture à partir du moment où elles sont entrées en rapport avec eux.

« Salut ! dit-il. C'est le prince charmant qui s'amène ! Je ne suis pas de trop, j'espère ? Je ne tombe pas en plein milieu d'une réunion de famille ou un truc comme ça ?

– Pas du tout, dit Mme Lackersteen, estomaquée.

– Je me suis dit que j'allais faire un petit tour au Club pour voir de quoi il a l'air, histoire de m'acclimater à la marque de whisky qu'il y a dans le secteur. Vous comprenez, je ne suis arrivé qu'hier au soir.

– Vous... vous êtes en garnison ici ? » Demanda

Mme Lackersteen, intriguée, car ils n'attendaient pas de nouveaux arrivants.

« Je crois bien ! Tout le plaisir est pour moi !

– Mais on ne nous avait pas prévenus que... Ah, mais bien sûr, je vois ! Vous êtes au département des Forêts, je suppose ? À la place du pauvre M. Maxwell ?

– Quoi ? Des Forêts ? Vous n'y êtes pas, ma bonne dame ! Je suis le nouveau gars de la police militaire.

– Le... *quoi* ?

– Le nouveau gars de la police militaire. Je remplace ce brave Verrall, qui a reçu l'ordre de regagner son régiment. Il s'en va. Et je peux vous dire qu'il laisse derrière lui un drôle de gâchis. »

Bien que ce fût un être fruste, il s'aperçut que le visage d'Elizabeth se décomposait. Elle resta sans voix. Mme Lackersteen s'écria au bout de quelques secondes :

« Monsieur Verrall s'en va ? Il ne part tout de même pas encore ?

– Lui ? Il est parti.

– Parti ?

– Eh bien, c'est-à-dire que... le train doit partir dans une demi-heure à peu près. Verrall doit être à la gare à l'heure qu'il est. J'ai envoyé un détachement de corvée pour embarquer ses chevaux et tout le fourbi. »

Probablement fournit-il d'autres explications, mais ni Elizabeth ni sa tante n'en entendirent un traître mot. Sans même dire au revoir au jeune homme, elles s'éclipsèrent en l'espace de quinze secondes. Mme Lackersteen héla sèchement le maître d'hôtel.

« Maître d'hôtel ! Appelez-moi immédiatement mon rickshaw. À la gare, vite ! » Ajoute-t-elle en voyant apparaître l'homme du rickshaw. Et, s'étant installé sur le siège, elle lui enfonça le bout de son parapluie dans le dos pour le faire démarrer plus vite.

Elizabeth avait enfilé son imperméable et Mme Lackersteen se blottissait sous son parapluie. Mais il pleuvait si dru que la robe d'Elizabeth fut trempée avant que les deux femmes eussent atteint la grille, et une rafale de vent faillit même renverser le rickshaw.

Elizabeth était au supplice. Il s'agissait d'une erreur, il s'agissait sûrement d'une erreur. Il lui avait écrit et la lettre s'était perdue : c'était la seule explication possible. Comment eût-il pu la quitter sans même lui dire au revoir ? Et quand bien même il l'aurait fait – non, elle ne perdait pas tout espoir ! Lorsqu'il la verrait sur le quai pour la dernière fois, il n'aurait pas la cruauté de l'abandonner ! En approchant de la gare, elle ralentit le pas et se pinça les joues pour y faire affluer le sang. Une escouade de cipayes de la police militaire les dépassa à vive allure ; leurs légers uniformes étaient trempés, ils poussaient une voiture à bras. Ce devait être le détachement de corvée dont avait parlé le successeur de Verrall. Le train, Dieu merci, ne devait partir que dans un quart d'heure. Du moins avait-elle une ultime chance de voir Verrall.

Elles arrivèrent sur le quai pour voir le train quitter la gare et gagner de la vitesse avec une série de halètements assourdissants. Debout sur la voie, le chef de gare, petit homme rond et noir, regardait tristement s'éloigner le train. D'une main, il retenait sur sa tête son casque colonial ruisselant, de l'autre, il repoussait deux Indiens qui vociféraient en essayant d'attirer son attention. Mme Lackersteen se pencha hors de son rickshaw et, très agitée, le héla :

« Chef de gare !

– Madame ?

– Quel est ce train ?

– Le train de Mandalay, madame.

– Le train de Mandalay ? Ce n'est pas possible !

– Mais si, madame. Je vous assure que c'est bien le train de Mandalay.

– Mais M. Verrall, l'officier de police ? Il ne peut pas se trouver dans ce train ?

– Si, madame, il est parti. »

Il fit un geste en direction du train qui s'éloignait rapidement dans un nuage de pluie et de vapeur.

« Mais le train ne devrait pas encore être parti !

– Effectivement, madame. Il n'aurait pas dû partir avant dix minutes.

– Mais alors, pourquoi est-il parti ? »

Le chef de gare, tout penaud, roula son casque colonial dans ses mains. Son visage sombre et flasque exprimait le désespoir.

« Je sais, madame, je sais, c'est une chose qui n'arrive jamais. Mais le jeune officier de la police militaire m'a positivement donné l'ordre de faire partir ce train ! Il a déclaré que tout était prêt et qu'il ne voulait pas rester là à attendre. Je lui ai signalé l'irrégularité. Il a répondu qu'il s'en moquait. J'ai essayé de le raisonner. Il a insisté. Et finalement... »

Il fit un autre geste qui signifiait que Verrall était de la race des gens qui entendent n'en faire qu'à leur tête, même lorsqu'il s'agit d'avancer de dix minutes le départ d'un train. Il y eut une pause. Les deux Indiens en profitèrent pour se précipiter sur Mme Lackersteen et lui tendre en larmoyant quelques carnets crasseux.

« Qu'est-ce qu'ils veulent ? cria Mme Lackersteen, affolée.

– Ce sont des marchands de fourrage, madame. Ils disent que le lieutenant Verrall est parti en leur faveur de fortes sommes d'argent, l'un pour du foin, l'autre pour du grain. Ce n'est pas mon affaire. »

Le train siffla dans le lointain. Il s'engagea dans une courbe, telle une longue chenille noire, et disparut. Tout trempé, le pantalon blanc du chef de gare claquait au vent contre ses mollets. Verrall avait-il avancé le départ du train afin d'éviter Elizabeth ou d'échapper à ses créanciers ? Cette intéressante question est toujours demeurée sans réponse.

Elles rentrèrent par la route, gravissant péniblement la colline. Le vent soufflait avec une telle violence qu'il les faisait parfois reculer de plusieurs pas. Elles étaient hors d'haleine en atteignant la véranda. Les domestiques les débarrassèrent de leurs imperméables ruisselants et Elizabeth secoua ses cheveux trempés. Pour la première fois depuis leur départ de la gare, Mme Lackersteen ouvrit la bouche :

« Eh bien, c'est de la grossièreté ou je ne m'y connais pas ! »

En dépit de la pluie et du vent qui l'avaient souffletée au visage, Elizabeth paraissait pâle et défaite. Mais elle se contraignit à ne rien trahir de ses sentiments.

« Je trouve qu'il aurait pu attendre pour nous dire au revoir, fit-elle froidement.

– Croyez-moi, ma chérie, vous voilà bien débarrassée de cet individu. Je le dis depuis le début : ce garçon est tout bonnement odieux ! »

Un peu plus tard, alors qu'elles étaient à table après avoir pris un bain et passé des vêtements secs, Mme Lackersteen, réconfortée, demanda :

« Voyons, quel jour sommes-nous ?

– Samedi, ma tante.

– Ah oui, samedi. Ce brave aumônier arrive donc ce soir. Combien serons-nous pour le service de demain ? Ma foi, je crois bien que nous serons au complet. C'est parfait ! M. Flory sera là aussi. Je crois me souvenir qu'il devait rentrer demain de la jungle. »

Et elle ajouta d'une voix presque tendre :

« Ce *cher* M. Flory ! »

Il était près de six heures du soir, et la cloche du petit clocher de l'église faisait clank-clank, clank-clank ! pendant que le vieux Mattu tirait sur la corde. Réfractés par des nuages lointains, les rayons du soleil couchant inondaient le *maidan* d'une admirable lumière cuivrée. Il avait plu dans la journée et il allait certainement pleuvoir encore. La communauté chrétienne de Kyautkada, qui ne comptait que quinze fidèles, se rassemblait à la porte de l'église pour le service du soir.

Flory était déjà là, et M. Macgregor avec son casque colonial gris, et M. Francis et M. Samuel, qui gambadaient alentour en tenue d'exercice fraîchement lavée et repassée, car cette cérémonie religieuse, qui n'avait lieu que toutes les six semaines, était le grand événement mondain de leur vie. L'aumônier, homme de haute taille aux cheveux gris, aux traits ascétiques, portant pince-nez, se tenait sur les marches de l'église en soutane et en surplis. Il souriait aimablement à quatre chrétiens karens aux joues roses venus lui faire des courbettes, car il ne savait pas un mot de leur langue ni eux de la sienne. Il y avait aussi un autre chrétien d'Orient, un Indien lugubre à la peau sombre, de race incertaine, qui se tenait humblement à l'écart ; il assistait toujours au service, mais nul ne savait qui il était ni pourquoi il était chrétien. Les missionnaires avaient certainement dû le recueillir et le baptiser tout enfant, les Indiens convertis à l'âge adulte finissant presque invariablement par s'écarter de leur foi.

Flory aperçut Elizabeth qui, en robe mauve, descendait la colline, accompagnée de son oncle et de sa tante. Il l'avait rencontrée le matin au Club – ils avaient eu tout juste une minute d'entretien seul à seul avant l'arrivée des autres. Il ne lui avait posé qu'une seule question :

« Verrall est parti... pour de bon ?

– Oui. »

Point n'était besoin d'en dire davantage. Il l'avait simplement prise par le bras et attirée contre lui. Elle s'était laissé faire volontiers et même avec une sorte de joie, à la claire lumière du jour, si impitoyable au visage défiguré de Flory. Un moment, elle s'était accrochée à lui, presque comme un enfant. On eût dit qu'il l'avait sauvée ou protégée de quelque danger. Il se pencha sur elle pour l'embrasser et s'aperçut avec surprise qu'elle pleurait. Il n'avait pas eu le temps de lui parler ni même de lui demander de l'épouser. Mais après le service, il aurait tout le temps voulu. Peut-être, dans six semaines, lors de sa prochaine venue, l'aumônier célébrerait-il leur mariage.

Ellis, Westfield et le nouvel officier de police arrivaient du Club, où ils étaient allés boire un petit coup avant le service. Ils étaient suivis par le successeur de Maxwell, grand, le teint blafard, le crâne complètement chauve et le visage encadré d'épais favoris. Flory n'eut pas le temps de dire à Elizabeth autre chose que « bonsoir ». Voyant tout le monde rassemblé, Mattu cessa de sonner la cloche, et le prêtre pénétra le premier dans l'église, suivi de M. Macgregor qui tenait son casque colonial sur le ventre, des Lackersteen et des chrétiens indigènes. Ellis pinça le coude de Flory et, d'une voix pâteuse, lui glissa à l'oreille :

« Allez, vieux, en route pour la vallée de larmes ! Ran tan plan, gnan, gnan ! Ran tan plan, gnan, gnan ! En avant, 'arche ! »

Ellis et l'officier de police emboîtèrent le pas au cortège, bras dessus-bras dessous, en se dandinant – le policier frétilant de la croupe comme une danseuse de *pwe*. Flory s'assit auprès d'eux, non loin d'Elizabeth. C'était la première fois qu'il osait lui présenter sa joue marquée.

« Fermez les yeux et comptez jusqu'à vingt », chuchota Ellis – ce qui eut pour effet de faire rire le policier sous cape.

Mme Lackersteen était déjà installée devant l'harmonium, qui n'était guère plus grand qu'un pupitre. Mattu se posta près de la porte et se mit à actionner le panka – disposé de manière à n'éventer que les bancs du devant, réservés aux Européens. Flo s'avança le long du couloir central, trouva le banc de Flory et se coucha aux pieds de son maître. Le service commença.

Flory le suivit assez distraitement. Il était vaguement conscient de se lever, de s'agenouiller et de marmonner « amen » à d'interminables prières pendant qu'Ellis, abrité derrière son livre de cantiques, le bourrait de coups de coude et murmurait des blasphèmes. Mais il se sentait trop heureux pour avoir le courage de rassembler ses idées. Les Enfers lui rendaient Eurydice. La lumière entra à flots par la porte ouverte, dorant le large dos du costume de soie de M. Macgregor. Elizabeth, assise de l'autre côté de l'étroit couloir central, était si proche de Flory qu'il pouvait entendre le moindre bruissement de sa robe, sentir la chaleur de son corps ; mais il n'osait pas même la regarder, de peur que les autres ne s'en aperçussent. L'harmonium fit entendre des trémolos asthmatiques, Mme Lackersteen pompant frénétiquement l'air à l'aide de la seule pédale qui voulût bien fonctionner. Les chants étaient heurtés : M. Macgregor tonitruait, les autres Européens marmonnaient honteusement tout bas et, dans le fond de l'église, les chrétiens karens poussaient des sortes de beuglements inarticulés, car s'ils connaissaient les airs des cantiques, ils n'en connaissaient pas les paroles.

Ils s'agenouillèrent de nouveau.

« Encore leurs foutus exercices d'assouplissement ! » chuchota Ellis.

Le jour baissait, une légère averse se mit à crépiter sur le toit ; dehors, les arbres bruissèrent et un tourbillon de feuilles jaunies s'éleva devant la fenêtre. Le visage enfoui dans ses mains, Flory les observait à travers les interstices de ses doigts joints. Vingt ans plus tôt, les dimanches d'hiver, de son banc de l'église paroissiale en Angleterre, il regardait, comme en ce moment, les feuilles jaunes voltiger sous un ciel plombé. Pourrait-il, à présent, recommencer à zéro, comme si ces années noires n'avaient jamais compté ?

À travers ses doigts, il jeta un regard oblique sur Elizabeth, agenouillée, tête penchée dans une attitude recueillie. Une fois qu'ils seraient mariés, comme ce serait merveilleux de vivre ensemble dans ce pays étranger certes, mais accueillant ! Il imaginait déjà Elizabeth, au campement, venant à sa rencontre quand il rentrerait, fatigué de sa journée de travail, cependant que Ko S'la se précipiterait hors de la tente, une bouteille de bière à la main ; il la voyait se promenant avec lui dans la forêt, observant les oiseaux perchés sur les *peepuls*, cueillant des fleurs inconnues et, à la saison froide, pataugeant dans les marécages brumeux pour chasser la bécassine et la sarcelle. Il voyait son intérieur tel qu'elle l'aurait aménagé. Il voyait son salon propre et bien rangé, avec de nouveaux meubles venus de Rangoon, un bouquet de balsamines roses sur la table, et des livres, et des aquarelles au mur, et un piano noir. Il fallait surtout qu'il y eût un piano ! Il s'attarda un bon moment sur l'image du piano – symbole, sans doute parce qu'il n'était pas musicien, d'une vie civilisée, rangée. Il était délivré à jamais de l'existence lamentable qu'il avait vécue ces dix dernières années, des débauches, des mensonges, des souffrances de l'exil et de la solitude, du commerce des prostituées, des usuriers et des *pukka sahibs*.

L'aumônier se dirigea vers le petit lutrin de bois qui servait également de pupitre, défit un rouleau de papier, toussota et annonça son sermon. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. » « Aïe, aïe, aïe, ça va être long ! » chuchota Ellis. Flory ne remarqua pas combien de minutes s'écoulèrent. Les mots que prononçait le prêtre lui traversaient paisiblement la tête dans un murmure indistinct, presque inaudible. Quand nous serons mariés, songeait-il, quand nous serons mariés...

Que se passait-il donc ?

Le prêtre s'était interrompu au beau milieu d'une phrase. Il avait ôté son pince-nez et l'agitait d'un air de détresse en direction de quelqu'un qui se tenait sur le seuil. On entendit un cri rauque, atroce :

« *Pike-san pay-like ! Pike-san pay-like !* »

Tout le monde sursauta et se tourna vers la porte. C'était Ma Hla May. Elle pénétra dans l'église et repoussa violemment le vieux Mattu en montrant le poing à Flory.

« *Pike-san pay-like ! Pike-san pay-like !* Oui, c'est lui, c'est bien lui – Flory – elle prononçait *Porley*. Celui qui est assis là-devant et qui a les cheveux noirs ! Tournez-vous et regardez-moi en face, espèce de lâche ! Où est l'argent que vous m'aviez promis ? »

Elle hurlait comme une possédée. L'assistance la contemplait bouche bée, trop abasourdie pour réagir. Le visage de la jeune Birmane était gris sous la poudre, ses cheveux gras épars, le bas de son *longyi* déchiré. On eût dit une sorcière du bazar. Un froid mortel envahit les entrailles de Flory. Oh, Seigneur, Seigneur ! Fallait-il vraiment qu'ils eussent la preuve – qu'Elizabeth eût la preuve – que cette créature avait été sa maîtresse ? Mais nulle méprise n'était possible. Elle avait hurlé son nom à diverses reprises. Entendant cette voix qui lui était familière, Flo sortit de sous son banc et se dirigea vers Ma Hla May en remuant la queue. La misérable, toujours hurlant, s'était lancée dans le récit détaillé de tous les griefs qu'elle nourrissait contre Flory :

« Regardez-moi, hommes blancs, et vous aussi, femmes, regardez-moi ! Regardez ce qu'il a fait de moi ! Regardez ces haillons ! Et lui, ce menteur, ce lâche, qui reste assis là en faisant semblant de ne pas me voir ! Il me laisserait mourir de faim à sa porte,

comme un chien. Mais je lui ferai honte ! Tournez-vous, Flory, et regardez-moi ! Regardez ce corps que vous avez couvert de baisers... regardez, regardez ! »

Elle se mit à déchirer ses vêtements et à se dénuder – ce qui était l’injure suprême d’une Birmane de basse extraction. L’harmonium grinça, Mme Lackersteen ayant esquissé un mouvement convulsif. Les membres de l’assistance avaient enfin repris leurs esprits et commencé à s’agiter. Le prêtre, qui avait bêlé en vain, retrouva sa voix :

« Faites sortir cette femme ! » dit-il.

Flory était hagard. Le premier instant passé, il s’était détourné de la porte et avait serré les dents en s’efforçant désespérément de paraître indifférent. Mais c’était peine perdue. Son visage était d’une pâleur de cire et son front luisait de sueur. Francis et Samuel, faisant peut-être la première chose vraiment utile de toute leur existence, bondirent de leur banc, empoignèrent Ma Hla May par les épaules et l’entraînèrent, toujours hurlante, hors de l’église.

La voix de Ma Hla May s’étant enfin tue, l’église parut soudain s’emplir de silence. La violence, la sordidité de la scène avait bouleversé tout le monde. Ellis lui-même paraissait écœuré. Flory était incapable de parler ni de bouger. Toujours assis, il contemplait fixement l’autel, le visage rigide et si exsangue que sa tache de naissance faisait sur sa joue l’effet d’une traînée de peinture violette. Elizabeth lui jeta un coup d’œil et le dégoût qu’exprimait ce regard lui donna la nausée. Elle n’avait pas saisi un traître mot de ce que disait Ma Hla May, mais la signification de la scène ne lui avait pas échappé. Elle se sentit frémir jusqu’à la moelle à l’idée qu’il avait été l’amant de cette folle à face grise. Mais le pire, c’était la laideur de Flory en ce moment précis. Son visage figé, usé, effrayant, ressemblait à une tête de mort : seule la tache y paraissait vivante. Elle le haïssait maintenant, à cause de sa tache. Jamais encore elle n’avait compris à quel point c’était là chose impardonnable.

Tel le crocodile, U Po Kyin avait frappé au point faible. Car, inutile de le préciser, cette scène était l’œuvre d’U Po Kyin. Il avait, comme d’habitude, trouvé la faille et appris soigneusement son rôle à Ma Hla May. Le prêtre termina assez abruptement son sermon ; sitôt que celui-ci fut fini, Flory quitta l’église précipitamment, sans regarder personne. Le crépuscule, fort heureusement, commençait à tomber. À cinquante mètres de l’église, Flory fit halte et jeta un coup d’œil en arrière : les Européens, deux par deux, s’acheminaient vers le Club d’un pas pressé. Leur hâte était bien compréhensible : ils allaient, ce soir-là, avoir de quoi alimenter leurs conversations ! Flo, ventre en l’air, se roulait à ses pieds, quêtant une caresse.

« Fous le camp, sale bête ! » dit-il en lui décochant un coup de pied.

Elizabeth s’était arrêtée à la porte de l’église. M. Macgregor paraissait faire faire à la jeune fille la connaissance de l’aumônier. Au bout d’un moment, les deux hommes s’acheminèrent vers la maison de M. Macgregor, où l’aumônier devait passer la nuit, et Elizabeth suivit les autres. Courant à sa rencontre, Flory la rattrapa presque à l’entrée du Club.

« Elizabeth ! »

Elle se retourna, pâlit et pressa le pas sans mot dire. Dans son anxiété, il la saisit par

le poignet.

« Elizabeth ! Je... Il faut que je vous parle.

– Laissez-moi tranquille, voulez-vous ? »

Flory ne lâchant pas prise, elle se mit à se débattre.

Brusquement, ils s'immobilisèrent : à cinquante mètres de là, deux Karens sortis de l'église les observaient avec un intérêt non dissimulé.

« Elizabeth – reprit Flory en baissant le ton –, je sais que je n'ai aucun droit à vous retenir ainsi. Mais il faut absolument que je vous parle. Je vous supplie d'écouter ce que j'ai à vous dire. Je vous en prie, ne vous sauvez pas !

– Que faites-vous ? Pourquoi me tenez-vous le bras ? Lâchez-moi immédiatement !

– Bon, je vais vous lâcher – je vous lâche, vous voyez bien ! Mais je vous en prie, écoutez-moi ! Je n'ai qu'une seule question à vous poser : me pardonneriez-vous jamais après ce qui s'est passé ?

– Vous pardonner ? Comment cela, vous pardonner ?

– Je sais que je suis déshonoré. Rien ne pouvait m'arriver de pis. Mais dans un sens, ce n'était pas ma faute : vous vous en rendrez compte quand vous serez plus calme. Croyez-Vous – pas maintenant, c'est trop frais, mais plus tard – croyez-vous pouvoir oublier ?

– Je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

Oublier ? Mais en quoi cela me concerne-t-il ? J'ai trouvé toute cette histoire répugnante, mais ce n'est pas mon affaire. Je ne comprends pas le pourquoi de cet interrogatoire. »

Sa réponse faillit lui faire perdre espoir. Le ton de sa voix, les mots mêmes dont elle se servait étaient ceux qu'elle avait employés lors de leur précédente querelle. Tout recommençait. Au lieu de l'écouter jusqu'au bout, elle allait se dérober, se débarrasser de lui, le rembarasser sous le prétexte qu'il n'avait aucun droit sur elle.

« Ne soyez pas injuste, Elizabeth ! Cette fois-ci, c'est sérieux. Je ne m'attends pas à ce que vous me répondiez tout de suite. Vous ne le pourriez pas, du reste, avec ce scandale public. Mais après tout, vous avez virtuellement promis de m'épouser...

– Quoi ? Promis de vous épouser ? Et *quand* ai-je donc promis de vous épouser ?

– Pas expressément, non, je sais bien. Mais enfin, c'était sous-entendu entre nous...

– Rien de tel n'a jamais été sous-entendu entre nous ! Je trouve votre comportement ignoble. Je m'en vais au Club. Bonsoir !

– Elizabeth ! Elizabeth, écoutez-moi. Vous ne pouvez pas me condamner sans m'entendre. Ce que j'ai fait, vous le saviez déjà ; vous saviez que, depuis notre rencontre, je menais une vie toute différente de celle d'avant. Ce qui est arrivé tout à l'heure n'était qu'un accident. Cette malheureuse qui, je l'admets, avait été ma... ma...

– Je refuse, vous entendez, je refuse d'écouter des choses pareilles ! Je m'en vais ! »

Il la retint par les poignets – sans la lâcher, cette fois. Les Karens, fort heureusement, s'étaient éclipsés.

« Non, non, il faut que vous m'entendiez ! J'aime encore mieux vous offenser gravement plutôt que de rester dans cette incertitude. Cela dure depuis des semaines, des mois – et jamais je n'ai pu une seule fois vous parler à cœur ouvert. Vous ne semblez pas savoir combien vous me faites souffrir – ou alors vous ne vous en souciez pas. Mais cette fois, il va falloir me répondre. »

Elle se débattait avec une vigueur surprenante. Jamais il n'avait vu ni imaginé son visage empreint d'une telle fureur. Elle le haïssait au point qu'elle l'eût frappé si elle avait eu les mains libres.

« Lâchez-moi, espèce de brute, lâchez-moi !

– Mon Dieu, dire que nous en sommes arrivés là ! Mais je n'ai pas le choix. Je ne peux pas vous laisser partir sans m'entendre. Elizabeth, il *faut* que vous m'écoutez.

– Je ne veux pas ! Je ne veux plus discuter ! De quel droit me posez-vous ces questions ? Lâchez-moi !

– Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! Je n'ai qu'une question à vous poser. Voulez-vous – pas maintenant, plus tard, quand cette ignoble histoire sera oubliée – voulez-vous m'épouser ?

– Non ! Jamais, jamais !

– Ne le dites pas comme ça. Ne parlez pas de façon aussi définitive. Dites non pour le moment si vous voulez – mais dans un mois, un an, cinq ans...

– J'ai dit non. Pourquoi faut-il que vous insistiez encore ?

– Elizabeth, écoutez-moi. J'ai essayé Dieu sait combien de fois de vous dire tout ce que vous représentiez pour moi – oh, cela ne sert à rien d'en parler. Mais tâchez de me comprendre. Ne vous ai-je pas expliqué le genre d'existence que nous menons ici ? Une existence qui ressemble à la mort ? La déchéance, la solitude, l'apitoiement sur soi-même ? Essayez un peu de comprendre ce que cela peut être. Vous êtes la seule personne au monde qui puisse m'apporter le salut.

– Voulez-vous bien me lâcher ? Pourquoi cette horrible scène ?

– Quand je dis que je vous aime, cela n'a-t-il pas de sens pour vous ? Je crois que vous n'avez jamais compris ce que j'attends de vous. Si vous le souhaitiez, je vous épouserais en vous promettant de ne jamais vous toucher. Même cela, je l'accepterais, du moment que nous serions ensemble. Mais je ne peux plus continuer à vivre seul, toujours seul. Parviendrez-vous jamais à me pardonner ?

– Jamais ! Jamais ! Quand bien même vous seriez le dernier homme sur terre, je ne vous épouserais pas ! J'aimerais encore mieux épouser un... un balayeur de rues ! »

Elle s'était mise à pleurer. Il s'aperçut qu'elle était sincère et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Pour la dernière fois, Elizabeth. N'oubliez pas que ce n'est pas rien d'avoir au monde une personne qui vous aime. Vous trouverez sûrement des hommes plus riches,

plus jeunes et valant à tous égards mieux que moi, mais vous n'en trouverez pas un qui tienne autant à vous. Bien que je ne sois pas riche, j'aurais pu du moins vous offrir un chez-soi. Il y a une façon de vivre – civilisée, convenable...

– Tout n'a-t-il pas été dit ? fit-elle sur un ton plus calme. Voulez-vous me laisser partir avant que quelqu'un ne vienne ? »

Il lâcha les poignets de la jeune fille. Il l'avait perdue, sans l'ombre d'un doute. Comme dans une hallucination, il revit dans ses moindres détails leur maison telle qu'il l'avait imaginée ; il vit leur jardin, il vit Elizabeth jetant du grain à Néron et aux pigeons, debout dans l'allée près des phlox géants d'un jaune soufre qui lui arrivaient à l'épaule ; et le salon avec des aquarelles accrochées aux murs, et les balsamines dans le vase de porcelaine reflété par la table polie, et les rayonnages de livres, et le piano noir – l'impossible, le mythique piano, symbole de tout ce que ce stupide incident avait à jamais détruit !

« Vous auriez eu un piano, dit-il avec désespoir.

– Je ne joue pas du piano. »

Il la laissa partir. Il était inutile d'insister davantage. Sitôt libre de ses mouvements, elle avait pris la fuite et s'était dirigée en courant vers le jardin du Club, tant la présence de Flory lui était odieuse. Une fois sous les arbres, elle s'arrêta afin de retirer ses lunettes et de faire disparaître toute trace de larmes. Ah, la brute, la brute ! Il lui avait fait atrocement mal aux poignets. L'ignoble brute ! En repensant au visage qu'il avait à l'église, cireux et luisant, avec sa tache hideuse, elle aurait presque souhaité sa mort. Ce n'était pas tant ce qu'il avait fait qui lui inspirait de l'horreur. Il aurait pu commettre cent abominations qu'elle eût pu pardonner. Mais pas après cette scène scandaleuse, sordide, et la hideur diabolique de son visage défiguré à ce moment-là. C'était, en définitive, la tache de naissance qui l'avait condamné.

Sa tante allait être furieuse en apprenant qu'elle avait refusé Flory. Et puis, il y avait son oncle et ses entreprises libidineuses – la vie risquait de devenir impossible entre ces deux-là. Peut-être, après tout, allait-elle être contrainte de renoncer à se marier et de rentrer en Angleterre. Les cafards ! Tant pis pour les cafards. Tout – demeurer vieille fille, exécuter un travail de galérien –, plutôt que se résoudre à cette solution. Jamais elle ne céderait à un homme qui avait été ainsi déshonoré, jamais ! Plutôt mourir ! Si, une heure auparavant, elle avait nourri des projets intéressés, ces projets lui étaient complètement sortis de l'esprit. Elle ne se souvenait même plus que Verrall l'avait laissée tomber et qu'épouser Flory lui eût sauvé la face. Elle savait seulement qu'il était déshonoré et qu'elle le haïssait comme elle aurait haï un lépreux ou un déséquilibré. L'instinct était chez elle plus fort que la raison ou même l'intérêt : elle ne pouvait pas plus désobéir à cet instinct qu'elle n'eût pu s'empêcher de respirer.

Flory pressait le pas en montant la colline. Ce qu'il devait faire, il fallait le faire vite. La nuit tombait. La malheureuse Flo, qui n'avait pas encore compris qu'il se passait quelque chose de grave, trottinait sur les talons de son maître en poussant de petits gémissements, comme pour lui reprocher le coup de pied qu'il lui avait donné. Dans une senteur humide, le vent se leva, faisant bruire les feuilles déchiquetées des bananiers. Il allait encore pleuvoir. Ko S'la, qui avait dressé la table, enlevait les cadavres des insectes

qui s'étaient suicidés contre la lampe à pétrole. Il n'était visiblement pas encore au courant de la scène de l'église.

« Le dîner du saint est prêt. Le saint désire-t-il se mettre à table tout de suite ?

– Non, pas encore. Passe-moi la lampe. »

Il prit la lampe, se rendit dans sa chambre et referma la porte. Une odeur de poussière et de fumée de cigarette lui monta à la gorge. Il voyait, à la lumière blanche et tremblotante de la lampe, les livres tachés d'humidité, les lézards sur les murs. Il en était donc revenu à sa vie secrète antérieure, à son point de départ.

N'était-il pas possible de la supporter ? Il la supportait bien, *avant* : il y avait malgré tout des palliatifs – ses bouquins, le jardin, la boisson, le travail, les femmes, la chasse, les conversations avec le docteur.

Non, ce n'était plus possible. Depuis l'arrivée d'Elizabeth, la faculté de souffrir et surtout d'espérer, qu'il croyait morte en lui, s'était réveillée. L'espèce de léthargie presque confortable dans laquelle il avait vécu jusqu'alors s'était dissipée. Et s'il souffrait maintenant, cela risquait de devenir bien pire encore par la suite. Quelqu'un d'autre épouserait tôt ou tard la jeune fille. Il s'imaginait déjà apprenant la nouvelle : « Au fait, savez-vous que la petite Lackersteen est enfin casée ? Pauvre Untel, il va se mettre la corde au cou, le malheureux ! » Et lui, figeant son visage et s'efforçant de paraître indifférent : « Ah, vraiment ? Et à quand le mariage ? » Puis viendrait le jour des épousailles, la nuit de nocces... Ah, non, non, pas ça, c'est trop obscène. Concentre-toi plutôt sur ce que tu as à faire. Il tira de sous son lit sa cantine en fer-blanc, en sortit un pistolet automatique, glissa un chargeur dans le magasin et fit monter une balle dans le canon.

Ko S'la n'avait pas été oublié dans son testament. Restait Flo. Il posa son pistolet sur la table et sortit. Flo jouait avec le petit Ba Shin, le dernier-né de Ko S'la, devant la cuisine où les domestiques avaient laissé les restes d'un feu de bois. Elle folâtrait autour de lui et faisait mine de le mordre de ses petites dents pointues, cependant que l'enfant, le ventre rougi par la lueur des braises, la repoussait faiblement en riant, un peu craintif malgré tout.

« Flo ! Ici, Flo ! »

La chienne obéit, mais s'arrêta net devant le seuil de la chambre à coucher, brusquement consciente qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle recula un peu et leva craintivement son regard sur lui, peu disposée à pénétrer dans la chambre.

« Viens ici ! »

Elle remua la queue, mais ne bougea pas.

« Viens, Flo ! Ma bonne vieille Flo, viens ici ! »

Flo fut soudain frappée de terreur. Elle gémit, queue basse, et recula encore.

« Viens ici, bon Dieu ! » cria-t-il.

Il la saisit par le collier, la traîna dans la chambre, referma la porte et alla vers la table pour prendre son pistolet.

« Allez, viens ! Fais ce que je dis ! »

Elle se tapit dans un coin, poussa un gémissement pitoyable qui lui fendit le cœur.

« Viens, ma fille ! Viens, ma bonne Flo ! Ton maître ne te fera pas de mal. Allez, viens ! »

Elle avança lentement vers lui en rampant sur le ventre, avec de petits cris plaintifs, tête basse comme si elle avait peur de le regarder. Quand elle fut à un mètre de distance, il tira et fit voler son crâne en éclats.

La cervelle fracassée de la chienne ressemblait à du velours rouge. C'était donc à *cela* qu'il allait ressembler ? Au cœur, alors, pas à la tête. Il entendit les domestiques qui accouraient en criant – ils devaient avoir entendu le coup de feu. Précipitamment, il ouvrit sa veste et appuya le canon de son arme contre sa chemise. Un minuscule lézard translucide guettait une mite sur le bord de la table. Du pouce, Flory pressa la détente.

En faisant irruption dans la pièce, Ko S'la ne vit tout d'abord que le cadavre de la chienne. Puis il aperçut, dépassant de l'extrémité du lit, les pieds de son maître, talons en l'air. Il cria aux autres d'empêcher les enfants d'entrer dans la chambre, et tous refluèrent sur le seuil en hurlant. Ko S'la s'agenouilla près du corps de son maître. Au même instant, Ba Pe accourait par la véranda.

« Il s'est tué ?

– Je crois, oui. Retourne-le sur le dos. Ah ! Regarde ça ! Vite, va chercher le docteur ! Vite, dépêche-toi ! »

Il y avait dans la chemise de Flory un trou tout rond, pas plus grand que celui que fait un crayon perçant une feuille de buvard. Flory, visiblement, était déjà mort. Avec difficulté, Ko S'la parvint à traîner le corps jusqu'au lit, les autres domestiques refusant de toucher au cadavre. Le docteur arriva vingt minutes plus tard. On lui avait vaguement dit que Flory était blessé, et il était accouru à bicyclette sous des rafales de vent et de pluie. Laissant son vélo au beau milieu du parterre de fleurs, il se précipita à l'intérieur par la véranda. Il était hors d'haleine. Il retira ses lunettes embuées qui l'empêchaient d'y voir, jeta en direction du lit un regard de myope.

« Qu'y a-t-il, mon ami ? interrogea-t-il. Où avez-vous mal ? »

Puis, se rapprochant, il aperçut le cadavre allongé sur le lit et poussa une exclamation rauque.

« Ach, qu'est-ce que... Que lui est-il arrivé ?

– Il s'est tué, monsieur. »

Le docteur s'agenouilla, déchira la chemise de Flory et colla l'oreille contre la poitrine. Une expression de douleur poignante s'inscrivit sur son visage. Il prit le corps par les épaules et se mit à le secouer, comme si la simple violence suffisait à le rendre à la vie. Un bras glissa mollement sur le bord du lit ; le docteur s'empara de la main inerte et, brusquement, fondit en larmes. Ko S'la se tenait au pied du lit, son visage brun tout sillonné de rides. Le docteur se releva et, appuyé contre le montant du lit, pleura bruyamment en tournant le dos à Ko S'la. Ses épaules grassouillettes étaient secouées de

sanglots. Puis, reprenant ses esprits, il se retourna.

« Comment est-ce arrivé ?

– Nous avons entendu deux coups de feu. Il les a tirés lui-même, c'est certain. Pourquoi, je n'en sais rien.

– Mais comment sais-tu qu'il l'a fait de propos délibéré ? Comment sais-tu qu'il ne s'agit pas d'un accident ? »

Pour toute réponse, Ko S'la désigna silencieusement le cadavre de Flo. Le docteur réfléchit un instant ; puis, doucement, de ses mains expertes, il enveloppa le corps dans le drap qu'il noua ensuite à la tête et aux pieds. Avec la mort, la tache de naissance de Flory s'était effacée : ce n'était plus, sur sa joue, qu'une pâle traînée grise.

« Enterrez la chienne tout de suite. Je dirai à M. Macgregor que c'est arrivé par accident, alors qu'il nettoyait son revolver. Enterrez surtout bien la chienne. Votre maître était mon ami. Il ne sera pas écrit sur sa tombe qu'il s'est donné la mort. »

C'était une chance que l'aumônier n'eût pas encore quitté Kyautkada : il fut ainsi en mesure, avant de prendre le train le lendemain soir, de célébrer le service funèbre en bonne et due forme et même de prononcer une brève allocution sur les mérites du défunt. Les Anglais sont toujours très méritants dès lors qu'ils ont passé de vie à trépas. Le décès de Flory fut officiellement attribué à des causes accidentelles (c'était là la conclusion du rapport médico-légal du docteur Veraswami), ce qui fut dûment inscrit sur sa tombe ; mais personne ne fut dupe. La véritable épitaphe de Flory fut cette remarque, faite tout à fait par hasard (un Anglais qui meurt en Birmanie est si vite oublié !) : « Flory ? Ah, oui, c'était un type aux cheveux noirs, avec une tache de naissance. Il s'est suicidé en Birmanie en 1926. À cause d'une fille, à ce qu'il paraît. Pauvre imbécile ! » Probablement personne, à l'exception d'Elizabeth, ne fut très surpris de ce qui était arrivé. Il y a relativement beaucoup de suicides chez les Européens de Birmanie, et ces suicides suscitent peu d'étonnement.

La mort de Flory entraîna plusieurs conséquences, dont la première et la plus importante fut la ruine du docteur Veraswami. La gloire d'être l'ami d'un Blanc – seule chose qui l'eût sauvé jusqu'alors – s'estompa. À vrai dire, la situation de Flory à l'égard des autres Européens n'avait jamais été bien fameuse ; mais c'était malgré tout un Blanc, et son amitié conférait au docteur un certain prestige. La disparition de Flory signa la perte du docteur. U Po Kyin attendit le temps nécessaire pour frapper à nouveau, plus fort que jamais. En l'espace de trois mois, il avait réussi à persuader tous les Européens de Kyautkada que le docteur était une fieffée crapule. Il était trop avisé pour lancer la moindre accusation publique. Ellis lui-même eût été bien en peine de dire au juste de quels méfaits le docteur s'était rendu coupable ; c'était purement et simplement une crapule, la cause était entendue. La suspicion générale qu'il suscitait se cristallisa graduellement en une expression birmane – « *shok de* ». Veraswami, disait-on, était à sa manière un petit type très sérieux, un fort bon médecin indigène – mais il était tout à fait *shok de*. *Shok de* signifie à peu près « indigne de confiance » ; et lorsqu'un fonctionnaire indigène est catalogué comme étant *shok de*, il est perdu.

La rumeur se propageant en haut lieu, le docteur fut rétrogradé au rang d'assistant chirurgien et affecté à l'hôpital de Mandalay. Il y est toujours et a toutes les chances d'y rester. Mandalay est une ville déplaisante, poussiéreuse et intolérablement chaude ; on prétend que c'est la ville aux cinq P, car elle ne produit que des pagodes, des parias, des porcs, des prêtres et des prostituées ; et le travail courant de l'hôpital y est

particulièrement morne. Le docteur vit à proximité de l'hôpital dans un minuscule bungalow entouré d'une clôture de tôle ondulée ; et, le soir, il tient une clinique privée pour compléter son maigre salaire. Il a adhéré à un club de seconde zone fréquenté par des avocats indiens qui s'enorgueillit d'avoir un membre européen – un électricien de Glasgow du nom de Macdougall, qui, licencié pour cause d'ivrognerie par la compagnie fluviale de l'Irrawaddy, vit à présent, tant bien que mal, de l'exploitation d'un garage. Macdougall est un pauvre type qui ne s'intéresse qu'au whisky et aux magnétos. Le docteur, convaincu qu'un Blanc ne saurait être un imbécile, tente presque tous les soirs de l'orienter vers ce qu'il s'obstine toujours à appeler « une conversation cultivée » ; mais le résultat de ses efforts est très décevant.

Ko S'la, grâce au testament de Flory, hérita de quatre cents roupies et ouvrit avec sa famille une boutique de thé dans le bazar. Mais, les deux femmes s'y chamaillant à toute heure, la boutique périclita, comme il fallait s'y attendre. Ko S'la et Ba Pe furent contraints de reprendre du service. Ko S'la était un domestique accompli. Il était expert en l'art de servir d'entremetteur, de traiter avec les prêteurs sur gages, de porter son maître au lit quand celui-ci était trop saoul pour y arriver tout seul, de confectionner des rince-cochon les lendemains de beuveries ; de surcroît, il savait coudre, raccommoder, garnir des cartouches, soigner un cheval, repasser un vêtement et décorer une table de merveilleux motifs de feuilles hachées et de grains de riz colorés. Il valait cinquante roupies par mois. Mais lui et Ba Pe s'étant beaucoup relâchés au service de Flory, ils furent successivement renvoyés de leurs différentes places. Ils vécurent un an dans la misère : le petit Ba Shin se mit à tousser et finit par mourir par une nuit étouffante de chaleur. Ko S'la est à présent le second commis d'un courtier en riz de Rangoon affligé d'une épouse névrosée qui lui mène la vie dure, et Ba Pe est *pani-wallah* dans la même maison, à seize roupies par mois. Ma Hla May est dans un bordel de Mandalay. Sa beauté s'est fanée et ses clients, qui ne la paient que quatre annas, ne se privent pas de la battre et de lui botter le derrière. Elle regrette amèrement le bon temps où Flory était encore de ce monde et où elle n'avait pas eu la sagesse de mettre de côté l'argent qu'elle lui soutirait.

U Po Kyin a réalisé tous ses rêves, sauf un. Le docteur étant tombé en disgrâce, l'élection d'U Po Kyin au Club était devenue inévitable : c'est ce qui arriva, en dépit des violentes protestations d'Ellis. Les autres Européens finirent par se féliciter de l'avoir élu : il savait se rendre supportable. Il ne venait pas trop souvent, faisait l'aimable, offrait libéralement des tournées de boissons et était très vite devenu un brillant joueur de bridge. Quelques mois plus tard, il reçut de l'avancement et fut muté de Kyautkada à Mandalay. L'année qui précéda sa retraite, il occupa le poste de commissaire adjoint et, au cours de cette seule année, gagna vingt mille roupies en pots-de-vin. Un mois après avoir pris sa retraite, il fut invité à un *durbar* à Rangoon afin de recevoir la décoration qui lui avait été décernée par le gouvernement des Indes.

Ce fut une bien belle cérémonie que ce *durbar*. Sur une sorte de trône au milieu de l'estrade, ornée de drapeaux et de guirlandes, siégeait le gouverneur, en redingote, avec, derrière lui, une nuée d'aides de camp et de secrétaires. Tout autour de la salle, semblables à des statues de cire, se tenaient les grands *sowars* barbus de la garde personnelle du gouverneur, leurs lances à banderole à la main. À l'extérieur, une fanfare éclatait par intervalles. Les *ingyis* blancs et les écharpes roses des femmes de la bonne société birmane mettaient çà et là une note de gaieté et, au centre de la salle, une bonne centaine d'hommes

attendaient la remise de leur décoration. Il y avait des fonctionnaires birmans en *pasos* de couleur vive, des Indiens en turbans dorés, des officiers britanniques en grande tenue et de vieux *thugyis* aux cheveux gris rassemblés en chignon sur la nuque, leurs *dahs* à manche d'argent en bandoulière. D'une voix haute et claire, un secrétaire lisait la liste des récompenses, qui allaient du C.I.E.^[4] à des certificats d'honneur placés dans des boîtiers d'argent gravé. Vint le tour d'U Po Kyin. Le secrétaire annonça :

« À U Po Kyin, commissaire adjoint à la retraite, pour ses bons et loyaux services et notamment pour son concours lors de la répression d'une dangereuse révolte dans le district de Kyautkada », etc.

Deux assistants placés là pour la circonstance hissèrent alors U Po Kyin sur ses pieds. Il se dirigea vers l'estrade en se dandinant, s'inclina aussi bas que le lui permettait son ventre et fut dûment décoré et félicité, tandis que, de la galerie, Ma Kin et ses autres partisans applaudissaient à tout rompre et agitaient leurs écharpes.

U Po Kyin avait réalisé tout ce qu'il était humainement possible de réaliser. Il était temps désormais de se préparer à l'au-delà – bref, de commencer à bâtir des pagodes. Mais hélas, ce fut précisément là où ses plans échouèrent. Trois jours à peine après le *durbar* du gouverneur, avant qu'une seule pierre de ces pagodes expiatoires eût été posée, U Po Kyin fut frappé d'apoplexie et mourut sans avoir prononcé un seul mot. Il n'est pas d'armure contre le destin. Ce désastre brisa le cœur de Ma Kin. Quand bien même elle eût bâti des pagodes à la place de son mari, cela n'eût changé en rien le sort d'U Po Kyin : on n'acquiert du mérite que par ses propres actions. Ma Kin est désespérée à l'idée qu'U Po Kyin erre à présent dans Dieu sait quel enfer de flammes et d'obscurité peuplé de serpents et de génies ; ou que, même s'il a échappé au pire, il est revenu sur terre sous la forme tant redoutée d'un rat ou d'une grenouille. Peut-être, en cet instant précis, un serpent est-il en train de le dévorer.

Quant à Elizabeth, les choses ont mieux tourné pour elle qu'elle ne s'y attendait. Après la mort de Flory, Mme Lackersteen, abandonnant tout faux-semblant, se mit à déclarer tout net qu'il n'y avait pas d'hommes dans cet abominable endroit et que le seul espoir était d'aller passer quelques mois à Rangoon ou à Mayayo. Mais il ne lui était guère possible d'envoyer Elizabeth toute seule à Rangoon ou à Mayayo ; et l'y accompagner eût été condamner M. Lackersteen à une mort certaine par *delirium tremens*. Les mois s'écoulèrent, les pluies virèrent au déluge ; et Elizabeth venait de se résoudre à rentrer en fin de compte en Angleterre, sans argent et sans mari, quand M. Macgregor la demanda en mariage. Il y songeait depuis longtemps ; à vrai dire, il avait simplement attendu qu'un délai convenable se fût écoulé après la mort de Flory.

Elizabeth accepta sa proposition avec soulagement. Peut-être M. Macgregor était-il un peu vieux ; mais un commissaire adjoint n'est pas à dédaigner – c'était, à n'en pas douter, un bien meilleur parti que Flory. Ils sont très heureux. M. Macgregor a toujours été un très brave homme, mais, depuis son mariage, il s'est humanisé et est devenu plus aimable. Il a mis une sourdine à sa voix tonnante et a abandonné ses exercices matinaux.

Elizabeth a mûri avec une rapidité surprenante ; une certaine dureté qu'elle avait toujours eue dans le comportement s'est accentuée en elle. Elle est la terreur de ses domestiques, bien qu'elle ne parle pas un mot de birman. Elle connaît la Liste civile sur le

bout des doigts, donne de charmants petits dîners et sait admirablement remettre à leur place les épouses des fonctionnaires subalternes. Bref, elle remplit à merveille la fonction à laquelle la Nature l'avait destinée – celle d'une *burra memsahib*.

^{1} En français dans le texte.

^{2} En français dans le texte.

^{3} Sport pratiqué dans la cavalerie, où il s'agit d'enlever au galop, du bout de sa lance, un piquet de tente fiché en terre. (N. D. T.)

^{4} Compagnon de l'Ordre de l'Empire des Indes.